



MERE HALL.



SUPPLÉMENT

AUX

VOYAGES

IMAGINAIRES,

Contenant un Recueil de Naufrages véritables, *pour faire suite aux* Naufrages apocriphes *qui sont dans la première division, & qui forment les Tomes X, XI & XII de la Collection.*

TOME TROISIÈME.

On trouvera dans ce Volume le Naufrage de Madame Godin, qui eſt déjà imprimé dans le Tome XII de la Collection. C'eſt un double emploi qu'il n'eſt plus tems d'éviter ; mais heureuſement il n'eſt pas conſidérable, & on peut réparer cette difformité, en ſupprimant & détachant du Tome XII les 36 dernières pages qui contiennent ce Naufrage.

HISTOIRE DES NAUFRAGES, OU RECUEIL

Des Relations les plus intéressantes des Naufrages, Hivernemens, Délaissemens, Incendies, Famines, & autres Evènemens funestes sur Mer; qui ont été publiées depuis le quinzième siècle jusqu'à présent.

Par M. D. . . ., Avocat.

...... *Dispersi jactamur gurgite vasto.* Æn. III.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
Chez Cuchet, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXIX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



MERE HALL.

ambaſſadeurs de ce prince. Pluſieurs mandarins les accompagnèrent, entr'autres *Occum Chamnan*. Ce ſeigneur Siamois étoit un homme inſtruit & parloit pluſieurs langues. Il s'attacha au Père Tachard, qui le demanda au roi de Siam pour être du cortege des ambaſſadeurs.

Dans le cours de la navigation ſur les côtes de l'extrémité de l'Afrique, la vue du cap des Aiguilles arracha des ſoupirs & des larmes à ce mandarin. Il ſe rappeloit le naufrage qu'il y avoit fait quelques années auparavant dans un vaiſſeau portugais. La ſingularité de ſes aventures, dont le P. Tachard avoit entendu parler, lui fit deſirer de les apprendre d'Occum Chamnan lui-même. Il les écrivit, à meſure qu'il les racontoit. Dans la ſuite, ayant eu l'occaſion de connoître pluſieurs Portugais dignes de foi, qui avoient fait le même voyage avec lui, il trouva dans la conformité de leur témoignage, une parfaite confirmation de ce récit intéreſſant. Le P. Tachard s'eſt perſuadé avec raiſon qu'il étoit digne de la curioſité du public. Ce motif le lui a fait inſérer dans la relation de ſon ſecond voyage à Siam.

Le roi de Portugal ayant envoyé au roi de Siam une célebre ambaſſade, pour renouveller leurs anciennes alliances, & auſſi pour des vues de commerce, le monarque Siamois ſe crut obligé de ré-

pondre à cette marque extraordinaire de considération, en faisant partir trois grands mandarins revêtus de la qualité de ses ambassadeurs, & six autres d'un ordre inférieur pour se rendre à la cour de Portugal. Ils s'embarquèrent pour Goa, vers la fin du mois de Mars 1684, sur une frégate siamoise commandée par un capitaine Portugais. Quoique Goa ne soit pas fort éloigné de Siam, ils employèrent plus de cinq mois dans cette route; soit défaut d'habileté dans les officiers & les pilotes, soit opiniâtreté des vents, ils ne purent y arriver qu'après le départ de la flotte portugaise. Ainsi leur navigation vers l'Europe fut différée d'une année presqu'entière.

Les ambassadeurs furent nécessités de passer onze mois à Goa, pour attendre la flotte qui devoit revenir de Lisbonne. Cependant ils trouvèrent l'intervalle assez court, parce qu'ils l'employèrent agréablement. La beauté des édifices qu'ils virent dans cette ville, fut pour eux un spectacle nouveau, qui les surprit extraordinairement. Ce grand nombre de palais, de monastères & de somptueuses églises occupa beaucoup leur curiosité. Comme ils n'étoient jamais sortis de leur pays, ils furent étonnés de voir qu'il y eût dans le monde une plus belle ville que Siam (1). Le vice-roi les fit loger

magnifiquement; il fournit aussi à leur subsistance, de la part du roi de Portugal.

Les mandarins s'embarquèrent enfin pour l'Europe, dans un vaisseau portugais de 150 hommes d'équipage, & de 30 pieces de canon. Outre les ambassadeurs & leur suite, il s'y trouvoit aussi plusieurs religieux de divers ordres, & un grand nombre de passagers, Créoles, Indiens & Portugais. On mit à la voile de la rade de Goa le 27 Janvier 1686. La navigation fut heureuse jusquau 27 Avril.

Nous laisserons dans la bouche d'Occum Chamnan lui-même, l'intéressante relation de son naufrage, à l'exemple du P. Tachard, qui assure qu'il la rapporte exactement jusques dans les moindres réflexions.

« DEPUIS notre départ de Goa jusqu'au 27 d'Avril, la traversée se fit très-heureusement. Ce jour même, au coucher du soleil, on avoit fait monter sur les mâts & les vergues du navire plusieurs matelots, pour reconnoître la terre qu'on voyoit alors devant nous, un peu à côté sur la droite, & qu'on avoit apperçue depuis trois jours. Sur le rapport des matelots, & sur d'autres indices, le capitaine & le pilote jugèrent, mais à tort, que c'étoit le

cap de Bonne-Eſpérance. On continua la route, dans cette ſuppoſition, juſqu'à deux ou trois heures après le ſoleil couché, qu'on ſe crut au-delà des terres qu'on avoit reconnues. Alors changeant de route, on porta un peu plus vers le nord. Comme le tems étoit clair & le vent fort frais, le capitaine, perſuadé qu'on avoit doublé le cap, ne *mit* perſonne en ſentinelle ſur les antennes. Les matelots de quart veilloient à la vérité, mais c'étoit pour les manœuvres ou pour ſe réjouir enſemble avec tant de confuſion, qu'aucun ne s'apperçut & ne ſe défia même du danger. Je fus le premier qui découvris la terre. Je ne ſais quel preſſentiment du malheur qui nous menaçoit, m'avoit fait paſſer une nuit ſi inquiete, qu'il m'avoit été impoſſible de fermer l'œil pour dormir. Dans cette agitation, j'étois ſorti de ma chambre, & je m'amuſois à conſidérer le navire qui ſembloit voler ſur les eaux. En regardant un peu plus loin, j'apperçus tout d'un coup ſur la droite une ombre épaiſſe & peu éloignée de nous. Cette vue m'épouvanta; j'en avertis le pilote qui veilloit au gouvernail. Au même inſtant on cria de l'avant du vaiſſeau: *Terre, terre devant nous. Nous ſommes perdus, revirez de bord.* Le pilote fit auſſi-tôt pouſſer le gouvernail pour changer de route; mais nous étions ſi près du rivage, qu'en revirant le navire donna trois

coups de ſa pouppe ſur une roche, & perdit auſſitôt ſon mouvement. Ces trois ſecouſſes furent très-rudes. On crut le vaiſſeau crevé. On courut à la pouppe. Cependant, comme il n'étoit pas encore entré une ſeule goutte d'eau, l'équipage fut un peu ranimé.

» On s'efforça de ſortir d'un ſi grand danger en coupant les mâts & en déchargeant le vaiſſeau; mais on n'en eut pas le tems. Les flots que le vent pouſſoit au rivage, y portèrent auſſi le bâtiment. Des montagnes d'eau, qui alloient ſe rompre ſur les briſans avancés dans la mer, ſoulevoient le vaiſſeau juſqu'aux nuès & le laiſſoient retomber ſur les roches, avec tant de vîteſſe & d'impétuoſité, qu'il n'y put réſiſter long-tems. On l'entendoit craquer de tous côtés. Les membres ſe détachoient les uns des autres, & l'on voyoit cette groſſe maſſe de bois s'ébranler, plier & ſe rompre de toutes parts avec un fracas épouvantable. Comme la pouppe avoit touché la première, elle fut auſſi la première enfoncée. En vain les mâts furent coupés, & les canons jettés à la mer, avec les coffres & tout ce qui étoit de poids, pour ſoulager le corps du bâtiment. Il toucha ſi ſouvent, que s'étant ouvert enfin ſous la ſainte-barbe, l'eau qui entroit en en abondance, eut bientôt gagné le premier pont & rempli la ſainte-barbe. Elle monta juſqu'à la

grande chambre, & peu d'inſtans après, elle étoit à la hauteur de la ceinture ſur le ſecond pont.

» A cette vue il s'éleva de grands cris. Chacun ſe refugia ſur l'étage le plus haut du navire, mais avec une confuſion qui augmenta le danger. L'eau continuant de monter, nous vîmes le vaiſſeau s'enfoncer inſenſiblement dans la mer, juſqu'à ce que la quille ayant atteint le fond, il demeura quelque tems immobile dans cet état.

» Il ſeroit difficile de repréſenter l'effroi & la conſternation qui ſe répandirent dans tous les eſprits, & qui éclatèrent par des cris, des ſanglots & des hurlemens. On ſe croiſoit, on ſe heurtoit à tout moment l'un contre l'autre. Ceux qui avoient été ennemis ſe réconcilioient. Les uns à genoux ou proſternés ſur le tillac, imploroient l'aſſiſtance de Dieu; les autres jettoient à la mer des barriques & des coffres vuides & tout ce qui leur tomboit ſous la main. Les cris & le tumulte étoient ſi grands, qu'on n'entendoit plus le fracas du vaiſſeau qui ſe rompoit en mille pieces, ni le bruit des vagues qui ſe briſoient ſur les rochers avec une furie incroyable. Cependant, après s'être livrés à des gémiſſemens inutiles, ceux qui n'avoient pas encore pris le parti de ſe jetter à la nage, penſèrent à ſe ſauver par d'autres voies. On fit pluſieurs radeaux des planches & des mâts du navire. Les

malheureux à qui la frayeur avoit fait négliger ces précautions, furent engloutis dans les flots ou écrasés par la violence des vagues qui les jettoient sur les rochers du rivage.

Mes craintes furent d'abord aussi vives que celles des autres; mais lorsqu'on m'eut assuré qu'il y avoit quelque espérance de se sauver, je m'armai de résolution. J'avois deux habits assez propres que je vêtis l'un sur l'autre; m'étant mis ensuite sur quelques planches liées ensemble, je m'efforçai de gagner à la nage le bord de la mer. Notre second ambassadeur, le plus robuste & le plus habile des trois à nager, étoit déja dans l'eau. Il s'étoit chargé de la lettre du roi, qu'il portoit attachée à la poignée d'un sabre dont sa majesté lui avoit fait présent. Ainsi nous arrivâmes tous deux à terre presqu'en même tems. Plusieurs Portugais s'y étoient déja rendus; mais ils n'avoient fait que changer de péril. Si ceux qui étoient encore dans le vaisseau pouvoient être noyés, il n'y avoit pas plus de ressource à terre contre la faim. Nous étions sans eau, sans vin & sans biscuit. Le froid d'ailleurs étoit très-piquant; & j'y étois d'autant plus sensible, que la nature ne m'y avoit point accoutumé. Je compris qu'il me seroit impossible d'y résister long-tems. Cette idée me fit prendre la résolution de retourner le lendemain au vaisseau pour y prendre des habits plus épais que les miens, &

des rafraîchiſſemens. Les Portugais de quelque rang avoient été logés ſur le premier pont; je m'imaginai que je trouverois dans leurs cabanes des choſes précieuſes, ſur-tout de bonnes proviſions de bouche qui étoient le plus néceſſaire de nos beſoins. Je me remis ſur une eſpece de claie, & je nageai heureuſement juſqu'au vaiſſeau.

» Il ne fut pas difficile d'y aborder, parce qu'il *paroiſſoit* encore au-deſſus de l'eau. Je m'étois flatté d'y trouver de l'or, des pierreries ou quelques meubles précieux qu'il n'eût pas été difficile de porter; mais en arrivant je vis toutes les chambres remplies d'eau, de ſorte que je ne pus emporter que quelques pieces d'étoffe d'or; j'y joignis une petite cave de ſix flacons de vin & un peu de biſcuit, qui ſe trouvèrent dans la cabane d'un pilote. J'attachai ce petit butin ſur la claie; & la pouſſant devant moi avec beaucoup de peine & de danger, j'arrivai une ſeconde fois au rivage, quoique bien plus fatigué que la première.

» J'y rencontrai quelques Siamois qui s'étoient ſauvés nuds. La compaſſion que je reſſentis de leur miſère en les voyant trembler de froid, m'obligea de leur faire part des étoffes que j'avois apportées du vaiſſeau. Mais craignant que ſi je leur confiois la cave elle ne durât pas long-tems entre leurs mains, je la donnai à un Portugais qui m'avoit toujours

marqué beaucoup d'amitié, à condition néanmoins que nous en partagerions l'usage. Dans cette occasion je reconnus combien l'amitié est foible contre la nécessité. Cet ami me donna un demi-verre de vin à boire pendant les deux ou trois premières journées, dans l'espérance de trouver une source ou un ruisseau. Mais lorsqu'on se vit pressé de la soif & qu'on craignit de ne pas découvrir d'eau douce pour se désaltérer, en vain le pressai-je de me communiquer un secours qu'il tenoit de moi. Il me répondit qu'il ne l'accorderoit pas à son père. Le biscuit ne put nous servir, parce que l'eau de la mer dont il avoit été trempé lui donnoit une amertume insupportable.

Aussi-tôt que tout le monde se fut rendu à terre, ou du moins que personne ne parut plus sortir du vaisseau, on compta ceux qui avoient gagné le rivage, & nous nous trouvâmes environ deux cens, d'où l'on conclut qu'il ne s'en étoit noyé que sept ou huit, pour avoir eu trop d'empressement à se sauver. Quelques Portugais avoient eu la précaution d'emporter des fusils & de la poudre pour se défendre des Caffres (2), & pour tuer du gibier dans les bois. Ces armes nous furent aussi fort utiles à faire du feu pendant toute la durée de notre voyage jusqu'aux habitations hollandoises ; mais sur-tout les deux premières

nuits que nous passâmes sur le rivage tout dégouttans de l'eau de la mer. Le froid étoit alors si rigoureux, que si l'on n'eût allumé du feu pour faire sécher nos habits, peut-être aurions-nous trouvé tous dans une prompte mort le remede de nos peines.

» Le second jour après notre naufrage, qui étoit un dimanche, les Portugais ayant fait leurs prières nous nous mîmes en chemin. Le capitaine & les pilotes nous disoient que nous n'étions pas à plus de vingt lieues du cap de Bonne-Espérance où les Hollandois avoient une nombreuse habitation, & que nous n'avions besoin que d'un jour ou deux pour y arriver. Cette assurance porta la plupart de ceux qui avoient apporté quelques vivres du vaisseau à les abandonner, dans l'espoir qu'avec ce fardeau de moins, ils marcheroient plus vîte & plus facilement. Nous entrâmes ainsi dans les bois, ou plutôt dans les broussailles, car nous vîmes peu de grands arbres dans tout le cours de notre voyage. On marcha tout le jour, & l'on ne s'arrêta que deux fois pour prendre un peu de repos. Comme on n'avoit presque rien apporté pour manger, on commença bientôt à ressentir les premières atteintes de la faim & de la soif; sur-tout après avoir marché avec beaucoup de diligence à l'ardeur du soleil, dans l'espérance d'arriver le même jour chez les Hol-

landois. Sur les quatre heures après midi nous trouvâmes une grande mare d'eau qui servit beaucoup à nous soulager. Chacun y but à loisir. Les Portugais furent d'avis de passer le reste du jour & la nuit suivante sur le bord de cet étang. On fit du feu. Ceux qui purent trouver dans l'eau quelques cancres, les firent rôtir & les mangèrent. D'autres en plus grand nombre, après avoir bu une seconde fois, prirent le parti de se livrer au sommeil, bien plus abattus par la fatigue d'une si longue marche, que par la faim qui les tourmentoit depuis deux jours qu'ils avoient passés à jeun.

» Le lendemain après avoir bù par précaution pour la soif future, on partit de grand matin. Les Portugais prirent les devans, parce que notre premier ambassadeur étant d'une foiblesse & d'une langueur qui ne lui permettoient pas de faire beaucoup de diligence, nous fûmes obligés de nous arrêter avec lui. Mais comme il ne falloit pas perdre un moment de vue les Portugais, nous prîmes le parti de nous diviser en trois troupes. La première suivoit toujours à vue les derniers Portugais, & les deux autres marchant dans la même distance, prenoient garde aux signaux dont on étoit convenu avec la première bande, pour avertir lorsque les Portugais s'arrêteroient ou changeroient de route. Nous trouvâmes quelques petites montagnes qui nous causè-

rent beaucoup de peine à traverſer. Pendant tout le jour nous ne pûmes découvrir qu'un puits dont l'eau étoit ſi jaunâtre qu'il fut impoſſible d'en boire. Un ſignal de la première troupe ayant fait juger en même tems que les Portugais s'étoient arrêtés, on ne douta pas qu'ils n'euſſent rencontré de bonne eau, & cette eſpérance nous fit doubler le pas. Cependant avec tous nos efforts il nous fut impoſſible d'y conduire l'ambaſſadeur avant le ſoir. Nos gens nous declarèrent que les Portugais n'avoient pas voulu nous attendre, ſous prétexte qu'il n'y auroit aucun avantage pour nous à ſouffrir la faim & la ſoif avec eux, & qu'ils nous ſerviroient plus utilement en ſe hâtant de marcher pour ſe mettre en état de nous en envoyer des rafraîchiſſemens.

» A cette triſte nouvelle, le premier ambaſſadeur fit aſſembler tous les Siamois qui étoient reſtés près de lui. Il nous dit qu'il ſe ſentoit ſi foible & ſi fatigué, qu'il lui étoit impoſſible de ſuivre les Portugais; qu'il exhortoit ceux qui ſe portoient bien à faire aſſez de diligence pour les rejoindre; & que les maiſons hollandoiſes ne pouvant être éloignées, il leur ordonnoit ſeulement de lui envoyer un cheval & une charette avec quelques vivres pour le porter au Cap s'il étoit encore en vie. Cette ſéparation nous affligea beaucoup, mais elle étoit néceſſaire. Il n'y eut qu'un jeune homme âgé d'en-

viron quinze ans, fils d'un mandarin, qui ne voulut pas quitter l'ambaſſadeur, dont il étoit fort aimé & pour lequel il avoit auſſi beaucoup d'affection. La reconnoiſſance & l'amitié lui firent prendre la réſolution de mourir ou de ſe ſauver avec lui, ſans autre ſuite qu'un vieux domeſtique qui ne put ſe réſoudre non-plus à quitter ſon maître.

» Le ſecond ambaſſadeur, un autre mandarin & moi, nous prîmes congé de lui, après l'avoir aſſuré de le ſecourir auſſi-tôt que nous en aurions le pouvoir, & nous nous remîmes en chemin avec nos gens, dans le deſſein de ſuivre les Portugais tout éloignés qu'ils étoient de nous. Un ſignal que nos Siamois les plus avancés nous firent du haut d'une montagne, augmenta notre courage & nous fit doubler le pas; mais nous ne pûmes les joindre que vers dix heures du ſoir. Ils nous dirent que les Portugais étoient encore fort loin; nous découvrîmes en effet leur camp à quelques feux qu'ils y avoient allumés. L'eſpérance d'y trouver du moins de l'eau, ſoutint notre courage. Après avoir continué de marcher l'eſpace de deux grandes heures au travers des bois & des rochers, nous y arrivâmes avec des peines incroyables. Les Portugais étoient poſtés ſur la croupe d'une haute montagne, après y avoir fait un grand feu autour duquel ils s'étoient endormis. Chacun demanda d'abord où

étoit l'eau. Un Siamois eut l'humanité de m'en apporter, car le ruisseau qu'on avoit découvert étoit assez loin du camp, & je n'aurois pas eu la force de m'y traîner. Je m'étendis auprès du feu. Le sommeil me prit dans cette posture, jusqu'au lendemain que le froid me réveilla.

» Je me sentis si affoibli & pressé d'une faim si cruelle, qu'ayant souhaité mille fois la mort, je résolus de l'attendre dans le lieu où j'étois couché. Pourquoi l'aller chercher plus loin avec de nouveaux tourmens? Mais ce mouvement de désespoir se dissipa bientôt à la vue des Siamois & des Portugais qui n'étant pas moins abattus que moi, ne laissoient pas de se mettre en chemin dans l'espérance de conserver leur vie. Je ne pus résister à leur exemple. L'exercice de mes jambes me rendit un peu de chaleur; je devançai même une fois mes compagnons jusqu'au sommet d'une colline, où je trouvai des herbes extrêmement hautes & fort épaisses. La vîtesse de ma marche avoit achevé d'épuiser mes forces, je fus contraint de me coucher sur cette belle verdure où je m'endormis. A mon réveil je me sentis les cuisses & les jambes si roides, que je désespérai de pouvoir m'en servir; cette extrémité me fit reprendre la résolution à laquelle j'avois renoncé le matin. J'étois si déterminé à mourir, que j'en attendois le moment avec impatience comme la fin

de mes infortunes. Le ſommeil me prit encore dans ces triſtes réflexions. Un mandarin qui étoit mon ami particulier, & mes valets qui me croyoient égaré, me cherchèrent aſſez long-tems. Ils me trouvèrent enfin, & m'ayant éveillé, le mandarin m'exhorta ſi vivement à prendre courage, qu'il me fit quitter un lieu où je ſerois mort infailliblement ſans ſon ſecours. Nous rejoignîmes enſemble les Portugais qui s'étoient arrêtés près d'une ravine d'eau. La faim qui les preſſoit comme moi, leur fit mettre le feu à des herbes demi-ſeches pour y chercher quelque lézard ou quelque ſerpent qu'ils puſſent dévorer. Un d'entr'eux qui s'étoit un peu éloigné, trouva des feuilles ſur le bord de l'eau ; il eut la hardieſſe d'en manger, quelque amères qu'elles fuſſent, & ſentit ſa faim appaiſée. Il vint annoncer auſſi-tôt cette bonne nouvelle à toute la troupe, qui y courut avec empreſſement, & qui en mangea avec avidité. Nous paſſâmes ainſi la nuit.

» Le lendemain, qui étoit le cinquième jour de notre marche, nous partîmes de grand matin, perſuadés que nous ne pouvions manquer ce jour-là de trouver les habitations hollandoiſes. Cette idée renouvella nos forces. Après avoir marché ſans interruption juſqu'à midi, nous apperçûmes aſſez loin de nous quelques hommes ſur une hauteur. Perſonne ne douta que nous ne fuſſions au terme de

nos

nos souffrances, & nous nous avançâmes avec une joie qui ne peut être exprimée. Mais ce sentiment dura peu, & nous fûmes bientôt détrompés. C'étoient trois ou quatre Hottentots (3), qui nous ayant découvert les premiers, venoient armés de leurs zagaies pour nous reconnoître. Leur crainte parut égale à la nôtre, à la vue de notre troupe nombreuse & de nos fusils. Cependant nous nous persuadâmes que leurs compagnons n'étoient pas éloignés; & nous croyant au moment d'être massacrés par ces barbares, nous prîmes le parti de les laisser approcher, dans l'idée qu'il valoit mieux finir tout d'un coup une malheureuse vie, que de la prolonger de quelques jours pour la perdre enfin par des tourmens plus cruels que la mort même. Mais lorsqu'ils eurent reconnu d'assez loin que nous étions en plus grand nombre qu'ils ne l'avoient jugé d'abord, ils s'arrêtèrent pour nous attendre à leur tour; & nous voyant approcher ils prirent le devant en nous faisant signe de les suivre & nous montrant avec le doigt quelques maisons, c'est-à-dire, trois ou quatre misérables cabanes qui se présentoient sur une colline. Ensuite, lorsque nous fûmes au pied de cette colline, ils prirent un petit chemin par lequel ils nous menèrent vers un autre village, avec les mêmes signes pour nous engager à marcher sur leurs traces, quoiqu'ils tournas-

ſent ſouvent la tête & qu'ils paruſſent nous obſerver d'un air de défiance.

» En arrivant à ce village, qui étoit composé d'une quarantaine de cabanes couvertes de branches d'arbres, dont les habitans montoient au nombre de quatre ou cinq cens perſonnes, leur confiance augmenta juſqu'à s'approcher de nous & nous conſidérer à loiſir. Ils prirent plaiſir à regarder particulièrement les Siamois, comme s'ils euſſent été frappés de leur habillement. Cette curioſité nous parut bientôt importune. Chacun voulut entrer dans leurs caſes pour y chercher quelques alimens; car tous les ſignes par leſquels nous leur faiſions connoître nos beſoins ne ſervoient qu'à les faire rire de toutes leurs forces, ſans qu'ils paruſſent nous entendre. Quelques-uns nous répétoient ſeulement ces deux mots : tabac, pataque. Je leur offris deux gros diamans que le premier ambaſſadeur m'avoit donnés au moment de notre ſéparation; mais cette vue les toucha peu. Enfin le premier pilote qui avoit quelques pataques, ſeule monnoie qui ſoit connue de ces barbares, fut réveillé par le nom; il leur en donna quatre, pour leſquels ils amenèrent un bœuf qu'ils ne vendent ordinairement aux Hollandois que ſa longueur de tabac. Mais de quel ſecours pouvoit être un bœuf entre tant d'hommes à demi-morts de faim, qui n'avoient vécu de-

puis fix jours entiers que de quelques feuilles d'arbres? Le pilote n'en fit part qu'aux gens de fa nation & à fes meilleurs amis. Aucun Siamois n'en put obtenir un morceau. Ainfi nous eûmes le chagrin de ne recevoir aucun foulagement, à la vue non-feulement de ceux qui fatisfaifoient leur faim, mais de quantité de beftiaux qui paiffoient dans la campagne. Les Portugais ne nous défendoient pas moins de toucher aux troupeaux des Hottentots, qu'au bœuf qu'ils avoient fait cuire, & nous menaçoient de nous abandonner à la fureur de ces barbares.

» Un mandarin voyant que les Hottentots refufoient l'or monnoyé, prit le parti de fe parer la tête de certains ornemens d'or, & parut devant eux dans cet état. Cette nouveauté leur plut. Ils lui donnèrent un quartier de mouton pour ces petits ouvrages qui valoient plus de cent piftoles. Nous mangeâmes cette viande à demi-crue, mais elle ne fit qu'aiguifer notre appétit. J'avois remarqué que les Portugais avoient jetté la peau de leur bœuf après l'avoir écorché; ce fut un tréfor pour moi; j'en fis confidence au mandarin qui m'avoit fauvé de mon propre défefpoir. Nous allâmes chercher cette peau enfemble, & l'ayant heureufement trouvée nous la mîmes fur le feu pour la faire griller. Elle ne nous fervit que pour deux repas, parce

que les autres Siamois nous ayant découvert, il fallut partager avec eux notre bonne fortune. Un Hottentot s'étant arrêté à considérer les boutons d'or de mon habit, je lui fis entendre que s'il vouloit me donner quelque chose à manger je lui en ferois volontiers présent. Il me témoigna qu'il y consentoit; mais au lieu d'un mouton que j'espérois, pour le moins, il ne m'apporta qu'un peu de lait dont il fallut paroître content.

» Nous passâmes la nuit dans ce lieu, près d'un grand feu qu'on avoit allumé devant les cases des Hottentots. Ces barbares ne firent que danser & pousser des cris jusqu'au jour, ce qui nous obligea de renoncer au sommeil pour nous tenir incessamment sur nos gardes. Nous partîmes le matin, & prenant le chemin de la mer, nous arrivâmes au rivage vers midi. Les moules que nous trouvâmes le long des rochers tinrent lieu du plus appétissant régal. Après nous en être rassasiés, chacun eut soin d'en faire sa provision pour le soir. Mais il falloit rentrer dans les bois pour y chercher de l'eau. Nous n'en pûmes trouver qu'à la fin du jour, encore n'étoit-ce qu'un filet d'eau fort sale; mais personne ne se donna le tems de la laisser reposer pour en boire. On campa sur le bord du ruisseau, avec la précaution de faire la garde toute

la nuit, dans la crainte des Caffres dont on soupçonnoit les intentions.

» Le jour suivant nous nous trouvâmes au pied d'une haute montagne qu'il fallut traverser avec une étrange fatigue. La faim nous pressa plus que jamais, & rien ne s'offroit pour l'appaiser. Du sommet de la montagne nous vîmes sur un côteau des herbes assez vertes & quelques fleurs. On y courut, on se mit à manger les moins amères. Mais ce qui appaisoit notre faim augmenta notre soif, jusqu'à nous causer un tourment qu'il faut avoir éprouvé pour le comprendre. Cependant nous ne trouvâmes de l'eau que bien avant dans la nuit, au pied de la même montagne. Lorsque tout le monde y fut rassemblé, on tint conseil, & d'un commun accord on prit la résolution de ne plus s'enfoncer dans les terres comme on avoit fait jusqu'alors pour abréger le chemin. Le capitaine & les pilotes reconnoissoient qu'ils s'étoient trompés. Ne pouvant plus cacher leur erreur, ils avouoient qu'ils étoient incertains du lieu que nous cherchions, du chemin qu'il falloit tenir & du tems dont nous avions besoin pour y arriver. D'ailleurs on étoit sûr, en suivant la côte, de trouver des moules & d'autres coquillages qui étoient du moins une ressource continuelle contre la faim. Enfin, comme la plupart des rivières, des ruisseaux & des fon-

taines ont leur cours vers la mer, nous pouvions eſpérer d'avoir moins à ſouffrir de la ſoif.

» A la pointe du jour nous reprîmes le chemin du rivage où nous arrivâmes deux heures avant midi. On découvrit d'abord une grande plage terminée par une haute montagne. Cette vue réjouit tout le monde, parce que les pilotes aſſurèrent que c'étoit le cap de Bonne-Eſpérance. Une ſi douce nouvelle ranima tellement nos forces, que ſans nous repoſer un moment nous continuâmes de marcher juſqu'à la nuit. Mais après avoir fait cinq ou ſix lieues, on reconnut que ce n'étoit pas le Cap qu'on s'étoit flatté de trouver. De mortels regrets ſuccédèrent à l'eſpérance. On ſe conſola un peu néanmoins ſur le récit d'un matelot, qui ayant été à la découverte une heure avant le coucher du ſoleil, rapporta qu'il avoit trouvé à peu de diſtance une petite île preſque couverte de moules, avec une fort bonne ſource d'eau. On ſe hâta de s'y rendre pour y paſſer la nuit, & le lendemain on ſe trouva ſi bien du rafraîchiſſement qu'on s'y étoit procuré, qu'on prit le parti d'y demeurer tout le jour & la nuit ſuivante. Ce jour nous délâſſa beaucoup, & l'abondance de la nourriture remit un peu nos forces. Le ſoir nous étant aſſemblés ſuivant notre coutume, un peu à l'écart des Portugais, nous fûmes ſurpris de voir manquer un de

nos mandarins. On le chercha de tous côtés, on l'appela par des cris, mais ces ſoins furent inutiles; ſes forces l'avoient abandonné en chemin. L'extrême averſion qu'il avoit pour les herbes & pour les fleurs que les autres mangeoient, du moins ſans dégoût, ne lui avoit pas permis d'en porter même à ſa bouche; il étoit mort de faim & de foibleſſe, ſans pouvoir ſe faire entendre & ſans être apperçu de perſonne. Quatre jours auparavant un autre mandarin avoit eu le même ſort. Il faut que la miſère endurciſſe beaucoup le cœur. En tout autre tems la mort d'un ami m'eût cauſé une vive affliction; mais dans cette occaſion je n'y fus preſque pas ſenſible.

» Pendant le jour & les deux nuits que nous paſſâmes dans l'île, on remarqua certains arbres ſecs & aſſez gros, qui étoient percés par les deux bouts. La ſoif qui nous avoit paru juſqu'alors un tourment ſi cruel, nous inſpira le moyen d'en tirer quelque utilité. Chacun ſe pourvut d'un de ces longs tubes, & l'ayant bien fermé par le bas on le remplit d'eau pour la proviſion du jour. Dans l'incertitude de la ſituation du cap de Bonne-Eſpérance, les pilotes propoſèrent de monter ſur celui que nous avions devant nous & qui étoit aſſez élevé; du ſommet on pouvoit eſpérer de découvrir l'objet de nos recherches. Cette idée plut à

tout le monde. On eut beſoin de beaucoup d'efforts pour grimper ſur une hauteur eſcarpée, & pendant tout le jour on ne vécut que d'herbes & de fleurs qui s'y trouvoient en différens lieux. Vers le ſoir, en deſcendant de cette montagne d'où nous avions eu le chagrin de ne pas appercevoir ce que nous cherchions, nous découvrîmes à une demi-lieue de nous une troupe d'éléphans qui paiſſoient dans une vaſte campagne, mais qui n'étoient pas d'une grandeur extraordinaire. On paſſa la nuit ſur le rivage au pied de la montagne. Le ſoleil n'étant point encore couché, on ſe répandit de tous côtés, ſans rien trouver qui pût ſervir d'aliment : de tous les Siamois je fus le ſeul à qui le haſard offrit de quoi ſouper. J'avois cherché des herbes & des fleurs, & n'en ayant trouvé que de fort amères, je m'en retournois après m'être inutilement fatigué, lorſque j'apperçus un ſerpent; il n'étoit pas plus gros que le pouce, mais il étoit auſſi long que le bras. Je le pourſuivis dans ſa fuite & je le tuai d'un coup de poignard. Nous le mîmes au feu, ſans autre précaution, & nous le mangeâmes tout entier, ſans excepter la peau, la tête & les os. Il nous parut de fort bon goût. Après cet étrange feſtin nous remarquâmes qu'il nous manquoit un de nos trois interprètes. On décampa le lendemain un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Il s'étoit élevé à la

pointe du jour un gros brouillard qui avoit obſcurci tout l'horizon. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue, que nous fûmes incommodés d'un vent très-froid & le plus impétueux que j'euſſe éprouvé de ma vie. Peut-être l'affoibliſſement de nos forces nous le faiſoit-il trouver plus violent qu'il n'étoit en effet ; mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre, nous fûmes obligés pour avancer un peu vers notre terme, d'aller ſucceſſivement à droite & à gauche, comme on louvoie ſur mer. Vers deux heures après midi, le vent nous amena une groſſe pluie qui dura juſqu'au ſoir. Elle étoit ſi épaiſſe & ſi roide, que dans l'impoſſibilité de marcher, les uns ſe mirent à l'abri ſous quelques arbres ſecs, d'autres allèrent ſe cacher dans le creux des rochers, & ceux qui ne trouvèrent aucun aſyle s'appuyèrent le dos contre la hauteur d'une ravine, en ſe preſſant les uns contre les autres pour s'échauffer un peu & pour réſiſter plus facilement à la violence de l'orage. La peinture de nos peines ſurpaſſe ici toute expreſſion. Quoique nous euſſions paſſé le jour ſans manger & que nous n'euſſions bu que de l'eau de pluie, la faim nous parut le moindre de nos maux, lorſqu'à l'arrivée de la nuit, tremblans de laſſitude & de froid, il nous fut impoſſible de fermer l'œil, & même de nous coucher pour prendre un peu de repos.

» Auſſi nous crûmes-nous délivrés de la moitié de notre miſère en voyant paroître le jour. L'engourdiſſement, la foibleſſe & les autres maux qui nous reſtoient d'une ſi fâcheuſe nuit, ne nous empêchèrent pas de tourner nos premiers ſoins à rejoindre les Portugais. Mais quels furent notre étonnement & notre triſteſſe de ne les plus appercevoir! En vain nos yeux les cherchèrent de tous côtés; non-ſeulement nous n'en découvrîmes pas un ſeul, mais il nous fut impoſſible de juger quel chemin ils avoient pris. Dans ce cruel moment, tous les maux que nous avions eſſuyés juſqu'alors, la faim, la ſoif, la laſſitude & la douleur ſe réunirent devant nous pour nous accabler; la rage & le déſeſpoir ſe ſaiſirent de notre cœur. Nous nous regardions les uns les autres, étonnés, à demi-morts, dans un profond ſilence & ſans aucun ſentiment. Le ſecond ambaſſadeur fut le premier qui reprit courage. Il nous aſſembla tous pour délibérer ſur notre ſort. Après nous avoir repréſenté que les Portugais ne pouvoient nous avoir abandonnés ſans de fortes raiſons, & que nous avions été obligés nous-mêmes de laiſſer notre premier ambaſſadeur derrière nous dans une affreuſe ſolitude, il nous fit conſidérer que le ſecours que nous avions tiré d'eux ne méritoit pas d'être regretté, & que nous pouvions continuer de ſuivre les côtes, ſuivant la ré-

solution que nous avions prise de concert. « Il » n'y a qu'une seule chose, nous dit-il, que nous » devons préférer à tout le reste, & qui m'empê- » cheroit de sentir mon malheur si j'avois l'esprit » tranquille sur ce point. Vous êtes tous témoins » du profond respect que j'ai toujours eu pour la » lettre du grand roi dont nous sommes les sujets. » Mon premier soin dans notre naufrage fut de la » sauver, je ne puis même attribuer ma conserva- » tion qu'à la bonne fortune qui accompagne tou- » jours ce qui appartient à notre maître. Vous avez » vu avec quelle circonspection je l'ai portée. Quand » nous avons passé la nuit sur des montagnes, je » l'ai toujours placée au sommet, ou du moins au- » dessus de notre troupe, & me mettant un peu » plus bas je me suis tenu dans une distance con- » venable pour la garder. Quand nous nous sommes » arrêtés dans les plaines, je l'ai toujours attachée » à la cîme de quelque arbre. Pendant le chemin, » je l'ai portée sur mes épaules, aussi long-tems » que je l'ai pu, & je ne l'ai confiée à d'autres » qu'après l'épuisement de mes forces. Dans le » doute où je suis si je pourrai vous suivre long- » tems, j'ordonne de la part du grand roi notre » maître, au troisième ambassadeur, qui en usera » de même à l'égard du premier mandarin s'il meurt » avant lui, de prendre après ma mort les mêmes

» ſoins de cette auguſte lettre. Si par le dernier des
» malheurs aucun de nous ne pouvoit arriver au
» Cap de Bonne-Eſpérance, celui qui en ſera chargé
» le dernier ne manquera pas de l'enterrer, avant
» de mourir, ſur une montagne ou dans le lieu le
» plus élevé qu'il pourra trouver; afin qu'ayant mis
» ce précieux dépôt à couvert d'inſulte, il meure
» proſterné dans le même lieu, avec autant de reſ-
» pect en mourant, que nous en devons au roi
» pendant notre vie. Voilà ce que j'avois à vous
» recommander. Après cette explication, reprenons
» courage; ne nous ſéparons jamais, allons à pe-
» tites journées; la fortune du grand roi notre maître
» nous protégera toujours ».

» Ce diſcours nous remplit de réſolution. Cependant, au lieu de nous attacher à ſuivre les côtes, on convint qu'il falloit tenter de rejoindre les Portugais, & prendre le chemin qu'on pouvoit juger qu'ils avoient ſuivi. Nous avions devant nous une grande montagne, & ſur la droite, un peu à côté, quelques petites petites collines. Nous nous perſuadâmes aiſément que fatigués comme ils étoient ils n'auroient pas choiſi les plus rudes paſſages, quoiqu'ils fuſſent les plus droits. On prit par la première colline. Cette journée me cauſa d'étranges douleurs; non-ſeulement la nuit précédente m'avoit rendu les jambes roides & engourdies, mais elles

commencèrent à s'enfler avec tout mon corps. Quelques jours après, il me ſortit de tout le corps, ſur-tout des jambes, une eau blanchâtre & pleine d'écume; cette évacuation dura tout le reſte du voyage. Nous marchions fort vîte, ou du moins il nous ſembloit que nous faiſions beaucoup de diligence, quoiqu'en effet nous fiſſions peu de chemin. Vers midi, nous arrivâmes fort las au bord d'une rivière qui pouvoit avoir ſoixante pieds de large & ſept ou huit de profondeur. Nous doutâmes ſi les Portugais l'avoient paſſée, parce que ſans avoir beaucoup de largeur elle étoit extrêmement rapide. Quelques Siamois eſſayèrent de la traverſer, mais le courant étoit ſi impétueux qu'ils retournèrent ſur leurs pas, dans la crainte d'être emportés. Cependant on réſolut de tenter encore une fois le paſſage, & pour le faire avec moins de péril on s'aviſa de lier enſemble toutes les écharpes de la troupe, dont un madarin fort robuſte entreprit d'attacher un bout au tronc d'un arbre qu'on voyoit de l'autre côté de la rivière, dans l'eſpérance qu'à la faveur de cette eſpece de chaîne chacun pourroit paſſer ſucceſſivement. Mais à peine le mandarin fut-il au milieu de la rivière, que ne pouvant réſiſter au cours de l'eau il fut obligé de quitter le bout des écharpes pour nager vers l'autre bord, & malgré toute ſon adreſſe il fut jetté con-

tre une pointe de terre qui le blessa dans plusieurs endroits du corps. Il prit le parti de remonter à pied le long du rivage, pour crier vis-à-vis de nous qu'il n'étoit pas vraisemblable que les Portugais eussent pris cette route. On lui dit de nous rejoindre, ce qu'il ne put exécuter qu'en remontant bien haut pour se mettre à la nage.

» Nous conclûmes que les Portugais avoient suivi le bord où nous étions, & l'on prit le même chemin. Un bas déchiré qu'on trouva une demi-lieue plus loin, nous confirma dans cette opinion. Après des peines infinies, nous arrivâmes au bas d'une montagne qui étoit creusée par le pied, comme si la nature en eût voulu faire un logement pour les passans. Il y avoit assez d'espace pour nous y loger tous ensemble. Nous y passâmes une nuit très-froide & par-conséquent très-douloureuse. Depuis quelques jours que mes jambes & mes pieds s'étoient enflés, je ne pouvois porter ni souliers ni bas; cette incommodité s'accrut tellement, qu'en m'éveillant le matin je remarquai sous moi la terre couverte d'eau & d'écume, qui étoient sorties de mes pieds. Cependant je trouvai des forces pour partir.

» Pendant le jour, nous continuâmes de suivre les bords de la rivière, impatiens de trouver les Portugais que nous ne pouvions croire éloignés; nous

trouvions par intervalles des traces de leur marche. A quelque diſtance de la caverne où nous avions couché, un de nos gens apperçut un peu à l'écart un fuſil avec une boëte à poudre, qu'un Portugais avoit apparemment laiſſés, dans l'impuiſſance de les porter plus loin : cette rencontre nous fut d'une extrême utilité. Depuis que nous ſuivions la rivière, nous n'avions trouvé aucune eſpece de nourriture, & nous étions à demi-morts de faim. On fit auſſi-tôt du feu. Pour moi qui n'avois plus d'uſage à faire de mes ſouliers, & qui étois même embarraſſé de cet inutile fardeau, j'en ſéparai toutes les pieces que je fis griller, & nous le mangeâmes avidement. On eſſaya de manger le chapeau d'un de nos valets, après l'avoir fait griller long-tems, mais il fut impoſſible de le mâcher; il falloit en faire cuire les pieces juſqu'à les mettre en cendres, & dans cet état elles étoient ſi amères & ſi dégoûtantes, qu'elles révoltoient l'eſtomac.

» Après avoir repris notre route, nous trouvâmes encore au pied d'un côteau une preuve bien ſenſible que les Portugais ſuivoient comme nous le bord de la rivière; ce fut le corps d'un de nos interprètes qui s'étoit joint à leur troupe, & qui étoit mort en chemin; il avoit les genoux en terre, & les mains, la tête & le reſte du corps appuyés ſur le revers

d'un petit côteau. Les deux interprètes qui nous restoient étant métifs, c'est-à-dire, nés de pères Européens & de mères Siamoises, n'avoient pas voulu se séparer des Portugais, & nous avoient abandonnés avec eux. Nous jugeâmes que celui-ci étoit mort de froid. Le côteau étoit couvert d'une si belle verdure, que chacun y fit une petite provision d'herbes & de feuilles les moins amères pour le repas du soir. L'idée que les Portugais étoient trop loin devant nous, & que nous nous fatiguions inutilement pour les rejoindre, commençoit à nous faire regretter d'avoir quitté la petite île où nous avions trouvé de l'eau excellente & quantité de moules; mais le chagrin & les murmures augmentèrent beaucoup dans le lieu où nous devions passer la nuit. Il n'y avoit que deux chemins à prendre, tous deux fort difficiles, & rien ne pouvoit servir à nous faire distinguer lequel des deux les Portugais avoient suivi. D'un côté, on voyoit une montagne très-rude, & de l'autre un marécage coupé de divers canaux que la rivière formoit naturellement, & qui dans plusieurs endroits inondoient une partie de la campagne. On ne pouvoit se persuader que les Portugais eussent traversé la montagne, il n'y avoit pas plus d'apparence qu'ils fussent entrés dans le marais, qui nous paroissoit presqu'entièrement inondé & qui n'offroit

n'offroit d'ailleurs aucun veſtige d'hommes. Nous délibérâmes une partie de la nuit s'il falloit paſſer outre ou retourner ſur nos pas. La difficulté de choiſir entre les deux routes parut ſi difficile à ſurmonter, que tout le monde fut d'avis de ne pas aller plus loin. Il paroiſſoit impoſſible de traverſer le marais ſans ſe mettre en danger d'y périr mille fois, & paſſer ſur la montagne c'étoit s'expoſer à mourir de ſoif, parce qu'il n'y avoit aucune apparence d'y trouver de l'eau, & qu'il ne falloit pas moins de deux jours pour la traverſer. On conclut de retourner à la petite île, qu'on regrettoit d'avoir quittée, d'y attendre pendant quelques jours des nouvelles de la troupe Portugaiſe, & ſi nous n'en recevions aucune lorſque nous aurions conſumé les rafraîchiſſemens, d'aller trouver volontairement les Hottentots, & de nous offrir à leur ſervir d'eſclaves pour garder leurs troupeaux. Cette condition nous paroiſſoit plus douce que le malheureux état où nous gémiſſions depuis ſi longtems.

» Après la réſolution du conſeil, il nous tarda que le jour fût venu pour nous remettre en marche. Nous retournâmes ſur nos pas avec tant de courage, dans le deſir de revoir l'île deſirée & d'y ſoulager la faim qui nous devenoit chaque jour plus inſupportable, que nous y arrivâmes le trois

ſiemè jour. Nous ſentîmes des tranſports de joie à la vue d'un lieu ſi agréable. Chacun s'efforça d'y entrer le premier ; mais la diligence des plus ardens fut inutile, parce que la marée en avoit fermé le paſſage. Cette île, à parler proprement, n'étoit qu'un rocher aſſez élevé, de figure ronde & d'environ cent pas de circuit dans la haute mer, mais qui s'agrandiſſoit lorſque la mer commençoit à ſe retirer, & qui ſe trouvoit environné alors de quantité de petites roches qu'on découvroit ſur le ſable. Nous attendîmes impatiemment le départ de la marée qui nous rendit enfin la liberté du paſſage. Chacun s'empreſſa de prendre des moules. Après en avoir amaſſé ſuffiſamment pour toute la journée, nous en mangions une partie, & nous expoſions l'autre au ſoleil ou nous la faiſions cuire au feu pour le ſoir. Toutes les côtes voiſines étoient ſi déſertes & ſi arides, qu'il ne s'y trouvoit qu'un petit nombre d'arbres ſecs pour allumer du feu. Nous ne pouvions vivre néanmoins ſans ce ſecours, car à peine étions-nous endormis que le froid & l'humidité nous réveilloient. Le bois nous manquant bientôt ſur le rivage, quelques-uns en allèrent chercher plus loin dans les terres ; mais les environs n'étoient que des déſerts couverts de ſable & pleins de rochers eſcarpés, ſans arbres, ſans aucune verdure. On trouva beaucoup de fiente d'E-

léphans, qui servit deux ou trois jours à l'entretien de notre feu. Enfin ce dernier secours nous ayant aussi manqué, la rigueur du froid nous fit abandonner un lieu qui nous avoit fourni pendant six jours des rafraîchissemens si nécessaires à nos besoins. Nous prîmes le parti de chercher les Hottentots, pour nous abandonner à la discrétion des plus barbares de tous les hommes. Mais à quoi ne nous serions-nous pas exposés pour sauver une vie qui nous avoit déja coûté si cher?

» Nous partîmes, en regrettant amèrement les moules & l'eau douce que nous laissions dans l'île. Ce qui avoit achevé de nous déterminer, c'étoit l'idée que les Portugais ne donnant point de nouvelles, ils devoient être morts en chemin, ou qu'ils nous croyoient morts nous-mêmes, ou que les gens qu'ils avoient envoyés au-devant de nous ne viendroient pas nous déterrer dans cette île écartée. Avant que de nous mettre en marche, chacun se fit, suivant ses forces, une provision d'eau douce & de moules. On alla passer la nuit au bord d'un étang d'eau salée, fort près d'une montagne où nous avions déja campé. Il fut heureux pour nous d'avoir apporté de l'eau & des vivres, car nous ne découvrîmes rien qui fût propre à servir d'aliment. Dès la pointe du jour, chacun se mit à chercher un peu d'herbes ou quelques feuilles d'ar-

bres. Nous voulions conſerver le reſte de nos moules pour des occaſions plus preſſantes. Quelques-uns deſcendirent dans le lac pour y trouver quelques poiſſons, mais ce n'étoit qu'un amas d'eau ſalée & bourbeuſe.

» Tandis que nous étions ainſi diſperſés, ceux qui n'étoient pas éloignés du lac apperçurent trois Hottentots qui venoient droit vers eux. Un ſigne dont on étoit convenu nous raſſembla auſſi-tôt, & nous attendîmes ces trois hommes qui marchoient à grands pas pour nous joindre. Dès qu'ils ſe furent approchés, nous reconnûmes aux pipes dont ils ſe ſervoient, qu'ils avoient quelque commerce avec les Européens. La difficulté de part & d'autre fut d'abord à nous faire entendre. Ils nous faiſoient des ſignes de leurs mains, en élevant ſix doigts & criant de toutes leurs forces : *Hollanda*, *Hollanda*. Quelques-uns de nos Siamois les prirent pour des émiſſaires de ceux que nous avions déja rencontrés, & qui nous cherchoient peut-être pour nous maſſacrer. D'autres croyoient entendre par leurs ſignes que le cap de Bonne-Eſpérance n'étoit éloigné que de ſix journées. Après un peu de délibération, nous nous déterminâmes à ſuivre ces guides, dans quelque lieu qu'ils vouluſſent nous mener, par la ſeule raiſon qu'il ne pouvoit nous arriver rien de pire que ce que nous avions déja

ſouffert, & que la mort même étoit le remede de tant de malheurs qui nous rendoient la vie inſupportable. Cependant nous ceſſâmes bientôt de prendre ces Hottentos pour des eſpions, en reconnoiſſant qu'ils n'étoient pas ſi ſimples que les premiers, & qu'ils avoient quelque liaiſon avec les Européens. Ils avoient apporté un quartier de mouton que la faim nous obligea de leur demander. Ils nous firent connoître que nous l'obtiendrions pour de l'argent, & jugeant par nos ſignes que nous n'en avions pas, ils nous témoignèrent qu'ils accepteroient nos boutons qui étoient d'or & d'argent. Je leur en donnai ſix d'or; ils m'abandonnèrent auſſi-tôt le quartier de mouton, que je fis griller & que je partageai enſuite à mes compagnons.

» Ces guides inconnus nous preſſoient fort de les ſuivre; ils marchoient quelque tems devant nous, & notre lenteur paroiſſant leur cauſer de l'impatience, ils revenoient à nous pour nous exciter. Nous avions quitté l'étang vers midi. Ils nous menèrent camper au pied d'une hauteur. Le chemin avoit été fort rude. De quinze que nous étions encore, ſept ſe trouvèrent ſi accablés de misère & de fatigue, que le lendemain au moment du départ il leur fut impoſſible de faire uſage de leurs jambes. Nous tînmes conſeil ſur ce triſte incident.

On résolut de laisser dans ce lieu les plus foibles, avec une partie des moules seches qui nous restoient, en les assurant que notre premier soin, si nous avions le bonheur de trouver une habitation hollandoise, seroit de leur envoyer des voitures commodes. Quelque dure que leur parût cette séparation, la nécessité les força d'y consentir. A la vérité nous étions tous dans un misérable état; il n'y avoit pas un de nous qui n'eût le corps très-enflé, particulièrement les cuisses & les pieds; les malheureux sur-tout que nous abandonnions, étoient si défigurés qu'ils faisoient peur. Nous emportâmes un regret fort amer de quitter ces chers compagnons, dans l'incertitude de les revoir jamais; mais ils ne pouvoient recevoir de nous aucune espece de soulagement, quand nous aurions pris le parti de rester & de mourir avec eux. Après nous être dit un triste adieu, nous recommençâmes à marcher, pour suivre nos guides qui nous avoient éveillés de fort grand matin. Comme j'étois toujours un des plus diligens, je fus témoin d'un spectacle fort désagréable, auquel je ne m'arrête ici que pour faire connoître la saleté de cette barbare nation. Après avoir fait du feu pour se chauffer à la fin d'une nuit très-froide, ils prirent des charbons éteints, & les ayant mis dans un trou qu'ils creusèrent exprès, ils urinèrent dessus, ils broyè-

rent le tout enſemble & s'en frottèrent le viſage & tout le corps. Après cette cérémonie ils vinrent ſe préſenter devant nous, fort chagrins de nous voir moins prompts qu'eux. Enfin la patience parut leur manquer; ils tinrent conſeil entr'eux pendant quelques momens. Deux ſe détachèrent & prirent le devant avec beaucoup de diligence; le troiſième demeura près de nous, ſans s'écarter jamais, & s'arrêtoit même à chaque occaſion auſſi long-tems que nous paroiſſions le deſirer.

» Nous employâmes ſix jours entiers à le ſuivre, avec une fatigue & des peines qui nous ſemblèrent beaucoup plus inſupportables que les précédentes. Il falloit inceſſamment monter & deſcendre par des lieux dont la ſeule vue nous effrayoit; notre guide, accoutumé à grimper ſur les hauteurs les plus eſcarpées, avoit peine lui-même à ſe ſoutenir dans pluſieurs paſſages. Quelques Siamois lui voyant prendre le chemin d'une montagne ſi rude qu'ils la croyoient inacceſſible, formèrent la réſolution de l'aſſommer, dans l'idée qu'il ne nous y menoit que pour nous faire périr. Le ſecond ambaſſadeur leur fit honte de ce cruel deſſein; il leur repréſenta que ce pauvre Hottentot nous ſervoit ſans y être obligé, & que dans notre ſituation l'ingratitude ſeroit le plus horrible de tous les crimes. Comme les difficultés qui étonnent à la première

C iv



vue s'applaniſſent lorſqu'on les enviſage de près, ces mêmes lieux qui nous ſembloient ſi dangereux dans l'éloignement, prenoient une autre face à meſure que nous avancions, & les pentes devenoient plus faciles. Enfin, malgré tous nos maux, la laſſitude, la faim & la ſoif, il n'y avoit pas d'obſtacles que notre courage ne nous fît ſurmonter.

» Pendant ce tems-là, nous ne vivions que de nos moules ſéchées au ſoleil, & nous les ménagions ſoigneuſement. On ſe croyoit heureux de rencontrer certains petits arbres verds, dont les feuilles avoient une aigreur appétiſſante & ſervoient d'aſſaiſonnement à nos moules; les grenouilles vertes nous paroiſſoient auſſi d'un fort bon goût; nous en trouvions ſouvent, ſur-tout dans les lieux couverts de verdure; les ſauterelles nous plaiſoient moins. Mais l'inſecte qui nous parut le plus agréable, étoit une eſpece de groſſe mouche ou de hanneton fort noir qui ne ſe trouve & qui ne vit que dans l'ordure. Nous en trouvâmes beaucoup ſur la fiente des éléphans. L'unique préparation qu'on apportoit pour les manger, c'étoit de les faire griller au feu. Je ne ferai pas difficulté d'avouer que je leur trouvois un goût merveilleux. Ces connoiſſances peuvent être utiles à ceux qui auront le malheur de ſe trouver réduits aux mêmes extrêmités.

» Enfin le trente-unième jour de notre marche

& le sixième après l'heureuse rencontre des Hottentos, en descendant une colline, vers six heures du matin, nous apperçûmes quatre personnes sur le sommet d'une très-haute montagne qui étoit devant nous & que nous devions traverser. On les prit d'abord pour des Hottentots, parce que l'éloignement ne permettoit pas de les distinguer, & qu'il ne pouvoit pas nous venir à l'esprit que ces déserts eussent d'autres créatures humaines à nous offrir. Comme ils venoient à nous & que nous marchions vers eux, nous fûmes bientôt agréablement détrompés. Il nous fut aisé de reconnoître deux Hollandois avec les deux Hottentots qui nous avoient quittés en chemin. Le transport de notre joie fut proportionné à toutes les peintures qu'on a lues de notre misère. Ce sentiment augmenta lorsque nos libérateurs se furent approchés. Ils commencèrent par nous demander si nous étions Siamois, & où étoient les ambassadeurs du roi notre maître. On les leur montra. Ils leur firent beaucoup de civilités; après quoi, nous ayant invités à nous asseoir, ils firent approcher les Hottentots qui les accompagnoient, chargés de quelques rafraîchissemens qu'ils nous avoient apportés. A la vue du pain frais, de la viande cuite & du vin, nous ne pûmes modérer les mouvemens de notre reconnoissance. Les uns se jettoient aux

pieds des Hollandois & leur embrassoient les genoux; d'autres les nommoient leurs pères, leurs libérateurs. Pour moi je fus si pénétré de cette faveur inestimable, que dans le sentiment qui m'agitoit je voulus leur faire voir sur le champ le prix que j'attachois à leurs généreux soins. Notre premier ambassadeur, en nous ordonnant de le laisser derrière nous & d'aller lui chercher quelque voiture, s'étoit défait de plusieurs pierreries que le roi notre maître lui avoit confiées pour en faire divers présens. Il m'avoit donné cinq gros diamans enchâssés dans autant de bagues d'or. Je fis présent d'une de ces bagues à chacun des deux Hollandois, pour les remercier de la vie dont je croyois leur avoir obligation.

» Mais ce qui paroîtra surprenant, c'est qu'après avoir bu & mangé, nous nous sentîmes tous si foibles & dans une si grande impossibilité d'aller plus loin, qu'aucun de nous ne put se lever qu'avec des douleurs incroyables. En un mot, quoique les Hollandois nous représentassent qu'il ne restoit qu'une heure de chemin jusqu'à leurs habitations, où nous nous reposerions à loisir, personne n'eut assez de force & de courage pour entreprendre une marche si courte. Nos généreux guides reconnoissant que nous n'étions plus capables de faire un pas, envoyèrent les Hottentots nous chercher des voitu-

res. En moins de deux heures nous les vîmes revenir avec des charettes & quelques chevaux. Le second de ces deux secours nous fut inutile. Personne n'ayant pu s'en servir, nous nous mîmes tous sur les charettes qui nous portèrent à l'habitation hollandoise. Elle n'étoit éloignée que d'une lieue. Nous y passâmes la nuit, couchés sur la paille, avec plus de douceurs qu'on n'en a jamais ressenti dans la meilleure fortune. Mais le lendemain à notre réveil, quelle fut notre joie de nous voir délivrés & désormais à couvert des effroyables souffrances que nous avions essuyées l'espace de trente & un jours!

» Notre premier soin fut de prier les Hollandois d'envoyer une charette avec les rafraîchissemens nécessaires aux sept Siamois que nous avions laissés en chemin. Après avoir vu partir cette voiture, nous nous rendîmes sur deux autres dans une habitation hollandoise à quatre ou cinq lieues de la première. A peine y fûmes nous arrivés, que nous vîmes paroître plusieurs soldats envoyés par le gouverneur pour nous servir d'escorte, & deux chevaux pour les deux ambassadeurs. Mais ils étoient si malades qu'ils n'osèrent s'en servir. Ainsi nous reprîmes nos charettes, & dans cet équipage nous nous rendîmes à la forteresse que les Hollandois ont à la rade du cap de Bonne-Espérance (1). Le

commandant averti de notre arrivée, envoya son secrétaire au-devant des ambassadeurs pour leur faire des complimens de sa part. On nous fit entrer dans le fort au travers d'une vingtaine de soldats rangés en haie. Nous fûmes conduits à la maison du commandant qui se trouva au pied de l'escalier, où il reçut avec de grandes marques de respect & d'affection les ambassadeurs & les Mandarins de leur suite. Il nous fit entrer dans une salle, où nous ayant priés de nous asseoir il nous fit apporter des rafraîchissemens, tandis qu'il faisoit tirer onze coups de canon pour honorer le roi de Siam dans la personne de ses ministres. Nous le conjurâmes d'envoyer avec toute la diligence possible quelque secours au premier ambassadeur que nous avions laissé assez après du rivage où notre vaisseau s'étoit brisé. Il nous répondit que dans la saison où l'on étoit encore il étoit impossible de nous satisfaire, mais qu'aussi-tôt qu'elle seroit passée il ne manqueroit pas d'y employer tous ses soins. Il ajouta que nous étions heureux d'avoir suivi les côtes; que si nous eussions un peu pénétré dans les bois, nous serions infailliblement tombés entre les mains de certains Caffres qui nous auroient massacrés sans pitié.

» Lorsqu'en approchant du Cap nous eûmes apperçu plusieurs navires à la rade, nous sentîmes

l'eſpérance de revoir encore une fois nos parens & notre chère patrie. Les offres du commandant nous confirmèrent dans une idée ſi conſolante, & nous firent preſqu'entièrement oublier nos peines. Il fut fidele à ſes promeſſes. Son ſecrétaire reçut ordre de nous conduire au logement qu'il nous avoit fait préparer, & l'on nous y fournit libéralement tous les rafraîchiſſemens qui nous étoient néceſſaires. Il eſt vrai qu'il fit tenir un compte exact de notre dépenſe & du loyer même de notre maiſon, qu'il envoya juſqu'à Siam aux miniſtres du roi notre maître, & qui lui fut payé avec autant d'exactitude. On lui rembourſa juſqu'à la paie de l'officier & des ſoldats qui étoient venus au devant de nous, & qui firent la garde à notre porte pendant tout le ſéjour que nous fîmes au Cap.

» Les Portugais y étoient arrivés huit jours avant nous, après avoir encore plus ſouffert. Un père Portugais de l'ordre de S. Auguſtin, qui accompagnoit par l'ordre du roi les ambaſſadeurs deſtinés à la cour de Portugal, nous fit une peinture de leurs peines, qui nous tira les larmes des yeux. Un tigre, nous dit-il, auroit eu le cœur attendri des cris & des gémiſſemens de ceux qui tomboient au milieu de leur marche, également accablés de douleur & de faim. Ils invoquoient l'aſſiſtance de leurs

amis & de leurs proches. Tout le monde paroiſſoit inſenſible à leurs plaintes. La ſeule marque d'humanité qu'on donnoit en les voyant tomber, étoit de recommander leur ame à Dieu. On détournoit les yeux, on ſe bouchoit les oreilles pour n'être pas effrayé par les cris lamentables qu'on entendoit ſans ceſſe, & par la vue des mourans qui tomboient preſqu'à chaque heure du jour. Ils avoient perdu dans ce voyage, depuis qu'ils nous eurent quitté, cinquante ou ſoixante perſonnes d'âges & de conditions différentes, ſans y comprendre ceux qui étoient morts auparavant, parmi leſquels étoit un jeſuite déja vieux & fort caſſé.

» Mais le plus triſte accident qu'on puiſſe s'imaginer, & dont on n'a peut-être jamais vu d'exemple, fut celui qui arriva au capitaine du vaiſſeau. C'étoit un homme de qualité, riche & d'un caractère vertueux. Il avoit rendu des ſervices conſidérables au roi ſon maître, qui eſtimoit ſa valeur & ſa fidélité. Je ne puis me rappeler ſon nom, mais on vantoit ſa naiſſance comme une des plus illuſtres du Portugal. Il avoit amené aux Indes ſon fils unique, âgé d'environ dix ou douze ans, ſoit qu'il eût voulu l'accoutumer de bonne heure aux fatigues de la mer, ou qu'il n'eût oſé confier à perſonne l'éducation d'un enfant ſi cher. En effet, ce jeune gentilhomme avoit toutes les qualités qui

concilient l'eſtime & l'amitié. Il étoit bien fait de ſa perſonne, bien élevé, ſavant pour ſon âge, d'un reſpect pour ſon père, d'une docilité & d'une tendreſſe qu'on auroit pu propoſer pour modele. Le capitaine en ſe ſauvant à terre, ne s'étoit fié qu'à ſes propres mains du ſoin de l'y conduire en ſûreté. Pendant le chemin il le faiſoit porter par des eſclaves. Mais enfin, tous ſes eſclaves étant ou morts, ou ſi languiſſans qu'ils ne pouvoient ſe traîner eux-mêmes, ce pauvre enfant devint ſi foible, qu'un jour après midi, la fatigue l'ayant obligé comme les autres de ſe repoſer ſur une colline, il lui fut impoſſible de ſe relever. Il demeura couché, les jambes roides & ſans les pouvoir plier. Ce ſpectacle fut un coup de poignard pour ſon père. Il le fit aider, il l'aida lui-même à marcher. Mais ſes jambes n'étant plus capables de mouvement, on ne faiſoit que le traîner; & ceux que le père avoit priés de lui rendre ce ſervice, ſentant eux-mêmes leur vigueur épuiſée, déclarèrent qu'ils ne pouvoient le ſoutenir plus long-tems ſans périr avec lui. Le malheureux capitaine voulut eſſayer de porter ſon fils. Il le fit mettre ſur ſes épaules; mais n'ayant pas la force de faire un pas, il tomba avec ſon fardeau. Cet enfant paroiſſoit plus affligé de la douleur de ſon père que de ſes propres maux. Il le conjura ſouvent de le laiſſer mourir, en lui

repréſentant que les larmes qu'il lui voyoit verſer augmentoient ſa douleur ſans pouvoir ſervir à prolonger ſa vie. On n'eſpéroit pas en effet qu'il pût vivre juſqu'au ſoir. A la fin, voyant que ſes diſcours ne faiſoient qu'attendrir ſon père juſqu'à lui faire prendre la réſolution de mourir avec lui, il conjura les Portugais avec des expreſſions dont le ſouvenir les attendriſſoit encore, de l'éloigner de ſa préſence & de prendre ſoin de ſa vie. Deux religieux repréſentèrent au capitaine que la religion l'obligeoit de travailler à la conſervation de ſa vie. Enſuite tous les Portugais ſe réunirent pour l'enlever, & le portèrent hors de la vue de ſon fils qu'on avoit mis un peu à l'écart, & qui expira pendant le cours de la nuit. Cette ſéparation lui fut ſi douloureuſe, qu'ayant porté juſqu'au Cap l'image de ſon malheur & le ſentiment de ſa triſteſſe, il y mourut deux jours après ſon arrivée.

» Nous paſſâmes près de quatre mois au Cap de Bonne-Eſpérance, pour attendre quelque vaiſſeau hollandois qui fît voile à Batavia. Mais nous fûmes plus de deux mois à reprendre nos forces. Un habile chirurgien qui ſe chargea de rétablir notre ſanté, nous impoſa d'abord un régime dont l'obſervation nous coûta beaucup. Malgré la peine que nous reſſentions de ne pouvoir ſatisfaire notre appétit,

appétit, il nous fit craindre de charger notre estomac de viandes qui l'eussent suffoqué. Ainsi nous éprouvâmes encore la faim au milieu de l'abondance.

» Avant notre départ du Cap, nous apprîmes que le second pilote de notre vaisseau s'étoit sauvé dans un navire anglois. Le premier pilote vouloit suivre son exemple, mais il fut gardé si étroitement par le maître du navire & par tout le reste de l'équipage, qui vouloient le mener en Portugal & le faire punir de sa négligence, qu'il ne put échapper à leurs observations. La plupart des Portugais s'embarquèrent sur des vaisseaux hollandois qui devoient les porter à Amsterdam, d'où ils comptoient retourner dans leur patrie. Les autres montèrent avec nous sur un navire de la Compagnie hollandoise, qui étoit arrivé au Cap dans l'arrière-saison, & qui nous porta heureusement à Batavia. Pour nous, après avoir passé six mois dans cette ville, nous fîmes voile pour Siam au mois de Juin, & nous y arrivâmes dans le cours du mois de Septembre. Le roi notre maître nous reçut avec des marques extraordinaires de tendresse & de bonté; il nous fit donner aussi-tôt des habits & de l'argent; il eut même l'attention de nous assurer lui-même qu'il ne nous oublieroit point dans les occasions favorables à notre fortune.

» Il n'y avoit pas plus de ſix mois que j'étois à Siam, lorſque les envoyés du roi de France arrivèrent à la barre avec leur eſcadre. Oia-Vichaigen, (M. Conſtance) premier miniſtre du roi mon maître, m'ordonna de me rendre de ſa part ſur leur bord, pour les remercier de l'honneur qu'ils lui avoient fait par leur lettre & par le gentilhomme qu'ils lui avoient député.

» Pendant mon voyage, j'avois appris aſſez de portugais pour le parler & pour me faire entendre : cette raiſon décida le choix du miniſtre en ma faveur, & porta auſſi le P. Tachard à me demander au roi pour l'ambaſſade de France & de Rome. Quoique je fuſſe à peine remis des maux que j'avois ſoufferts, le récit des mandarins qui venoient de France me fit bientôt naître une paſſion extrême de voir un pays dont ils publioient tant de merveilles, & ſur-tout d'admirer de près un monarque dont la renommée avoir porté la gloire & les vertus juſqu'aux régions les plus éloignées.



NOTES.

DESCRIPTION DE SIAM.

SIAM ou JUTHIA, grande & belle ville d'Asie dans les Indes. Elle est la capitale du royaume de Siam & la résidence du roi. Ce royaume est borné au nord par celui de Laos, au sud par un grand golfe de son nom, à l'est par le royaume de Camboye, & à l'ouest par la presqu'île de Malaca. Il a environ deux cent-vingt lieues de longueur du nord au sud, & cent dans sa plus grande largeur. On le divise en haut & bas Siam. Toute cette contrée est très-riche en mines d'or, de cuivre & d'étain. Son sol produit aussi abondamment du riz, du coton & des fruits délicieux, qui diffèrent de ceux qu'on voit en Europe. Les animaux sont de même, presque tous particuliers au pays.

Les naturels ressemblent beaucoup aux Chinois. Ils sont spirituels, sobres, réservés dans leurs paroles & leurs démarches, mais paresseux. Leur religion est l'idolâtrie, & ils admettent la métempsycose.

Le roi de Siam est absolu & despote. Tous ses

sujets sont ses esclaves ; chacun d'eux, dès l'âge de seize ans, lui doit six mois de service personnel dans l'année ; il leur laisse les six autres pour se procurer de quoi vivre. Cet état d'oppression & d'avilissement est porté à un tel excès, que si un Siamois possede un bel arbre fruitier dans son jardin, on en vient retenir les fruits pour le roi ou quelque ministre. Aussi se gardent-ils bien d'en avoir de pareils, & on y mourroit de faim, malgré la fertilité naturelle du sol, si des Chinois ou des Cochinchinois, que leur qualité d'étrangers met un peu à couvert de la tyrannie, n'y cultivoient quelques cantons de terre.

Quoique capables de discipline, les Siamois ne sont pas guerriers. En 1682, le roi de Siam envoya deux ambassadeurs à la cour de France. Louis XIV répondit en 1685 à ces avances du monarque Indien par une ambassade célebre. Les François avoient alors plusieurs établissemens dans ce pays ; mais leurs espérances s'évanouirent bientôt par la révolte du mandarin Opra-Pitraka, qui s'empara du trône en 1688. La garnison françoise qui occupoit la forteresse de Bankok, fut obligée de l'évacuer & même de revenir en France.

Le roi de Camboye & ceux de la presqu'île de Malaca sont tributaires du roi de Siam.

Le Menam est le plus grand fleuve de ce royau-

me, il l'arrose du nord au midi & se jette dans le golfe de Siam.

C'est dans une île formée par ce fleuve qu'est bâtie la ville de Siam ou Juthia, l'une des plus riches & des plus florissantes villes de l'Asie. Il s'y trouve un grand nombre de pagodes magnifiques. Dans celle du palais, on voit Sommonacodom, la principale idole des Siamois : elle est entièrement *dorée*; sa hauteur est de 45 pieds sur 7 de large. Le palais royal est très-riche & vaste; on y entretient un grand nombre d'éléphans, qui ont chacun plusieurs esclaves pour en avoir soin. L'éléphant blanc ou royal est servi dans de la vaisselle d'or.

La population de Siam est de six cens mille habitans. Dans ses fauxbourgs il y a des maisons de Dominicains & d'Augustins.

Le commerce qui se fait à Siam est très-considérable; il consiste en porcelaines, en ivoire, en gomme-laque & en coton. Les marchands y abordent de toutes parts; mais de tous les Européens, ce sont les Hollandois qui y font le plus grand trafic. Leur comptoir est très-beau.

Après Juthia, les villes les plus considérables sont Louvo, Merghuy, Bankok, Talacoan, Metac, Tian-tong, Laconcevan, Schainat, Socotay, Sanquelouk, Cambory & Corazema.

Le royaume de Siam & ſa capitale ſont beaucoup déchus de l'état floriſſant où ils étoient ſur la fin du dernier ſiecle & au commencement de celui-ci, par l'irruption des Bramas. Ce peuple barbare, venu du nord, s'eſt jetté depuis quelques années ſur ce malheureux royaume, & l'a entièrement dévaſté.

(2) LES CAFFRES habitent une partie de l'Afrique méridionale. Ils ſont partagés en différentes nations, preſque toutes ſi cruelles & ſi barbares, que les miſſionnaires n'ont pu y pénétrer. Les marchands Européens trafiquent rarement avec eux, ſoit à cauſe du peu de denrées commerçables qui s'y trouvent, ſoit par la difficulté des côtes & la crainte de leur naturel pervers. On connoît très-peu l'intérieur des contrées habitées par ces peuples.

DESCRIPTION DU PAYS DES HOTTENTOTS.

(3) QUELQUES voyageurs Anglois & François, entr'autres Guillaume Ten-Ryne, Boéving, Vogel, le P. Tachard & l'abbé de la Caille ont publié des remarques ſur les Hottentots; mais aucune de ces relations ne peut être comparée à celle

de Pierre Kolben (*), qui réunit le double avantage de l'exactitude & du détail. Ce voyageur étoit très-instruit, & avant que de donner au public son ouvrage, il avoit fait au cap de Bonne-Espérance un séjour de huit ans. La critique s'est élevée à la vérité contre plusieurs de ses observations; mais le capitaine Cook (**) dans ses relâches au Cap en 1772 & 1775, a vérifié qu'elle n'avoit point d'autre fondement que l'animosité de parti qui divisoit alors les colons Hollandois.

La région des Hottentots, environnée de trois côtés par la mer, est située à la pointe méridionale de l'Afrique. Elle s'étend depuis le cap de Bonne-Espérance, en remontant vers le nord au-delà du tropique du capricorne. On lui assigne pour bornes du côté de l'ouest les royaumes de Mataman, d'Abutua & l'empire du Monomotapa, & du côté de l'est la terre de Natal, des terres

---

(*) Description du cap de Bonne-Espérance, par Pierre KOLBEN. Amst. 1743. 3 vol *in*-12. Depuis cette note écrite, le voyage de SPARRMANN a paru, & l'on y trouve d'excellentes observations sur l'histoire naturelle de ce pays & sur ses habitans. Lorsque la relation de M. VAILLANT sera publiée, il est probable qu'il ne restera rien à desirer sur cette partie si célebre de l'Afrique.

(**) Voyage dans l'Hémisphère austral. 1778, *in*-4°. premier vol. pages 76, 77 & 81.

maritimes, & encore le même empire de Monomotapa. L'eſpace que le pays des Hottentots occupe eſt renfermé entre le vingt-deuxième & le trente-cinquième degré de latitude, & entre le trente-troiſième & le quarante-ſeptième degré de longitude. Sa longeur du nord au ſud eſt d'environ ſept cent quatre-vingt milles & ſa largeur de l'oueſt à l'eſt eſt de cent trente milles environ.

Kolben, qui a parcouru la plupart des contrées habitées par les différentes nations Hottentotes, en compte dix-ſept, qu'il nomme les Gungemans, les Kokkaquas, les Suſſaquas, les Odiquas, les Khirigriquas, les grands Numaquas & les petits, les Attaquas, les Khorogauquas, les Kopmans, les Heſſaquas, les Sonquas, les Dunquas, les Damaquas, les Gauriquas, les Hoteniquas, les Kantovers & les Heikoms.

Les Gungemans ſont les plus voiſins du Cap; les Hottentots de cette nation ont vendu la jouiſſance de leur territoire aux Hollandois, qui leur a été payée 15000 florins en diverſes ſortes de marchandiſes. Ils vivent aujourd'hui mêlés avec eux, & n'ont conſervé qu'une très-petite partie de leur ancienne poſſeſſion.

Les mœurs & les uſages des Hottentots ſont ſinguliers & diffèrent même beaucoup de ceux des Negres & des Caffres leurs voiſins; mais la biſarrerie de quelques-uns doit être un motif de plus pour les faire connoître au lecteur.

Les deux ſexes ſont bien proportionnés chez les Hottentots. Ils reſſemblent aux Negres pour la grandeur des yeux, le nez plat, l'épaiſſeur des levres, ainſi que par la chevelure courte & laineuſe; mais ils diffèrent d'eux par la couleur, qui eſt olive terne, au lieu que celle des Negres eſt d'un noir luiſant; celle des Caffres eſt moins foncée. Les Hottentots ſont robuſtes, induſtrieux dans le beſoin, agiles & d'une légèreté ſurprenante. Un cavalier bien monté ſuit à peine leur pas ordinaire. Ils ſont d'une adreſſe inconcevable dans le maniement des armes; avec leurs zagaies (*) ils parent les fleches & les pierres.

Tous ces peuples ſont très-attachés à leurs uſages & à leur pays. Ils ſont bergers ou chaſſeurs, ſuivant la nature & les productions de la contrée qu'ils habitent. On les a accuſés, avec fondement, de pareſſe & d'ivrognerie; mais ces vices, ſi on s'en rapporte aux voyageurs modernes qui les ont obſervés attentivement, ne ſont point accompagnés de l'immodeſtie & de l'incontinence, ſuite inſéparable de l'ivreſſe en Europe; ils ſont même rachetés chez eux par les qualités les plus eſtimables. Les Hottentots ſont humains, hoſpitaliers, réſervés dans

(*) Eſpece de demi-lance.

leurs paroles & leurs actions : amis sincères, ils ne respirent que l'envie de s'obliger & de se donner mutuellement ; lorsqu'ils sont aux gages de leurs compatriotes ou des Hollandois, ils sont laborieux, exacts & si fideles, que leur passion désordonnée pour les liqueurs n'empêche point qu'on n'en confie à leur garde ; ils n'y toucheront jamais sans une permission formelle : exemple rare de retenue, même chez les nations les plus policées.

Aux vices favoris des Hottentos, la paresse & l'ivrognerie, on peut ajouter la malpropreté dans leur habillement & leur personne ; mais Kolben assure que c'est moins l'effet de leur goût que de leur paresse ou du besoin.

L'habillement des Hottentots est très-singulier. Les hommes se couvrent les épaules d'une espece de manteau qu'ils appellent Krosses. Elles sont composées, pour les riches, de peaux de tigres, & pour ceux qui ne sont point aisés, de peaux de mouton. Les krosses varient pour la forme, suivant les différentes nations. Les Hottentots du Cap ne les laissent pas tomber au-delà des hanches. Le milieu du corps, devant & derrière, est caché d'une peau de chat ; ils ont les jambes nues, excepté lorsqu'ils gardent leurs bestiaux ; alors ils les couvrent d'une espece de bas ou de bottines de peau. Pendant les chaleurs, tous les Hottentots vont la tête

découverte. En hiver & dans les tems de pluie, ils portent des calottes fixées par des cordons qui ſe lient ſous le menton. Les deux ſexes portent encore, ſuſpendu au coû, un petit ſac de peau dans lequel ils renferment leur couteau, une pipe & du tabac.

La différence de l'habillement pour les femmes conſiſte dans l'habitude qu'elles ont de porter des bonnets qui s'élevent ſpiralement ſur la tête; au lieu que ceux des hommes ſont contigus à la peau, comme une véritable calotte : elle portent devant & derrière une eſpece de tablier de peau de mouton, plus grand que celui des hommes. Les premiers voyageurs qui ont publié des remarques ſur les Hottentots, ont aſſuré hardiment que les femmes des Hottentots portent autour des jambes des boyaux de mouton & d'autres animaux; c'eſt une erreur, fondée apparemment ſur un uſage des jeunes filles de ce peuple, qui depuis l'enfance juſqu'à l'âge de douze ans, ont des joncs treſſés autour de leurs jambes : lorſque cet âge eſt paſſé, elles changent la matière de ces cercles; ce ſont alors des courroies de cuir larges du petit doigt; mais ils ſervent plutôt de défenſe à cette partie du corps dans leurs exercices champêtres, que d'ornement.

Quelques navigateurs ont auſſi prétendu que les

femmes Hottentotes avoient une eſpece de tablier naturel ; mais le lord Gordon (*) qui a parcouru quelques contrées de ces nations, M. Bergh, médecin du Cap, & le capitaine Cook (**) déclarent poſitivement que c'eſt une de ces exagérations haſardées par les voyageurs.

Le principal article de la toilette chez les Hottentots, celui pour lequel les hommes, les femmes & même les enfans ſont également paſſionnés, eſt l'uſage de ſe graiſſer le corps avec du beurre ou de la graiſſe de mouton, mêlée avec de la ſuie de leurs chaudrons; ils renouvellent cette onction autant de fois qu'elle ſeche au ſoleil. L'odeur qu'exhale cet enduit, ſur-tout chez les pauvres qui gardent plus long-tems le même, les fait fuir des Européens. Ils ne s'expliquent point ſur les motifs de cet ancien uſage ; il y a toute apparence que c'eſt pour donner plus de ſoupleſſe à leurs membres, & auſſi pour ſe défendre des ardeurs exceſſives du ſoleil : ſans ce ſecours, leurs forces ſeroient bientôt épuiſées dans un climat ſi chaud.

Les Hottentots ſe nourriſſent de la chair de leurs

(*) Supplément à l'Hiſtoire naturelle, par M. de BUFFON, *in*-4°. quatrième vol. pages 500 & 501.

(**) Voyage dans l'Hémiſphère auſtral. 1774, *in*-4°. quatrième vol. pag. 325.

beſtiaux, de racines & de fruits de différentes eſpeces. Ils avalent ou plutôt ils dévorent la viande à demi-crue. Les entrailles des animaux qu'ils tuent leur ſervent auſſi d'aliment ordinaire; mais ce n'eſt jamais ſans les avoir lavées dans pluſieurs eaux. Les hommes & les femmes mangent ſéparément. Ils ſuivent pour le tems de leurs repas, leur caprice ou leur appétit, ſans aucune diſtinction de la nuit ou du jour; leur boiſſon commune eſt l'eau ou le lait, mêlés ou à part. Ils aiment avec paſſion le vin, l'eau-de-vie, & ſur-tout l'arrak; cependant les liqueurs fortes ſont bannies de leurs repas ou réjouiſſances publiques. Les deux ſexes ont une paſſion déſordonnée pour le tabac. « Un Hottentot, dit Kolben, aimeroit mieux perdre une » dent, que la moindre partie de cette précieuſe » plante ». Ils jugent mieux de ſa bonté que l'Européen le plus délicat. Le tabac fait toujours une partie de leurs gages, lorſqu'ils ſe louent à un blanc.

Toutes les nations Hottentotes habitent comme les Tartares, des villages mobiles, appelés Kraal. Ils ſont compoſés au moins de vingt hutes bâties fort près l'une de l'autre.

On ne peut mieux les comparer qu'à des fours. La charpente eſt formée de branches d'arbres enfoncées en terre par les deux bouts & couvertes de nattes. Dans le milieu de la hute, l'élévation

eſt de quatre à cinq pieds, & elles n'ont pas plus de quatorze pieds de diametre. Une peau de bête attachée en dedans au-deſſus de la porte, s'ouvre & ſe ferme comme un rideau, pour arrêter le vent. Dans les grandes hutes comme dans les petites, on ne voit jamais réſider qu'une famille, compoſée ordinairement de dix ou douze perſonnes de tout âge. Outre leurs kroſſes de réſerve & leurs armes ſuſpendues aux côtés de la hute, deux ou trois pots pour l'uſage de la cuiſine, un ou deux pour boire, & quelques vaiſſeaux de terre pour le beurre & le lait, compoſent tout l'ameublement d'un Hottentot. Chaque kraal eſt placé en rond dans une plaine, le plus ſouvent ſur le bord de quelque rivière, & il n'a qu'une entrée fort étroite entre deux hutes. Le centre forme une place vuide. Un chien veille pendant la nuit à la ſûreté de la famille & des beſtiaux. Ces animaux ſont fort laids, mais ils ſurpaſſent ceux d'Europe par la fidélité & l'inſtinct.

Les richeſſes de ces peuples ſe réduiſent à leurs troupeaux; plus ils ont de beſtiaux, plus ils ſont opulens. Ils en prennent des ſoins extraordinaires, ſoit pour les garantir des bêtes féroces qui infeſtent leur pays, ſoit pour la pâture. Le ſalaire de leurs ſervices, comme le prix de leur travail, conſiſte toujours en beſtiaux.

Leur commerce se fait en échange avec les Européens; ils leur donnent du bétail, des dents d'éléphans, des œufs d'autruches, & des peaux de bêtes; & ils en reçoivent du vin, de l'eau-de-vie, du tabac, du fer, des couteaux, &c. Le prix est toujours le même; ils livrent un bœuf pour une livre de tabac, une grosse brebis pour une demi-livre, & un agneau pour un quart.

Kolben assure que les Hottentots reconnoissent un Etre suprême créateur de l'univers. Ils sont aussi persuadés de l'immortalité de l'ame; mais ils évitent soigneusement de donner la moindre explication sur ces articles de leur croyance. Il paroît seulement qu'ils rendent une espece de culte à la lune. Les sacrifices qu'ils lui offrent consistent en bestiaux & en lait. Ils sont accompagnés de cris, de danses & de chants. Leurs assemblées à ce sujet se tiennent la nuit en rase campagne, lorsque la lune est dans son plein. Chaque kraal a son prêtre, appelé Suri. Il préside aux sacrifices, aux mariages, aux enterremens, &c.

Les Hottentots ne vivent point sans gouvernement & sans regles de justice. Chaque nation particulière à son chef, qui se nomme Konquer, & dont l'emploi consiste à commander dans la guerre & à négocier la paix; il a aussi le droit de présider aux assemblées publiques, au milieu d'un cer-

cle que tous les capitaines accroupis & les coudes ſur les genoux forment autour de lui. L'office du konquer eſt héréditaire ; mais il n'a point de revenus établis pour le maintien de ſa dignité, ni la moindre diſtinction perſonnelle. En prenant poſſeſſion de ſon emploi, il s'engage à ne rien entreprendre contre les prérogatives des capitaines de chaque kraal & contre les privileges du peuple. Les criminels d'état ſont jugés par le konquer aſſiſté de tous les capitaines.

Après le konquer, chaque kraal a pour chef un capitaine dont l'emploi eſt de maintenir la paix & la juſtice dans l'étendue de ſa juriſdiction. Cet office eſt auſſi héréditaire ; mais en commençant à l'exercer, le capitaine s'oblige à ne rien changer dans les loix & les anciennes coutumes du kraal. Pandant la guerre il commande la troupe de ſon propre village, ſous l'autorité du chef de la nation. Il juge avec tous les hommes du kraal les diſputes qui concernent les droits & la propriété de chacun. C'eſt à lui qu'appartient le jugement du vol, du meurtre, de l'adultère & des autres crimes qui ſe commettent dans ſon territoire. Ces officiers ſe diſtinguoient autrefois ſeulement par de belles peaux de tigre ou de chats ſauvages ; ils y ont ajouté depuis quelque tems des cannes à pomme de cuivre dont les Hollandois leur ont fait préſent. Les chefs de

de chaque nation portent auſſi pour marque de leur dignité une couronne de cuivre, depuis que les gouverneurs du Cap les ont mis dans le goût de cet ornement.

L'adminiſtration de la juſtice civile & criminelle chez les Hottentots eſt auſſi prompte qu'impartiale. Les deux parties, au milieu du cercle formé par tous les hommes du kraal, plaident elles-mêmes leur cauſe. Lorſqu'elles ont ceſſé de parler, le jugement ſe prononce à la pluralité des voix, & il eſt exécuté ſans appel & ſans aucune ſorte d'obſtacle. Le même ordre s'obſerve pour les matières criminelles. Quelqu'un eſt-il accuſé d'un crime ? on en donne auſſi-tôt connoiſſance à tous les habitans du kraal, qui ſe regardant comme autant de miniſtres de la juſtice, cherchent le coupable & s'en ſaiſiſſent; le capitaine même n'obtient pas plus de faveur que le moindre habitant du kraal. Le coupable arrêté eſt auſſi-tôt renfermé ſous une ſûre garde, pour ſe donner le tems de convoquer l'aſſemblée. Le jour du jugement le criminel eſt conduit au milieu du cercle; ſes accuſateurs expoſent le délit, on écoute les témoins ; enſuite le coupable à la liberté de parler. Si l'accuſation eſt injuſte, le tribunal condamne le dénonciateur à des dédommagemens, qui ſont pris ſur ſes troupeaux. Si au contraire le crime

eſt vérifié, la ſentence ſe prononce & s'exécute ſur le champ. C'eſt le capitaine du kraal qui eſt l'exécuteur : il ſe leve, fond ſur le coupable & l'étend à ſes pieds d'un coup de bâton. Tous les juges l'achevent & ſon corps eſt enterré au même inſtant, ſans aucune tache pour ſa famille, ni même pour ſa mémoire. L'héritier du défunt ne ſouffre point de cette exécution, ſes biens lui paſſent en entier.

Le larcin, le meurtre, le viol, l'adultère, & en tems de guerre l'eſpionnage & la déſertion, ſont autant de crimes capitaux chez ces peuples qui les puniſſent par la mort du coupable.

L'ordre des ſucceſſions & des mariages chez les Hottentots a beaucoup de rapport avec pluſieurs coutumes d'Europe : tous les biens d'un père deſcendent à l'aîné de ſes fils; s'il n'en a point, ils tombent à ſon plus proche héritier, ſans être jamais diviſés. Un père qui veut pourvoir à la condition de ſes cadets, doit le faire de ſon vivant; ſans cette diſpoſition, leur établiſſement & leur fortune dépend de la volonté de leur aîné. Son pouvoir eſt le même ſur ſes ſœurs; elles ne peuvent le quitter ni ſe marier ſans ſon conſentement. Il leur donne la part qu'il lui plaît dans la ſucceſſion paternelle. La loi oblige ſeulement l'héritier de prendre ſoin des femmes du défunt juſ-

qu'à leur mariage ou leur mort. Ces avantages n'ont pas lieu pour le fils aîné, s'il se marie avant la mort de son père; alors il n'a pas plus de droit que ses frères à l'héritage paternel, ils le partagent tous également.

Les mariages chez les Hottentots sont prohibés entre les cousins au premier & au second degré. La poligamie est admise parmi eux; mais il est rare, même parmi les plus riches, qu'ils aient plus de trois femmes. Les filles se marient sans dot. Les Hottentots dans leurs femmes ne cherchent que l'esprit, la beauté & les agrémens. Kolben assure qu'avec ces avantages naturels, souvent la fille du plus pauvre du Kraal, devient l'épouse du capitaine ou même du chef de la nation.

Leur législation admet le divorce. Un homme peut répudier sa femme, & la femme peut quitter son mari; cependant il n'est pas toujours admis, il faut qu'il soit fondé sur des motifs suffisans & approuvé par le tribunal du kraal. Lorsque le divorce a été prononcé, l'homme peut se remarier s'il le juge à propos; mais la femme n'a pas la même liberté pendant la vie de son mari. Autrement elle seroit punie de mort comme adultère.

L'Hottentot, content du pays où la nature l'a fait naître, est pacifique; mais il n'est pas insensi-

ble à l'injure, sur-tout lorsqu'elle blesse toute la nation; au moindre tort qu'on fait à leurs droits ou à la propriété de l'un d'eux, leur fureur s'allume; ils courent aux armes & marchent contre l'ennemi commun. Les causes de la guerre entre les nations Hottentotes sont ordinairement le vol de bestiaux, ou l'enlévement d'une femme, ou l'usurpation de quelques pâturages. Au premier acte d'entreprise ou de violence, le chef de la nation convoque l'assemblée de tous les capitaines : la guerre y est ordinairement résolue; cependant avant que de l'entreprendre, on envoie des députés au peuple agresseur. Si la justice que la nation offensée exige est refusée ou trop lente, elle prend les armes & se venge aussi-tôt par des représailles. Les deux parties également irritées se cherchent avec ardeur & ne tardent point à se rencontrer. Presque toujours une seule bataille décide la querelle & la campagne; mais la victoire est toujours achetée chèrement par le vainqueur. Ces peuples combattent avec obstination & ne lâchent le pied qu'à la dernière extrémité. Kolben rapporte des traits de la bravoure des Hottentots & de leurs ruses de guerre, qui feroient honneur aux nations les plus belliqueuses. Plusieurs fois, dans la guerre qui a été terminée par le traité d'alliance de 1660, ils ont attaqué les Hollandois en rase campagne,

ou les ont engagés dans des défilés; souvent ils sont venus enlever à la vue du fort les bestiaux de la Compagnie. Les armes à feu ont seules mis fin à leurs hostilités, & assurent encore aujourd'hui l'établissement du Cap.

Après le combat, l'Hottentot vainqueur ne pille ni ne mutile les morts, il laisse même sur le champ de bataille les habits & les armes des vaincus.

Outre ces motifs de guerre, les nations Hottentotes prennent souvent part à celles de leurs voisins, comme troupes auxiliaires. Lorsqu'il existe entre quelques-unes d'elles un traité d'alliance offensive & défensive, l'alliée entre en campagne aussi-tôt que la nation principale, combat pour elle avec autant d'animosité que dans sa propre cause, & ne quitte les armes qu'à la fin de la guerre.

Pendant la paix les Hottentots s'exercent souvent à des combats simulés. Par ces exercices fréquemment répétés, les hommes faits s'entretiennent dans l'usage des armes, & la jeunesse s'y forme.

On peut juger maintenant par ce tableau du gouvernement civil & militaire des Hottentots, s'ils sont des barbares ou les plus méprisables des hommes, ainsi que les premiers navigateurs qui ont touché au Cap ont affecté de les représenter. Kolben, qui y a demeuré huit ans & qui a souvent parcouru leurs kraals, avoue dans plus d'un endroit

de ſon ouvrage que quelques nations policées perdroient à être comparées aux Hottentots.

Pour ne rien laiſſer ignorer de ce qui peut faire connoître ce peuple, nous rapporterons encore quelques autres uſages qui lui ſont particuliers.

Le premier eſt l'éducation de la jeuneſſe confiée aux mères juſqu'à l'âge de dix-huit ans. Auparavant, les garçons mêmes ne peuvent converſer avec les hommes, ſans en excepter leur propre père. Mais à cet âge l'adoleſcent eſt admis dans leur ſociété, avec l'approbation du kraal & des cérémonies qui lui en font ſentir l'avantage.

Le deuxième eſt la ſuppreſſion d'un des teſticules de chaque mâle; ce qui a lieu à l'âge de neuf à dix ans pour ceux des riches, & à douze pour ceux des pauvres. C'eſt le Suri qui fait l'opération. Les Hottentots ne donnent pour motif de cet uſage, que le beſoin qu'ils ont d'être légers à la courſe, ſoit pour la chaſſe, ſoit pour la défenſe de leurs beſtiaux.

Le troiſième eſt auſſi ſingulier que le précédent: lorſqu'une veuve ſe remarie & autant de fois que cela lui arrive, elle eſt obligée de ſe faire couper la première jointure d'un doigt, en commençant par le dernier de la main gauche. Kolben n'a pu découvrir le véritable motif de cette opération.

Ces coutumes particulières aux Hottentots ne

ſont que biſarres; mais on les accuſe auſſi de deux autres qui bleſſent eſſentiellement les droits de la nature. Tous ceux qui ont publié des obſervations ſur ce peuple lui reprochent d'abandonner les vieillards décrépits, & d'expoſer un des deux enfans jumeaux, dont leurs femmes accouchent quelquefois, ſi le père eſt pauvre, ou que la mère ait peu de lait. Kolben avoue que ces pratiques barbares ſont obſervées chez toutes les nations Hottentotes, mais il en diminue en quelque façon l'atrocité à leur égard, en remarquant que les Hottentots ne ſe portent à ces actes d'inhumanité, qu'après l'approbation du kraal; il ajoute qu'ils ne ſont pas plus particuliers à ce peuple qu'à pluſieurs autres de l'Afrique & de l'Aſie, ſans en excepter les Japonois & les Chinois.

Les différentes nations des Hottentots vivent dans une union conſtante, depuis 1660, avec les Hollandois : elle eſt cimentée par la bonne-foi de ces peuples & la ſageſſe du gouvernement de la Compagnie. Cette bonne intelligence eſt même entretenue par des députations & des préſens que les chefs de la plupart des nations Hottentotes font ſouvent au gouverneur du Cap. En 1708, Kolben fut témoin de celle des Numaquas. Il admira avec tous les aſſiſtans l'habileté & le bon-ſens des députés.

Quoique les Hottentots vivent en paix avec les Hollandois, & qu'ils les reçoivent bien lorſqu'ils paſſent par leurs kraals; cependant l'attachement qu'ils ont pour leurs uſages & pour la liberté les portent à s'éloigner des endroits habités par les Européens. A meſure que les Hollandois s'étendent, ils s'enfoncent dans l'intérieur des terres. M. Cook (*) remarque que le premier kraal eſt maintenant à cent milles environ de diſtance de la ville du Cap.

En général le ſol eſt très-fertile dans les colonies hollandoiſes du Cap & dans preſque toutes les contrées habitées par les nations Hottentotes. Il produit abondamment toutes ſortes de grains, à l'exception de l'avoine; le café & les cannes de ſucre n'ont pu auſſi y réuſſir. On eſt étonné, dit M. Forſter dans la relation du ſecond voyage de M. Cook (**), de la variété des plantes de ce pays. « Le docteur Sparmann & le ſavant Thun- » berg y en ont découvert plus de mille abſolu- » ment inconnues avant eux. Les différentes eſ- » peces d'aloës, dont on fait tant de cas en Eu-

(*) Voyage dans l'Hémiſphere auſtral. 1778. *in*-4°. premier vol. page 76.

(**) *Ibid.* pages 78 & ſuiv.

» rope, & qu'il eſt ſi rare d'y voir dans leur beau-
» té, y croiſſent en plein champ ſans le ſecours
» de l'art. Le regne animal n'eſt pas moins riche;
» les côtes fourmillent de poiſſons d'un excellent
» goût & il y en a pluſieurs que les naturaliſtes ne
» connoiſſent pas encore ».

La vigne donne au Cap des vins qui ſont en réputation, ſur-tout celui du canton de Conſtance. Les plans ont été originairement apportés de Schiras en Perſe. Depuis on y a planté avec ſuccès du muſcat d'Eſpagne : on diſtingue ce vignoble en haut & bas Conſtances, ſéparés par une haie & appartenans à deux propriétaires différens. « Il eſt faux,
» dit M. de Bougainville (*), que le vignoble de
» Conſtance appartienne à la Compagnie. Le vin
» qui s'y recueille eſt à peu près égal en qualité,
» quoique chacun des deux Conſtances ait ſes par-
» tiſans ». Il y en a du rouge & du blanc d'un jaune pâle. Année commune, le haut de Conſtance, qui eſt le plus généralement eſtimé, produit cent trente pipes de vin; il ſe vend ſur les lieux trente piaſtres le baril de ſoixante-dix bouteilles. Les autres vignobles ont été plantés avec des ſeps du

(*) Voyage autour du monde, 1774, *in*-4°. page 381.

Rhin, de Bourgogne de Martignan, &c. Le vin qu'ils donnent eſt quelquefois ſupérieur à celui de leur ſol naturel. Les Hollandois ont encore d'autres vignobles dont le vin eſt inférieur & ſe vend à bas prix. Le ſol eſt ſi favorable à la vigne dans certains cantons, qu'elle y rend plus dès la troiſième année que celles de l'Europe à la cinquième. Le vin du Cap en général eſt agréable & fort, mais avec le tems il devient moëlleux. Les plantations en vignes ſont éloignées de dix milles environ de la ville.

Dans cette extrêmité de l'Afrique, les légumes & les arbres fruitiers d'Europe proſpèrent merveilleuſement. Il n'en eſt pas de même des végétaux d'Aſie, on n'a pu les y naturaliſer. Preſque toutes les contrées Hottentotes ſont couvertes d'immenſes pâturages & de forêts. Les habitans y trouvent en abondance des fruits & des racines dont les eſpeces varient à l'infini. Pluſieurs cependant, très-beaux à la vue, renferment des poiſons très-actifs; mais les Hottentots ont l'attention de n'uſer de ceux qu'ils découvrent que lorſqu'ils remarquent que les hériſſons & les ſinges en font leur pâture. Les territoires des Kokkaquas, des Suſſaquas & des Attaquas ne participent point à la fertilité du ſol des autres contrées, par le défaut de rivières & de ſources. Cette privation les empêche d'entre-

tenir beaucoup de beſtiaux, ils y ſuppléent par la chaſſe.

L'air eſt extrêmement ſain au Cap. Preſque toutes les perſonnes qui y arrivent malades d'Europe, recouvrent la ſanté en peu de tems; mais la guériſon eſt plus lente pour celles qui viennent des Indes. L'eau y eſt auſſi très-bonne. On a remarqué qu'elle conſervoit ſa douceur & ſa limpidité dans tout le cours des plus longs voyages : ſous la ligne même elle n'éprouve qu'une légère altération qui diſparoît promptement.

Nous nous ſerions bornés à un détail plus ſuccinct ſur les Hottentots, ſi la plupart des voyageurs qui en ont parlé avoient été moins injuſtes à l'égard de ce malheureux peuple. A ce détail nous ajouterons une deſcription particulière de l'établiſſement hollandois du cap de Bonne-Eſpérance. Ce fameux Cap, dont on parle tant en Europe, eſt encore ignoré, au moins dans ſon état actuel. Preſque tous les navigateurs qui y relâchent insèrent dans leurs journaux quelques particularités ſur cet établiſſement; mais perſonne ne les a encore raſſemblées & publiées pour le faire connoître ſuffiſamment.

DESCRIPTION DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

(1) L'ÉTABLISSEMENT du cap de Bonne-Eſpérance appartient à la Compagnie hollandoiſe des Indes orientales. Ce Cap eſt ſitué à l'extrémité méridionale de l'Afrique dont il forme la pointe; il s'étend ſous le trente-quatrième degré de latitude ſud. Barthélemi *Diaz*, amiral Portugais, le découvrit en 1487. Les tempêtes & la violence des vents le firent d'abord nommer *Cap des Tourmentes*; mais Jean II, roi de Portugal, changea ce nom ſiniſtre en celui de *Bonne-Eſpérance*, qu'il a toujours conſervé depuis. En 1497, *Vaſco de Gama*, autre amiral Portugais, le doubla en allant aux Indes, & la réuſſite de cette entrepriſe fut alors regardée comme un prodige. Cependant le Cap, avec tous les avantages d'une relâche auſſi bien placée, fut inutile aux Européens pendant plus d'un demi-ſiecle; ce ne fut qu'en 1650 que la Compagnie des Indes, ſur les repréſentations de *Van-Riebec*, en prit poſſeſſion.

Les Hottentots défendirent long-tems leur propriété; mais en 1660 ils demandèrent la paix & conclurent avec les Hollandois le traité d'alliance qui ſubſiſte encore aujourd'hui. En 1680, le fort actuel & la ville furent bâtis au fond de la *Baie de*

la Table, dans la vallée appelée du même nom : cette vallée eſt formée par les montagnes de la Table, du Vent & du Lion.

Le capitaine Cook, dans ſa relâche au Cap en 1772, a trouvé la ville compoſée de mille maiſons environ. Elles ſont conſtruites en brique, blanchies en dehors, mais baſſes & couvertes de chaume à cauſe de la violence du vent ſud-eſt qui regne ſur cette côte pendant tout l'hiver. Les rues ſont larges & tirées au cordeau. La principale eſt ombragée d'une allée de chênes. Un beau canal d'eau vive coule au milieu. Près de la ville eſt le fameux jardin de la Compagnie. On lui donne mille quatre cent-onze pas commun de longueur, ſur deux cent-trente-cinq de largeur. Il eſt coupé par des allées de chênes & diviſé par de grands quarrés, qui ſont arroſés par un ruiſſeau. La plus grande partie de ce jardin eſt employée à la culture des légumes; mais il y a deux quarrés réſervés à la botanique.

L'hôpital qui eſt proche de ce jardin, eſt un bâtiment vaſte & abondamment pourvu de tout ce qui eſt néceſſaire au traitement des malades. D'habiles médecins & chirurgiens penſionnés par la Compagnie, y ſont attachés. On y voit en tout tems cinq à ſix cens malades. En place des matelots & ſoldats qui entrent à l'hôpital, les équipages

des vaisseaux reprennent des hommes frais, pour continuer leur route aux Indes ou en Europe.

L'église est vis-à-vis l'hôpital. Cet édifice est propre & bas comme tous ceux de la ville. A côté on trouve une bibliotheque qui est publique, mais peu fréquentée.

Sur le rivage, à peu de distance du lieu de débarquement, se trouvent les magasins de la Compagnie. Ils sont toujours remplis d'armes, d'agrèts & de vivres pour le ravitaillement de ses flottes. La principale est ordinairement composée de dix-huit à vingt vaisseaux. Toutes relâchent chaque année au Cap, en allant & en revenant des Indes. On ne refuse aux vaisseaux étrangers, qui en ont besoin, rien de ce qui est nécessaire à la navigation; mais ils l'achetent chèrement; la mâture en particulier y est d'un prix excessif. Toutes les nations de l'Europe paient en mouillant au Cap, des droits d'ancrage, & aussi des droits de sortie considérables pour les vivres dont ils se fournissent.

A l'est de la ville, à trois cens pas environ de distance, est situé le fort pour la défense de la baie. C'est un pentagone bâti en pierre de taille & monté de soixante-dix pieces de canon. Les Anglois, lors de leur relâche (*), en 1771, le trouvèrent placé

(*) Voyage dans l'Hémisphère austral. 1774, *in*-4°. quatrième vol. page 326.

de façon qu'il peut être canonné aisément par les vaisseaux, & qu'il ne seroit pas même de défense contre un ennemi qui l'attaqueroit en forme par terre. Le nombre des soldats en garnison dans ce fort, & de ceux répandus dans les redoutes qui sont établies des deux côtés du Cap, est de huit cens hommes. La Compagnie a encore pour la défense de cet établissement la milice bourgeoise qui comprend tous les habitans en état de porter les armes; ils sont au nombre de 4000, & peuvent être rassemblés pour la plus grande partie en très-peu de tems, par le moyen des signaux.

Outre la ville du Cap, il y a encore plusieurs villages qui se trouvent depuis la montagne de la Table dans une étendue de plus de trente mille de distance; il y a aussi un grand nombre de plantations & fermes répandues de tous côtés, à près de cent milles à la ronde.

Les colons du Cap sont un mélange d'Hollandois, d'Allemands & de protestans François. Il y a aussi beaucoup de Malais & de Bengalois. Le nombre des esclaves est si considérable, qu'on compte cinq esclaves pour un blanc.

Le gouverneur du Cap releve immédiatement de la Compagnie, & n'est point de la dépendance de Batavia; il préside à un conseil de huit personnes qui a l'administration de toutes les affaires civi-

les & militaires. La cour de justice est présidée par le commandant en second. On peut appeler de ses jugemens en Hollande ou à Batavia. On porte au Cap un grand respect aux magistrats, & surtout au gouverneur. Sa maison n'est cependant distinguée des autres que par une sentinelle. Une autre prérogative qui frappe plus les étrangers, est qu'on sonne de la trompette devant sa porte lorsqu'il dîne. Ses appointemens sont de six mille florins environ.

Pour subvenir aux grandes dépenses qu'entraîne cet établissement, la Compagnie leve le dixième sur toutes les productions de la terre, & des rentes annuelles sur certains cantons dont elle s'est réservée la propriété. Autrefois la Compagnie cédoit à perpétuité les terreins à défricher, mais à présent elle les afferme. Les droits d'ancrage & de péage ajoutent encore à la masse de ses revenus au Cap; elle perçoit aussi des droits considérables sur le vin, le tabac, l'eau-de-vie, la bière, &c.

La Baie de la Table est large, mais la relâche y est dangereuse, à cause de la violence des vents de mer qui y regnent dans la mauvaise saison, & des raffales qui viennent presque tous les jours de la montagne de la Table. En 1722, toute la flotte de la Compagnie des Indes y périt à l'ancre,

à l'exception de deux vaiſſeaux; depuis cette époque il n'eſt plus permis à aucun bâtiment hollandois d'y mouiller après le 6 Mars juſqu'au mois de Septembre; ils vont jetter l'ancre à Falſe-Bay, à huit lieues de diſtance de la ville. Ils y ſont à l'abri. Le nombre des vaiſſeaux qui touchent, année commune, au Cap, eſt de cent cinquante.

L'aſpect du Cap n'eſt point agréable. Le voyageur en débarquant n'apperçoit qu'une plage fort étendue, couverte d'un gravier ſablonneux mêlé d'une terre blanche; d'un côté une ville, & de l'autre un fort, quelques bâtimens répandus çà & là ſur un terrein ſec & aride, ſans arbre ni verdure; dans l'éloignement, les maſſes effrayantes de la montagne de la Table, de celle du Lion & du Vent. Ce n'eſt qu'aux pieds de ces montagnes que la perſpective devient ſatisfaiſante, par les plantations qui ſe trouvent ſur leurs baſes inclinées, & par l'immenſe variété des productions de la nature.

Le pays cultivé par les Hollandois du Cap eſt maintenant ſi étendu, que les établiſſemens éloignés de la ville ſont ſur la côte occidentale de l'Afrique, à trois cens lieues de diſtance & à cent cinquante lieues ſur la côte orientale. Ils comprennent la pointe de l'extrémité de l'Afrique, depuis la baie de Saldanna à l'oueſt, juſqu'à la baie

de Noſſel à l'eſt. Du milieu de ce cercle ils pénètrent de plus de cinquante lieues dans l'intérieur des terres. Non contente d'un terrein auſſi immenſe, la compagnie, dans la vue de s'étendre encore davantage à meſure que le nombre des colons augmentera, a fait depuis quelques années l'acquiſition de la terre de Natal, ſur la côte orientale d'Afrique, pour la ſomme de trente mille florins en marchandiſes.

On diviſe les anciennes poſſeſſions hollandoiſes au Cap, ſans la terre de Natal, en quatre diſtricts, qui ſont celui du Cap, de Stellenboch, de Drakenſtein & de Waveren. L'établiſſement de Stellenboch eſt le plus fertile. Il y a beaucoup de proteſtans François dans celui de Drakeinſtein; la partie qu'ils occupent, dit M. de Bougainville (*), eſt appelée la petite Rochelle : elle ſurpaſſe toutes les autres par la fécondité du ſol & l'induſtrie des colons; ils ont conſervé à cette mère adoptive le nom de leur ancienne patrie, qu'ils aiment toujours, quelque rigoureuſe qu'elle leur ait été.

(*) Voyage autour du monde. 1774, *in*-4°, page 382.



N°. 2.

NAUFRAGE

D'une Patache portugaiſe ſur un banc de ſable, vis-à-vis des îles Calamianes, *mer des Indes, en* 1688 (*).

GEMELI CARERI, Napolitain de nation, l'un des plus judicieux navigateurs qui aient entrepris de faire le tour du globe, nous a laiſſé une relation exacte de ſon voyage. Le nombre de ſes courſes, ſes obſervations ſur l'empire de la Chine, les Indes & le Mexique, le détail dans lequel il eſt

(*) GEMELI CARERI a inſéré cette relation dans le Journal de ſes voyages, in-12, tome IV; Pàris, 1719. L'abbé Prevoſt l'a auſſi rapportée dans l'Hiſtoire générale des voyages, in-4°. onzieme volume; Paris, 1753. On en trouve encore quelques circonſtances éparſes dans des lettres particulières des miſſionnaires de ce tems.

entré, enfin les avis sages qu'il donne à ceux que la curiosité attire dans les pays lointains, jettent beaucoup d'intérêt dans son Journal. Nous nous bornerons, parmi les événemens qu'il a rapportés, à un seul, qui par ses circonstances mérite d'être inséré dans ce recueil.

Careri arrivé à Kanton au mois de Janvier 1696, fut obligé de passer plusieurs semaines dans cette ville, & même d'y retourner une seconde fois au mois de Mars de la même année. Quelques jours avant son départ, un missionnaire apostolique l'ayant déterminé à faire le voyage de Manille, il se rendit pour cet effet à Macao, ville portugaise sous la protection de la Chine, située sur la pointe d'une petite île, nommée Hœicheu, à l'entrée de la rivière de Kanton. Cette ville autrefois célebre dans l'Asie étoit beaucoup déchue avec la puissance portugaise dans les Indes : néanmoins elle satisfaisoit encore la curiosité de tout étranger avide de s'instruire. Careri, après avoir tout observé dans l'intérieur de la place & ses dehors, se fit transporter dans l'île Verte, qui appartenoit alors au college des jésuites. Elle est située à peu de distance de Macao, & son circuit n'est que d'un mille. Quoique ce ne soit qu'un rocher stérile, les jésuites y avoient bâti une maison de récréation assez agréable. Ils étoient aussi parvenus à y cultiver des plata-

nes, des ananas & quelques autres arbres fruitiers qui environnoient leurs bâtimens. Entre plusieurs jésuites qui y étoient alors, se trouvoit un frère du même ordre, aussi respectable par sa qualité d'ancien missionnaire que par sa conversation. Dans les différens entretiens que Careri eut avec lui, il fut très-satisfait de recevoir de sa bouche la confirmation d'un événement fort étrange dont il avoit déja entendu parler ailleurs, mais qu'il n'avoit pas voulu croire.

En 1688, une patache du commerce portugais, qui étoit parti de la côte de Coromandel pour les Philippines, & qui étoit entrée heureusement dans le port de Cavite (1), remit à la voile quelque tems après, chargée de marchandises du pays. Le vaisseau portoit environ soixante hommes, Mores, Gentils & Portugais, entre lesquels étoit le jésuite missionnaire que Careri trouva à l'île Verte. Le capitaine & le pilote se confiant à leur expérience, navigèrent avec trop de sécurité sur la mer des Philippines, dangereuse par ses écueils : la patache échoua sur un banc de sable vis-à-vis les îles Calamiannes (2), & se brisa dans un instant. Les Mores & les Gentils qui composoient la plus grande partie de l'équipage, s'emparèrent aussi-tôt de la chaloupe pour gagner une île voisine; mais un vent impétueux s'étant élevé

dans le trajet, elle coula à fond. Tous ceux qui la montoient trouvèrent la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de se soutenir sur le sable, se servirent d'un caisson de planches, qui flottoit près d'eux pour gagner successivement l'île la plus voisine. Elle étoit à la distance de deux milles du lieu du naufrage. Après l'avoir parcourue, ils reconnurent qu'elle étoit sans eau. L'heureux succès de leur tentative leur fit entreprendre de passer dans une autre île, éloignée d'environ trois lieues. Ils y arrivèrent tour-à-tour. Elle étoit presque partout d'un sol bas, très-petite, sans bois & sans eau comme la première. Pendant quatre jours ils se virent forcés par l'excès de leur soif à boire du sang de tortue. Enfin la nécessité les rendit industrieux, ils se servirent des planches de leur caisson pour faire des fosses jusqu'au niveau de l'eau. Celle qui y séjournoit perdoit après quelques jours une partie de sa salure. Ils en usèrent les premières fois avec dégoût; mais ayant éprouvé qu'elle n'étoit point nuisible, ils surmontèrent bientôt la répugnance qu'ils avoient eu d'abord à en boire.

La Providence, en faisant aborder à cette île le petit nombre d'hommes échappés au naufrage, leur avoit réservé sur ce sol, quoique stérile, des ressources contre les besoins de la soif & de la faim;

la première, comme nous venons de le voir, & le ſecond, par l'affluence extraordinaire des tortues qui étoient dans la ſaiſon de la ponte (*). Toutes les nuits elles ſortoient de la mer pour venir dépoſer leurs œufs ſur le ſable. Les naufragés les guettoient, & auſſi-tôt qu'elles étoient un peu éloignées de l'eau, il les renverſoient ſur le dos. La facilité qu'ils avoient à les tuer leur en procura un ſi grand nombre, qu'ils en vécurent pendant ſix mois.

Cette proviſion s'épuiſoit, & à peine leur en reſtoit-il encore pour quelques jours, lorſqu'ils virént arriver dans l'île une eſpèce de grands oiſeaux de mer, nommés par les Portugais Paxaros-bobos, ou ſots oiſeaux. Chaque année ils viennent réguliérement dans ces îles faire leurs nids & pondre. Leurs œufs & la chair des petits furent pour les naufragés une double reſſource. Ils tuèrent auſſi beaucoup des pères & des mères. Les ais & débris du caiſſon leur ſervirent pour les aſſommer; ils en amaſsèrent aſſez pour ſe nourrir pendant ſix mois. Ainſi les tortues & les ſots oiſeaux fournirent des proviſions régulières pour les deux par-

(*) Le terriſſage des tortues, ou le tems de leur ponte, commence ſur la fin du mois d'Avril & finit au mois de Septembre.

ties de l'année, ſans autre préparation que d'en faire ſécher les chairs au ſoleil. Ils en mangeoient auſſi la viande fraîche, qu'ils faiſoient étuver dans des vaſes de terre graſſe. Après pluſieurs eſſais ils étoient parvenus à en façonner; mais ils ne leur ſervoient qu'une fois, ſoit par le défaut de fours, ſoit que la terre qu'ils employèrent ne fût pas aſſez argilleuſe.

Les maladies & les incommodités de leur ſéjour avoient réduit ces malheureux exilés au nombre de dix-huit. Avec le tems leurs habits s'étant uſés, ils s'avisèrent d'écorcher les oiſeaux qu'ils tuoient, & d'en coudre les peaux enſemble avec des aiguilles que l'un d'eux avoient ſur lui au moment où la patache fut briſée. Quelques petits palmiers diſperſés çà & là à peu de diſtance de la côte, leur fournirent une eſpece de fil qui leur ſuffit pour cet uſage. A l'approche de l'hiver, ils ſe retirèrent pour ſe défendre du froid, dans des grottes ſouterreines qu'ils s'étoient creuſées avec leurs mains. Elles étoient ſur le revers d'un terrein plus élevé à l'aſpect du midi.

Pluſieurs années s'écoulèrent ſans aucun changement dans la ſituation de ces infortunés. Quelques fois ils apperçurent des vaiſſeaux en pleines voiles aſſez près de leur île. En vain ils réclamèrent leur ſecours par des cris, des peaux élevées en l'air

& des feux ſur les élévations. Sans doute que la crainte des bancs & des ſeches arrêtoit les pilotes; tous paſsèrent outre ſans s'arrêter. Ils jugèrent même par des amas de planches & d'autres débris, que les flots jettèrent ſur le ſable de tems en tems pendant un ſi long intervalle, que les naufrages étoient fréquens dans cette mer, & qu'ils n'étoient pas ſeuls malheureux.

Le retour annuel des tortues & des oiſeaux qui leur fourniſſoit une ſubſiſtance aſſurée, leur fit ſupporter avec courage un ſort auſſi triſte, pendant ſix années. Au commencement de la ſeptième, leur eſpérance ſe ſoutint encore par l'arrivée des tortues qui ſe montrèrent en auſſi grande quantité; mais il n'en fut pas de même à la ſeconde ſaiſon. Les ſots oiſeaux, ſans doute épouvantés de la chaſſe qu'ils eſſuyoient depuis pluſieurs années ſur cette côte, y revinrent en ſi petit nombre, que la conſternation ſe répandit bientôt parmi la troupe naufragée. Dans le même tems, deux d'entr'eux ſuccombant au poids des maux qui les accabloient & à la perſpective effrayante de l'avenir, finirent leurs jours ſur cette terre d'exil. Les autres réduits au nombre de ſeize, étoient ſi exténués qu'ils reſſembloient plutôt à des ſpectres qu'à des hommes. Dans l'agitation d'eſprit où ils ſe trouvèrent alors, les uns s'abandonnoient au déſeſpoir, d'autres entre-

voyoient encore quelques lueurs d'espérance.

Cependant tous se calmèrent peu à peu, & s'étant rassemblés ils arrêtèrent pour dernière résolution, après quelques débats, de quitter l'île, au hasard d'aborder une seconde fois à une côte inhabitée. Ils mirent aussi-tôt la main à l'œuvre, & construisirent en peu de jours, avec des planches & débris de vaisseaux que la mer avoit jetés sur le rivage, une espece de barque ou plutôt un coffre. Ils le calfatèrent avec un mélange de plumes d'oiseaux, de sable & de graisse de tortues ; les cordages furent composés de plusieurs doubles de nerfs de tortues, & les voiles d'une certaine quantité de peaux d'oiseaux cousues à l'extrémité les unes des autres. La barque quoique construite grossiérement, ne faisoit point eau, & se prêtoit à l'impulsion, soit du vent, soit de la rame. Ils la chargèrent du peu de provisions qui leur restoient.

Avec de si foibles ressources ils mirent à la voile par un tems favorable, en invoquant l'assistance du ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent d'autre regle que le hasard des vents & des flots, les conduisirent à l'île d'Haynan, sur la côte méridionale de la Chine. En abordant cette terre qu'ils reconnurent habitée, leur premier soin fut d'adresser avec effusion de cœur des actions de graces à la divine Providence ; en-

ſuite ils s'avancèrent dans le pays. Les premiers habitans qui les apperçurent prirent auſſitôt la fuite avec frayeur. Cependant quelques Portugais qui entendoient le chinois ayant doublé le pas, ceux des habitans les moins effrayés remarquèrent que ces étrangers étoient ſans armes, & les attendirent. Au récit abrégé de leurs infortunes ils versèrent des larmes, & ſur le champ leur offrirent des vivres & leur indiquèrent une ſource d'eau vive. Après avoir ſatisfait le beſoin ſi exigeant de la ſoif, ils furent conduits au mandarin de l'île, qui s'empreſſa de leur faire donner des logemens & tous les ſecours dont ils avoient beſoin. Il eut même l'attention de leur procurer les moyens de retourner promptement dans leurs familles. Les Portugais, qui n'étoient point éloignés de Macao (*), y arrivèrent en peu de jours. Un d'entr'eux que ſa femme avoit cru mort, fut ſurpris de la retrouver mariée. Des amis communs le diſposèrent facilement à lui pardonner une légéreté qui étoit excuſable après ſept années d'abſence.

Le frère miſſionnaire, qui confirma à Careri la vérité de cet événement, avoit été envoyé à l'île

(*) Voyez la deſcription de cette ville, à la fin de la relation des naufrages de deux vaiſſeaux portugais, en 1605.

Verte pour se remettre de ses fatigues. Il y étoit depuis plus d'un an, & commençoit à peine à se rétablir.

La satisfaction qu'éprouvoit Careri dans les fréquens entretiens qu'il avoit avec ce missionnaire qui avoit beaucoup voyagé, lui avoit fait oublier qu'il devoit se rendre aux Philippines. On l'avertit que la patache alloit mettre à la voile; il s'arracha à regret de l'île Verte, pour retourner à Macao.

Careri, toujours occupé d'observations instructives, rapporte que dom Antonio Bazarte, capitaine de la patache, éprouva avant que de sortir du port, combien le crédit de la nation Portugaise étoit diminué à la Chine, par la difficulté qu'il eut à se faire accorder la permission de lever l'ancre. Envain l'avoit-il obtenue du gouverneur de Macao, il fallut solliciter vivement les officiers de la douane chinoise. Après plusieurs jours de négociation, Bazarte obtint le chiappe ou congé, en payant cinquante piastres au-delà du tarif des droits de sortie. Le jour même du départ, les officiers de la douane & ceux du port se rendirent au vaisseau, sous le prétexte d'examiner si l'on n'y avoit point embarqué quelque sujet de l'empire, ou si l'on n'emportoit point des étoffes jaunes ou d'autres marchandises sur lesquelles il se trouvât des figures de dragons à cinq

griffes. Plusieurs marchands en avoient : elles devoient être confisquées, suivant les ordonnances de la cour de Pékin, mais les piastres applanirent encore cette nouvelle difficulté. La patache sortit du port le 10 Avril.

Dans une traversée peu longue, mais pénible, l'habileté de Bazarte & de son pilote les garantit des écueils qui environnent les Philippines ; ils échappèrent même aux dangers d'une violente tempête, à quelques milles de la Plaga-Ouda. Enfin le 7 Mai 1696, ils jettèrent l'ancre heureusement dans le port de Cavite.

NOTES.

(1) CAVITE, ville & port de l'île de Luçon ou Manille, qui est la plus considérable des Philippines. Le port de Cavite est proprement celui de Manille, quoiqu'il en soit éloigné de trois lieues. Il est grand, très-fréquenté, & en demi-cercle comme celui de Trapani en Sicile. On y est en sûreté contre les vents du sud ; mais lorsque ceux du nord soufflent, les gros vaisseaux sont obligés de s'approcher de terre. La ville de Cavite est bâtie sur une langue de terre assez étroite, qui a d'un côté

la mer & de l'autre le port. Cette ſituation n'a pas permis de l'entourer de murs. Elle a ſeulement, à l'extrémité de la langue de terre, un bon château pour ſa défenſe. La ville eſt fort peuplée, quoique petite. Ses habitans ſont Eſpagnols, Indiens & Sangleys ou marchands Chinois. Les édifices de Cavite ſont de bois ou de cannes, ſans excepter les égliſes, à la réſerve de celles des Auguſtins & du college qui appartenoient ci-devant aux jéſuites : celles-ci ſont bâties en pierres & très-ornées. L'arſenal forme la pointe du château. On y voit ordinairement deux ou trois cens Indiens, & quelquefois ſix cens qui ſont employés à la fabrique des vaiſſeaux ou galions. Le fauxbourg de Cavite, appelé Saint-Roch, s'étend depuis une rive juſqu'à l'autre, au milieu d'une forêt d'arbres. Le nombre de ſes habitans y eſt plus conſidérable que dans la ville. Son égliſe paroiſſiale eſt fort belle. Les îles Philippines appartiennent aux Eſpagnols.

La fertilité de ces îles eſt extraordinaire, & elles le doivent au climat, qui eſt chaud & très-humide. On jouit aux Philippines d'un printems perpétuel; les arbres ne ſe dépouillent jamais de leurs feuilles; les campagnes ſont tapiſſées d'herbes & émaillées de fleurs; il s'y trouve un grand nombre d'arbres qui fourniſſent d'excellens fruits; le même

porte ſouvent des fruits & des fleurs en même tems.

Le climat des Philippines eſt plus ſalutaire aux naturels du pays, qu'aux Européens. La façon de vivre & la frugalité de ces peuples, contribuent beaucoup à les entretenir dans la forte ſanté dont ils jouiſſent. On y voit des vieillards de quatre-vingts ans travailler avec une force & une vigueur preſqu'égale à celles d'un homme de trente à quarante ans.

Les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ne nous permettent point plus de détails. Le lecteur curieux en trouvera d'exacts & de très-intéreſſans, dans la Relation du voyage fait aux Indes en 1761, à l'occaſion du paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil, par M. le Gentil, de l'académie des ſciences.

(2) Les îles Calamianes ſont au nombre de trois dans la mer des Indes au-delà du Gange. Elles ſont partie des îles Philippines, & ſont ſituées vis-à-vis de Manille, près de Paragua. Ces îles ſont habitées par des Indiens fort doux. Ils paient tribut aux Eſpagnols, qui les ont ſoumis. Le ſol des îles Calamianes eſt auſſi fertile qu'aux Philippines. On y pêche ſur les côtes de très-belles perles.



N.º 3.

RELATION

Des Naufrages de deux vaisseaux anglois, sur des rochers, près de l'île Mayote, *dans le canal de* Mozambique, *mer d'Afrique, en* 1700 (*).

LE Père TACHARD, à qui nous sommes redevables de la relation d'Occum Chamnam, que nous avons vue plus haut, retourna aux Indes pour la dernière fois, au commencement de ce siecle. Il étoit accompagné de plusieurs jésuites destinés pour les missions de l'Inde & de la Chine. Le vaisseau

(*) Cette relation est extraite d'une lettre du père Tachard, supérieur général des missionnaires françois jésuites, dans les Indes orientales, troisieme recueil des lettres édifiantes; Paris, 1713.

la

la Princesse, qui les portoit, appareilla de Port-Louis, le 7 Mars 1701.

La navigation fut si heureuse jusqu'à la hauteur des îles Commores, que l'équipage fut obligé de demeurer assez long-tems à l'ancre sur la côte de l'île d'Anjouan, & de louvoyer ensuite pendant un mois dans le canal de Mozambique.

En continuant sa route avec autant de bonheur qu'il l'avoit commencée, le vaisseau se seroit trouvé en pleine mer des Indes, dans la saison des ouragans, qui ne manquent guère de se faire sentir sur les côtes de l'Indostan aux mois d'Août & de Septembre. Le naufrage de plusieurs des vaisseaux qui passèrent les premiers aux Indes orientales, a servi de leçon aux navigateurs qui les ont suivis : lorsqu'ils arrivent trop tôt des ports de l'Europe dans le canal de Mozambique, alors ils s'arrêtent sur leurs ancres pour laisser couler cette funeste saison.

Le séjour que fit l'équipage dans l'île d'Anjouan, où l'on jouit d'un air salubre & où les vivres sont en abondance, rendit assez promptement la santé aux infirmes ; mais plusieurs de ceux qui se portoient le mieux lorsqu'on y aborda, tombèrent bientôt malades; les uns, pour avoir pris avec excès des boissons fortes de ce pays; les autres au contraire, pour avoir mangé trop de fruits rafraî-

chiſſans, & bu ſans diſcrétion de l'eau vive qui coule des rochers. Les fievres étoient malignes, accompagnées de dévoiemens & de tranſport au cerveau : ces maladies naiſſantes, dont on craignoit avec raiſon les ſuites parce qu'elles pouvoient devenir contagieuſes, détermina à quitter cette île agréable plutôt qu'on ne l'eût fait. Le vaiſſeau mit à la voile le 14 d'Août, par un vent favorable, mais qui ne dura pas; à peine avoit-il avancé ſept ou huit lieues qu'il fut pris du calme. Les courans alors le portèrent vers l'île de Moali, & enſuite à la côte occidentale de l'île d'Angaſie, la plus grande du petit Archipel des Commores; il s'y arrêta quelques heures.

« Cette ſtation, dit le Père Tachard que nous laiſſons parler lui-même, fut un coup de Providence ſpéciale pour deux pauvres Anglois qui étoient dans cette île depuis deux ans, dénués de tout & abandonnés aux inſultes & à la cruauté d'un peuple barbare. Nous avions envoyé notre chaloupe à terre chercher quelque choſe qui nous manquoit; on mit en panne & on l'attendit deux ou trois heures. Comme elle revenoit, nous fûmes fort ſurpris d'y voir deux hommes nuds, décharnés & moribonds. L'un étoit âgé d'environ trente ans, l'autre ne paroiſſoit point en avoir plus de vingt. Après qu'on les eut interrogés, nous apprîmes qu'ils

avoient fait naufrage près de l'île de Mayote (1), ayant été portés par la force du courant sur des rochers cachés sous l'eau; le premier étoit dans un grand navire de la Compagnie Angloise des Indes orientales, & l'autre venoit de Boston, où il s'étoit engagé avec des flibustiers Anglois. Ces deux vaisseaux périrent, parce que les pilotes avoient pris l'île de Mayote pour celle de Moali (2). Ceux des passagers & de l'équipage qui purent se sauver à terre, furent traités par les habitans avec beaucoup d'humanité, aussi long-tems que leur nombre les rendit redoutables. Mais diverses maladies, causées aux uns par le mauvais air ou par la débauche, & aux autres par la tristesse & le chagrin qu'ils prirent, les ayant réduits à quinze ou seize hommes, les Barbares qui ne les craignoient plus cherchèrent bientôt les moyens de leur ôter ce qu'ils avoient sauvé avec beaucoup de peine du naufrage, & même la vie.

» Il y avoit parmi ces infortunés sept François & trois Allemands, les autres étoient Anglois ou Hollandois. Comme leur nombre diminuoit chaque jour, & qu'ils se voyoient mourir de misère l'un après l'autre, ils prirent la résolution de sortir à quelque prix que ce fût de cette île où ils n'espéroient pas qu'aucun vaisseau d'Europe vînt jamais aborder, le port étant inaccessible à ceux

mêmes d'une médiocre grandeur. Dans cette vue, ils firent des débris des deux navires une chaloupe assez grande pour les porter tous avec les caisses d'argent qui leur restoient. Ils devoient mettre le lendemain à la voile, quand le roi de l'île qui eut quelque soupçon de ce qui se passoit, leur envoya demander leur chaloupe, qu'il trouvoit, disoit-il, fort à son gré. Ce n'étoit visiblement qu'un prétexte pour se rendre maître de leur argent. Les Européens se rassemblèrent alors dans leur cabane sur le bord de la mer; ils tinrent conseil, & furent tous d'avis de refuser le roi de Mayote, le plus honnêtement qu'ils pourroient. Ces malheureux comprirent bien qu'après cette démarche on ne chercheroit qu'à les perdre, & qu'ainsi il falloit qu'ils se tînssent sur leurs gardes plus que jamais. Mais les Barbares qui s'étoient apperçus que la poudre commençoit à leur manquer, parce qu'ils n'alloient plus si souvent à la chasse, ne tardèrent pas aussitôt leur réponse à se rassembler; ils les environnèrent en foule & les attaquèrent avec furie dans leur cabane; les assiégés qui avoient encore un peu de poudre, se défendirent long-tems & avec avantage.

» Désespérés de ne pouvoir les forcer dans ce retranchement, les Barbares prirent la résolution de mettre le feu à leur cabane. Comme elle n'é-

toit conſtruite que de groſſes nattes, & ſeulement couverte de paille & d'écorces d'arbres, elle fut bientôt embrâſée. La plus grande partie de ceux qu'elle renfermoit fut brûlée miſérablement; ceux qui échappèrent à demi-grillés ne furent pas plus heureux, car on les mit brutalement à mort. Ainſi de toute cette troupe il ne reſta que trois Anglois, qui ſe tinrent cachés juſqu'à ce que la fureur du combat & du carnage fût paſſée. On eut pitié d'eux, & on leur donna un petit canot avec quatre hommes qui les menèrent à Angaſie, la plus conſidérable des Commores.

» Ces infortunés y furent bien reçus par le roi de la partie occidentale de l'île, où on les débarqua. Il les entretint d'abord à ſes dépens; mais s'étant bientôt laſſé de cette hoſpitalité, il les laiſſa chercher de quoi vivre. Pendant une année & demie, ils ſe nourrirent de fruits de coco & du lait qu'ils tiroient des vaches quand ils pouvoient les trouver à l'écart. Un des trois, plus foible de tempéramment, ne pouvant ſoutenir long-tems une ſi grande diſette, tomba malade & mourut. Ses deux compagnons ſe mirent en devoir de l'enterrer; mais les habitans d'Angaſie, perſuadés que la terre de leur île ſeroit profanée par la ſépulture d'un Européen, ne voulurent pas le leur permettre; ils furent obligés de jetter le cadavre dans la mer.

» Tels furent les éclairciſſemens que nous donnèrent ces deux Anglois ſur leur ſort. Ils étoient ſur le rivage de l'île d'Angaſie, quand la chaloupe y aborda. Ils ne dirent rien, ayant reconnu ceux qui la montoient pour des François ennemis de leur nation, & craignant d'en être refuſés ; mais la voyant ſe remettre en mer, ils ſe jettèrent à la nage & firent tant d'efforts, toujours criant qu'on les attendît, qu'enfin ils l'atteignirent. On les reçut & on les mena à bord. Le récit de leur infortune & l'état pitoyable où ils étoient encore, excita la commiſération générale ; chacun ſe fit un devoir de les ſoulager, on leur donna des vivres & des habits. Quand nous fûmes arrivés à Surate, le plus âgé ſe retira au comptoir des Anglois ; l'autre ayant déclaré que ſon père étoit Hollandois, quoiqu'il fût établi à Boſton (3), alla loger chez les Hollandois ».

NOTES.

(1) *MAYOTE*, île d'Afrique ; c'eſt la plus méridionale du petit Archipel des îles Commores, ſitué dans le canal de Mozambique, entre le Zanguebar & l'île de Madagaſcar. On trouve les îles Commores entre le ſoixantième & ſoixante-troiſième degrés de longitude ; latitude méridionale douze,

L'île Mayote eſt au midi de l'île d'Angaſie, ou la grande Commore : elle n'a pas de bonne eau, mais les vivres y ſont à bon marché. Ceux qui l'habitent ſont en petit nombre, tous d'un caractère perfide & cruel; leur religion eſt le Mahométiſme. Cette île eſt d'un dangereux accès par les rochers cachés ſous l'eau qui l'environnent, & vers leſquels les vaiſſeaux ſont entraînés par les courans.

(2) *MOALI*, une des îles Commores: elle a un roi particulier. Cette île eſt plus ſeptentrionale d'environ trente minutes, ou dix lieues marines, que celle de Mayote.

(3) *BOSTON*, grande, forte & très-belle ville de l'Amérique ſeptentrionale. Elle eſt la capitale de la Nouvelle-Angleterre. Sa ſituation au bord de la mer la rend très-propre pour le commerce. On y voit de beaux édifices, entr'autres celui des aſſemblées publiques. Cette ville eſt diſpoſée en forme de croiſſant autour du port, qui eſt excellent & peut contenir ſix cens navires. Elle eſt la réſidence du gouverneur & le lieu de l'aſſemblée des membres de la régence pour les conſeils & les tribunaux; il y a auſſi une univerſité. Sa population eſt d'environ trente-cinq mille ames. On y

compte beaucoup de réfugiés François. Boston est le centre du commerce des Anglois en Amérique. Il part tous les ans de son port trois ou quatre cens vaisseaux chargés pour l'Europe & les îles de l'Amérique.





N°. 4.

DÉLAISSEMENT

D'UN Matelot Ecossois, nommé Alexandre SELKIRK, dans l'Isle de Juan-Fernandés, *Mer du Sud, en* 1704 : *on y a ajouté celui de WIL, Moskite Indien, qui avoit été abandonné dans la même Isle, en* 1681 (*).

DURANT la guerre pour la succession d'Epagne, quelques particuliers équipèrent en Angleterre deux

(*) La première de ces deux Relations se trouve dans le Journal de la navigation des vaisseaux, le Duc & la Duchesse, publié à *Londres* en 1712, par le capitaine Edouard COOKE ; dans le premier vol. des Voyages de Robert LADE, imprimés à *Paris* en 1744 ; & dans le premier vol. du Voyage autour du Monde en 1708,

plusieurs circonstances, qui se trouvent dans les journaux d'Edouard Cooke, de Robert Lade & d'autres voyageurs.

» C'étoit, dit Roggers, un Ecossois, nommé Alexandre *Selkirk*, qui avoit été maître à bord du vaisseau, les Cinq Ports, & que le capitaine *Stradling* avoit abandonné sur cette île depuis quatre ans & quatre mois. Le capitaine Dampierre, qui s'étoit trouvé alors avec eux, me dit que c'étoit le meilleur homme qu'il y eût sur ce navire; ce qui m'engagea à le prendre pour contre-maître. Ce bon Ecossois, à la vue de nos vaisseaux, qu'il prit pour Anglois, avoit allumé le feu que nous avions remarqué sur l'île. Il en avoit vu bien d'autres pendant le séjour qu'il y fit, mais il n'y en eut que deux qui vinrent y mouiller. Incertain de quelle nation ils étoient, il s'en approcha pour les examiner; mais quelques Espagnols qui avoient déja mis pied à terre, ne l'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils tirèrent sur lui & le poursuivirent jusques dans les bois, où il grimpa sur un arbre; il n'y fut pas découvert, quoiqu'ils rodassent aux environs & qu'ils tuassent quantité de chevres sous ses yeux. Il nous avoua d'ailleurs qu'il auroit mieux aimé se livrer à des François, si quelqu'un de leurs vaisseaux y eût abordé, ou s'exposer à mourir sur

cette île, que de tomber entre les mains des Espagnols, qui n'auroient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il ne donnât des éclaircissemens aux étrangers sur la mer du sud.

» Il nous apprit aussi qu'il étoit né à Largo, dans la province de Fife en Ecosse, qu'il avoit été élevé à la marine dès son enfance; qu'il fut mis sur cette île par le capitaine Stradling, à l'occasion d'un démêlé qu'ils avoient eu ensemble; qu'il résolut d'abord d'y rester, plutôt que de s'exposer à de nouveaux chagrins, outre que le vaisseau étoit en mauvais état; que cependant revenu à lui-même il souhaita d'y retourner, mais que le capitaine n'y voulut pas consentir. Il avoit déja touché à cette île dans un autre voyage, pour y faire de l'eau & du bois, & alors on y laissa deux hommes, qui y vécurent six mois jusqu'au retour du vaisseau qui étoit allé à la mer du sud, d'où il fut chassé par deux vaisseaux François qu'il y rencontra.

» Quoiqu'il en soit, Selkirk, abandonné sur cette île avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une bible & quelques autres livres de piété, ses instrumens & ses livres de marine, s'amusa & pourvut à ses besoins le

mieux qu'il lui fut possible. Mais durant les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine à vaincre la mélancolie & à surmonter l'horreur que lui causoit une si affreuse solitude. Il fit deux cabanes à quelque distance l'une de l'autre, avec du bois de piment; il les couvrit d'une espece de jonc, & les doubla de peaux de chevres qu'il tuoit à mesure qu'il en avoit besoin, tant que sa poudre dura. Lorsqu'elle approchoit de sa fin, il trouva le secret de tirer du feu avec deux morceaux de bois de piment qu'il frottoit l'un contre l'autre sur le genou. Il faisoit sa cuisine dans la plus petite de ses huttes, & dans la grande il dormoit, chantoit des pseaumes & prioit Dieu; jamais de sa vie il n'avoit été si bon chrétien, & il désespéroit même de l'être autant a l'avenir. Accablé de tristesse, manquant de pain & de sel, il ne mangeoit qu'à l'extrémité, lorsque la faim le pressoit, & il n'alloit se coucher que lorsqu'il ne pouvoit plus soutenir la veille. Le bois de piment lui servoit à cuire sa viande & à l'éclairer, & son odeur aromatique récréoit ses esprits abattus.

» Il ne manquoit pas de poisson, mais il n'osoit en manger sans sel, parce qu'il l'incommodoit, à la réserve des écrévisses de rivière, qui sont ici d'un goût exquis & aussi grosses que celles de mer. Tantôt il les mangeoit bouillies & tantôt grillées,

de même que la chair de ses chevres, qui n'a pas le goût si fort que celle des nôtres, & dont il faisoit d'excellent bouillon. Il en avoit tué jusqu'à cinq cens, & en avoit marqué un pareil nombre à l'oreille. Cette particularité a été vérifiée par les gens de l'équipage de l'amiral Anson, trente-trois ans après, sur une vieille chevre qu'ils tuèrent en débarquant dans l'île, & ensuite sur plusieurs autres.

» Quand sa poudre fut finie, il les prenoit à la course; & il s'étoit rendu si agile par un exercice continuel, qu'il couroit à travers les bois sur les rochers & les collines, avec une vîtesse incroyable. Nous l'expérimentâmes lorsqu'il fut à la chasse pour nous, avec un chien que nous avions à bord, dressé au combat des taureaux, & nos meilleurs coureurs; il les devançoit tous, il mettoit sur les dents nos hommes & le chien, il prenoit les chevres & nous les apportoit sur son dos. Il nous dit que peu s'en fallut un jour que son agilité ne lui coûtât la vie; qu'il poursuivoit une chevre avec tant d'ardeur, qu'il la prit sur le bord d'un précipice que des buissons lui cachoient, & qu'il culbuta du haut en bas avec elle, qu'il fut si étourdi du coup, & si fracassé qu'il en perdit toute connoissance; qu'enfin revenu à lui-même il trouva sa chevre morte sous lui; il resta près de vingt-qua-

tre heures ſur la place, & il eut aſſez de peine à ſe traîner à ſa cabane qui en étoit à un mille, & à en ſortir au bout de dix jours.

» Une longue habitude lui fit ſavourer la viande ſans ſel & ſans pain ; & dans la ſaiſon il avoit quantité de bons navets qui y avoient été ſemés par l'équipage de quelque vaiſſeau, & qui couvroient pluſieurs arpens de terre ; il ne manquoit pas non-plus d'excellens choux qu'il cueilloit ſur les arbres qui en portent, & qu'il aſſaiſonnoit avec le fruit du piment qui eſt le même que le poivre de la Jamaïque, & dont l'odeur eſt délicieuſe. Il y trouva auſſi une ſorte de poivre noir, appelé *Malagita*, qui eſt fort bon pour chaſſer les vents & guérir de la colique.

» Ses ſouliers & ſes habits furent bientôt uſés à force de courir à travers les bois & les brouſſailles ; mais ſes pieds s'endurcirent ſi bien à la fatigue, qu'il couroit par-tout ſans peine ; lors même que nous l'eûmes trouvé, il ne put s'aſſujettir de quelque temps à porter des ſouliers, parce que ſes pieds enfloient d'abord qu'il en avoit mis.

» Revenu enfin de ſa mélancolie, il ſe divertiſſoit quelquefois à graver ſon nom ſur les arbres, avec la date de ſon exil ; ou bien à chanter & à dreſſer des chats & des chevreaux à danſer avec lui.

lui. Les chats & les rats lui firent au commencement une cruelle guerre ; quelques-uns de ces animaux, échappés ſans doute des navires qui avoient touché à cette île pour y faire de l'eau & du bois, y avoient prodigieuſement multiplié leur eſpece. Les rats lui venoient ronger les pieds & les habits lorſqu'il dormoit ; pour s'en garantir, il s'aviſa de donner aux chats de bons morceaux de ſes chevres, ce qui les rendit ſi familiers qu'ils venoient coucher par centaines autour de ſa hutte, & qu'ils le delivrèrent bientôt de leurs ennemis communs. De ſorte que, par un effet de la Providence, & par la vigueur de ſa jeuneſſe, (puiſqu'il avoit à peine aujourd'hui trente ans) il ſe mit au-deſſus de tous les embarras de ſa triſte ſolitude, & y vécut enfin à ſon aiſe.

» Lorſqu'il n'eut plus d'habits, il ſe fit un juſte-au-corps & un bonnet de peaux de chevres qu'il couſut enſemble avec de petites courroies qu'il en ôta ; un clou lui ſervoit d'aiguille. Il ſe fit auſſi des chemiſes de quelque toile qu'il avoit, & il les couſut de même avec le fil d'eſtame qu'il tira de ſes vieux bas : il en étoit à ſa dernière lorſque nous le rencontrâmes ſur cette île. Quand ſon couteau fut uſé juſqu'au dos, il en forgea d'autres avec quelques cercles de fer qu'il trouva ſur le rivage ; il en fit divers morceaux qu'il applatit du

mieux qu'il lui fut possible, & qu'il aiguisa sur des pierres.

» Il avoit si bien oublié de parler, qu'il ne prononçoit les mots qu'à-demi, & que nous eûmes d'abord assez de peine à l'entendre. Nous lui offrîmes du brandevin, mais il ne voulut pas en goûter, de crainte qu'il ne lui fît mal, accoutumé comme il étoit à ne boire que de l'eau. D'ailleurs il se passa quelque tems avant qu'il pût manger de nos mets avec plaisir.

» Outre ce que nous avons déja rapporté des productions de cette île, Selkirk nous parla de certaines petites prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il est mal-aisé de cueillir parce qu'elles croissent sur le sommet des montagnes & des rochers. Il y a quantité d'abres de piment, & nous en vîmes quelques-uns qui avoient soixante pieds de haut & deux verges ou environ de circonférence. Les cotonniers y sont plus hauts, & leur tige a près de quatre brasses de circonférence.

» Le climat y est si bon, que les arbres & les plantes y conservent leur verdure pendant toute l'année. Il n'y a que deux mois d'hiver, ceux de Juin & de Juillet; on n'y voit même alors qu'une petite gelée avec un peu de grêle; mais il y tombe quelquefois de grosses pluies. La chaleur y est égale & modérée en été, & il n'y a pas beaucoup de

tempêtés. Notre Ecoſſois n'y apperçut non-plus aucunes créatures ſauvages ou venimeuſes, ni d'autres bêtes que celles dont nous avons déja parlé.

» Juan Fernandés y laiſſa le premier quelques chevres pour y multiplier, & l'île en eſt aujourd'hui remplie. Il s'y établit avec quelques familles de ſa nation, juſqu'à ce que le continent du Chili fût ſoumis aux Eſpagnols, alors il y paſſa lui-même, dans l'eſpérance d'y accroître ſa fortune. Par ſa ſituation & tout ce qu'elle produit, cette île eſt capable de nourrir un grand nombre de perſonnes, & d'être fortifiée; en ſorte qu'il ſeroit bien difficile d'en déloger ceux qui s'y établiroient.

» Quoi qu'il en ſoit, la manière dont Selkirk ſe gouverna dans la ſuite, me perſuade qu'il y mena une vie fort chrétienne, qu'il nous a dit la pure vérité à cet égard, & que la Providence divine le ſoutint au milieu d'un ſi grand abandon. D'ailleurs, on voit par ſon exemple, que la ſolitude & la retraite du monde n'eſt pas un état ſi triſte que la plupart des hommes ſe l'imaginent, ſur-tout lorſqu'on y tombe par un accident inévitable. On voit auſſi par-là qu'un malheur en prévient quelquefois un autre beaucoup plus grand, puiſque le vaiſſeau de ſon capitaine échoua bientôt après, & que preſque toutes les perſonnes qui

composoient l'équipage, y périrent. D'un autre côté, l'adresse qu'il eut de fournir à ses besoins d'une manière aussi efficace, quoique moins commode que lorsqu'elle est aidée du secours & des lumières de l'art, nous confirme que la nécessité est la mère de l'industrie. Bien plus, tout sobre qu'il étoit, dès qu'il eut repris l'usage de nos viandes & de nos liqueurs, il perdit beaucoup de sa force & de son activité; preuve convaincante que la nourriture la plus simple & la tempérance entretiennent la santé du corps & la vigueur de l'esprit; au lieu que la variété de nos mets & de nos boissons, sur-tout s'il y a de l'excès, ruinent également l'un & l'autre ».

Selkirk n'étoit pas le premier homme abandonné sur l'île de Juan Fernandés, lorsqu'il y fut trouvé en 1709. Le capitaine Guillaume Dampierre fait mention, dans le journal qu'il a publié de l'expédition du capitaine *Sharp* & d'autres Flibustiers dans la mer du sud en 1680 & 1681, d'un Moskite Indien, nommé *Wil*, qui étoit sur le bord du capitaine *Watling*, & qui fut laissé dans cette île en 1681. Le lecteur ne sera pas fâché sans doute d'être instruit de la manière dont il y vécut, & comment il y fut abandonné: ce détail l'intéressera.

Les Boucanniers & Flibustiers Anglois & François, qui ont causé tant de maux aux Espagnols en Amérique, depuis 1675 jusqu'à la paix d'Utrecht en 1714, sortoient de tems en tems des îles & des ports où ils se refugioient, pour courir à de nouvelles entreprises.

En 1680, une compagnie de Flibustiers Anglois de trois à quatre cens hommes, commandée par les capitaines *Sharp*, *Coxon* & *Sawkins*, forma la résolution de traverser l'Isthme de Darien, & de piller les villes & les habitations Espagnoles qui se trouveroient sur son passage. Dampierre se joignit à eux au mois de Mars 1689.

» Après quelques jours de marche, dit-il, nous arrivâmes à la ville de Sainte-Marie, qui fut emportée presque sans coup férir, & où nous trouvâmes peu de butin. Nous continuâmes notre route; & après avoir vainement attaqué Puebla Nova, devant laquelle le capitaine Sawkins qui nous commandoit alors, & plusieurs autres perdirent la vie; nous fîmes quelque séjour aux îles voisines de Quibo. Nous changeâmes là de dessein; une partie des aventuriers nous abandonna pour s'en retourner par terre; alors nous nous rembarquâmes au nombre de cent-quarante-six, & nous fîmes route au sud, pour gagner la côte du Pérou & continuer nos entreprises.

» Dans le cours de notre navigation, nous fîmes plusieurs descentes & des prises de vaisseaux & de barques Espagnoles. La disette d'eau & de bois nous détermina le 2 de Décembre à débarquer au port de Coquimbo ; le lendemain nous nous avançâmes vers la ville de la Séréna, que nous emportâmes après quelque résistance ; nous y mîmes le feu, les habitans nous ayant manqué de parole pour se racheter du pillage. Enfin vers Noël nous parûmes à la vue de l'île Fernandés. Le 26 Décembre, le vaisseau ancra sur la côte orientale de cette île, pour y faire de l'eau & prendre des chevres, dont on sala une partie.

» Pendant notre séjour en cet endroit, les divisions qui régnoient depuis long-tems parmi nous, éclatèrent au point que le capitaine Sharp fut mis aux arrêts & privé du commandement en chef, à la pluralité des voix. Sa place fut donnée à Jean *Watling*, ancien Boucannier, qui avoit la réputation d'être un hardi navigateur.

» La provision d'eau & de chevres étoit presque faite, lorsque le 12 Janvier 1681 nous découvrîmes trois vaisseaux de guerre Espagnols qui faisoient le tour de l'île. N'étant point en état de résister, nous nous rembarquâmes tous, à la réserve de Wil, qui étoit dans les bois à la chasse des chevres. Les Es-

pagnols nous poursuivirent en vain, notre vaisseau qui étoit bon voilier leur échappa ».

Nous supprimerons ici la suite du Journal des expéditions des capitaines Watling & Sharp, qui doit être indifférente au lecteur, pour lui apprendre comment Wil fut retrouvé dans cette île, plus de trois ans après son délaissement, la manière dont il y vécut, & enfin quelle est la nation Moskite.

Au mois d'Août 1683 une troupe de soixante-dix Anglois, Aventuriers & Flibustiers, à laquelle se joignit Dampierre, partit d'Achamac, ville de la Virginie, sous le commandement du capitaine *Cook*, pour croiser sur la côte du Chili & du Pérou.

» Je ne m'arrêterai point, dit Dampierre, à faire un détail de nos courses & de nos entreprises, il me suffira d'observer qu'à la mi-Novembre nous fîmes voile vers le détroit de Magellan, & qu'après avoir été beaucoup contrariés par les vents, nous mouillâmes le 23 Mars 1684 dans une baie au sud de l'île Fernandés. Nous mîmes aussitôt la chaloupe en mer, & fûmes à terre pour voir le Moskite que nous y avions laissé en 1681, lorsque les Espagnols nous en avoient chassés.

» Cet Indien avoit demeuré tout seul dans cette île plus de trois ans, & quoique les Espagnols,

qui ſavoient que nous avions été obligés de l'abandonner, l'euſſent cherché à diverſes repriſes, ils n'avoient néanmoins jamais pu le trouver. Il étoit enfoncé dans les bois & occupé à chaſſer des chevres quand tout l'équipage ſe rembarqua. Wil n'apperçut point les ſignaux du départ, & le vaiſſeau étoit à la voile lorſqu'il arriva ſur le rivage. Il n'avoit que ſon fuſil & un couteau, avec un petit cornet de poudre & un peu de plomb. Après qu'il eut conſumé ſon plomb & ſa poudre, il trouva moyen de ſcier avec ſon couteau, qu'il avoit ajuſté en forme de ſcie, le canon de ſon fuſil en petits morceaux, & d'en faire des harpons, des hameçons & un long couteau. Il chauffoit premièrement les pieces au feu qu'il allumoit avec ſa pierre à fuſil & un morceau du canon qu'il durcit; ce qu'il avoit appris des Anglois. Les pieces de fer étant chaudes, il les battoit avec des pierres & leur donnoit la figure qu'il vouloit. Il les ſcioit enſuite avec ſon couteau, leur faiſoit une pointe à force de bras, & les durciſſoit, ſuivant le beſoin qu'il en avoit. Ceci paroîtra ſurprenant à ceux qui ne connoiſſent pas l'adreſſe des Indiens; mais il n'y a rien en cela que ce qu'ils font ordinairement dans leur pays, où ils façonnent leurs inſtrumens de pêche ſans forge ni enclume; à la vérité ils y mettent beaucoup de tems.

» Avec cette induſtrie, Wil eut toutes les proviſions que l'île produit, ſoit chevres, ſoit poiſſons. Il nous dit qu'avant qu'il eût fait des hameçons, il avoit été forcé de manger du veau marin, qui étoit une nourriture fade. Mais depuis il n'avoit tué des veaux marins que pour faire des lignes de la peau qu'il coupoit par courroies. A un demi-mille de la mer il avoit une hutte revêtue de peaux de chevres. Son lit étoit poſé ſur des pieux qui avoient deux pieds de hauteur, & couvert des mêmes peaux. Il ne lui étoit point reſté d'habits, ayant uſé ceux qu'il avoit ſur le corps lorſque nous quittâmes l'île; une ſimple peau couvroit ſes reins. Il apperçut notre vaiſſeau la veille du jour de notre deſcente ſur le rivage, & ne doutant pas que nous ne fuſſions Anglois, il tua trois chevres, le matin avant que nous fuſſions à l'ancre, & les fit cuire avec des choux, pour nous régaler lorſque que nous ſerions à terre. Il vint donc ſur le ſable pour nous féliciter de notre heureuſe arrivée.

» Quand nous débarquâmes, un Moskite Indien, nommé *Robin*, que nous avions à bord, ſauta le premier à terre, & courant à ſon frère Moskite il ſe jetta tout de ſon long à ſes pieds, le viſage en terre; Wil le releva, & l'ayant embraſſé il ſe jetta aux pieds de Robin, le viſage

en terre, & en fut relevé de même. Nous nous arrêtâmes avec plaisir pour voir la surprise, la tendresse & le cérémonial d'une entrevue si remplie d'affection de part & d'autre. Les civilités de ces compatriotes étant faites, nous nous approchâmes pour embrasser celui que nous avions retrouvé, & qui étoit ravi de voir arriver ses anciens amis, qui venoient le chercher exprès, à ce qu'il croyoit. Celui qui avoit été abandonné s'appeloit Wil, comme l'autre se nommoit Robin; noms que les Anglois leur avoient donnés, car ils n'en ont point entr'eux, & regardent comme une grande faveur d'être nommés par quelqu'un de nous, quand ils sont reçus dans nos vaisseaux; si nous refusons de leur en donner, ils s'en plaignent, pensant qu'ils sont de pauvres gens qui n'ont pas de nom ».

Les Moskites, Nation célebre dans les relations Angloises, habitent un canton dans l'Amérique, près du Cap de *Gracias à Dios*, entre le cap Honduras & la province de Nicaragua. Ces Indiens sont grands, bien faits, agiles & vigoureux; ils ont le visage long, les cheveux noirs, l'air dur & le teint bazanné; leur vue est si perçante, qu'ils découvrent un vaisseau de très-loin, & distinguent bien mieux qu'un Européen toutes sortes d'objets. Leur adresse à jetter la lance, le harpon ou autre sorte

de dard, eſt extraordinaire; ils y ſont élevés dès leur enfance. Quand les Moskites s'engagent à des Aventuriers, ils apprennent à ſe ſervir des armes à feu, & deviennent en peu de tems très-bons tireurs. Ils ſont fort braves dans le combat, & ne lachent jamais le pied, perſuadés que les blancs ſavent mieux qu'eux le tems où il faut ſe battre ou faire retraite. Les Moskites ont toujours réſiſté aux armes des Eſpagnols qu'ils haïſſent mortellement. Ils n'ont aucune forme de gouvernement, mais ils reconnoiſſent le roi d'Angleterre pour leur ſouverain. Leur adreſſe & leur habileté à la pêche comme à la chaſſe les faiſoient eſtimer & ſouhaiter de tous les Aventuriers; & ce n'étoit pas ſans raiſon, car un ou deux de ces gens-là ſur un vaiſſeau faiſoit ſubſiſter cent hommes. Auſſi les Flibuſtiers, Anglois & François, n'alloient-ils jamais en courſe ſans en avoir parmi eux. Lorſqu'ils ont ſervi trois ou quatre ans, & qu'ils ſavent la langue Françoiſe ou l'Angloiſe, ils retournent chez eux, ſans demander d'autre récompenſe que des inſtrumens de fer, mépriſant l'or & tout ce qui paſſe pour précieux en Europe. Tant qu'ils ſont avec des Européens, ils portent des habits comme eux, & prennent plaiſir à être propres; mais ils ne ſont pas plutôt retournés dans leur pays, qu'ils s'habillent à leur manière, qui eſt de porter une ſimple toile atta-

chée au milieu du corps, & qui leur prend jusqu'aux genoux.

Il paroît, par des relations récentes, que l'affection & les ſervices des Moskites ſont aujourd'hui plus déclarés pour les Anglois que pour les François.





N.° 5.

NAUFRAGE

De Madame la Comtesse de Bourk, *sur les Côtes de* Gigery, *dans le Royaume d'*Alger ; *& Aventures de Mademoiselle* de Bourk, *sa fille, en* 1719 (*).

MONSIEUR le comte *de Bourk*, officier Irlandois, au service d'Espagne, ayant été nommé ambassa-

(*) Cette relation se trouve dans l'histoire du voyage fait en 1720, à Alger & à Tunis, par M. DUSAULT, envoyé extraordinaire de France, & les PP. COMBLIN, DE LA MOTTE & BERNARD, Mathurins, *Paris*, 1720; & aussi dans l'Histoire des Etats Barbaresques, *Paris*, 1757. Elle a encore été reproduite en 1785 sous ce titre : *La belle Captive*, ou *Histoire du Naufrage & de la Captivité de mademoiselle* ADELINE, *comtesse* DE SAINT-FARGET, *âgée de 16 ans, dans une partie du Royaume*

deur extraordinaire de cette cour à celle de Suede; son épouse (*) qui résidoit en France avec sa famille, se détermina à le rejoindre à Madrid. Elle demanda à cet effet, & obtint un passeport pour s'y rendre avec toute sa famille, à la réserve d'un de ses fils âgé de trois à quatre ans, qu'elle laissa à Mde la marquise de Varenne, sa mère. En passant à Avignon, M. le marquis *de Varenne*, son frère, officier de vaisseau, se joignit à elle, & l'accompagna jusqu'à Montpellier. Dans cette ville on la dissuada de faire son voyage par terre, au travers des armées de France & d'Espagne, quoique M. le maréchal de Berwik lui eût offert tout ce qui dépendoit de lui, pour qu'elle pût passer surement jusqu'aux frontières d'Espagne, & que M. le

---

d'Alger, en 1782, petit *in*-12. C'est une supercherie faite au Public, lors de la dernière Procession des Captifs délivrés par le zele infatigable des Religieux de la Merci. Les Auteurs profitent de tous les événemens qui excitent l'attention du public pour publier des rapsôdies, dont le seul mérite est de rapporter quelque argent à celui qui les fait.

(*) Madame la comtesse *de Bourk*, fille de M. le marquis *de Varenne*, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur de Bouchain, ci-devant commandant de Metz.

marquis de Berwik, son fils, lui eût promis telle escorte qu'elle souhaiteroit depuis les frontières jusqu'à Girone, où il commandoit les troupes de S. M. C. La crainte des armées, jointe à la commodité du transport, lui fit écouter ce qu'on lui représentoit, que sans s'exposer à tant de périls ou de frais, le plus court étoit de s'embarquer à Cette (*), d'où elle pouvoit en vingt-quatre heures se rendre à Barcelone. Elle prit ce parti, d'autant plus aisément qu'elle avoit déja fait plusieurs voyages sur mer. Son passeport ayant été changé, elle se rendit à Cette, elle y trouva plusieurs barques Françoises; mais comme elles avoient leurs cargaisons pour d'autres endroits que l'Espagne, elle fut contrainte de naulifer une tartane Génoise, qu'elle trouva prête à mettre à la voile pour Barcelone.

Madame de Bourk s'embarqua avec son fils, âgé de huit ans; sa fille, âgée de neuf ans & dix mois; l'abbé *de Bourk*; une fille-de-chambre de Valence en Dauphiné; une gouvernante pour ses enfans; une jeune fille qu'elle avoit prise par charité chez

---

(*) CETTE, ville du bas Languedoc, avec un port sur la Méditerranée. C'est où commence le canal de Languedoc.

les religieuſes de Villefranche, près Lyon; une quatrième fille-de-chambre de Strasbourg; un maître-d'hôtel; un laquais: ces perſonnes, & deux autres, compoſoient toute ſa ſuite. Elle embarqua auſſi une partie de ſes meubles & pluſieurs effets précieux: il y avoit entr'autres une riche argenterie, un portrait du roi d'Eſpagne, enchâſſé dans une main d'or maſſif enrichie de diamans, une magnifique chapelle compoſée de trois calices & d'ornemens des plus riches, ſix paires d'habits de cour, &c. Tout étoit renfermé dans dix-ſept ballots ou caiſſes plombées.

La tartane mit à la voile le 22 Octobre 1719. Le 25 du même mois, à la pointe du jour, un corſaire d'Alger, de quatorze canons, dont le capitaine étoit un renégat Hollandois, parut à deux lieues environ au large de la tartane, qui étoit à la hauteur & à la vue des côtes de Palamos. Le capitaine, pour s'en rendre maître, détacha ſa chaloupe avec vingt Turcs armés; ceux-ci, en abordant, tirèrent ſept à huit coups de fuſil ſans bleſſer perſonne, parce que tout l'équipage s'étoit mis ventre à bas, ou s'étoit caché. Les Turcs montèrent ſur la tartane le ſabre à la main; l'un d'eux en donna deux coups à un des domeſtiques de Mde de Bourk. Ils furent enſuite à la chambre de pouppe, où étoit cette dame, & y posèrent quatre ſentinelles;

sentinelles; ils conduisirent ensuite la tartane au vaisseau corsaire. Dans la traversée, les Turcs pilloient à droite & à gauche. Ils trouvèrent des jambons qu'ils jettèrent à la mer; ils ne firent pas de même aux pâtés qu'ils dévorèrent jusqu'à l'excès, & jettèrent dans la mer le peu qui en resta; ils burent aussi sans mesure du vin & de l'eau-de-vie.

Etant arrivés au vaisseau corsaire, ils y firent passer tout l'équipage Génois, qui fut aussitôt mis à la chaîne. Le capitaine passa ensuite sur la tartane, & se présenta à la chambre de Mde. de Bourk; il lui demanda qui elle étoit, de quelle nation, d'où elle venoit, & où elle alloit? Elle répondit qu'elle étoit Françoise, & venoit de France pour passer en Espagne. Il voulut voir son passeport qu'elle lui présenta, sans le sortir de ses mains, dans la crainte que ces barbares ne le déchirassent; mais sur l'assurance que le corsaire lui donna qu'il le lui rendroit, lorsqu'il l'auroit examiné, elle le lui abandonna. Après l'avoir lu avec son Interprete, il le lui remit, en disant qu'il étoit bon, & qu'elle n'avoit rien à craindre pour elle, sa suite & ses effets. Mde. de Bourk lui représenta alors qu'étant libre par son passeport & par sa naissance, elle desiroit qu'il la fît conduire dans sa chaloupe sur les côtes d'Espagne dont elle étoit si

proche ; qu'il devoit cette considération au passe-port de France ; qu'en usant de la sorte, il lui épargneroit beaucoup de fatigues, & à son époux des inquiétudes mortelles : que s'il lui rendoit ce service, elle sauroit le reconnoître dans l'occasion. Le corsaire répliqua qu'étant renégat, il ne pouvoit en user de la sorte, qu'il y alloit de sa tête, que le Dey d'Alger se persuaderoit aisément que sous prétexte du passeport de France il auroit rançonné une famille ennemie de son état, & l'auroit remise en terre chrétienne ; qu'il falloit absolument qu'elle le suivît jusqu'à Alger, que son passeport, aussi bien que sa personne, fussent représentés au Dey, & que cela fait, on la remettroit entre les mains du consul de France, qui la feroit transporter en Espagne par telle voie qu'elle & lui jugeroient à propos ; qu'il lui donnoit l'option ou de passer sur son bord, ou de demeurer sur la tartane, sur laquelle elle seroit plus libre & plus tranquille que sur son vaisseau ; qu'il lui conseilloit de prendre plutôt ce dernier parti, ne lui convenant pas de se commettre, ni toutes les filles qui l'accompagnoient, avec près de deux cens Turcs ou Maures qui montoient son navire. Mde. de Bourk accepta de demeurer sur la tartane ; le capitaine y mit seulement sept Turcs ou Maures pour faire la manœuvre, l'amarra à son vaisseau pour

la remorquer, après en avoir enlevé la chaloupe, trois ancres & toutes les provisions, à la réserve de celles de Mde. de Bourk. Après ces dispositions, le corsaire prit la route d'Alger. Mde. de Bourk lui fit présent de sa montre, elle en donna aussi une au commandant Turc de la tartane, avec quatre louis d'or.

Les 28, 29 & 30, il s'éleva une furieuse tempête, pendant laquelle le cable de remorque fut cassé, & la tartane séparée du vaisseau. Le commandant & les autres Turcs, fort ignorans sur la manœuvre (car le corsaire n'y avoit pas mis ses meilleurs mariniers), & qui d'ailleurs manquoient de boussole; celle de la tartane ayant été brisée dans la fureur de l'abordage, s'abandonnèrent au gré des vents & de la mer; la tartane fut poussée néanmoins heureusement sur la côte de Barbarie, le premier de Novembre, dans un golfe appelé *Colo*, au levant de Gigery (1). On y jetta l'ancre, & le commandant de la tartane, qui ne connoissoit pas la terre, envoya deux Maures à la nage, pour s'informer des habitans du pays en quel lieu ils étoient.

Les Maures des environs, qui avoient apperçu cette tartane, s'étoient rendus armés & en grand nombre sur le rivage, pour s'opposer à la descente; se persuadant que c'étoit un vaisseau chré-

tien qui venoit pour les enlever ou leurs bestiaux: mais ils furent détrompés par les Maures du corsaire, qui leur dirent que c'étoit une prise faite sur les chrétiens, & qu'il y avoit dedans une grande princesse de France que l'on conduisoit à Alger. L'un des deux Maures étant demeuré à terre, l'autre revint à la nage rendre raison de sa commission, apprenant au patron de la tartane quelle étoit cette côte où il avoit mouillé, & sa distance d'Alger; qu'ils devoient avoir passé cette ville, puisqu'ils avoient suivi l'impulsion du vent qui avoit régné depuis quelques jours. Sur cet avis, le commandant, impatient de s'y rendre & de rejoindre son corsaire, ne se donnant pas la patience de lever l'ancre, coupa le cable & mit à la voile, sans ancre, sans chaloupe & sans boussole.

Il n'étoit pas à une demi-lieue du golfe qu'il paya cher son imprudence; un vent contraire s'éleva, dont il ne put se rendre maître, & qui le repoussa sur la côte; il voulut se servir de ses rames, mais la foiblesse de l'équipage les rendoit inutiles, & malgré ses efforts la tartane donna contre un rocher, & se brisa. Toute la pouppe fut aussitôt submergée, & Mde. de Bourk, qui étoit en prières dans dans la chambre avec son fils & ses filles-de-chambre, fut noyée avec eux. Ceux qui se trouvèrent du côté de la proue, entre lesquels étoient M.

l'Abbé de Bourk; le sieur Arture, Irlandois; le maître-d'hôtel; une des filles-de-chambre, & le laquais, s'accrochèrent aux débris qui étoient sur le rocher.

Le sieur Arture ayant apperçu quelque chose dans l'eau, qui se débattoit contre les flots, descendit; il trouva que c'étoit mademoiselle de Bourk, qu'il retira, & la mit entre les mains du maître-d'hôtel, lui recommandant d'en avoir soin, ajoutant que pour lui il alloit se jetter à la mer, parce qu'il étoit le seul qui sût nager. Heureux, s'il ne s'étoit pas fié sur son adresse! car depuis ce moment il ne parut plus. M. l'abbé descendit le premier du débris de la tartane sur le rocher où elle s'étoit brisée; il s'y soutint quelque tems contre la violence des vages, avec son couteau qu'il avoit enfoncé de force dans la fente du rocher; il en fut plusieurs fois couvert, elles le poussèrent même du côté d'une roche seche, d'où pour gagner le rivage il y avoit encore un petit bras de mer à passer; pour y parvenir, il voulut se saisir d'une planche du débris qu'il trouva sous ses mains, mais elle lui échappa. Enfin il se servit d'une rame avec laquelle il gagna un rocher adhérent à la terre-ferme.

Les Maures, qui étoient sur le rivage, le saisirent, le dépouillèrent, lui coupèrent ses habits jus-

qu'à sa chemise, & le maltraitèrent encore. Les autres Maures, en grand nombre, se jettèrent à l'envi dans la mer, s'attendant de trouver un riche butin. Le maître-d'hôtel, qui tenoit entre ses bras mademoiselle de Bourk, fit signe à deux de ces barbares, qui vinrent à lui, & quand ils furent à quatre pas, il la leur jetta de toute sa force; ils la reçurent, & la prenant, l'un par la main & l'autre par un pied, ils la conduisirent au rivage, où ils lui ôtèrent seulement un soulier & un bas pour gage de sa servitude. Ce maître-d'hôtel, qui a confirmé toutes les circonstances de ce tragique événément, a assuré que pendant qu'il la tenoit encore entre ses bras, voyant venir ces barbares, elle lui dit d'un air au-dessus de son âge: » Je ne crains pas que ces gens-là me tuent, mais » j'appréhende qu'ils ne me fassent changer de re» ligion; cependant je souffrirai plutôt la mort que » de manquer à ce que j'ai promis à Dieu ». Il la confima dans ce généreux sentiment, l'assurant qu'il étoit dans la même résolution, à quoi elle l'exhorta d'une manière fort pressante.

La fille-de-chambre & le domestique, chacun de leur côté, se jettèrent à la mer, où les Maures les prirent & leur firent passer le bras de mer; ils les conduisirent jusqu'au rivage, où ils furent entièrement dépouillés. Le maître-d'hôtel s'étant jetté le

dernier au gré des flots, & se servant d'une corde pour gagner de rocher en rocher, fut joint par un Maure, qui le dépouilla aussi avant de le mettre sur le rivage.

Ce fut en ce pitoyable & honteux état qu'ils furent conduits d'abord jusqu'aux cabanes de la première montagne. On les pressoit de marcher à force de coups, par des chemins raboteux qui mirent leurs pieds tout en sang. La fille-de-chambre, sur-tout, étoit à plaindre; cette fille étoit presque couverte de son sang, s'étant fait plusieurs plaies en s'accrochant ou passant sur les roches: ils étoient de plus chargés chacun d'un paquet de hardes mouillées, & portoient tour-à-tour la demoiselle. Arrivés à demi-morts à la montagne, ils furent reçus parmi les huées des Maures & les cris des enfans. Ces barbares avoient avec eux beaucoup de chiens, qui sont fort communs en ce pays-là; ces animaux excités par le tumulte y joignirent leurs aboiemens; l'un d'eux, d'un coup de gueule, fit plusieurs plaies à la jambe du laquais, & un autre emporta un morceau de la cuisse de la fille-de-chambre.

Ces infortunés furent partagés: la fille-de-chambre & le laquais furent livrés à un Maure de l'adouard ou village, & la Providence permit que

mademoiselle de Bourk demeurât avec l'Abbé & le maître-d'hôtel sous un autre & même maître. Il leur donna d'abord à chacun une mauvaise capote remplie de vermine ; pour toute nourriture, après tant de fatigues, ils eurent un petit morceau de pain de sarrasin, pêtri sans levain & cuit sous la cendre, avec un peau d'eau, & pour lit, la terre nue. Le maître-d'hôtel, voyant la demoiselle toute morfondue par ses habits pénétrés d'eau, obtint avec peine qu'on allumât un peu de feu, devant lequel il pressa toutes ses hardes l'une après l'autre, & la revêtit de ses habits à demi-secs, ne pouvant pas demeurer nue plus long-tems. Ce fut en cet état qu'elle passa la première nuit avec beaucoup d'incommodités & de frayeurs.

Il y avoit dans ce lieu environ cinquante habitans, tous logés dans cinq ou six cabanes faites de branches d'arbres & de roseaux, dans lesquelles ils demeurent pêle-mêle, hommes, femmes, enfans & bestiaux de toute espece. Ces barbares s'assemblèrent dans celle où étoient les trois captifs, & tinrent conseil sur leur sort : les uns, par un principe de leur fausse religion, concluoient à la mort, afin de s'assurer le paradis de Mahomet par le sacrifice de ces chrétiens ; les autres, par un principe d'intérêt & par l'espérance d'une grosse rançon, su-

toient d'un avis contraire : ainsi toute l'assemblée se sépara sans rien conclure.

Le jour suivant, ayant appelé les habitans des adouards voisins, ils revinrent en plus grand nombre. Cette journée fut extrêmement orageuse pour les nouveaux esclaves. Plusieurs de ces barbares leur faisoient les plus grandes menaces, en leur montrant du feu & leur faisant entendre qu'ils les alloient brûler tous vifs ; d'autres, tirant leurs sabres faisoient contenance de leur trancher la tête. Un d'entr'eux prit mademoiselle de Bourk par les cheveux, & lui appliqua le tranchant de son sabre sur le col ; d'autres chargeoient leurs fusils à balle en leur présence, & les couchoient en joue. Le maître-d'hôtel leur fit comprendre par signes qu'ils tenoient à grand bonheur de mourir pour la religion chrétienne, & que toute la perte tomberoit sur eux-mêmes, qui se priveroient par cet acte d'inhumanité, de la rançon qu'ils pouvoient espérer de leur prise. Les plus ardens se radoucirent un peu ; mais les enfans & les femmes redoubloient leurs insultes à chaque moment.

On les gardoit avec tant d'exactitude, qu'un Maure, la hallebarde en main, les accompagnoit même dans le besoin naturel, de peur qu'ils ne se sauvassent ou que leur proie ne leur fût enlevée de force. Ils en furent en effet menacés quelques

jours après par le bey de Conſtantine (*), qui leur manda de les lui envoyer, s'ils ne vouloient pas qu'il allât lui-même avec ſon camp les leur arracher; à quoi les Maures répondirent qu'ils ne le craignoient ni lui ni ſon camp, quand il ſeroit joint à celui d'Alger. Ces Maures ne reconnoiſſent pas la puiſſance d'Alger, quoiqu'enclavés dans le royaume & naturellement du nombre de ſes ſujets. Ils vivent dans l'indépendance, ſous le nom de *Cabaïls*, qui veut dire, gens de cabale ou révoltés. Les montagnes de Couco leur ſervent de remparts inacceſſibles à toutes les forces d'Alger.

Tel étoit l'état de ces victimes du ſort, accablées de fatigues, ſans aucun repos, preſſées de la faim, & abandonnées ſans ſecours humain entre les mains des barbares. Ces hommes farouches paroiſſoient même ſi animés contre eux, que quand ils leur parloient le feu leur ſortoit des yeux, & qu'on n'y diſtinguoit plus le blanc, ſi ſenſible dans les Noirs & les Maures. La fille-de-chambre & le domeſtique, qui dans le même adouard n'eſſuyoient pas de moin-

(*) CONSTANTINE, ville de la régence d'Alger, & capitale de la province du Levant. Elle eſt à trente lieues de la mer; c'eſt la réſidence du bey ou gouverneur de la province.

dres épreuves, étoient encore privés de la consolation de revoir leur maîtresse, ou d'en apprendre des nouvelles.

Tous ces maux accumulés les uns sur les autres, sans aucune consolation que celle qu'ils tiroient de leur religion, ne furent encore rien auprès de l'affreux spectacle qui se présenta à leurs yeux. Les Maures, non-contens d'avoir en leur possession les cinq échappés du naufrage, voulurent eucore profiter des effets que la mer avoit engloutis, & qu'ils croyoient considérables. Comme ils sont aussi habiles plongeurs qu'ils sont bons coureurs sur les montagnes, ils eurent bientôt tiré du fond de la mer les ballots & caisses, ainsi que les corps morts: ils avoient amené avec eux le maître-d'hôtel & le domestique, pour les aider à transporter dans la montagne ce qu'ils pourroient repêcher. Après avoir tiré les corps sur le rivage, ils les mirent à nud pour profiter des habits; ils coupèrent même avec des cailloux les doigts de Mde. de Bourk, pour avoir ses bagues, craignant de profaner leurs couteaux s'ils les appliquoient sur les corps des chrétiens.

Quel spectacle pour ces malheureux captifs, que de voir les corps de personnes si respectables, ainsi exposés à l'injure du tems, à la pâture des bêtes, & ce qui leur étoit mille fois plus sensible, aux

insultes des Maures, qui leur jettoient des pierres à l'envi, prenant plaisir à faire résonner à chaque coup ces corps enflés par l'eau ! Le maître-d'hôtel voulut leur représenter, comme il put dans sa consternation, qu'ils violoient toute humanité, qu'ils devoient du moins souffrir qu'on les enterrât; mais ils répondirent qu'ils n'enterroient pas les chiens. Un Maure qui avoit chargé le laquais d'un ballot, voulut le faire passer auprès de ces corps, parce que c'étoit son plus court chemin; mais il ne put jamais l'y contraindre, & ce domestique vertueux pénétré d'horreur, aima mieux grimper sur un rocher escarpé, que de voir de près de si tristes objets. Le maître-d'hôtel tout consterné, de retour à la montagne, n'osa faire part de son chagrin à mademoiselle de Bourk, il lui cacha l'affreux spectacle dont il avoit été témoin.

Cependant les Maures partagèrent le butin : les plus riches étoffes furent coupées par morceaux, & distribuées aux enfans pour en orner leurs têtes; l'argenterie fut vendue à l'enchère, & les trois calices, dont un seul valoit au moins quatre cens livres, furent donnés ensemble pour moins de cinq livres, parce qu'ayant été ternis par l'eau de la mer, leur couleur & le travail, qui leur étoit inconnu, les leur fit estimer comme des vaisseaux de cuivre & de peu d'importance. A l'égard des livres

qu'ils trouvèrent, les regardant comme des meubles inutiles, ils en abandonnèrent aisément quelques-uns au maître-d'hôtel & au laquais qu'ils avoient forcés de leur aider à transporter leurs ballots. Le maître-d'hôtel retira aussi son écritoire, qui lui servit fort à propos, comme on le verra dans la suite.

Dans les trois semaines qu'ils demeurèrent en ce lieu, mademoiselle de Bourk profitant de l'écritoire & d'un peu de papier blanc qui se trouvoit au commencement & à la fin des livres que le maître-d'hôtel avoit apportés, écrivit trois lettres au consul de France à Alger; mais elles ne furent point rendues. Trois semaines après leur naufrage, ils furent transférés au milieu des hautes montagnes de Couco, où apparemment le cheik, commandant de ces barbares faisoit sa résidence. Douze d'entr'eux, armés de sabres, de fusils & de hallebardes, les conduisoient. Ils obligèrent l'abbé & le maître-d'hôtel à porter tour-à-tour la demoiselle à travers les montagnes escarpées. Ces Maures, accoutumés à franchir ces lieux avec vîtesse, les pressoient, malgré leur fatigue, à force de bourrades, de marcher plus vîte qu'ils ne pouvoient. Ils firent ainsi une grande journée: sur le soir on leur donna à chacun un morceau de pain, avec le fou-

lagement de coucher ſur des planches pour la première fois.

Le cheik & les principaux de ces Maures tinrent un grand conſeil au ſujet des captifs : mais n'ayant pu s'accorder ſur le partage qu'ils vouloient en faire, la réſolution fut de les envoyer d'où ils venoient. Avant de partir, le maître-d'hôtel ayant retiré un peu de paille de quelques beſtiaux qui étoient près de là, pour la mettre ſous la demoiſelle, le patron de la cabane en fut ſi indigné, qu'il prit une hache, lui fit mettre la tête ſur un billot, & alloit la lui couper ſi un Maure qui ſurvint à propos ne l'en eût empêché. Trois ou quatre fois par jour, ſuivant leur humeur barbare, ils venoient les prendre à la gorge, après avoir fermé la porte de leur cabane de peur d'en être empêchés, & le ſabre à la main ils ſe mettoient en état de les tuer; mais une main invincible arrêtoit leur bras & réprimoit leur fureur.

Comme on les retenoit toujours, malgré la réſolution qu'on avoit priſe de les renvoyer à leur premier maître, celui-ci, accompagné d'un turc de Bugie (*) vint pour les enlever, mais ſeize Maures

(*) *Bugie* ou *Bougie*, ville maritime, forte & bien peuplée, de la régence d'Alger. Elle eſt ſituée entre cette ville & Gigery, ſur le penchant d'une montagne au pied de laquelle eſt une baie fort commode.

des montagnes les contraignirent, les armes à la main, de les abandonner. Ce barbare ne pouvant emmener sa proie, se saisit de la demoiselle & tira son sabre pour lui couper la tête; mais le Turc, parvint à l'en empêcher par ses remontrances. Enfin ils se mirent en route. Ceux qui les reconduisoient, emportés par le faux zele de leur religion ou par leur humeur sanguinaire, se mettoient à chaque instant en devoir de les immoler. Ils tirèrent une fois entr'autres, l'abbé & le maître-d'hôtel derrière un gros buisson, pour y faire ce sacrifice à leur prophete, mais ces infortunées victimes échappèrent encore à ce péril.

Ils arrivèrent le soir à l'adouard, lieu de leur triste esclavage. On leur donna des feuilles de navets crus à manger sans pain, ce qui leur est plusieurs fois arrivé. Cependant l'amitié que les enfans conçurent peu-à-peu pour la petite demoiselle, lui procuroit la douceur d'un peu de lait qu'on lui donnoit avec son pain. Telle est la manie des Maures, d'accorder en considération de leur fils, ce qu'on leur demande en leur nom, ou ce qu'il leur demande lui-même. Ainsi le compliment ordinaire, quand on veut obtenir d'eux quelque grace, est de dire: *Accorde-moi ceci par la face de ton fils.*

Enfin, une quatrième lettre que mademoiselle

de Bourk écrivit à M. le consul, la seule qui fût rendue, arriva le 24 Novembre à Alger; le dey l'envoya au consul de France, qui en fit part aussitôt à M. *Dusault*. Cette infortunée demoiselle y décrivoit simplement, mais d'un style touchant, qu'après le naufrage de sa mère, elle étoit réduite, elle & sa suite, dans une captivité des plus affreuses; qu'ils y mouroient de faim, qu'ils y enduroient tous les mauvais traitemens qu'on peut attendre des ennemis de la religion & de toute humanité; enfin, qu'ils étoient rongés de vermine. Elle le prioit instamment d'avoir compassion de leur misère, & de leur envoyer quelque secours, en attendant qu'il pût leur procurer la liberté, dont les menaces continuelles des barbares leur faisoient perdre l'espérance. Cette lettre toucha sensiblement tous ceux qui en firent lecture. Chacun offrit de l'argent & ses services à M. Dusault, qui n'avoit pas besoin d'être pressé sur ce sujet, connoissant parfaitement la famille de mademoiselle de Bourk. Il donna aussitôt ses ordres pour appareiller une tartane Françoise qui étoit dans le port, fit acheter des habits avec des provisions, & obtint du dey une lettre de recommandation pour le grand-marabout ou grand-prêtre de Bugie, qui a le plus d'autorité sur ces peuples. Il écrivit aussi à la demoiselle, & lui adressa quelques présens. Dès le soir du

même

même jour, la tartane mit à la voile, & en peu de tems elle arriva à Bugie.

Là, Ibrahïm-Aga, truchement de la nation envoyé par M. Dusault dans la tartane, présenta les lettres du dey d'Alger & de M. Dusault au grand-marabout. Celui-ci, quoique malade, se leva aussitôt, monta à cheval avec le marabout de Gigery, le truchement & six ou sept autres Maures, & prit la route des montagnes, qui étoient à cinq ou six journées de Bugie. A leur arrivée, les Maures maîtres des captifs, ayant apperçu la troupe de loin, s'enfermèrent dans leur cabane, au nombre de dix ou douze, le sabre à la main. Les marabouts frappèrent rudement à la porte, & demandèrent où étoient les chrétiens; on leur répondit qu'ils étoient à l'extrémité de l'adouard, mais un Maure qui étoit dehors, leur fit signe qu'ils étoient dans la cabane. Aussitôt la troupe mit pied à terre & se fit ouvrir la porte. Les Maures prirent la fuite & les marabouts entrèrent.

A leur aspect, les esclaves crurent que l'heure de leur sacrifice étoit arrivée; mais leurs inquiétudes furent calmées par le grand-marabout, qui s'approcha de mademoiselle de Bourk, lui remit les lettres de M. le consul, & lui donna du pain & des noix de sa provision: car quand on voyage en Afrique, il faut porter de quoi vivre. Il passa

la nuit dans la cabane avec toute sa suite, & dès le matin il envoya chercher les Maures par leurs enfans. Etant venus selon ses ordres, ils lui baisèrent tous la main, selon leur coutume: car les Maures ont un profond respect pour leurs marabouts; ils les craignent plus que toute autre puissance; leur malédiction leur est plus redoutable que toutes les menaces d'Alger. C'est au nom du marabout, & non-pas au nom de Dieu, que les pauvres demandent l'aumône.

Le grand-marabout fit aussi appeler le commandant des montagnes & les chefs des cabanes de l'adouard. Lorsqu'ils se furent rendus à celle où il étoit, il leur déclara que le sujet de sa venue étoit pour réclamer cinq François échappés du naufrage; que la France étant en paix avec tout le royaume d'Alger, ils ne devoient pas, contre la foi des traités, retenir ces François, déja assez malheureux d'avoir perdu leur famille & leurs biens, sans les priver encore de leur liberté & de la vie; que, quoique les Maures montagnards ne fussent pas soumis à l'autorité d'Alger, ils ne laissoient pas de jouir des avantages de la paix avec la France; qu'ils commettroient enfin une grande injustice s'ils ne les relâchoient pas, ayant assez profité de leurs riches dépouilles. Les Maures se défendoient du

mieux qu'ils pouvoient, par de mauvaises raisons.

Les tristes Naufragés, pendant ces contestations, perdoient peu-à-peu la joie qu'ils avoient conçue d'être bientôt délivrés de leur dur esclavage ; l'inquiétude succéda au rayon d'espérance qu'ils avoient entrevu. Mais leur consternation fut entière, quand l'interprete leur dit que les Maures, pressés par l'autorité & les raisons du marabout, consentoient à la liberté des esclaves, à condition que le cheik ou commandant retiendroit la demoiselle; disant, qu'il la destinoit pour épouse à son fils, âgé de quatorze ans; qu'il n'étoit pas indigne d'elle, & que quand elle seroit fille du roi de France, son fils la valoit bien, étant né du roi des montagnes. Ils trouvèrent ce nouvel incident plus fâcheux que tous les autres, & leur captivité leur parut moins dure que la nécessité qui les contraignoit de laisser leur maîtresse, si jeune & sans aucun appui entre les mains des barbares.

Telle étoit leur triste situation & les vives allarmes de mademoiselle de Bourk, tant que le cheik se rendit inflexible; mais enfin le marabout, après l'avoir tiré à quartier, lui mit quelques sultanins d'or dans la main, avec assurance d'une plus grande quantité : l'or le rendit en un instant plus traitable. On convint du rachat de tous pour neuf cens piaf-

tres du poids de deux pistoles & demie chacune, payables incessamment. Les montagnards déclarèrent aux députés en terminant l'accord, que leur condescendance venoit plutôt de la vénération qu'ils portoient à leurs marabouts, que d'aucune crainte qu'ils eussent du dey d'Alger. Le marabout ayant laissé en ôtage un turc & plusieurs joyaux de ses femmes, enleva les cinq esclaves.

Ils prirent le chemin de Bugie. Dans la route, ils passoient la nuit avec leur suite dans les cabanes des Maures, quand ils en pouvoient trouver. Ils logèrent entr'autres chez une vieille Moresque. Cette méchante femme étoit indignée de ce que les barbares n'avoient pas fait mourir ces chrétiens, disant qu'ils étoient des fous de n'avoir pas fait ce sacrifice à Mahomet, pouvant à ce prix obtenir son paradis : elle ajouta, toujours en fureur, que si une pareille aventure étoit arrivée dans son adouard, & que ces chrétiens eussent été en sa disposition, ils n'auroient pas échappés; que quand son mari n'auroit pas voulu les tuer, elle les auroit égorgés de ses propres mains. En tenant ces propos emportés la vieille préparoit le repas des marabouts, mais d'une manière si mal-propre, qu'il suffisoit de la regarder faire, pour prévenir la faim la plus pressante & dégoûter les moins délicats.

A leur arrivée à Bugie, le 9 Décembre, on leur donna des chemises sous leurs capotes, parce que les habits qu'on leur avoit achetés & envoyés, avoient servi à faire des présens pour faciliter leur liberté. On les embarqua le 10 au soir sur la tartane, qui arriva à Alger le 13 à la pointe du jour. Dans le moment qu'elle fut apperçue, le capitaine du vaisseau de M. Dusault fit tirer un coup de canon; la tartane y répondit par quatre coups de pierriers; ce signal annonça leur arrivée, qu'on attendoit avec impatience & inquiétude. On envoya aussitôt la chaloupe du vaisseau pour les mettre à terre. M. le consul & les principaux de la nation furent au-devant d'eux pour les accompagner depuis le port jusqu'à l'hôtel de l'ambassadeur, qui se trouva rempli de Chrétiens, de Turcs, & même de Juifs. M. l'ambassadeur reçut la demoiselle à l'entrée de la cour, & la prenant par la main, il la conduisit d'abord à sa chapelle où elle entendit la messe. Le *Te Deum* fut ensuite chanté en action de graces de cet heureux affranchissement.

Chacun avoit peine à retenir ses larmes. Les Turcs mêmes & les Juifs paroissoient touchés. En effet, cette demoiselle, qui n'avoit pas encore dix ans, après avoir passé par toutes les alarmes, le dénuement & les fatigues de son esclavage, avoit

encore un certain air de nobleſſe ; ſes manières & ſes diſcours annonçoient une heureuſe éducation, & montroient une ame au-deſſus des épreuves cruelles qu'elle venoit d'eſſuyer. Les perſonnes de ſa ſuite aſſuroient qu'elle étoit la première à les encourager ; qu'elle les exhortoit ſouvent à recevoir plutôt la mort que de manquer de fidélité à Dieu ; que, ſemblable au jeune Tobie, dans ſa captivité, elle leur donnoit des leçons de ſalut, & abhorroit comme lui, non-ſeulement les abominations des infideles, mais juſqu'aux moindres choſes qui pouvoient ſentir la ſuperſtition. On tenta pluſieurs fois de lui oindre la tête avec de l'huile, ſelon la coutume des Maures qui le font ſouvent à leurs enfans ; mais quelque violence qu'on lui fît, elle ne voulut jamais le ſouffrir, dans la crainte qu'elle avoit que ce ne fût quelque pratique de la loi de Mahomet.

Après quelques jours accordés pour le délaſſement de ces infortunés, & des Maures qui les avoient conduits, on délivra au député du grand-marabout les neuf cens piaſtres dont on étoit convenu pour la rançon de mademoiſelle de Bourk & des perſonnes de ſa ſuite. M. Duſault y joignit des préſens pour ce marabout & les autres officiers qui l'avoient aidé dans ſa négociation.

Le 5 Janvier 1720, mademoiselle de Bourk, accompagnée de son oncle & de sa femme-de-chambre, s'embarqua sur le vaisseau de M. Dusault; après quelques accidens ordinaires, elle arriva à Marseille, le 20 Mars de la même année. M. le marquis de Varenne, son oncle, vint la recevoir des mains de M. Dusault.

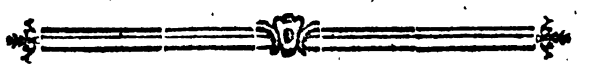
Mademoiselle de Bourk resta encore quelques années dans le sein de sa famille, jusqu'à son mariage avec M. le marquis de T...... Elle passa des jours heureux avec lui: ce n'est que depuis quelques années qu'elle est morte. Ses enfans tiennent un rang distingué en Provence.

NOTE.

(1) *GIGERY*, territoire dépendant du gouvernement du Levant ou de Constantine, l'une des trois provinces de la régence d'Alger. Il y a un château qui commande le pays d'alentour à une distance considérable. Ce territoire est à cinquante lieues de cette ville, il est sans villes ni villages; tous ses habitans ne forment que des tribus errantes. Une chaîne de montagnes fort élevée, appelée *Couco*, traverse ce district habité par des Maures & Arabes indépendans & très-jaloux de leur liberté. Ils

ſont reſtés juſqu'à-préſent invincibles par la ſituation de leurs montagnes. Lorſqu'il arrive quelque naufrage ſur la côte de Gigery, les montagnards deſcendent en foule de leurs retraites eſcarpées, & ſe ſaiſiſſent de tout ce qui ſe préſente, de quelque nation qu'il ſoit. Ces barbares appelés Cabaïls, vivent ſous le gouvernement limité de leurs cheiks, dans des eſpeçes de camps ou villages volans, appelés adouards.





N° 6.

NAUFRAGE

Du Vaiſſeau Anglois, le Pembroke, *dans la rade de* Saint-David, *ſur la côte de* Coromandel, *en* 1749 (*).

Le changement de la mouſſon dans la mer des Indes eſt preſque toujours accompagné de tempêtes & d'ouragans; lorſqu'il s'en éleve, ils ravagent toute la côte qui ſe trouve dans leur direction: auſſi les vaiſſeaux échappent-ils rarement à leur violence.

Le 24 Avril 1749, plus de cinquante navires de

(*) Le Journal de ce Naufrage a été imprimé à la ſuite des Mémoires du colonel LAWRENCE, ſur la guerre dans l'Inde, entre les Anglois & les François, depuis 1730 juſqu'en 1761; *Amſterdam*, 1766, 2 vol. *in*-12.

différentes nations furent brisés à la côte de Coromandel. Quelques jours auparavant, *le Pembroke*, un des vaisseaux de l'escadre Angloise commandée par l'amiral *Boscawen*, avoit déja été la victime de ces ouragans.

Nous laisserons dans la bouche du maître de l'équipage, qui a échappé presque seul au naufrage, le récit de son infortune. Le détail qu'il en a publié, aussitôt son retour au fort *Saint-David*, porte l'empreinte de l'exactitude & de la vérité.

» Le vaisseau le Pembroke étoit mouillé dans la rade de Saint-David, en 1749, avec le reste de la flotte Angloise, lorsque le 13 Avril, vers les dix heures du matin, il s'éleva un vent de nord-est par est, extrêmement frais, & la mer commença à s'enfler. Comme nous n'avions qu'un cable dehors, le capitaine ordonna de filer un demi-cable de plus. A midi, je priai le capitaine d'en faire filer un autre; mais il me répondit qu'il craignoit qu'en filant plus de cables l'ancre ne chassât, & il ordonna de ferler la voile de misène & d'artimon; ce que l'on fit. A une heure après midi, le vent qui étoit toujours nord-est renforça considérablement.

» Le vaisseau de sa majesté, *le Namur*, se trouvant à l'arrière & à la portée d'un cable du nôtre, je fus avec les lieutenans prier le capitaine

de gagner le large. Il nous répliqua qu'il ne le feroit point, à moins que le Namur, qui portoit le pavillon du contre-amiral Boſcawen, ne lui montrât l'exemple ; mais il donna ordre de fermer les ſabords & d'appliquer deſſus une toile goudronnée. Ces ordres furent exécutés ſans précaution, de manière qu'ils s'ouvrirent lorſque nous fûmes en mer.

» A trois heures après midi, je fus de nouveau trouver le capitaine, qui étoit malade & couché dans ſa cabane, & le priai de mettre à la voile. Il ſe mit en colère, me diſant qu'il ne pouvoit le faire, pour les raiſons qu'il avoit alléguées ; il ne voulut pas même qu'on filât d'avantage le cable. Cependant le vaiſſeau ſe tourmentoit beaucoup, & faiſoit eau.

» A quatre heures, la mer devint ſi groſſe que nous craignîmes à chaque minute que le cable ne caſsât ; il caſſa effectivement à cinq, & nous portâmes le cap en mer, pour ne point tomber ſur le Namur. Nous déployâmes ſur le champ les voiles d'artimon & de misène, nous amarrâmes les cargues, & employâmes quelques-uns de nos matelots à pouſſer au cabeſtan; ce qui nous prit du tems. Le capitaine n'ayant point voulu qu'on coupât le cable, je le trouvai coupé à environ trois braſſes

du cable extérieur. Le vent étoit si fort que le vaisseau ne pouvoit plus porter de voiles.

» à six heures, nous jettâmes la sonde, & nous trouvâmes quatorze brasses d'eau. Comme la mer étoit fort haute, nous fîmes très-peu de chemin, & nous nous apperçûmes que le vaisseau faisoit plus d'eau qu'une de nos pompes n'en pouvoit vuider; ce qui nous obligea d'en mettre deux. Le tems continuant d'être mauvais, la mer étant enflée & le vent extrêmement fort, à six heures & demie passées, notre grande voile se déchira. Nous courûmes à la vergue pour en mettre une nouvelle, mais le vent & le roulis étoient si forts, que nous ne pûmes en venir à bout. Nous trouvâmes à sept heures onze brasses; à sept & demie, vingt; le premier & le second lieutenant se tenoient aux pompes pour encourager ceux qui les faisoient jouer.

A huit heures, le charpentier envoya dire au capitaine que l'eau le gagnoit, & qu'il y en avoit déja quatre pieds; nous avions alors 22 brasses d'eau. A huit heures & demie, la corde de notre gouvernail cassa tout près de la tête, & nous trouvâmes qu'il étoit arrivé là même chose à une des charnières. Les voiles que nous avions étoient celles de misène, d'artimon & d'étai. Nous nous trouvâmes, à neuf heures, à vingt-quatre brasses d'eau;

les vagues paſſoient par-deſſus le vaiſſeau, & il faiſoit beaucoup d'eau, ce qui nous obligea de ferler la voile de misène pour le ſoulager, nous attendant à tout moment à couler bas. Comme nous hâlions notre voile d'étai, elle ſe déchira; j'étois alors ſur le château-d'avant, je vis tomber le grand mât & celui d'artimon, ſans trop ſavoir comment cela étoit arrivé. Le vaiſſeau ſe tourmentoit ſi fort, qu'en moins de ſix à ſept minutes, le mât de misène vint à bas; mais celui de civadière tint bon; nous avions alors vingt-quatre braſſes d'eau environ, & nos pompes alloient ſans relâche.

» Le troiſième lieutenant, qui étoit de quartier, m'envoya dire de jetter la petite ancre d'affourche, ce que je fis. Nous filâmes la quantité de cable qu'il falloit, & l'arrêtâmes. Le vent étoit toujours le même; le vaiſſeau chaſſoit vers la côte, & nous avions dix-ſept braſſes d'eau. A dix heures & demie, nous eûmes huit pieds d'eau à fond-de-cale; ce qui nous obligea de ne point abandonner les pompes. Vers les onze heures nous ſentîmes que le vaiſſeau couloit bas; nous avions pour lors douze & quatorze braſſes d'eau. L'ancre tint bon, mais le cable ſe caſſa au bout de quelques minutes, de ſorte que nous abandonnâmes la maîtreſſe ancre & toutes ſes dépendances. Les vagues commencèrent de nouveau à nous gagner, & em-

portèrent nos chaloupes & nos mâts. Le maître-cable travailloit avec tant de violence, que personne n'osoit rester auprès ; nous avions environ sept brasses d'eau. Le cable résista quelque tems ; mais la mer devint si haute, que le vaisseau toucha & que le cable se rompit.

» Il etoit près de minuit ; le vaisseau touchoit de l'avant & de l'arrière, mais plus de la pouppe que de la proue. Le troisième lieutenant étoit près de moi, la première fois que le vaisseau toucha ; mais je ne le revis plus depuis. J'étois sur le château d'avant avec le bosseman, le cuisinier & environ huit hommes de l'équipage. Je m'amarrai aux bittes avant que le vaisseau portât, mais je me jettai marée contre vent lorsqu'il commença à porter, & m'amartai comme auparavant, pour empêcher que les vagues ne m'emportassent. Vers les deux heures, la cabane du capitaine fut emportée, & le vaisseau se trouva presque couché sur le côté.

» Lorsque le jour parut, nous étions seize sur le château-d'avant, quatre autres étoient pendus à la pouppe ; mais trois furent jettés au large avec la piece dont ils s'étoient saisis, & l'autre se noya. Les vagues tomboient sur nous avec tant d'impétuosité, qu'à peine pouvions-nous respirer. Vers les huit heures, elles emportèrent neuf hommes

qui étoient deſſus le château de la proue. Nous appercevions les arbres du rivage à travers les vagues. Sur les neuf heures, le boſſeman & le cuiſinier furent emportés à mes côtés, ce qui m'obligea de me retirer ailleurs avec un de mes camarades. Vers les dix heures, tout le reſte de l'équipage fut emporté. Nous étions éloignés d'environ deux milles du rivage ; nous reſtâmes tout le jour dans cet état, tellement harcelés par les vagues, que nous ne pûmes ni reſpirer, ni nous parler les uns aux autres.

» A midi, nous nous apperçûmes que la mer venoit ſur nous de tous côtés, ce que nous attribuâmes au changement de vent. La partie du vaiſſeau où nous étions tint bon ; mais la nuit étant ſurvenue, nous nous trouvâmes dans un embarras d'autant plus grand que nous ne voyions aucun eſpoir de ſecours. La mer ſe calma un peu vers minuit, de ſorte que nous pûmes converſer enſemble l'eſpace de deux à trois minutes ; mais j'étois ſi foible, ayant été malade depuis mon arrivée dans le pays, que lorſque les vagues venoient à me renverſer, il falloit que j'appelaſſe un de mes camarades pour me relever. Au point du jour, je me trouvai plus foible & très-altéré ; la mer ne venoit ſur nous qu'une fois tous les quarts-d'heure. Nous nous trouvâmes plus près du rivage que nous ne

l'étions la veille. Quelque tems après, un de mes camarades me dit qu'il apperçevoit un pavillon du côté du nord, que nous jugeâmes être à Porto-novo, établissement Hollandois, ce qui nous fit espérer d'être bientôt secourus.

» La mer se calma vers midi, le tems se remit au beau; mais je me trouvai extrêmement foible. Vers les deux ou trois heures, nous vîmes sur la côte deux bateaux à la distance d'environ un mille. Je déployai un mouchoir que j'avois autour du cou, afin qu'ils nous apperçussent; il y en eut un qui parut s'approcher pendant quelques minutes, mais il rebroussa chemin. Nous vîmes ensuite près du rivage plusieurs catamarans que nous jugeâmes être des pêcheurs; je leur fis signe de mon mouchoir, mais pas un n'approcha. Nous découvrîmes plusieurs personnes qui débarquoient; le soleil commençoit alors à baisser, & il pouvoit être environ cinq heures. Deux des catamarans dont je viens de parler vinrent à nous avec trois noirs dans chaque bateau, & nous menèrent à terre.

» Nous n'y fûmes pas plutôt, que nous nous vîmes entourés d'environ trois cens hommes armés. Mon camarade me dit que c'étoient des Marattes (*),

(*) Voyez le Précis historique sur les Marattes, à la fin de la Relation.

avec lesquels nous étions pour lors en guerre. Ils nous ordonnèrent de débarquer, sur quoi je me levai ; mais je me trouvai si foible qu'il ne m'étoit pas possible de faire un pas ; quelques-uns m'aidèrent à marcher, & m'étendirent sur le sable. Je leur fis signe que j'avois soif ; mais loin de me donner de l'eau, ils parurent se mocquer du malheureux état où nous étions réduits. Leur commandant leur ordonna de nous dépouiller ; ils le firent, & nous ôtèrent jusqu'à la chemise. Avant de me dépouiller, ils m'ôtèrent une paire de boutons que j'avois à ma chemise, ils me prirent deux demi-écus, des clefs & un couteau que j'avois dans mes poches, & coupèrent jusqu'aux boutons de métal qui étoient à ma culotte. Cela fait, ils firent de ma chemise une espece de pagne dont ils me couvrirent les parties.

» Nous mourions cependant de soif. Comme j'étois hors d'état de marcher, ils me portèrent une partie du chemin de Davecottah, qui est un fort qui leur appartient, & nous ayant mis sur des bateaux, ils nous firent remonter la rivière jusqu'au fort. Nous y entrâmes à dix heures ; ils nous laissèrent sur le pavé, exposés à l'intempérie de l'air. Vers les onze heures, on nous apporta quelque peu de riz & d'eau. Il s'amassa autour de nous une foule de gens qui se moquoient de notre

état & insultoient à notre misère. Nous dormîmes très-peu cette nuit-là, tant à cause du froid que du danger que nous courions pour notre vie, ces barbares nous ayant menacés de nous tailler en pieces avec leurs sabres. Lorsque le jour parut & qu'on eut ouvert les portes, je me trouvai très-mal. J'avois une dyssenterie, & les jambes si enflées que je conclus qu'il ne me resteroit pas beaucoup de tems à vivre si je n'avois pas d'autre secours. Je fis part de mon état à mon camarade, & le priai, si jamais il avoit le bonheur de retourner en Angleterre, d'instruire mes amis de la manière dont j'avois fini ma carrière. Il y eut des jours où l'on nous donna du riz, & d'autres où nous n'en eûmes point. Vers le septième jour, ils me donnèrent un peu d'huile de lampe, dont je me bassinai les jambes; ce léger traitement me soulagea beaucoup.

» Il venoit tous les jours grand nombre de gens du pays pour nous voir; mais pas un ne nous témoignoit la moindre pitié; au contraire, ils se moquoient de nous, & nous menaçoient de nous tuer. Nous étions logés entre les portes; nous y restâmes quatorze à quinze jours, ensuite ils nous conduisirent plus avant dans l'intérieur du pays. Quoique mes jambes fussent un peu mieux, je ne pus cependant marcher, & mon camarade étoit ex-

trêmement foible ; ce que j'attribuai au défaut de nourriture. Ne pouvant mettre un pied devant l'autre, on fut obligé de nous transporter dans des dooleys ou chaises, après nous avoir liés avec les cordes qu'ils avoient prises dans le navire.

» Le quinze, vers quatre heures du soir, ils nous menèrent au roi qui étoit campé environ à douze milles des troupes de la Compagnie. Ce prince nous examina long-tems & nous demanda si nous étions officiers ; je lui répondis que non, jugeant bien que nous aurions beaucoup plus de peine à nous sauver. Il voulut nous attirer à son service ; mais nous lui fîmes dire par les trois Hollandois qui lui servoient d'interpretes, que nous ne pouvions y consentir. Il nous promit de ne nous laisser manquer de rien si nous acceptions ses offres ; nous persistâmes à lui répondre que nous étions trop malades pour pouvoir servir. Il nous fit cependant donner à manger, & nous en avions grand besoin, n'ayant presque pris aucune nourriture depuis le jour que nous tombâmes entre les mains de ses sujets. Les interpretes nous demandèrent si nous n'aimions pas mieux entrer au service du roi que d'aller en prison ; à quoi nous répondîmes que nous ne pouvions nous résoudre à combattre contre nos compatriotes.

» Au coucher du soleil, on nous fit mettre en

marche. Nos conducteurs firent halte jusqu'à trois heures du matin, & après avoir marché jusqu'à midi, ils s'arrêtèrent deux heures pour manger, & prirent ensuite la route du sud-ouest. Nous arrivâmes au fort à l'entrée de la nuit, & on nous enferma sur le champ dans un cachot. Nous y trouvâmes deux autres prisonniers, savoir : notre contre-maître & un déserteur des troupes de la Compagnie, qui nous dirent qu'ils y étoient depuis trois jours.

» Le lendemain matin, à la pointe du jour, on vint nous ouvrir, & l'on nous fit signe de sortir. Mes camarades le firent; mais j'aimai mieux y rester, d'autant plus que je me sentois très-foible, & que mes jambes étoient couvertes d'ulcères. Je les priai de me donner un peu d'huile de lampe pour les bassiner; ce qu'ils firent. Nous n'eûmes pour toute nourriture que de l'eau & un quarteron de riz par jour, quoique nous fussions quatre, & un petit pot de gée au lieu de beurre. Je bassinai mes jambes avec le gée & de l'huile, & je me trouvai passablement bien le quatrième jour, ce qui me rendit du courage. On nous permettoit de nous promener le matin & le soir devant le cachot.

» Environ trois semaines après, mes jambes se trouvèrent presque guéries, de sorte que je fus en état de marcher. Nous commençâmes dès ce mo-

ment à concerter sur les moyens qui pouvoient nous procurer notre liberté. Je montai pour cet effet sur le rempart, & trouvai qu'il étoit fort & entouré d'un fossé très-large; mais il y avoit entre la muraille & le fossé un sentier, d'où nous pouvions nous jetter à la nage au cas qu'il fût profond. Pour parvenir à descendre sans risque sur ce sentier, nous ramassâmes en différens tems les morceaux de corde qui avoient été laissés dans notre prison, & au bout de quelques jours nous en eûmes assez pour en faire une corde de sept brasses & demie de long, en les nouant ensemble. Après avoir tenu conseil, nous résolûmes de miner les fondemens du cachot.

» Nous mîmes la main à l'œuvre, le vingt-sept de Mai, avec d'autant plus de facilité que nous étions éloignés de la garde. Nous arrivâmes le premier de Juin, aux fondemens qui avoient six pieds de profondeur; la muraille n'y avoit que trente pouces d'épaisseur. Notre besogne se trouva si fort avancée sur la fin du deuxième jour, que nous apperçûmes la lumière, de sorte que nous cessâmes de travailler jusqu'à la nuit. On nous renferma dans le cachot à sept heures du soir. Le mur fut bientôt percé suffisamment; nous nous coulâmes ensuite sans être apperçus, le long de la corde, & en moins d'une demi-heure, nous eûmes traversé

le fossé, quoiqu'il fût très-large & très-profond. Nous fîmes cette nuit-là environ seize milles, & lorsque le jour parut nous nous cachâmes dans des buissons.

» La seconde nuit nous crûmes devoir diriger notre route au sud-est; mais sur les trois heures après midi, des voyageurs qui traversoient la campagne nous découvrirent de loin; ce qui nous obligea à doubler le pas, quoique personne ne se mît en devoir de nous inquiéter. Nous voyageâmes ainsi jusques vers minuit, & nous restâmes couchés jusqu'au point du jour J'avois la fievre, & j'étois extrêmement foible faute de nourriture. Ce jour-là, qui étoit le troisième, nous résolûmes de voyager jusqu'à midi, & de piller la première maison que nous rencontrerions. La Providence nous fut plus favorable que nous n'eussions osé l'espérer; car sur les dix heures, nous rencontrâmes un coulis, ou laboureur Maratte, qui offrit de nous montrer la route de Karikal, ville du royaume de Tanjaour, sur la côte de Coromandel, cédée en 1738 à la Compagnie françoise des Indes. Après avoir remercié Dieu de cette bonne rencontre, nous acceptâmes son offre.

» Nous y arrivâmes vers midi : on nous y accueillit avec beaucoup d'humanité. La fievre ne m'avoit point encore quitté. Le lendemain matin, le

gouverneur fit donner avis de notre arrivée à l'amiral Boscawen, qui le pria de nous fournir l'argent dont nous aurions besoin. Quinze jours de repos nous rétablirent entièrement. Nous nous rendîmes ensuite à Trinquebar, qui est une place Danoise; nous y restâmes trois jours, & nous nous embarquâmes pour le fort Saint-David, où j'arrivai le 23 de Juin, avec mes deux contre-maîtres. Le déserteur nous avoit quittés à Karikal. Je fus rendre aussi-tôt mes devoirs à l'amiral.



PRÉCIS HISTORIQUE

SUR les MARATTES, Peuple de l'Inde.

L'*INDOSTAN* ou l'*INDE* proprement dite, eſt peuplé d'un grand nombre de nations, dont une partie eſt indépendante, & l'autre eſt reſtée ſoumiſe au Mogol, dont l'empire s'étend plus particulièrement ſur les provinces ſituées entre le Gange & l'Indus. Quelques princes ſur les côtes ſont ſes tributaires; mais les autres n'obéiſſent à ſes loix qu'autant qu'il leur plaît. Les comptoirs François, Anglois, Hollandois & Danois ſont ſous ſa protection, bien plus que ſous ſa dépendance.

Juſqu'à préſent on n'a pu avoir de deſcription géographique bien exacte des différentes parties de cette contrée (*). L'intérieur a toujours été peu

(*) Depuis que ce Précis eſt compoſé, on a appris qu'il s'imprime à Berlin une Deſcription géographique & hiſtorique de l'Inde, rédigée en françois, par M. Jean BERNOUILLI, ſur les Mémoires du Père TLEFFENTHALER, de MM. ANQUETIL DU PERRON & RENNEL. Cet Ou-

fréquenté par les Européens, & les pays maritimes éprouvent si souvent des guerres & des révolutions, qu'ils changent continuellement de maîtres.

Les *MARATTES* forment une de ces nations établies dans l'Indostan. Ce peuple belliqueux, & en même tems le plus formidable de toute la Péninsule, a pris trop de part dans les troubles qui ont agité cette malheureuse contrée depuis près d'un siecle, pour ne pas desirer de le connoître, autant qu'il est possible. Nous recueillerons pour ce sujet les remarques & observations qui les concernent. Elles se trouvent éparses dans presque tous les historiens modernes de l'Inde (*).

vrage important formera cinq volumes *in*-4°. dont le dernier n'a pas encore paru ; ceux qui ont été publiés contiennent un très-grand nombre de cartes très-exactes & de figures.

(*) Voyez la Relation du Voyage aux Indes orientales, par GROZE, 1758, *in*-12.

Les Mémoires du colonel LAWRENCE, contenant l'histoire de la guerre dans l'Inde, 1766, *in*-12, premier volume.

L'Ouvrage intitulé : Evénemens historiques & intéressans, relatifs aux provinces de Bengale & à l'empire de l'Indostan, par M. HOLVELL, 1768, *in*-8°.

L'Histoire générale de l'Asie, de l'Afrique & de l'A-

Le pays habité par les Marattes est rempli de montagnes, & s'étend au travers de la péninsule de l'Inde, depuis la Baie de Bengale jusqu'au golfe de Cambaye.

Ces peuples devenus si célebres depuis le milieu du dernier siecle, occupoient, autant que l'obscurité de leur origine & de leur histoire permet de le conjecturer, plusieurs provinces de l'Indostan, d'où ils furent chassés par les Mogols; alors ils se refugièrent dans les montagnes qui se prolongent depuis Surate jusqu'à la hauteur de Goa, & y formèrent plusieurs petits états indépendans les uns des autres, sous des chefs appelés rajas.

Depuis ce tems, jusqu'au fameux *Sévagi*, l'un de ces rajas, les Marattes, assez semblables aux Flibustiers, n'avoient point d'établissemens fixes, ni d'autre profession que la guerre: ils s'étoient contentés de dévaster l'Instostan par de très-fréquentes excursions, jusqu'à ce que ce brave & inquiet aventurier fit l'essai de leurs forces, en attaquant des corps d'armées Mogoles & plusieurs

---

mérique, par M. l'abbé ROUBEAU, 1770, *in*-12, volumes 5 & 6.

L'Histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes, édition de 1773, *in*-12, deuxième vol., &c. &c.

villes importantes; il pilla même deux fois la ville de Surate. On dit qu'il étoit si certain de la négligence du gouvernement de Déhly, qu'il osa annoncer son arrivée à un jour marqué; il s'y présenta en effet, & mit au pillage cette ville alors la plus riche & la plus commerçante de l'Inde. Sévagi n'éprouva aucun obstacle, si ce n'est de la part des officiers des comptoirs François, Anglois & Hollandois, qui en imposèrent à ses troupes par des préparatifs de défense & par leur fermeté; ils furent les seuls des habitans qui échappèrent à la malheureuse destinée de cette ville. *Lestra*, fameux voyageur François, assure que lors du pillage fait en 1670 par l'armée de Sévagi, la factorie Françoise fut la seule exceptée, & que les Marattes enlevèrent plus de quarante millions de Surate. Leur butin auroit été plus considérable, s'ils avoient pu emporter d'emblée le château où l'on avoit sauvé les marchandises les plus précieuses.

Sévagi acquit par cet exploit, & par quelques autres entreprises heureuses, la plus grande réputation dans l'Inde. Il prit le titre marraja ou archraja, & parvint à s'attacher & à discipliner ceux des Marattes qu'il avoit rassemblés dans les montagnes du Dékan. Pendant plus de trente ans, cet Indien heureux & habile, sans donner trop de jalousie aux autres rajas, tint en échec la puissance

du célebre *Aureng-Zeb*; aussi prompt que l'éclair, il parcouroit les provinces Mogoles, combattant, pillant, ou se retirant à propos (*). L'empereur Mogol, désespéré de ne pouvoir détruire des troupes qui se reproduisoient à chaque instant, attaquoient ou fuyoient comme des oiseaux de proie, fit avec les Marattes un traité, qui auroit été honteux si la nécessité plus forte que les préjugés ne l'eût dicté; il leur céda à perpétuité le droit de *Chout* ou *Tschout*, c'est-à-dire, le quart des revenus du Dékan, état formé de toutes les conquêtes qu'il avoit faites dans la Péninsule. Cette espece de tribut fut réguliérement payé pendant tout le tems que régna Aureng-Zeb; mais après sa mort, on le donna ou on le refusa, suivant qu'on étoit ou n'étoit point en force.

Les successeurs de Sévagi observèrent son systême de politique, & combattirent avec la même activité. Le soin de lever le Chout, attira souvent les Marattes en corps d'armées, dans les lieux les

---

(*) Les Lecteurs qui desireront plus de détails sur les exploits & la politique de *Sévagi*, peuvent consulter le troisième vol. de l'Histoire de l'Asie, &c. page 450 & suivantes, par l'abbé ROUBEAU; quoiqu'ils soient épars dans une histoire générale, ils le font connoître suffisamment.

plus éloignés de leurs montagnes. La molleſſe du gouvernement Mogol & la décadence entière des deſcendans d'Aureng-Zeb augmenta leur audace. Ces aventuriers mirent ſur pied des armées bien plus nombreuſes, pénétrèrent juſqu'à Déhly, déposèrent des empereurs & étendirent leurs frontières. Enfin ils ſont devenus nation, ſans néanmoins quitter l'eſprit de rapine qui les avoit raſſemblés, & ſans ſe défaire de l'inquiétude naturelle qui les agite ſans ceſſe. Cependant, ſi l'on s'en rapporte au colonel Lawrence, depuis quelques années, pluſieurs de leurs généraux ſe ſont fixés dans les pays éloignés qu'ils ont conquis, & ſemblent vouloir renoncer à la vie tumultueuſe qu'ils avoient menée juſqu'alors, pour en embraſſer une plus tranquille & plus policée.

Plus propres à une excurſion qu'à faire une guerre réglée, les troupes Marattes n'étoient autrefois compoſées que de cavalerie. Lorſque ces aventuriers ſe mettoient en campagne, on les voyoit ſortir en foule de leurs rochers, ſur des chevaux ſemblables à ceux d'Ecoſſe, petits, mais robuſtes, faits à la fatigue, le pied sûr dans les chemins les plus rabotteux, accoutumés à ſe nourrir des pâturages qu'ils rencontroient, ou de bled en herbe, n'ayant qu'un bridon & un panneau au lieu de ſelle. L'habillement de ces Marattes répondoit à l'accoûtre-

ment de leurs chevaux : une eſpece de turban autour de la tête, une ceinture ou pagne ſur les reins, & un mauvais manteau ſervant auſſi de couverture la nuit; voilà encore aujourd'hui toute la garde-robe des ſoldats Marattes. A peine diſtingue-t-on à l'habillement leurs officiers, & la tente du général n'eſt pas ſi ſomptueuſe que celle du dernier officier des troupes Mogoles.

Les armes ordinaires des Marattes ſont la fronde, les fleches, la javeline & le mouſquet; ils font cependant peu d'uſage de cette dernière, ſi ce n'eſt pour attirer l'ennemi ſur leurs corps d'armées. Dans l'action, ils ſe ſervent, préférablement à toute autre, de l'arme blanche : auſſi la manient-ils avec beaucoup d'adreſſe. Tous les officiers François & Anglois aſſurent que leurs ſabres ſont d'une trempe parfaite, & ſi ſupérieure qu'il y a peu de troupes qui leur échappent lorſqu'elles ſont une fois rompues.

Dans ſes expéditions, la cavalerie Maratte n'eſt ſuivie ni de chariots ni de vivres : chaque ſoldat porte avec lui ſa proviſion, qui conſiſte en un petit ſac de riz & une bouteille de cuir remplie d'eau : auſſi eſt-ce la cavalerie de l'Inde qui ſoutienne le mieux la fatigue d'une campagne, & avec le moins de ſubſiſtances, celle qui ſait harceler plus vivement l'ennemi & lui couper les vivres; enfin

celle qui, par les mouvemens d'une extrême rapidité, détruit le plus sûrement une armée battue & en déroute.

Tous les Marattes sont également formés aux armes & à l'agriculture, & ils n'en sont pas plus mauvais soldats. Cependant ils sont obligés de combiner l'entrée & la fin de la campagne, sur le tems des semailles & des récoltes ; ce qui retarde ou abrege souvent leurs opérations.

Quoique les Marattes ne comptent guère que sur la force de leurs armées, cependant ils savent employer à propos les stratagêmes & les ruses de la politique. Si les circonstances ne sont point favorables, ils se tiennent tranquilles ; s'ils sont repoussés dans l'attaque, ils cedent & font retraite en bon ordre. Ennemis formidables comme alliés dangereux, ils ruinent l'ennemi par les ravages qu'ils commettent dans son pays, & leurs amis par les sommes exorbitantes qu'ils en exigent pour leur bon service. On ne peut pas même compter sur leur fidélité. Souvent, à la veille d'une action, l'armée des Marattes change de parti pour des offres plus avantageuses. Très-souvent aussi, lorsqu'ils restent attachés au prince qui les soudoie, au lieu de mériter la paie qu'il leur donne, en poursuivant & en taillant en pieces les troupes vaincues & dispersées, ils volent à son camp, chargent

leurs chevaux de tout ce qu'ils trouvent à leur bienséance, & s'en retournent chez eux à pied, avec le butin qu'ils ont fait.

Depuis la guerre de 1730, entre les deux Compagnies Françoise & Angloise, les Marattes ont attiré beaucoup de déserteurs Européens, qui leur ont donné quelque connoissance du génie. Une paie, plus forte qu'aux naturels du pays, est l'appât dont ils se sont servi pour les gagner. Mais si ces transfuges veulent se retirer après avoir amassé quelques sommes, on ne le leur permet pas; ils n'ont point d'autre ressource que la fuite, au hazard de leur vie ou de donner tout ce qu'ils possedent. Les Marattes, imitateurs comme tous les autres Indiens en général, eurent bientôt appris de ces déserteurs à fondre des canons, à faire de la poudre, à dresser des batteries. Avec ces connoissances, ils sont parvenus, il y a quelques années, à prendre par un siege régulier la ville de Bassaïm, place forte située sur le Continent à quelques milles de Bombay. Les Portugais, à qui appartenoit cette ville, l'ont défendue avec courage & long-tems, mais les Marattes ne se sont point rebutés; ils ont employé la bombe, la sappe & la mine, & l'ont forcée de se rendre.

Quelque supérieurs en nombre que les Marattes aient toujours été, les nations Européennes leur disputoient

putoient autrefois le terrein, par les connoiſſances du génie & de l'art de la guerre, & les intimidoient par l'artillerie; mais aujourd'hui, familiariſés avec la poudre, & au fait de la conduite des ſieges, on n'a plus tant d'avantages ſur eux. Déja même ils ont réformé leur artillerie, qui étoit lourde & mal montée, & lui ont ſubſtitué en partie des pieces de campagne qui les ſuivent dans leurs expéditions. Ils ont auſſi commencé dans ces derniers tems à former une infanterie de douze bataillons de Cypayes, tous armés, vêtus d'uniformes & diſciplinés comme les troupes Européennes. Ils n'ont point tardé à tirer parti de cette amélioration de leur état militaire, en s'emparant encore, ſur les Portugais, de l'île de Salſette, qui couvre Bombay & n'en eſt ſéparée que par un canal étroit. A la moindre difficulté entr'eux & les Anglois, ils menacent cet important établiſſement, qui eſt à leur bienſéance & pour ainſi dire dans leurs mains. » Il eſt certain, ajoute Groſe, que cette place ne » pourra jamais être conſervée par les Anglois, » quand les Marattes auront décidément réſolu d'en » faire la conquête ».

Non-contens de ſe rapprocher des François & des Anglois dans l'art de la guerre de terre, les Marattes les imitent auſſi dans celle de mer; depuis quelques années, ils ont monté une marine

formidable. Dans la guerre que les Portugais & les Anglois ont soutenue contre le fameux Maratte *Angria*, ils leur ont donné des preuves qu'ils sont aussi hardis marins & pirates, que cavaliers redoutables dans leurs expéditions sur le continent.

Les Marattes sont idolâtres & extrêmement attachés à la religion de Brama. Ils croient au dogme de la transmigration des ames : aussi s'abstiennent-ils de rien manger de ce qui a pu avoir vie, & d'écraser le plus vil insect. Cependant, par une contradiction étrange, ce peuple guerrier & pillard détruit son semblable ; mais il se croit dispensé de l'observance du précepte à cet égard, sur la foi de ses prêtres, par le sacrifice d'un buffle. Cet acte religieux & expiatoire, dont ils ont soin de s'acquitter à l'ouverture de la campagne, est accompagné de plusieurs cérémonies mystérieuses & fanatiques. Les personnes les plus distinguées & les grands de la nation ont conservé l'usage barbare de brûler les femmes à la mort du mari. Presque tous les Marattes sont fort adonnés à l'astrologie judiciaire.

Les Marattes ont le teint de toutes les nuances du noir jusqu'au brun-clair, la taille médiocre & bien proportionnée. Les traits de leur visage sont

réguliers, & même délicats chez la plupart. Ils se font tous raser la tête, à la réserve d'une touffe de cheveux qui est attachée & qui pend dans le milieu sur le derrière. Pour se distinguer encore plus des Mogols, ils portent deux boucles de cheveux sur l'oreille.

Dans le printems de l'âge, les femmes Marattes sont assez belles; mais aussitôt qu'il est passé, elles ne tardent pas à se faner. Il est rare d'en voir qui conservent les graces de la taille & la fraîcheur de la peau, jusqu'à trente ans; elles cessent aussi d'être mères à cet âge. On leur doit encore l'éloge d'une fidélité inviolable envers leurs maris. Les hommes, de leur côté, ne sont point attaqués de cette jalousie qui regne dans presque tout l'Orient. En général, le Maratte tient beaucoup à ses usages, accueille le voyageur avec humanité, & se contente de peu pour la nourriture & l'habillement; mais il est vif, inquiet & actif comme tous les montagnards de l'Indostan. On peut dire que, sous ce dernier point-de-vue, les Marattes forment un contraste parfait avec les Indiens du plat-pays, qui sont presque tous indolens, lâches & pusillanimes.

Les Marattes ont des richesses immenses; ils ne les doivent ni au commerce, ni aux manufactures qui sont en très-petit nombre chez eux; mais au

butin qu'ils enlevent à la pointe de l'épée dans leurs excursions. Bien loin de diminuer, leurs trésors augmentent tous les jours, par les tributs qu'ils exigent des nababs voisins. Quoique puissans, ces princes les paient avec exactitude, pour ne point s'attirer sur les bras des ennemis si redoutables.

Presque tous les Historiens reprochent aux Marattes d'être avides, pillards, vindicatifs & de mauvaise foi; mais on les accuseroit à tort de dissimulation. Quoiqu'à la vérité on ne puisse pas trop compter sur leur parole, cependant ils n'affectent point les dehors de la sincérité & de la bonne-foi; ils ne prétendent point être regardés autres qu'ils ne sont réellement; ils seroient même les premiers à se moquer de ceux qui se fieroient à eux. On ne peut non-plus taxer ce peuple de cruauté & d'être sanguinaire. S'il arrive aux Marattes de tuer, c'est qu'on leur oppose la force & qu'ils ne peuvent voler qu'en répandant le sang; ils ne font point aussi de prisonniers, à moins qu'ils n'en espèrent de fortes rançons. Dans leurs excursions, bien différens des hordes de Tartares & d'Arabes, ils n'emmenent personne en esclavage. Ces procédés humains les rendent moins redoutables à leurs voisins; aussi, les laboureurs & le peuple de la campagne, qui ne possedent dans leurs huttes

que des instrumens d'agriculture & quelques vases de terre, ne s'effraient point de leur approche. Lors même qu'ils pillent des villes, à moins qu'ils n'aient quelques motifs particuliers de ressentiment, ils sont modérés dans la capitulation. A la prise de Surate, ils respectèrent la vie des habitans qui ne firent point de résistance; ils ne mirent point le feu à aucune maison, & il s'en fallut de beaucoup qu'ils exigeassent toute la rançon qu'ils auroient pu tirer à la rigueur.

Une de leurs maximes, qu'ils expriment ainsi dans leur langue, & qui les peint au naturel, c'est, qu'*il ne faut point arracher la barbe par la racine, il suffit de la raser, pour qu'elle puisse recroître pour une autre occasion.* Cependant, si on en croit Grose, un des voyageurs modernes qui a recueilli le plus de particularités sur les Marattes, ils commencent à adopter des principes plus conformes aux loix de la société. M. *Anquetil*, qui a fait quelque séjour parmi ce peuple qu'on ne considère que comme guerrier, donne en peu de mots une idée avantageuse de leurs mœurs & de leur caractère national: » Lorsque je me trouvai, dit-il, » au milieu des Marattes, il me sembloit être dans » le pays de la nature. Je vis un peuple gai, fort » & plein de santé; l'hospitalité est sa vertu domi-

» nante. Je croyois converser avec les hommes
» du premier âge ».

Sattarah est la capita'e du pays des Marattes; cependant *Poohna* située à cent milles de Bombay, est-sud-est, a été long-tems la résidence du souverain, & de ses officiers civils & militaires.

Depuis quelques années, le marraja tient sa cour, ou plutôt son quartier général, au fort de *Rari*, situé dans les montagnes du Dékan. Des déserteurs Européens qui y ont été, assurent que cette place est la plus forte de l'Univers; située sur la cîme d'un rocher très-élevé, elle est encore environnée de plusieurs autres qu'elle commande; un seul sentier très-étroit y conduit. Outre cette défense naturelle, son enceinte est encore assez considérable pour fournir des grains en suffisance à la garnison.

Le gouvernement des Marattes étant militaire, & ces peuples étant presque toujours en action ou en guerre hors de chez eux, l'on ne doit pas être étonné qu'on n'ait point, ou très-peu de connoissances géographiques des contrées soumises à leur domination.

N. B. Ce Précis avoit été composé avant la fin de la dernière guerre de l'Inde, & peut servir

d'introduction aux Ouvrages historiques qui ont paru depuis peu sur les événemens de cette guerre. On retrouvera dans ces nouveaux Ouvrages ce qui peut manquer ici sur l'état actuel des Marattes. *Voyez* les deux Vies d'*Hyder-Aly*, format *in*-12. L'Histoire de la dernière guerre, en un vol. *in*-4°., imprimée chez *Brocas*. Il existe aussi une brochure *in*-8°. sur l'Histoire des Marattes, écrite en anglois; mais l'auteur du Précis ci-dessus, ne sachant pas l'anglois, n'a pu en profiter.





N°. 7.

RELATION

DU Naufrage & Incendie du Vaisseau François LE PRINCE, de la Compagnie des Indes, allant du Port de l'Orient à Pondichéry, en 1752 (*).

LE vaisseau *LE PRINCE*, de la Compagnie Françoise des Indes, commandé par M. *Morin*, & destiné pour Pondichéry, appareilla le 19 Février 1752, de la rade du port de l'Orient, pour se rendre au lieu de sa destination. A peine eut-il doublé l'île de Saint-Michel, que, par les changemens des

(*) Cette Relation, publiée par M. DE LA FOND, l'un des lieutenans du vaisseau *le Prince*, a été imprimée à Nantes, & insérée dans la plupart des papiers publics, en 1753.

vents, il ſe trouva dans l'impoſſibilité de doubler le banc du Turc. Les efforts les plus extraordinaires, ſoutenus des plus grandes précautions, ne l'empêchèrent pas de toucher ſur ce banc de l'avant à l'arrière. La bouche des canons étoit plongée dans l'eau. Nous annonçâmes notre malheur par des ſignaux de détreſſe. M. de Godeheu, commandant du port de l'Orient, ſe tranſporta à bord pour animer l'équipage par ſa préſence & par ſes ordres; on mît en ſûrete dans de petits bâtimens, toutes les caiſſes & les marchandiſes les plus précieuſes, on ſoulagea le côté de bas-bord; les travaux les plus pénibles nous occupèrent toute la nuit. Enfin la marée du matin nous releva, & nous donna la liberté d'aller occuper un des poſtes de la rade du Port-Louis: nous ne dûmes la conſervation du vaiſſeau qu'à la ſageſſe des ordres de M. de Godeheu, & des opérations faites en conſéquence. Nous avions des voies d'eau, qu'heureuſement nos pompes franchiſſoient. Dans ce poſte, nous déchargeâmes le vaiſſeau de la moitié de ſa cargaiſon, & huit jours après nous rentrâmes dans le port de l'Orient, où on le déchargea entièrement. On le caréna encore, & on lui donna un nouveau doublage. Tant de précautions promettoient un heureux voyage, ce malheur même nous prou-

voit la bonté du vaisseau, que le feu seul sembloit pouvoir détruire.

Le 10 Juin 1752, un vent favorable nous éloigna du port; mais après une heureuse navigation, nous éprouvâmes un malheur, tel que les expressions les plus exagérées n'en donneroient qu'une idée très-foible. Je me bornerai donc dans cette Relation à un détail succint, n'étant pas possible que j'en rappelle toutes les circonstances.

Le 26 Juillet 1752, à huit degrés trente minutes de latitude méridionale, & trois cens-cinquante-cinq de longitude, le vent soufflant du sud-ouest, le cap au sud-est, l'amure à stribord, dans le moment qu'on observoit le point du midi, à l'entrée d'un quart que je devois commander, un homme annonça que la fumée sortoit imperceptiblement du grand panneau de la grande écoutille, par-dessous le prélat.

A cette nouvelle, le premier lieutenant, chargé des clefs de la cale, en fit ouvrir toutes les écoutilles, pour découvrir la cause d'un accident dont les plus légers soupçons font toujours trembler les plus intrépides. Le capitaine qui étoit à table dans la grande chambre, se présenta sur le gaillard, donna ses ordres pour étouffer le feu; je les avois déja prévenus, en faisant jetter à la mer quelques voiles

& prélats pour en couvrir les écoutilles, & par ce moyen empêcher l'air de pénétrer dans la cale; j'avois même proposé, pour plus grande sûreté, de faire entrer l'eau dans l'entre-pont à la hauteur d'un pied. Mais déja l'air, qui avoit un libre passage par l'ouverture des écoutilles, occasionna une très-épaisse fumée qui sortit avec abondance, & le feu s'anima de plus en plus.

Le capitaine fit armer soixante à quatre-vingt soldats, pour contenir l'équipage & éviter la confusion dans un péril si pressant. M. *de la Touche* le seconda avec sa fermeté & sa prudence ordinaire.

Ce héros des Indes méritoit une meilleure occasion; il destinoit ses soldats à d'autres opérations plus favorables à l'Etat. Tout le monde étoit occupé à jetter de l'eau; on fit usage des seaux & de toutes les pompes, dont on dirigea les manches dans la cale; l'eau même des jarres fut répandue. Cependant la rapidité de l'incendie rendoit toutes ces précautions inutiles, & augmentoit la consternation.

Le capitaine avoit déja fait mettre à la mer la Yole, uniquement parce qu'elle embarrassoit; quatre hommes, dont le bosseman étoit du nombre, s'en emparèrent. Ils n'avoient pas d'avirons, ils hélèrent pour en avoir, & trois matelots se jettant à

la mer, conduisirent des avirons à bord de ce petit canot. On vouloit faire revenir ces heureux fugitifs ; ils crièrent qu'ils n'avoient pas de gouvernail, qu'il falloit donc leur jetter une amarre ; mais appercevant que le progrès de l'incendie ne leur laissoit d'autre ressource que l'éloignement, ils nagèrent pour s'en éloigner, & le vaisseau qui avoit un peu d'air les dépassa.

On travailloit encore à bord ; l'impossibilité de se sauver sembloit augmenter le courage. Le maître ne craignit pas de descendre dans la cale, mais la trop grande chaleur le força de remonter ; il auroit même été brûlé, si l'on n'eût jetté sur lui une grande quantité d'eau. Incontinent après, on vit sortir les flammes avec impétuosité du grand panneau. Le capitaine ordonna de mettre les bateaux à la mer ; mais la crainte avoit tellement épuisé les forces des plus intrépides, qu'ils ne pésoient que très-foiblement sur les palans. Le canot étoit cependant à une certaine élévation, on alloit l'élancer à la mer ; mais pour comble de malheur, le feu dont l'activité redoubloit à chaque moment, monta le long du grand mât avec tant de rapidité & de violence, qu'il brûla les garans des palans & caillornes ; le canot tombant alors sur les canons de stribord, se renversa sur le côté, & on perdit tout espoir de le relever.

Nous vîmes alors que nous ne devions plus mettre nos espérances dans les bras des hommes, mais dans la miséricorde de Dieu. L'accablement s'empara des esprits, la consternation devint générale, on n'entendit plus que des gémissemens; les animaux mêmes poussoient des cris effroyables. Tout le monde commença alors à élever son cœur & ses mains vers le Ciel, & dans la certitude d'une mort prochaine, chacun n'étoit plus occupé que de l'affreuse alternative entre les deux élémens prêts à nous dévorer.

L'aumônier, qui étoit sur le gaillard de l'arrière, donna l'absolution générale, & passa dans la galerie pour en accorder le bienfait aux malheureux qui s'étoient déja précipités dans les flots. Quel horrible spectacle! Chacun n'est occupé qu'à jetter à la mer tout ce qui peut lui promettre un instant de vie, cages, vergues, éparres, tout ce qui se présente sous la main égarée par le désespoir, est saisi, arraché. La confusion étoit extrême; les uns sembloient aller au-devant de la mort, en se jettant dans la mer; les autres gagnoient à la nage les débris anticipés de notre vaisseau; les haubans, les vergues, les cordes le long du bord, tout étoit rempli de malheureux qui y étoient suspendus, & comme hésitans entre deux extrémités également terribles & présentes.

Toujours incertain du ſort que la Providence me deſtinoit, je vis un père arracher des flammes ſon fils, l'embraſſer, le jetter à la mer, le ſuivre, le ſaiſir & mourir avec lui. J'avois fait mettre la barre à ſtribord, le vaiſſeau arriva, & cette manœuvre nous conſerva quelque tems de ce côté, pendant que l'incendie ravageoit le côté de basbord, de l'avant à l'arrière.

J'avois été ſi occupé juſqu'alors, que je ne penſois encore qu'à la conſervation du vaiſſeau : les horreurs d'un double genre de mort ſe préſentèrent à moi dans ce moment ; mais le Ciel voulut bien me conſerver toute ma fermeté. Je jette les yeux de tous côtés, je me vois ſeul ſur le pont. J'entre dans la chambre du conſeil, je rencontre M. de la Touche, qui voyoit la mort avec cet héroïſme, qui le fit triompher dans les Indes : » Adieu mon frère & mon ami, me dit-il en » m'embraſſant...... Hé! où allez-vous? lui répon» dis-je...... Je vais, dit-il conſoler mon ami » Morin »...... Il parloit du capitaine qui étoit accablé de douleur, & pénétré du triſte ſort de ſes couſines qui étoient paſſagères ſur le navire, & qu'il avoit déja fait deſcendre dans la mer ſur des cages à poules, après leur avoir fait promptement arracher leurs habits; des matelots les ſoutenoient d'un bras en nageant de l'autre.

Les vergues & les mâts étoient chargés d'hommes qui luttoient contre les flots autour du vaisseau, & dont plusieurs étoient emportés à chaque moment par les boulets, que la flamme faisoit sortir des canons; troisième genre de mort qui augmentoit encore l'horreur dont nous étions environnés. Le cœur serré d'angoisses, je détourne mes regards de la mer. Un instant après, j'entre dans la galerie du côté de stribord, je vois la flamme sortir avec un bruit épouvantable par les fenêtres de la grande chambre & de celle du conseil. Le feu m'approchoit & alloit me dévorer, ma présence étoit alors entièrement inutile pour la conservation du vaisseau & le soulagement de mes frères.

Dans cette fâcheuse situation, je crus devoir prolonger les dernières heures de ma vie, pour les donner à Dieu. Je me décharge de mes habits, je veux me laisser rouler le long d'une vergue dont un bout touchoit la mer; mais elle étoit si chargée de malheureux que la crainte d'une noyer y retenoit encore, que je roulai par-dessus eux, & je tombai dans la mer, en me recommandant à la miséricorde du Ciel. Un soldat vigoureux, qui se noyoit, me saisit dans cette extrémité; je fais les derniers efforts pour m'en débarrasser, mais inutilement. Je me laisse couler au-dessous de l'eau, il ne me quitte pas pour cela; je replonge une

ſeconde fois, mais il me tient toujours ferme; il ne peut pas même penſer que ma mort hâte la ſienne, plutôt que de lui être utile. Enfin, après un tems conſidérable de combat, ſes forces étant épuiſées par la quantité d'eau qu'il avaloit, & voyant que je me replongeois pour la troiſième fois, il crut que j'allois l'entraîner au fond de la mer, il me laiſſa la liberté; pour ne plus lui donner priſe, je m'élevai au-deſſus de l'eau à quelque diſtance de lui.

Cette première aventure m'inſpita plus de précautions dans ma route; j'évitois même les cadavres, le nombre en étoit déja ſi grand, que pour me donner libre paſſage j'étois obligé de les éloigner d'une main en me ſoutenant de l'autre; je croyois toujours rencontrer un homme qui vouloit me ſaiſir, & pour toute conſolation périr avec moi. Mes forces commençant à diminuer ne m'annonçoient que trop que j'avois beſoin d'une ſtation: je rencontre dans ma route un pomme de pavillon; pour m'en aſſurer, je paſſe un bras dans l'anneau de corde, & je nage de mon mieux; j'apperçois une vergue de bonnette; je m'en approche & en ſaiſis une des extrémités. Je vois à l'autre bout un jeune-homme qui ne pouvoit preſque plus ſe ſoutenir; j'abandonne promptement ce foible ſecours qui m'annonçoit une mort certaine.

La

La vergue de civadière s'offrit à mes yeux, elle étoit toute chargée de monde, & je n'osai y prendre une place sans en demander la permission, que ces infortunés m'accordèrent volontiers. Les uns étoient tous nuds, & les autres en chemise; ils avoient encore la bonté de plaindre mon sort, & leur malheur mettoit ma sensibilité à la plus dure épreuve. » Que nous vous plaignons, mon » officier, me dirent-ils...... J'ai bien plus sujet » de vous plaindre, mes frères, leur dis-je, ma » vie étant bien avancée, & vous ne faisiez que » commencer la vôtre ». C'étoit presque tous jeunes soldats.

M. Morin & M. de la Touche, si dignes l'un & l'autre d'un meilleur sort, ne quittèrent point le vaisseau, & sans doute ils furent ensevelis sous ses ruines. De quelque côté que je tournasse les yeux, ils n'étoient frappés que des spectacles les plus affreux. Le grand mât, brûlé par le pied & tombant à la mer, donna par sa chûte la mort aux uns, & aux autres une foible ressource; je vis ce mât chargé de monde abandonné au gré des flots; dans le moment j'apperçus deux matelots sur une cage à poules, je leur criai: » Mes enfans, les por» tières à la main, nagez jusqu'à moi ». Ces portières sont des planches de sapin. Ils m'approchèrent, accompagnés de quelques autres; je saisis cette

cage, & tous, une portière à la main, qui nous servoit d'aviron, nous nageâmes sur la vergue, & nous allâmes nous joindre à ceux qui s'étoient emparés du grand mât.

Tant de changemens de situations, ne m'offroient que de nouveaux spectacles d'horreur ; j'y rencontrai heureusement l'aumônier, qui me donna l'absolution : nous étions près de quatre-vingt hommes, tous menacés d'être emportés par les boulets que la flamme chassoit des canons. Je vis aussi sur le mât deux jeunes demoiselles dont la piété m'édifia ; il y avoit six femmes sur le vaisseau, les quatre autres étoient déja apparemment noyées ou brûlées. Notre cher aumônier, dans cette affreuse situation, touchoit les cœurs les plus insensibles, par ses discours & ses exemples de patience & de résignation. l'ayant vu tourner sur le mât & tomber dans la mer, comme j'étois derrière lui, je le relevai. » Laissez-moi aller, me dit-il, je suis rempli » d'eau, & je ne ferois que prolonger mes souf- » frances...... Non, mon frère, lui dis-je, nous » mourrons ensemble, quand les forces m'aban- » donneront ». Dans cette sainte compagnie, j'étois si résigné à la mort, que j'en attendois le moment ; j'y restai trois heures, & je vis une des deux demoiselles tomber de lassitude & se noyer;



Cet heureux Canot fut l'Arche qui sauva les dix personnes qui échappèrent seules de près de trois cents.

C. P. Marillier inv. E. De Ghendt sculp.

elle étoit trop éloignée de moi pour que je pusse la soutenir.

Lorsque j'y pensois le moins, j'apperçus la yole assez proche de nous; il étoit alors cinq heures du soir. Je criai aux rameurs que j'étois leur lieutenant, & leur demandai la permission de partager avec eux notre infortune; ils m'accordèrent la liberté d'entrer dans leur canot, à la seule condition d'aller moi-même les joindre à la nage; il étoit de leur intérêt d'avoir un conducteur pour découvrir la terre, & par cette raison, ma compagnie leur étoit trop nécessaire pour me refuser cette grace. La condition qu'ils m'imposoient étoit cependant raisonnable; ils firent prudemment de ne pas approcher, chacun auroit voulu entrer dans ce frêle bâtiment; le canot auroit été submergé, & nous aurions tous été ensevelis dans les eaux. Je rassemblai donc toutes mes forces, & je fus assez heureux pour y parvenir à la nage. Peu après j'apperçus le pilote & le maître, que je venois de laisser sur le grand mât, tous deux suivre mon exemple; ils vinrent à la nage vers la yole, & nous les reçûmes. Cet heureux canot fut l'arche qui sauva les dix personnes qui échappèrent seules de près de trois cens.

Cependant les flammes dévoroient toujours notre

vaisseau, nous n'en étions éloignés que d'une demi-lieue; notre trop grande proximité pouvant nous être pernicieuse, nous nageâmes un peu au vent. Peu de tems après, le feu s'étant communiqué à nos poudres de cargaison, je ne saurois exprimer avec quel fracas notre malheureux navire sauta en l'air. Un nuage des plus épais nous déroba la lumière du soleil : dans cette affreuse obscurité, nous n'apperçûmes que de grosses pieces de bois en feu, lancées au milieu des airs, & dont la chûte menaçoit d'écraser nombre de malheureux qui luttoient encore contre les dernières atteintes de la mort. Nous n'étions pas nous-mêmes à l'abri des plus grandes frayeurs; un de ces débris pouvoit nous atteindre, & engloutir notre frêle nacelle. Mais le Ciel, en nous préservant de ce dernier malheur, nous offrit le plus triste spectacle. Le vaisseau avoit disparu, & ses débris dispersés dans une très-grande étendue, flottoient épars avec les infortunés dont leur chûte avoit terminé le désespoir avec la vie. Nous voyions des hommes, les uns entièrement étouffés, d'autres à-demi brûlés & déchirés, conservant encore assez de vie pour souffrir deux supplices à la fois.

Graces au Ciel, ma fermeté ne m'abandonna pas, je proposai d'aller vers ces débris, pour tâcher de trouver quelques vivres & autres choses

néceſſaires. Nous avions beſoin de tout, & nous étions expoſés à mourir de faim, mort plus lente & plus cruelle que celle de nos frères. Nous rencontrâmes pluſieurs barrils, où nous eſpérions trouver une reſſource contre ce beſoin preſſant ; mais nous vîmes avec douleur que c'étoit une partie de la poudre que l'on avoit jettée à la mer pendant l'incendie.

La nuit approchoit ; le Seigneur, qui vouloit notre conſervation, nous fit trouver une barrique d'eau-de-vie, environ quinze livres de lard ſalé, une piece d'écarlate, vingt aunes de toile à quatre fils, une douzaine de douves de barriques & quelques cordes. La nuit nous ſurprit, & nous ne pouvions pas perdre le tems à attendre le jour, ſans nous expoſer cent fois à périr parmi les débris dont nous n'avions pu encore nous dégager. Nous nous éloignâmes donc le plus promptement qu'il nous fut poſſible, pour nous occuper de l'armement de notre nouveau bâtiment. Chacun ſe mit à travailler avec diligence ; nous fîmes uſage de tout, nous enlevâmes le doublage intérieur de notre canot pour en avoir les planches & les cloux ; nous tirâmes de notre toile les fils dont nous avions beſoin ; heureuſement un matelot avoit deux aiguilles, de nos douves de barriques nous fîmes des fagues que nous doublâmes de toile ; notre écarlate

nous fournit une voile ; un aviron nous servoit de mât ; une gaffe de vergue ; une clef devint une poulie de drisse ; une planche un gouvernail, dont la fumelle fut faite d'une gaîne de couteau. Malgré l'obscurité, notre armement se trouva en peu de tems aussi parfait qu'il pouvoit l'être. Il ne s'agissoit plus que de diriger la route ; nous n'avions ni cartes ni instrumens, & nous étions à près de deux cens lieues de terre. Nous nous abandonnâmes à la miséricorde divine, dont nous implorâmes l'assistance par de ferventes prières.

Enfin nous élevâmes notre voile l'amure à basbord, & un vent favorable nous éloigna pour toujours de nos frères infortunés. Nous voguâmes dans cet état, huit jours & huit nuits sans appercevoir la terre, exposés tout nuds aux rayons brûlans du soleil & au froid piquant de la nuit. Le sixième jour, une petite pluie nous fit espérer un peu de soulagement à la soif qui nous dévoroit ; nous tâchions de recueillir avec la bouche & les mains le peu d'eau qui tomboit. Nous léchions notre voile d'écarlate ; mais cette étoffe déja imbibée d'eau de mer, en communiquoit l'amertume à la pluie qu'elle recevoit. D'un autre côté, si la pluie avoit été plus forte, elle auroit pu faire tomber le vent qui nous poussoit, & le calme nous auroit fait périr à la fin.

Pour fixer les incertitudes de notre route, nous consultions chaque jour le lever & le coucher du soleil & de la lune; la croix du sud nous annonçoit l'air de vent que nous devions prendre; un très-petit morceau de lard salé nous fournissoit un repas pour vingt-quatre heures; encore fûmes-nous obligés de l'abandonner au quatrième jour, parce qu'il nous occasionna un crachement de sang. Un coup d'eau-de-vie de tems en tems faisoit notre boisson, mais cette liqueur nous brûloit l'estomac sans l'humecter. Nous vîmes beaucoup de poissons volans, mais l'impossibilité de les tirer nous rendoit notre misère encore plus sensible; il falloit nécessairement se contenter de nos provisions. L'incertitude de notre sort, le défaut de nourriture, l'agitation de la mer; tout cela nous causoit une insomnie qui nous accabloit. La nature chez nous sembloit n'avoir plus de fonctions, une foible espérance animoit seule nos forces, & nous empêchoit encore d'envier le sort de nos frères.

Je passai la huitième nuit au gouvernail, j'en tins la barre pendant plus de dix heures, en demandant souvent qu'on me relevât, j'y succombois; mes malheureux compagnons étoient dans le même état d'épuisement, & le désespoir commençoit à s'emparer de nous. Enfin, presqu'anéantis de fatigues, de misères, de faim & de soif, les

premiers rayons du ſoleil nous firent découvrir la terre, le mercredi 3 Août 1752. Il faudroit avoir éprouvé nos malheurs, pour imaginer la révolution que la joie fit en nous. Nos forces ſe ranimèrent, nous prîmes nos meſures pour n'être pas emportés par les courans. A deux heures après midi nous abordâmes la côte du Bréſil, & nous entrâmes dans la Baie de Treſſon, par les ſix degrés de latitude & trois-cent quarante-huit de longitude ; une lieue plus loin, nous étions briſés à la Côte-de-Fer.

Notre premier ſoin, en mettant pied à terre, fut de remercier le Ciel de la faveur qu'il nous accordoit; nous nous précipitions ſur cette plage tant deſirée, & dans le tranſport de ſa joie, chacun de nous s'y rouloit ſur le ſable. Notre aſpect étoit horrible, nos figures ne conſervoient encore quelque choſe d'humain, que pour annoncer plus ſenſiblement nos malheurs. Les uns étoient tout nuds, les autres n'avoient que des chemiſes pourries & en lambeaux; j'avois pris une ceinture d'écarlate pour paroître à la tête de mes compagnons. Cependant, nous ne voyions pas encore le terme de toutes nos peines; délivrés, à la vérité, du plus grand de nos périls, celui d'une navigation incertaine, nous étions encore tourmentés par la faim & la ſoif, & dans la cruelle incertitude ſi nous trouverions cette côte habitée par des hom-

mes compatiſſans. Nous eûmes donc encore recours à l'aſſiſtance du Ciel, & nous ne tardâmes point à en recevoir la plus grande faveur.

Nous délibérions encore vers quel lieu nous dirigerions nos pas, lorſque cinquante Portugais, environ, dont la plupart étoient armés, vinrent au-devant de nous, & nous demandèrent le motif de notre deſcente. Le récit de nos malheurs, & des miſéricordes du Seigneur, fit toute notre réponſe; annonça nos beſoins, & réclama fortement les droits ſacrés de l'hoſpitalité. Leurs tréſors ne faiſoient pas l'objet de notre ambition, le ſimple néceſſaire nous ſuffiſoit. Ces habitans, ſenſibles à nos infortunes, bénirent l'auteur de notre conſervation, & ils s'empreſsèrent à nous conduire dans leurs habitations. Nous trouvâmes ſur notre chemin une rivière où tous mes compagnons coururent ſe jetter pour y appaiſer leur ſoif; ils ſe rouloient dans l'eau avec délices : en effet, ces bains furent par la ſuite un des remedes dont nous fîmes le plus fréquent & en même tems le plus ſalutaire uſage.

Le chef du lieu vint nous prendre, pour nous conduire dans ſa maiſon éloignée d'une demi-lieue de notre deſcente. Cet hôte charitable nous donna des chemiſes & des culottes de toile, nous fit préparer des poiſſons & de la farine de manioc; l'eau

des poissons nous servit de bouillon ; ces mets nous parurent délicieux. Après ce frugal repas, quoique le sommeil nous fût aussi nécessaire, nous nous disposâmes à rendre à Dieu des actions de graces solemnelles. Ayant appris qu'il y avoit une église dédiée à S. Michel, & éloignée d'une demi-lieue, nous nous y rendîmes en chantant les louanges du Seigneur, & nous lui offrîmes l'hommage de notre juste reconnoissance à laquelle nous étions si évidemment redevables de notre conservation. La difficulté des chemins nous avoit causé tant de fatigues, que nous fûmes obligés de nous reposer dans le bourg ; nos malheurs, suivis d'un spectacle si édifiant, attiroient tous les habitans autour de nous, chacun s'empressoit à nous apporter des rafraîchissemens, du sucre, de l'eau & des limons. Après quelques momens de repos, nous retournâmes chez notre père hospitalier, qui nous donna le soir un repas de poisson frais & de la farine de manioc. La nécessité où nous étions d'une nourriture plus fortifiante nous fit acheter un bœuf, que nous eûmes en échange contre vingt-cinq pots d'eau-de-vie.

Nous devions aller à Paraïbo, voyage de quinze lieues, qu'il falloit faire pieds nuds & sans espérance de trouver de bons vivres ; par précaution nous fîmes boucanner notre viande, à laquelle nous joi-

gnîmes une provision de farine de manioc. Après trois jours de repos, nous nous mîmes en route, sous la conduite de trois soldats que le capitaine mor ou major commandoit. Après avoir fait sept lieues, nous passâmes la nuit chez un homme qui eut la bonté de nous recevoir. Le lendemain au soir, un sergent suivi de vingt-neuf soldats vint nous trouver pour nous conduire & nous présenter au commandant de la forteresse; ce digne officier nous reçut gracieusement, nous donna un repas, & un canot pour nous rendre à Paraïbo. A minuit nous arrivâmes dans cette ville, un capitaine Portugais nous y attendoit pour nous présenter au gouverneur, dont la réception fut gracieuse; il nous fournit tous les soulagemens possibles pour la vie. Nous y prîmes trois jours de repos. Nous voulions arriver promptement à Fernambouc, pour profiter de l'occasion d'une flotte Portugaise qui devoit incessamment faire voile pour l'Europe; le gouverneur donna de l'argent à un caporal qui nous y conduisit. J'avois les pieds si déchirés qu'à peine pouvois-je me soutenir; on me fit donner un cheval.

Enfin, après quatre jours de marche, nous entrâmes dans la ville de Fernambouc. Mon premier soin fut d'aller avec mes gens me présenter à M. Joseph de Correa, général, qui eut la bonté de

me donner audience ; enſuite dom Franciſque Miguel, capitaine d'un vaiſſeau du roi, nous tranſporta dans ſon canot, pour nous procurer l'avantage de ſaluer le général de la flotte, dom Juan d'*Acoſta de Brito*. Je ne ſaurois exprimer toutes les politeſſes dont ce ſeigneur nous accabla ; rien n'échappoit au zele qu'il avoit de nous être utile. Me voyant nud, il me donna un habillement complet, & le lendemain ſon ſecond me préſenta au général de la terre, dont les bontés mériteront toujours toute ma reconnoiſſance. Il me fit l'honneur de m'admettre à ſa table, me fit faire auſſi un habit complet, & me donna une épée. Quatre jours après, il m'honora d'une viſite, & répandit ſes libéralités ſur mon équipage, à qui il fit préſent de dix pieces d'or, que je fis diſtribuer proportionnellement au rang de chacun.

Pendant cinquante jours que nous demeurâmes dans cette ville, dom Juan d'Acoſta de Brito ne ceſſa de me combler d'honnêtetés & de nouvelles faveurs. Il me donnoit ſa maiſon, ſa table, & me procuroit tous les divertiſſemens poſſibles ; ſa générosité s'étendoit ſur tous mes compagnons d'infortune ; il la porta juſqu'à les faire mettre en remplacement ſur les vaiſſeaux de ſa flotte, pour leur procurer des appointemens. Sa charité, toujours ingénieuſe, lui donnoit chaque jour des occaſions de

perpétuer ſon zele ; toute ſon ambition étoit de nous faire oublier nos malheurs. Il ne voulut jamais confier notre conſervation qu'à ſes ſoins & à ſa vigilance ; ſon vaiſſeau ſembloit n'être deſtiné que pour la ſûreté de ſon convoi & pour nos commodités. On eût dit enfin, que ſa commiſſion avoit pour but principal de faire payer mes matelots & de nous procurer tous les avantages & les aiſances poſſibles.

Nous partîmes enfin le 5 d'Octobre, & nous arrivâmes à Lisbonne le 17 Décembre ſuivant. Cette longue & heureuſe traverſée annonce aſſez la ſageſſe & l'expérience de notre commandant.

Arrivé à Lisbonne, je fus ſaluer l'intendant des Alguaſils. Cet officier m'offrit fort civilement ſon carroſſe, & me conduiſit chez M. *du Vernay*, conſul de France, auquel je fis une deſcription abrégée de nos malheurs & des politeſſes de toute la nation Portugaiſe. Il me fit mener dans ſa voiture au palais de notre généreux amiral, qui mit le comble à ſes ſervices en me forçant de prendre un appartement dans ſon hôtel. Après quelques jours de réſidence, craignant d'abuſer de ſes bontés, je me dérobai à ſes politeſſes, & pris une chambre en ville chez un François, aſſez près du port pour ſaiſir la première occaſion de retourner en France.

Le 2 Janvier, M. le conſul me procura un petit

bâtiment de Morlaix, ſur lequel nous montâmes le maître & moi; mes autres compagnons furent diſtribués ſur d'autres bâtimens. J'arrivai à Morlaix le 2 Février. Tant de fatigues me forcèrent à prendre quelques jours de repos dans cette ville, d'où je me rendis à l'Orient le 10 du même mois, accablé de misère, dénué de tout ce que je poſſédois au monde, après vingt-huit ans de ſervice; joignez à cela un ſang altéré par les maux que je venois d'eſſuyer.





N° 8.

NAUFRAGE

Du Vaiſſeau Anglois, le Dodington, *ſur un rocher, en pleine mer, entre le* Cap de Bonne-Eſpérance, *& l'Isle de* Madagaſcar, *le* 17 *Juillet* 1755 (*).

LE 25 d'Avril 1755, le *Dodington*, commandé par le capitaine *Samſon*, mit à la voile des Dunes en Angleterre : il étoit de conſerve avec *le Pelham*, *le Hougton*, *le Streatham* & *le Hedgecourt*, tous vaiſſeaux au ſervice de la Compagnie des Indes orientales. En ſept jours ils ſortirent du canal. Le capi-

(*) Cette Relation eſt inſérée dans le Recueil intitulé : Hiſtoires des découvertes faites par les Européens dans les différentes Parties du monde, par M. BARROW, *Paris*, 1766, tome douzième.

taine Samſon voyant que ſon bâtiment navigeoit avec plus de légèreté qu'aucun des autres, ne voulut pas perdre l'avantage qu'il pouvoit retirer de cette ſupériorité. Il fit voile ſéparément ; & les ayant bientôt perdus de vue, il gagna Bonaviſta, l'une des îles du Cap-Verd, ſituée à ſeize degrés de latitude ſeptentrionale. Il y arriva le 20 Mai, & le 21 il jetta l'ancre dans la Baie de Porte-Prior. Il parut alors, ou qu'il s'étoit trompé en croyant ſon vaiſſeau meilleur voilier que les autres, ou qu'il avoit perdu du tems par la route qu'il avoit tenue, puiſqu'il trouva le Pelham & le Streatham entrés dans la baie deux heures avant lui ; le Hougton le ſuivit de près, mais le Hedgecourt n'arriva que le 26.

Le 27 Mai, le Dodington, le Pelham, le Streatham & le Hougton ayant fait leur proviſion d'eau, continuèrent enſemble leur voyage, & laiſsèrent l'Hedgecourt en rade. Ils voguèrent de conſerve, faiſant route au ſud-eſt quart à l'eſt, juſqu'au 28 ; mais le capitaine Samſon jugeant qu'on alloit trop à l'eſt, ordonna que le Dodington portât directement au ſud, ce qui le ſépara encore des autres. Après ſept ſemaines d'un tems favorable, il reconnut la terre à la hauteur du cap de Bonne-Eſpérance. Quand il eut doublé ce cap, il repartit des Agulhas le 28 de Juillet ; le bâtiment fit cours à l'eſt

l'eſt pendant vingt-quatre heures, au trente-cinquième degré & demi de latitude méridionale, après quoi le capitaine donna ordre de faire voile eſt-nord-eſt.

Il continua de ſuivre le même cours juſqu'au jeudi 17 du même mois, qu'il toucha à une heure moins un quart du matin. L'officier, dont le journal a ſervi à former cette relation, dormoit alors dans ſa chambre; mais étant éveillé ſubitement par le choc, il ſauta hors du lit, dans la plus grande conſternation, & fit toute la diligence poſſible pour ſe rendre ſur le pont, où toutes les horreurs de ſa ſituation le frappèrent en même tems. Il vit les hommes renverſés de côté & d'autre par la violence de la mer qui tomboit ſur eux, & le vaiſſeau qui ſe briſoit en pieces à chaque houle dont il étoit frappé. Il ſe traîna en rampant avec la plus grande peine, juſques ſur le bas-bord du demi-pont, qui étoit le plus élevé au-deſſus de la ſurface de la mer. Il y trouva le capitaine, qui ne lui dit rien autre choſe, ſinon; il nous faut tous périr...... Quelques minutes après, un coup de mer les ſépara, & il ceſſa de l'appercevoir. Cet officier voulut gagner l'autre côté du demi-pont, mais il avoit le corps trop briſé par la violence de la mer; & il eut encore le petit os du bras droit caſſé. Cependant toutes les parties du vaiſ-

ſeau étoient emportées ſous les eaux & miſes en pieces.

Dans cette horrible ſituation, s'attendant à chaque inſtant d'être englouti par les vagues, il entendit quelqu'un crier : Terre ! terre ! Il jetta auſſitôt la vue autour de lui ; mais quoiqu'il vît quelque choſe qu'il jugea qu'on avoit pris pour la terre, il crut que ce n'étoient que les vagues oppoſées aux briſans. En même tems la mer tomba ſur lui avec tant de violence, que non-ſeulement elle l'arracha de ſon aſyle, mais encore elle l'étourdit en le jettant contre une piece du vaiſſeau. Il demeura évanoui ſur les débris, & dans un état d'inſenſibilité, juſqu'à ce que le jour fût très-avancé ; en recouvrant l'uſage des ſens, il ſe trouva attaché ſur un clou qui s'étoit enfoncé dans ſon épaule. Outre la douleur qu'il reſſentoit de ſes bleſſures & du briſement qu'il avoit ſouffert, il étoit ſi engourdi par le froid, qu'il pouvoit à peine remuer un pied ou une main. Il cria le plus haut qu'il lui fut poſſible, & fut entendu des hommes qui étoient ſur les rochers ; mais ils ne purent lui donner du ſecours, & il ſe paſſa un tems conſidérable, avant qu'il pût ſe dégager & ſe traîner ſur le rivage. C'étoit une île formée d'un rocher ſtérile & inhabité, à trente-trois degrés quarante-trois minutes de latitude méridionale, & à la diſtance d'environ

deux cent-cinquante lieues à l'eſt du cap de Bonne-Eſpérance (*).

L'officier y rencontra M. *Evan Jones*, premier contre-maître ; M. *Jean Collet*, ſecond contre-maître ; M. *Guillaume Wel*, troiſième contre-maître ; M. *S. Powell*, cinquième contre-maître ; *Richard Topping*, charpentier ; *Noël Bothwel* & *Nathaniel Chisholm*, quatrième maître, *Daniel Ladova*, maître-d'hôtel du capitaine ; *Henry Sharp*, domeſtique du chirurgien ; *Thomas Alnold*, negre, & *Jean Magdovel*, domeſtiques du capitaine ; *Robert Breaſley*, *Jean Ding*, *Gilbert Chain*, *Térence Mole*, *Jonas Roſenbury*, *Jean Glaſſ-Taylor* & *Hendrick Scantz*, matelots ; *Jean Yetz*, compagnon ; *Jean Liſter*, *Ralph*, *Sonith* & *Edouard Diſſoy*, mouſſes. Ces hommes, au nombre de vingt-trois, étoient les ſeuls qui reſtoient de deux-cent-ſoixante-dix qu'il y avoit à bord du vaiſſeau, quand il fit naufrage.

(*) Il faut qu'il y ait une erreur dans le calcul de l'auteur du journal ; aucune carte ne préſente ce Rocher dont il eſt queſtion, ſous la latitude de trente-trois degrés quarante-quatre minutes, à deux cens lieues du cap de Bonne-Eſpérance, & à ſix d'aucun continent. La direction priſe le 9 Juillet, & ſuivie juſqu'au 17 à l'eſt nord-eſt, rend cette erreur conſidérable.

O 2

Le premier ſoin fut de chercher dans ce que la mer avoit rejetté des débris du vaiſſeau ſur le roc, quelques planches ou pieces de bois pour ſe couvrir ; & ils réuſſirent au-delà de leurs eſpérances. Ce dont ils avoient enſuite le plus de beſoin étoit du feu, & ils ne pouvoient s'en procurer auſſi aiſément. Quelques-uns eſſayèrent d'en allumer en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, mais ſans aucun ſuccès; d'autres cherchèrent entre les rochers s'ils ne trouveroient pas quelque choſe qui pût leur ſervir de pierre & de briquet. Enfin, après avoir beaucoup cherché, ils trouvèrent une boîte qui contenoit deux pierres à fuſil & un morceau de lime rompue, acquiſition ineſpérée qui leur donna beaucoup de joie. Cependant la pierre & l'acier leur étoient fort inutiles juſqu'à ce qu'ils euſſent quelque matière que l'étincelle allumât & qui leur pût tenir lieu de meche. Ils recommencèrent donc de nouvelles recherches avec autant d'inquiétude que d'activité, & ils rencontrèrent un barril de poudre; mais à leur grand chagrin ils virent qu'elle étoit mouillée. Cependant, après l'avoir bien examinée, ils en trouvèrent au fond du barril une petite quantité qui n'avoit ſouffert aucun dommage; ils la broyèrent ſur un mauvais bout de toile qui leur ſervit très-bien de meche, & ils eurent promptement du feu. L'officier bleſſé garda ces précieux

matériaux, & ses compagnons d'infortune allèrent chercher les autres choses nécessaires, sans lesquelles ce rocher n'auroit pu servir qu'à retarder leur destruction.

L'après-midi, la mer leur apporta une caisse de bougies & un barril d'eau-de-vie. Cette restitution leur fut très-agréable, particulièrement la liqueur, dont ils burent chacun une petite ration. Quelque tems après, d'autres vinrent dire qu'ils avoient découvert un tonneau presqu'entièrement plein d'eau fraîche, ce qui leur étoit beaucoup plus utile que l'eau-de-vie. M. Jones apporta quelques pieces de porc salé, & ensuite arrivèrent quelques-uns des gens de l'équipage, qui chassoient devant eux sept cochons, qui étoient abordés vivans. On vit aussi de loin quelques futailles de bierre; d'eau & de farine; mais il ne fut pas possible pour lors de les faire monter sur le rocher.

L'approche de la nuit les obligeoit de penser à se procurer quelque couvert; en conséquence ils s'occupèrent tous à se faire une tente de quelques canevas jettés à terre. Ils y réussirent avec assez de peine; mais faute d'une quantité suffisante de toile à voiles, elle étoit si petite que tous ne pouvoient y être renfermés. Cette île étoit très-fréquentée par une espece d'oiseaux de mer nommés gannets, un peu plus gros qu'un canard. La plus

haute partie du rocher étoit couverte de la fiente de ces animaux. Ce fut ſur cette partie que les naufragés élevèrent leur tente, dans la crainte d'être ſubmergés; ils placèrent deſſous ceux qui ne pouvoient marcher, & allumèrent du feu près d'eux; mais comme ils avoient paſſé tout le jour ſans nourriture, la nuit ne leur procura aucun repos. Ils étoient enfoncés d'un pied dans cette fiente; de plus, la nuit fut ſi orageuſe que le vent écarta tout le feu; la pluie acheva même de l'éteindre avant qu'ils euſſent pu ſe raſſembler.

Le vendredi 18 Juillet, ceux qui pouvoient marcher allèrent viſiter les environs du rocher, pour reconnoître ce que la mer y avoit apporté des débris de leur bâtiment; mais, à leur grand chagrin, ils trouvèrent que tous les tonneaux qu'on avoit vus le ſoir précédent s'étoient briſés contre le roc, excepté un de bierre & un de farine. Peu de tems après qu'ils les eurent mis en ſûreté, la marée monta & mit fin à leur travail. Tous ſe raſſemblèrent pour faire leur premier repas, & l'on fit griller quelques morceaux de porc ſur les charbons pour leur dîner. Quand ils s'aſſirent pour prendre ce repas, qu'ils avoient coutume de faire dans la joie & la ſatisfaction que procure l'abondance actuelle & l'eſpérance de celle à venir, la déſolation & l'éloignement de tout ſecours les frappa

d'un sentiment si vif sur leur condition déplorable, qu'ils éclatèrent en lamentations, tendant leurs mains & regardant autour d'eux avec l'air farouche du désespoir.

Avant d'offrir au lecteur le récit du projet singulier conçu par ces naufragés, & mis à exécution contre toute apparence, il fera volontiers avec nous une réflexion bien consolante sur les ressources de l'esprit humain dans les positions les plus critiques. Tel est l'effet que produit sur nous le choc subit d'un malheur considérable & inattendu, de faire succéder à l'accablement & à une espece de stupeur léthargique, une agitation violente qui entraîne rapidement notre imagination sur une multitude d'objets qu'elle rejette sans examen, jusqu'à ce que, forcée de revenir sur ses pas, elle s'arrête à celui qui se présente d'une manière plus saillante, sans être souvent le plus propre à lui faire atteindre le but où elle tend. Une fois fixée, elle réveille l'espérance comme assoupie au fond de notre cœur; celle-ci s'élance vers l'objet, lui trouve des possibilités, que l'esprit saisit & combine; & de ce concours heureux naissent ces prodiges de l'industrie humaine, enfans de la nécessité, qui nous arrachent, comme par miracle, aux positions les plus désespérées. Mais aussi, il feroit impossible de méconnoître la main bienfaisante d'une Providence

attentive à notre conſervation, qui nous douant de la faculté ſublime de penſer, nous fournit les moyens d'exécuter ce que notre eſprit n'a fait d'abord que concevoir. Nous en allons voir un exemple frappant, dans le projet preſque ridicule, auquel les malheureux dont nous donnons l'hiſtoire, s'arrêtèrent pour ſortir de leur ſtérile habitation, celui de conſtruire une chaloupe, avant d'avoir le bois & les outils néceſſaires; & nous bénirons avec eux le Ciel qui leur fournit des matériaux qu'ils n'attendoient que de ſa bonté.

Un de ces infortunés jettant les yeux ſur le charpentier, s'aviſa de dire que, puiſqu'il étoit avec eux, ils pourroient conſtruire une chaloupe, pourvu qu'ils euſſent les matériaux néceſſaires. Cette réflexion ranima à l'inſtant l'eſpérance de tous les autres; il n'y en eut pas un ſeul qui ne tournât les yeux ſur le charpentier. Celui-ci les aſſura qu'il ne faiſoit aucun doute de pouvoir conſtruire une chaloupe qui les conduiroit à un port sûr, ſi, comme on le diſoit, il pouvoit avoir des outils & des matériaux. A la vérité, on ne voyoit alors aucune apparence de s'en procurer, non-plus que tout ce qui étoit néceſſaire pour avitailler cette chaloupe, en ſuppoſant qu'on la pût conſtruire. Cependant, auſſitôt qu'ils eurent penſé que leur délivrance

n'étoit pas totalement impossible, ils commencèrent à s'imaginer qu'elle n'étoit ni hors de probabilité, ni difficile. Dès ce moment leur chagrin s'adoucit, ils mangèrent avec moins de répugnance, & la chaloupe devint le seul objet de leur conversation; non-seulement ils s'entretenoient de la grandeur de ce bâtiment, ainsi que de la manière de le manœuvrer, mais ils disputoient entr'eux à quel port on le conduiroit, soit au Cap, soit à celui de Delagoa.

Aussitôt qu'ils eurent fini leur repas, les uns allèrent à la quête des outils, & les autres travaillèrent à accommoder la tentè; mais on ne trouva rien ce jour, qui pût servir à la construction de la chaloupe.

Le samedi 19 Juillet, ils retirèrent quatre busses d'eau, un tonneau de farine, un muid d'eau-de-vie, & une de leurs petites chaloupes que le flot avoit jettée sur le roc en très-mauvais état; mais ils ne virent encore aucuns outils, à l'exception d'une ratissoire.

Le dimanche 20 Juillet, ils eurent le bonheur de trouver un panier dans lequel il y avoit des limes, des aiguilles à voiles, des tarières & une carte marine. Ils trouvèrent aussi deux quarts-de-cercle, une doloire de charpentier, un ciseau, deux lames d'épée, & une cassette du trésor. Ils firent

cette recherche de grand matin, parce que la mer ayant été très-forte le jour précédent, il y avoit lieu de croire qu'elle leur ameneroit quelques débris du vaiſſeau. A dix heures ils s'aſſemblèrent pour la prière, & ne ſortirent enſuite qu'après le dîner. Ils trouvèrent pluſieurs paquets de lettres qui appartenoient au roi & à la Compagnie ; ils les firent bien ſécher & eurent ſoin de les mettre à part.

Le même jour, en cherchant ſur le rivage, ils trouvèrent le corps d'une femme, qu'ils reconnurent pour celui de *Miſtriſſ Collet*, femme du ſecond contre-maître qui étoit à peu de diſtance. La tendreſſe de ces deux époux étoit extrême ; M. Jones, premier contre-maître, prit en particulier M. Collet, & trouva moyen de l'emmener de l'autre côté du rocher, pendant que les autres contre-maîtres, aidés du charpentier & de quelques matelots, creusèrent une foſſe dans la fiente d'oiſeaux, & y déposèrent le corps, en récitant la formule pour les enterremens, qu'ils lurent dans un livre françois que la mer avoit apporté du vaiſſeau. Après avoir rempli ce devoir de l'humanité, & caché à M. Collet une vue qui l'auroit affecté trop ſenſiblement, & lui auroit pu même être funeſte, ils trouvèrent moyen, quelques jours après, de lui découvrir peu-à-peu la conduite qu'ils avoient tenue,

& de lui donner l'anneau de mariage qu'ils avoient ôté du doigt de sa femme. Il le reçut avec la plus grande émotion, passa ensuite plusieurs jours à élever un monument sur sa sépulture, en entassant toutes les pierres quarrées qu'il put trouver; & mit ensuite sur le sommet une planche d'orme, où il grava le nom & l'âge de sa mort, & un abrégé de l'accident funeste qui en avoit été la cause.

Le lundi 21 Juillet, ils trouvèrent un peu d'eau fraîche, du porc, du bois, des planches, des cordages & du canevas, qu'ils rassemblèrent avec joie, pour la construction & l'approvisionnement de la chaloupe, quoique jusqu'alors ils manquassent de plusieurs outils, sans lesquels il étoit impossible que le charpentier pût travailler. Il venoit de finir une scie, mais il n'avoit ni marteau ni clous. Dans cette conjoncture, un des matelots, nommé *Hendrick Scantz*, Suédois, trouva un vieux soufflet, l'apporta à ses compagnons, leur dit qu'il avoit été forgeron, & qu'avec ce soufflet, & une forge qu'ils pourroient faire sous sa direction, il fourniroit au charpentier tous les outils qui lui seroient nécessaires, ainsi que des clous. Il ajouta qu'il y voyoit d'autant plus de possibilité, qu'il y avoit beaucoup de fer attaché au bois qu'on pouvoit brûler des débris du vaisseau. Cette offre fut reçue avec

des transports de joie. Le forgeron se mit aussitôt à raccommoder le soufflet, & les trois jours suivans furent employés à élever une tente & une forge. On rassembla aussi tous les bois & toutes les planches qui pouvoient servir au charpentier, qui de son côté s'occupa à mettre en état le peu d'outils qu'il avoit, afin de commencer la chaloupe le plutôt qu'il lui seroit possible.

Le jeudi 24 Juillet, le charpentier, aidé du quartier-maître *Chisholm*, commença à travailler à la quille de la chaloupe, qu'on résolut de faire de trente pieds de long sur douze de large. Le même jour le forgeron finit sa forge & rassembla beaucoup de sapin pour le feu nécessaire. Depuis ce jour, le charpentier & le forgeron travaillèrent avec toute la diligence possible; ce dernier eut le bonheur de trouver l'anneau & la noix d'une ancre d'affourche, qui lui servit à faire une enclume; il fournit des ciseaux, des haches, des marteaux, des clous, & tout ce qui étoit nécessaire au charpentier, qui de son côté s'en servit avec autant d'adresse que de diligence, jusqu'au 31 qu'il tomba malade.

La vie de tous les naufragés dépendoit de celle du charpentier; aussi attendirent-ils le retour de sa santé avec autant d'inquiétude que d'impatience. Mais, à leur joie inexprimable, il fut si promptement

rétabli, que le 2 d'Août il put se mettre à l'ouvrage.

Cependant les munitions qu'ils avoient sauvées du naufrage étoient si près d'être épuisées, qu'ils furent obligés de se réduire à deux onces de pain par jour pour chaque homme, & qu'il ne leur restoit de porc salé que la quantité nécessaire pour avitailler la chaloupe : ils se trouvoient aussi avec très-peu d'eau. Dans cette disette ils eurent recours à divers expédiens ; ils creusèrent un puits, dans l'attente de trouver quelque source, mais ce fut inutilement : ils essayèrent de tuer quelques-uns des gannets qui venoient se percher sur le haut du roc, ce qu'ils firent avec assez de succès ; mais ils en trouvèrent la chair rance, d'un goût de poisson, & noir comme des prunelles sauvages : ils firent un radeau de ceux qu'on nomme catamarans, dans l'intention de s'en servir pour aller à la pêche avec les hameçons & les lignes que la mer avoit rejettés à terre. Ils tuèrent aussi quelques veaux marins ; mais tous ceux qui en mangèrent en furent malades ; ce qui les mit dans la nécessité de tuer un de leurs porcs.

Ils réussirent si bien à pêcher avec leur radeau, qu'ils en mirent quelquefois deux en mer. Cependant M. Collet & M. Yets, l'un des compagnons, furent en grand danger d'être entraînés en haute

mer sur un de ces radeaux, & d'y périr. Le 10 d'Août, ils pêchèrent l'après-midi jusqu'à quatre heures, qu'ils voulurent regagner leur rocher; mais le vent s'étant élevé tout-à-coup de l'ouest, & très-frais, au lieu d'approcher du rivage, ils furepoussés fort loin en mer. Ceux qui étoient à terre voyoient leur détresse, mais ils ne savoient comment pouvoir leur donner du secours. Ils se hasardèrent cependant à envoyer un autre radeau avec des cordes, dans l'espérance qu'ils pourroient s'y amarrer jusqu'à ce que le vent fût plus modéré; mais la mer étoit si forte, que ce dernier radeau fut renversé jusqu'à trois fois, & que les hommes furent obligés de revenir à la nage. Ils voyoient leurs compagnons emportés au loin par les vagues, & ils étoient au désespoir de ne pouvoir leur prêter aucun secours, lorsque le charpentier leur dit qu'il alloit si bien serrer la petite chaloupe, qu'elle ne prendroit pas plus d'eau qu'un homme n'en pourroit vuider. Cette promesse renouvella leurs espérances, & il n'y en eut pas un qui ne fût disposé à s'y embarquer pour délivrer ses amis. En un quart-d'heure la chaloupe fut prête; elle joignit bientôt le radeau, & prit à bord Collet & Yets. Ils trouvèrent que l'eau les gagnoit prodigieusement malgré tous leurs efforts; & quand ils abordèrent au rocher, la chaloupe en étoit si rem-

plie, qu'elle auroit eté infailliblement submergée si elle fût resté quelques momens de plus à la mer. Cet accident fit une telle impression, que personne n'osoit plus se servir des radeaux pour pêcher; mais le charpentier s'occupa du soin de rétablir la petite chaloupe, qu'il mit promptement en état de service.

Leur succès à la pêche étoit fort incertain, & souvent il leur arrivoit de ne rien prendre. Les secours qu'ils trouvoient à terre n'étoient pas moins incertains; quelquefois les gannets venoient en quantité prodigieuse, comme un nuage, d'autres fois il se passoit plusieurs jours sans qu'on en vît un seul. Les Anglois desiroient beaucoup de trouver quelque moyen pour empêcher que ce qu'ils prenoient ne se corrompît, afin de conserver le superflu d'un jour heureux pour ceux où il leur arriveroit de ne prendre ni gannets ni poisson. Ils firent plusieurs épreuves pour conserver les uns & les autres, en les fumant; mais ce fut sans succès. Ils voulurent essayer à faire du sel, mais cette expérience fut près de leur devenir à tous très-fatale. Le forgeron ayant accommodé un vase de cuivre pour cet usage, ils commencèrent aussitôt à s'en servir, sans penser que leur opération en chargeroit la surface de verd-de-gris, & que cette solution ou rouille de cuivre étoit un poison. Ils firent du sel; mais

la ſubſtance qui le rendoit nuiſible s'y répandit avec une telle force, qu'il en devint d'un goût inſupportable. On fut donc obligé de le jetter; ceux qui avoient voulu en goûter furent ſaiſis de violentes coliques, de ſueurs froides & de convulſions, dont ils n'échappèrent qu'avec beaucoup de peine.

Le mercredi 3 Septembre, il y avoit près de ſept ſemaines qu'ils habitoient ce rocher ſtérile, où ils s'étoient ſauvés le 17 Juillet, & pendant ce ſéjour ils avoient remarqué pluſieurs fois une grande fumée du côté de la terre-ferme; ce qui leur faiſoit deſirer ardemment d'y envoyer la chaloupe, afin de connoître quel ſecours on en pourroit tirer. En conſéquence *Bothwel*, *Roſenbury* & *Taylor* partirent ce jour-là pour aller à la découverte pendant la nuit, les autres firent un grand feu ſur le haut du rocher, pour leur ſervir de ſignal.

Pendant qu'ils attendoient le retour de la chaloupe, ils tombèrent tous dans la plus grande conſternation, par un accident qui arriva au charpentier, qui eut le malheur de ſe couper la jambe avec un de ſes outils. La quantité du ſang qu'il perdoit, n'ayant ni chirurgien pour le panſer, ni rien de ce qui pouvoit être néceſſaire pour appliquer à la bleſſure, fit craindre quelque tems pour ſa vie. Enfin

après

après beaucoup de peines le sang fut étanché, & la coupure se guérit peu-à-peu.

Le samedi 6, le tems ayant été très-beau pendant quarante-huit heures, ils attendoient le retour de leur chaloupe. A midi, ils commencèrent à être fort inquiets de ne la pas voir; mais lorsqu'ils s'asseyoient pour dîner, ils furent agréablement surpris par les cris de deux des hommes, qui couroient sur le rocher en criant: La chaloupe! la chaloupe! Ils se levèrent tous très-joyeux d'entendre ce cri, & coururent pour la voir arriver, dans la plus grande espérance d'un heureux succès; mais ils reconnurent bientôt qu'elle n'étoit conduite que par un seul homme qui faisoit agir les deux rames, d'où ils conclurent que les deux autres étoient péris ou retenus. Ils eurent quelques momens après la satisfaction d'en voir un second qui se levoit du fond de la chaloupe, & ils jugèrent qu'il y avoit été pour y prendre quelque rafraîchissement; la chaloupe s'approcha un peu plus, quoiqu'elle n'avançât que très-lentement. Le dîné fut entièrement oublié, & après qu'ils furent restés une heure sur le rivage, dans la plus grande impatience, la chaloupe vint enfin y aborder. Les deux hommes étoient Rosembury & Taylor, qui, en mettant pied à terre, se jettèrent à genoux pour remercier Dieu, de ce qu'il leur avoit fait la grace

d'aborder encore une fois en sûreté sur ce rocher, qu'ils regardoient, quoique nud & stérile, comme un asyle contre un état beaucoup plus fâcheux. Toutes leurs forces ayant été employées à ramener la chaloupe, elles les abandonnèrent tout-à-coup, & ils ne purent se lever de terre sans le secours de leurs compagnons.

Aussitôt qu'ils eurent gagné la tente, chacun s'empressa de leur procurer quelque rafraîchissement, parce qu'on avoit remarqué que la chaloupe étoit également vide de provisions & d'eau. On leur prépara promptement un peu de poisson, & voyant qu'ils étoient épuisés de veilles & de travail, on ne les interrompit point par des questions; on attendit même avec une patience bien extraordinaire dans une pareille occasion, la fin d'un sommeil profond auquel ils furent contraints de céder après leur repas. A leur réveil, ils satisfirent la juste curiosité de leurs compagnons, par le récit des aventures de leur voyage.

Le jour de leur départ, vers trois heures après midi, ils avoient tourné vers une pointe, environ à six lieues à l'est du rocher; à mesure qu'ils en approchoient, ils avoient remarqué que cette pointe se partageoit en deux, ce qui leur avoit fait espérer de trouver un port dans son ouverture; mais

ils avoient été trompés dans leur attente, & avoient trouvé toute la côte entourée de brisans. Vers cinq heures, n'ayant encore vu qu'un seul des naturels du pays, ils essayèrent de gagner le rivage; mais dans le moment qu'ils entrèrent dans les lames, leur chaloupe fut renversée, & ils eurent le malheur de perdre Bothwel, qui périt dans les flots. Les deux autres gagnèrent le rivage dans une foiblesse & un épuisement extrêmes, n'ayant d'autres provisions qu'un petit barril d'eau-de-vie. Lorsqu'ils eurent repris un peu de force, ils se traînèrent le long de la côte pour avoir leur chaloupe, parce qu'ils ne pouvoient trouver aucun autre abri contre les bêtes féroces dont ils avoient lieu de craindre les attaques pendant la nuit. Après l'avoir cherchée pendant quelque tems, ils la trouvèrent; mais ils étoient trop foibles pour la pouvoir relever. La nuit survint, & ils furent obligés de demeurer sur le sable, sans autre couvert que celui de quelques branches d'arbres, & d'y attendre le jour. Aussitôt qu'il parut, ils allèrent chercher la chaloupe; mais les vagues l'avoient écartée de l'endroit où ils l'avoient laissée.

Comme ils marchoient le long de la côte, ils virent un homme, & s'avancèrent vers lui; mais il prit aussitôt la fuite dans un bois peu éloigné du rivage, & qui leur parut très-épais; ils ne l'y

ſuivirent pas. Peu de tems après, ils trouvèrent le corps du malheureux Bothwel, qui avoit été tiré ſur le ſable à une diſtance aſſez conſidérable de la mer, & déchiré en pieces, vraiſemblablement par quelques bêtes féroces; cette vue leur cauſa le plus grand effroi. Cependant ils retrouvèrent leur barque; mais la crainte de paſſer encore une nuit à terre les détermina à ſonger à leur retour. Ils en furent empêchés par un vent frais venant de l'oueſt; & avant qu'ils euſſent pu revirer, la chaloupe fut encore renverſée avec eux, & pouſſée ſur le rivage. Après avoir nagé avec de violens efforts, ils eurent le bonheur de gagner la terre; comme ils n'avoient rien mangé de ce jour, ils ſe trouvèrent accablés de faim & de fatigue. Ils trouvèrent alors un fruit qui reſſembloit à une pomme, ils en cueillirent avec avidité, & en mangèrent de même, ſans en connoître ni le nom ni la qualité; il ne leur en arriva cependant aucun accident.

Après s'être rafraîchis par ce repas de l'enfance du monde, ils travaillèrent à mettre leur chaloupe à terre, & ſe gliſsèrent deſſous pour y dormir à l'abri de l'ardeur du ſoleil & de la voracité des bêtes féroces. Ceux qui connoiſſent la force irréſiſtible du ſommeil, après une longue veille & un travail exceſſif, auront peine à croire que leur repos fut très-court; il le fut cependant, leur ſituation étant

très-incommode & peu sûre. Ils s'éveillèrent avant le jour, & regardant par-dessous le bord de leur chaloupe, aussi-tôt qu'ils purent discerner les objets, ils virent les pattes de plusieurs animaux qu'ils jugèrent être des tigres, qui passoient & repassoient. Ce fut pour eux un motif de demeurer dans la même situation jusqu'à ce qu'il fit grand jour. Ils regardèrent une seconde fois, & reconnurent le pied d'un homme. A cette vue ils sortirent de dessous la barque, au grand étonnement du sauvage, & de deux autres qui étoient à quelque distance avec un jeune garçon. Quand ils se furent rassemblés, & qu'ils furent un peu remis de leur première surprise, ils firent signe aux Anglois de se retirer, ce que ceux-ci s'efforcèrent de faire; mais ils étoient si fatigués qu'ils ne pouvoient marcher que très-lentement.

Ils n'étoient pas encore fort éloignés de la chaloupe, quand un très-grand nombre de naturels vint sur eux avec des lances. Rosembury s'étoit emparé du mât de la chaloupe, & d'un pistolet que la mer avoit jetté sur le rivage; voyant que les sauvages venoient sur lui, & se trouvant hors d'état de courir, il eut l'imprudence de se tourner vers eux, d'employer toutes ses forces, & de s'avancer d'un air menaçant, dans la pensée qu'il les effraieroit & qu'ils prendroient la fuite dans les

bois. Il se trompa dans son attente ; au lieu de se retirer, ils l'environnèrent & commencèrent à aiguiser leurs lances sur la terre. Taylor jugeant que la voie des supplications étoient la seule qui pût les sauver d'un péril aussi grand, se jetta à genoux, & leur tendit les bras d'un air soumis, tandis que Rosembury s'enfuyoit vers la mer. Les sauvages entourèrent aussitôt Taylor, & commencèrent à le dépouiller. Il se laissa ôter tranquillement ses bas & sa chemise ; mais quand ils voulurent lui enlever le reste de son habillement, il fit quelque résistance, & les pria par ses gestes de ne le pas mettre entièrement nud ; ce qui les porta à s'arrêter. Ils firent ensuite signe à Rosembury, qui nageoit toujours dans la mer, de venir à eux ; mais il le refusa, croyant qu'ils vouloient le tuer. Ils lui montrèrent Taylor, pour lui faire voir qu'ils n'en vouloient point à sa vie ; alors il s'approcha d'eux, leur jetta son pistolet & toutes ses hardes, à l'exception de sa chemise, après quoi il se hasarda à se livrer entre leurs mains. Ils ne lui firent aucune violence, seulement ils tinrent devant lui le mât de sa chaloupe & le pistolet, comme pour se moquer de la folie qu'il avoit eue de vouloir les épouvanter. Ils parurent être satisfaits d'avoir les habits, qu'ils partagèrent entr'eux.

Enfin ils commencèrent à piller la barque, prirent

toutes les cordes qu'ils y purent trouver, ainsi que le crampon de fer qui servoit à suspendre le gouvernail, & commencèrent à rompre la pouppe, dans l'intention d'avoir le fer qu'ils y voyoient. A moins de briser la tête aux malheureux Anglois, il étoit impossible de leur faire plus de mal; aussi commencèrent-ils à répandre un torrent de larmes, quand ils virent qu'on alloit détruire leur petit bâtiment. Ils supplièrent les Sauvages, avec toutes les marques d'une si grande douleur, qu'ils laissèrent la chaloupe telle qu'ils l'avoient trouvée. Encouragés par cette apparence d'attendrissement & de bonté, pressés d'ailleurs par le besoin, les Anglois leur demandèrent par signes quelque chose à manger; ils les comprirent, leur donnèrent quelques racines, & leur firent signe de partir. Les Anglois remirent leur barque en mer & se jettèrent dedans; mais le vent qui souffloit fortement de l'ouest les empêcha de s'éloigner du rivage. Les Sauvages voyant qu'ils vouloient leur obéir, mais qu'ils ne pouvoient le faire, les couvrirent de leur chaloupe pour qu'ils pussent reposer, & les laissèrent comme ils les avoient trouvés. Le lendemain matin, le tems étant devenu très-beau & le vent s'étant tourné à l'est, ils remirent encore leur barque en mer, & réussirent enfin à regagner le rocher.

P iv

Depuis le tems dont nous venons de parler; jufqu'au 28 Septembre, le charpentier & le forgeron continuèrent à travailler à la chaloupe. Tous étoient très-actifs à ramaffer ce que la mer apportoit de tems-en-tems des débris du naufrage, particulièrement les cordages & le canevas, pour gréer la chaloupe; ils trouvèrent auffi quelques tonneaux d'eau fraîche, qu'ils eurent grand foin de joindre aux autres provifions pour tenir la mer. Le même jour, après avoir fait la prière, devoir dont ils s'acquittèrent toujours régulièrement & en commun chaque dimanche, les officiers découvrirent que la caffette du tréfor avoit été ouverte, & qu'on avoit enlevé & caché la plus grande partie de ce qu'elle contenoit.

On fera peut-être furpris de ce que des gens que le danger avoit rendus dévots, devinffent coupables de larcin; mais il faut remarquer à ce fujet, que lorfqu'un vaiffeau périt, les matelots perdent leur paie & le capitaine fon commandement; que toute diftinction & fubordination ceffe, & que tout ce qui eft jetté à terre du débris eft regardé comme un bien commun. Ainfi, ces hommes qui jugèrent à propos de prendre fecrétement du tréfor ce qu'ils regardoient comme leur part, ne crurent point commettre un vol, leur intention étant feulement de mettre en fûreté ce qu'ils craignoient que les

officiers ne voulussent s'approprier à leur détriment; & ce moyen caché de se payer par ses mains, prévenoit toute dispute, dont les suites ne pouvoient être que funestes dans la circonstance actuelle.

Cependant, lorsque les officiers eurent reconnu ce qui s'étoit passé, & qu'ils virent que personne ne vouloit dire qu'il en eût connoissance, ils proposèrent d'écrire une formule de serment, & de le faire prêter à chacun en particulier, en commençant par eux-mêmes. Le plus grand nombre s'y opposa, regardant sans doute le serment comme inutile & comme impie, lorsqu'il s'agissoit de se purger d'un crime dont ils désavouoient la nature; ceux d'entr'eux que l'épreuve n'épouvantoit pas n'étoient pas les plus forts. Ainsi l'affaire s'assoupit, & il n'y eut ni perquisitions ni remontrances.

Le 6 d'Octobre, ils trouvèrent un fusil de chasse, ce qui leur causa beaucoup de joie; le canon en étoit faussé, mais il fut bientôt racommodé par le forgeron, & l'on s'en servit avec succès pour tuer des oiseaux, qu'on ne pouvoit avoir auparavant qu'en les abattant à coups de bâton.

Le Vendredi 10 Octobre, ils révirent les gannets qui les avoient abandonnés depuis quelque tems, & qui volèrent alors en grand nombre autour du rocher. Les Anglois espérèrent qu'ils y déposeroient leurs œufs, & leurs espérances ne

furent pas trompées, ils eurent des œufs en abondance jusqu'au commencement de Janvier, où le tems de la ponte fut entièrement passé.

Le Dimanche 19 Octobre, M. Collet, M. Webb & deux autres se hasardèrent encore à monter sur un radeau; mais le vent s'étant élevé très-frais, le radeau fut rompu & ils furent jettés de l'autre côté des rochers. Le vent augmentant toujours & la mer étant très-haute, il fut impossible de mettre la chaloupe à l'eau; ensorte qu'ils furent obligés de demeurer toute la nuit avec les veaux marins sur ces rochers, sans aucun couvert ni rafraîchissement. Quoique leur situation fût très-désagréable, ils trouvèrent un grand motif de consolation, en pensant qu'elle auroit été beaucoup plus affreuse, si les vagues, au lieu de les jetter sur ces rochers, avoient emporté leur radeau en pleine mer. Le vent ne commença à tomber que le lendemain à midi; on envoya aussi-tôt la chaloupe; mais comme les vagues étoient encore fort élevées, on ne put les amener que deux à la fois, en laissant le radeau derrière. Le tems devint alors pluvieux, ce qui leur fut très-agréable, d'autant que cela servit à augmenter leur provision d'eau pour la mer. Ils étoient alors dans une grande disette de pain, quoiqu'ils se fussent restreints depuis long-tems à une très-petite ration. Pour dernière res-

source, ils songèrent à bâtir un four, ayant plusieurs barriques de farine que la mer avoit jettées sur le rocher après leur naufrage. Ils réussirent au-delà de leur attente, & firent d'assez bon biscuit; mais le voyant bientôt prêt à finir, ils furent encore obligés de se réduire à quelques onces seulement par jour. Ils se privèrent aussi d'eau-de-vie, parce que la petite quantité qui restoit étoit scrupuleusement conservée pour l'usage du charpentier; pour surcroît de désagrément, il leur restoit si peu d'eau, qu'ils se réduisirent chacun à une pinte par jour.

Malgré ce fâcheux état, ils eurent tous le bonheur de conserver leur santé & leur vigueur. Le 16 Février 1756, ils lancèrent à l'eau leur chaloupe qu'ils nommèrent *l'Heureuse Délivrance*. Le 17, ils embarquèrent la petite quantité de provisions qu'ils avoient rassemblées. Enfin, le 18 ils mirent à la voile, & quittèrent le rocher, qu'ils nommèrent *l'Isle des Oiseaux*, après y avoir demeuré sept mois entiers.

Toutes leurs provisions consistoient en deux Busses & quatre muids d'eau, deux cochons vivans, une tinette de beurre, environ quatre livres de biscuit pour chaque homme, & d'autres provisions salées, pour dix jours, en se réduisant chacun à deux

onces par jour ; encore étoient-elles presque toutes gâtées.

Le 18, à une heure après-midi, ils levèrent l'ancre avec une légère brise de l'ouest, dans l'intention de gagner la rivière de Sainte-Lucie vers la côte de Natal, pour laquelle ils mirent à la voile. Mais le malheur qui les suivoit leur fit éprouver pendant vingt-cinq jours toutes les contrariétés possibles ; sans provisions, & emportés par des courans que le vent le plus favorable ne pouvoit leur faire surmonter. Leur état devenant de plus en plus misérable, ils perdirent toute espérance d'arriver à la rivière de Sainte-Lucie ; enfin, voyant que les courans les emportoient fortement au sud-ouest, quoique le vent fût presque toujours de l'est, ils se déterminèrent à changer de cours, & à essayer de gagner le cap de *Bonne-Espérance*. En conséquence, le 2 Mars ils portèrent de ce côté-là. Le lendemain, le tems leur parut brouillé ; & ils jugèrent qu'ils étoient menacés de quelques vents furieux venant de l'Ouest.

Ils ne se trompoient pas dans leurs conjectures ; le vent augmenta prodigieusement jusqu'au 4 du mois, où ils essayèrent de prendre quelque repos ; mais la mer étoit si grosse, qu'ils craignoient que chaque houle ne mît en pieces leur petit bâtiment. Ils furent donc encore obligés de continuer à ma-

nœuvrer, & de courir sous leur voile de perroquet. Quelquefois les raffales étoient si violentes, que la mer paroissoit comme un précipice au-dessous de leur pouppe. Ils continuèrent d'être ainsi emportés par les vents, jusqu'au matin du 5 que le tems se remit au beau.

Le 7, ils eurent un calme, & jettèrent l'ancre environ à trois quarts de mille du rivage de la côte de Natal (1), où ils virent bientôt plusieurs naturels qui descendoient des montagnes. Cette vue les encouragea à essayer s'ils pourroient débarquer. *Thomas Alnold*, domestique noir, avec deux matelots, furent envoyés dans un canot, & on lui donna un collier de grains d'ambre pour en faire présent aux sauvages. Aussitôt que la chaloupe fut près du rivage, Alnold sauta dans la mer & s'y rendit à la nage, pendant que la chaloupe retourna au vaisseau qui continuoit de voguer à quelque distance, pour trouver un endroit où l'on pût débarquer. Alnold accompagné d'environ quarante des naturels, suivit le vaisseau jusqu'à l'endroit du débarquement, & l'on renvoya le canot pour le reprendre. Il dit aux Anglois que lorsqu'il étoit arrivé à terre, les sauvages avoient d'abord paru fort réservés avec lui; mais qu'ensuite ils s'étoient tous assis & l'avoient fait asseoir près d'eux; qu'il avoit présenté le collier d'ambre au plus âgé, & que celui-ci l'a-

voit reçu avec des marques de politesse. Il leur avoit fait connoître par signes qu'il avoit besoin de nourriture, & ils lui avoient donné du bled d'Inde, des fruits & de l'eau dans une calebasse. Il ajouta que les sauvages avoient envoyé dans le pays, pour faire venir des moutons, des bœufs & autres denrées. Il marqua beaucoup d'envie de retourner auprès d'eux, mais comme le vent continuoit à venir de l'ouest, on envoya seulement le canot, qui revint bientôt avec autant de bois qu'on en avoit besoin pour quatre jours.

Ils continuèrent à suivre la côte jusqu'au 10 Mars, que le vent se tourna à l'est, alors ils jettèrent l'ancre environ à un demi-mille du rivage. Le soir, plusieurs des Sauvages vinrent sur le bord de la mer, d'où ils appeloient l'équipage & lui faisoient des signes pour l'encourager à descendre; mais le débarquement parut impossible. Le matin, les naturels répétèrent leur invitation, en amenant devant eux un grand nombre de chevres & de bœufs. Cette vue étoit bien agréable pour des hommes que la faim réduisoit aux abois; mais, nouveaux Tantales, ils périssoient de faim devant ces abondantes provisions qu'ils ne pouvoient atteindre. Telle fut leur situation jusqu'au 14, où deux matelots demandèrent qu'on les mît à terre à tout hasard, & qu'on leur permît d'aller vivre avec les natu-

tels, plutôt que de mourir de faim à bord, parce que depuis deux jours ils n'avoient pris aucune nourriture. On les envoya dans le canot, & ils furent mis à terre avec beaucoup de difficultés.

Le soir du même jour, le vent étoit très-foible & paroissoit disposé à tourner à l'ouest, ce qui causoit beaucoup de chagrin aux Anglois à cause de leurs compatriotes qui étoient à terre, craignant qu'il ne devînt trop fort, & que le bâtiment ne pût demeurer sur son ancre jusqu'au matin. On fit de fréquens signaux pendant toute la nuit, en élevant des lumières, afin de les faire venir au bord de la mer, & de les reprendre avant que la lame fût trop forte. On n'en eut aucune connoissance jusques vers six heures du matin; mais il n'étoit plus possible, le vent étoit devenu trop fort & la lame trop élevée. On leur fit signe de suivre le rivage, dans l'espérance de trouver un endroit plus favorable pour les reprendre à bord, & la barque mit à la voile, rangeant toujours la côte.

A peine avoit-elle fait deux lieues, qu'on vit une place très-commode; aussitôt on porta au rivage, on jetta l'ancre à cinq brasses, & on mit en mer le canot avec quatre hommes, dont deux devoient aller à la recherche de ceux qui étoient descendus la veille, & les deux autres furent chargés

de sonder l'embouchure d'une rivière que l'on avoit en vue, & où l'on croyoit trouver assez d'eau pour que la barque pût franchir la barre. Environ trois heures après, on revit les deux hommes avec les quatre premiers; mais ils n'osèrent revenir à bord, parce que la vague étoit trop forte pour s'exposer à mettre le canot à la mer.

Les gens de l'équipage passèrent la nuit dans de grandes inquiétudes; au point du jour ils levèrent l'ancre, & s'approchèrent encore du rivage; mais voyant que leurs compagnons n'osoient se hasarder, ils leur crièrent de revenir aussitôt, ou de leur faire savoir si l'entrée de la rivière étoit praticable; qu'autrement ils seroient forcés de les abandonner, parce qu'on manquoit de provisions & qu'on ne voyoit aucune apparence d'en avoir en cet endroit. Ces menaces eurent l'effet qu'on en attendoit; deux hommes se hasardèrent à revenir dans le canot, malgré la hauteur extrême de la lame. Quand ils furent à bord, ils dirent que les sauvages les avoient très-bien reçus, qu'ils leur avoient donné à manger du boeuf & du poisson, leur avoient fait boire du lait, & les avoient conduits par les montagnes, depuis l'endroit où ils avoient débarqué jusqu'à celui où ils avoient trouvé leurs compagnons. Le vent, qui souffloit alors de l'est, ne leur permettoit pas de rester en cet endroit,
mais

mais il favorisoit leur entrée dans la rivière, où ils avoient appris qu'il y avoit assez d'eau pour la barque. Ils levèrent l'ancre à onze heures du matin, & s'avancèrent vers la rivière, tenant toujours le canot devant pour sonder; mais quand ils furent à la barre, ceux du rivage leur firent signe de revirer; ils le firent & jettèrent l'ancre; le canot revint à bord, & leur dit qu'il n'y avoit alors que huit pieds d'eau sur la barre, & qu'il falloit attendre la marée pour la passer. A deux heures après midi ils remirent à la voile, entrèrent facilement dans la rivière & mouillèrent à deux brasses & demie de profondeur.

Leur premier soin fut de se concerter sur la manière dont ils pourroient trafiquer avec les naturels, pour se procurer les provisions & les autres denrées qui leur manquoient, n'ayant jamais entendu parler d'aucun commerce des Européens sur cette côte. Le conseil ne fut pas long, d'autant qu'ils avoient très-peu d'effets à échanger; ils consistoient seulement en boutons de laiton, quelques verroux, des clous & des cercles de fer, dont ils firent des anneaux, comme les sauvages en portent ordinairement aux bras & aux jambes, & qu'ils nomment bangles. Ils les descendirent sur le rivage, les montrèrent aux naturels & leur firent entendre, le mieux qu'il leur fut possible, ce qu'ils

demandoient à échanger pour ces bagatelles. Les ſignes qu'ils employèrent furent compris, & les ſauvages amenèrent promptement aux Anglois deux petits bœufs qu'ils leur vendirent pour une livre de cuivre & trois ou quatre boutons du même métal. Chacun des bœufs péſoit cinq ou ſix cens, & la chair en étoit excellente.

Ces Africains parurent très-contens de leur marché, & promirent d'amener un plus grand nombre de bétail. Ils apportèrent auſſi du lait en grande quantité & à très-bas prix, ne demandant qu'un bouton pour environ trente ou quarante pintes; on leur acheta au même prix, quelques meſures d'un petit grain qui reſſemble au froment de Guinée; les Anglois le brisèrent entre deux pierres, en firent une eſpece de pain qu'ils firent cuire ſur des cendres chaudes, dans l'eſpérance de le conſerver juſqu'à ce qu'ils en trouvaſſent de meilleur; mais leur attente fut trompée, car il ſe moiſit en trois jours. Ils firent bouillir du même grain avec leurs autres mets, ce qui leur fit une très-bonne nourriture.

L'équipage reſta environ quinze jours dans cet endroit; & pendant ce tems les Anglois pénétrèrent juſqu'aux habitations des naturels du pays, à dix ou douze milles du rivage; ce ſont des huttes couvertes de jonc marin, & très-propres au-de-

dans. Ils furent invités plusieurs fois d'y passer la nuit tant que dureroit leur séjour sur cette côte. Les habitans leur témoignèrent toujours beaucoup d'amitié; ils mangeoient souvent avec eux, & paroissoient prendre goût à la manière Européenne d'apprêter les viandes. Mais ils préféroient les intestins des animaux, qu'ils mangeoient cruds après les avoir nettoyés assez imparfaitement. Ils prenoient aussi beaucoup de plaisir à venir à bord de la barque, remontoient souvent la rivière dans le canot avec les Anglois. Ils ne témoignoient aucune jalousie de leurs femmes; au contraire, ils les amenoient souvent, avec leurs sœurs & leurs filles, auprès des étrangers, & les laissoient avec eux des jours entiers, pendant qu'ils se promenoient dans les bois.

Le principal exercice de ces sauvages est la chasse; ils n'ont d'autres armes que des especes de lances, & deux bâtons courts avec un gros nœud au bout: ils s'en servent pour assommer leur proie quand elle est blessée avec la lance. Leur adresse à manier cette arme étonna les Anglois; ils atteignoient à quinze ou vingt toises un épi qu'ils prenoient pour but. Ils avoient encore un autre exercice qu'ils pratiquoient particulièrement lorsqu'ils se rencontroient, ou quand ils se séparoient, c'étoit de danser, ou plutôt de sauter en rond, en fai-

ſant des grimaces & des cris affreux, en imitant quelquefois le cri de différens animaux, & brandiſſant fortement leurs lances.

Ces ſauvages ne portoient point d'habillement, ou au moins fort peu durant le jour; la nuit ils ſe couvroient d'une peau de bœuf qu'ils avoient l'art de paſſer & de rendre aſſez ſouple. Leur parure conſiſtoit en une queue de bœuf pendante de la ceinture aux talons, à laquelle étoient attachées de petites coquilles de mer; ils portoient auſſi des morceaux de peau autour des genoux, des bras & des jambes. Un mêlange de terre rouge & de ſuif couvroit preſqu'entièrement leurs cheveux qui ſont courts & crêpus; ils ſe frottoient auſſi tout le corps de graiſſe.

Les Anglois furent très-ſurpris de trouver au milieu de ce peuple abſolument noir, un jeune-homme de douze à quatorze ans, entièrement blanc, & dont les traits tenoient beaucoup de ceux des Européens, avec de beaux cheveux déliés, en un mot, ne reſſemblant en rien aux naturels du pays. Ils remarquèrent qu'on regardoit cet enfant comme un domeſtique; les ſauvages lui faiſoient faire leurs commiſſions, & ne vouloient pas qu'il mangeât avec eux; il attendoit qu'ils euſſent fini leur repas pour prendre le ſien; ce qui parut d'autant plus ſingulier, qu'ils ſembloient vivre avec beau-

coup d'amitié les uns envers les autres ; & quand ils avoient quelque chose à manger, en si petite quantité que ce fût, celui qui en étoit possesseur le partageoit également avec tous ceux qui étoient présens, & marquoit une grande satisfaction à le faire.

La rivière est remplie de manattes ou vaches de mer, qui ne causent aucun dommage ; elles viennent ordinairement à terre pendant la nuit, & se nourrissent particulièrement d'herbes. Les naturels en tuent souvent quand elles dorment, & en font leur nourriture. Ils avoient aussi des dents d'éléphant, qu'ils auroient données pour peu de chose ; mais la barque étoit trop remplie pour les y mettre.

Quand les Anglois eurent rassemblé une quantité assez considérable de provisions, ils levèrent l'ancre le 29 à cinq heures du matin, & gagnè- promptement la barre ; ils y virent les lames si élevées, qu'elles montoient presque dans leur barque, & empêchoient leur voile de prendre le vent, ce qui les mettoit en grand danger d'être jettés sur les rochers. Cependant ils eurent le bonheur de passer cette barre, & mirent à la voile pour la rivière de Sainte-Lucie.

Il ne leur arriva rien d'important jusqu'au 6, qu'ils entrèrent enfin dans cette rivière desirée.

Quand ils furent à terre, ils virent qu'ils avoient à trafiquer avec des peuples très-différens de ceux qu'ils avoient quittés. Quand ils leur montrèrent qu'ils vouloient commercer avec eux, ces sauvages leur firent connoître qu'ils n'avoient besoin que d'une petite espece de grains de verre. Cependant lorsque les Anglois leur eurent fait voir des boutons de cuivre, ils leur amenèrent aussitôt quelques bœufs, des oiseaux, des pommes-de-terre, des courges & quelques autres denrées. On ne put acheter des bœufs, parce que les sauvages demandoient en échange des anneaux de cuivre assez larges pour leur servir de colliers, mais ils trafiquèrent des oiseaux & des courges à fort bas prix, puisqu'ils donnoient cinq ou six grosses volailles pour un petit morceau de toile qui n'auroit pas valu plus de quatre sols en Angleterre.

Les Anglois demeurèrent trois semaines en cet endroit; ils les employèrent à parcourir le pays, à voir les habitations des sauvages & leur manière de vivre, & à faire leurs efforts pour les engager à trafiquer pour ce qui leur étoit le plus nécessaire. Ces sauvages paroissoient faire la plus grande estime du cuivre; on leur montra une poignée de ce métal qui avoit servi à quelque vieux coffre, ils offrirent aussi-tôt des bœufs pour l'avoir; le marché fut bientôt conclu, & ils les ame-

nèrent à la barque. Ce peuple parut très-orgueilleux, bien différent de l'honnêteté de celui qu'on avoit quitté. On découvrit que leur principal chef, qu'on avoit déja payé pour loger une nuit dans une de ses huttes, avoit dérobé quelques morceaux de fer que les Anglois avoient mis dans un panier, pour servir à leur dépense jusqu'à ce qu'ils remontassent dans la barque. Ils restèrent deux ou trois jours avec eux dans l'intérieur du pays, & on ne put jamais les engager à manger avec les Anglois. Ils différoient aussi beaucoup des premiers sauvages dans leur manière de préparer les mets, ce que ces derniers faisoient d'une manière moins dégoûtante. Ils étoient aussi très-propres sur leur personne, & commençoient toujours le matin par se laver en entier, ce qui paroissoit être chez eux un acte de dévotion, au lieu qu'on n'avoit rien remarqué de semblable dans les premiers. Ils ne portoient aussi aucune espece d'ornemens pareils à ceux des autres. Leurs armes étoient cependant les mêmes, ainsi que leurs divertissemens. Ils mettoient leur principale parure dans leurs chèveux, qu'ils entretenoient très-propres, & veilloient avec grand soin sur leurs femmes. » Nous y trouvâmes, » dit l'officier Anglois, quelques hommes qui ve- » noient de Dellagoa, & qui avoient de l'ambre

» gris, avec beaucoup de dents d'éléphans pour
» trafiquer ».

Les Anglois, voyant qu'il faisoit un bon vent d'oueſt, & que le tems étoit favorable, levèrent l'ancre le 18, à ſept heures du matin, & mirent à la voile un qart-d'heure avant la marée haute. Lorſqu'ils étoient preſqu'à la barre, quelques-uns eurent l'imprudence de laiſſer tomber la voile & de jetter le grappin ſur un banc de ſable. Alors neuf hommes ſe mirent dans le canot, & ramèrent vers le rivage, en jurant qu'ils aimoient mieux riſquer de vivre avec les ſauvages, que d'être noyés en eſſayant de paſſer la barre. Ceux qui demeuroient à bord étoient indécis ou d'eſſayer de paſſer outre, ou de retourner à terre; mais le bâtiment ne pouvoit retourner, parce que le vent & la marée concouroient à le faire ſortir de la rivière, enſorte qu'il y avoit tout lieu de crain-qu'à demi-marée, il ne touchât la terre & ne fût mis en pieces. Enfin, dans l'eſpérance de ſauver la barque & de conſerver leurs vies, ils levèrent l'ancre, & furent bientôt emportés ſur des briſans. Leur état étoit le plus critique, il n'y avoit que huit pieds d'eau, & le bâtiment en tiroit cinq. Après être demeurés environ une demi-heure entre la vie & la mort, la ſurface de la mer leur parut tout-à-coup unie comme une table, & ils

sortirènt sans accident de la rivière de Sainte-Lucie. Ceux qui les avoient quittés, dont plusieurs étoient presque nuds, continuèrent leur route à pied en suivant le rivage.

Les Anglois continuèrent à voguer jusqu'au 20; ce jour, ils jettèrent l'ancre à quatre heures après midi dans la rivière de Dellagoa, à neuf brasses de profondeur. Ils y trouvèrent le senaut *la Rose*, commandé par le capiraine *Chandeler*, qui trafiquoit pour du bœuf & des dents d'éléphant, & quelques-uns d'entr'eux lui demandèrent de leur accorder le passage pour Bombay (2).

Après être demeurés trois semaines en cet endroit, ils virent une petite chaloupe du pays qui remontoit la rivière, & dans laquelle étoient trois des hommes demeurés à celle de Sainte-Lucie. Ils leur dirent que les six autres étoient de l'autre côté de la baie de Dellagoa, où ils attendoient l'occasion d'une chaloupe pour revenir à bord. Les officiers de la barque jugèrent qu'ils étoient dans l'endroit le plus commode pour mettre en sûreté le trésor, les paquets & tous les autres effets. En conséquence ils mirent quatre ou cinq de leurs hommes à terre, & en firent monter deux à bord du senaut. M. Jones revint ensuite avec la pinasse du capitaine Chandeler, bien équipée & bien armée; il y mit tout l'argent, la vaisselle &

les paquets qu'il put trouver, & les amena à bord du senaut, pour être conduits à Madras. Ceux qui étoient demeurés dans la barque, craignant qu'on ne fît une seconde visite, qui leur auroit été très-désagréable, saisirent l'occasion de s'échapper pendant la nuit.

Le 25 Mai, la Rose leva l'ancre, & fit voile pour Madagascar, afin d'y completter sa cargaison, ce qu'il n'avoit pu faire, à cause d'un différend survenu entre le capitaine Chandeler & les sauvages, qui lui avoient d'abord vendu plus de cent têtes de bétail, & les avoient ensuite emmenés. Le jour qu'ils quittèrent la terre, ils virent une voile, c'étoit la barque, qui vint aussitôt à eux; deux de ceux qui la montoient passèrent à bord du senaut; le charpentier, qui en étoit un, engagea le capitaine Chandeler à acheter la barque pour cinq cens roupies, dont le capitaine fit son billet. Ils avoient pris les six autres hommes demeurés à la rivière de Sainte-Lucie, mais trois étoient déjà morts, & deux très-malades de la fatigue qu'ils avoient soufferte en voyageant par terre; ces derniers moururent aussi quelques jours après. Chandeler fit voile pour Madagascar, de conserve avec la barque, & découvrit cette île après vingt-deux jours de cours; il y jetta l'ancre le 14 Juin, à Morondova. Le 16 y arriva *le Caernarwon*, commandé

par *Norton Hutchinson*, chargé en Europe pour la Chine.

Comme les paquets & le trésor échappés du naufrage étoient destinés pour Madras, Jones & ses compagnons les passèrent avec eux sur le Caernarwon. Ils quittèrent Morondova le premier de Juillet, & arrivèrent le premier Août à Madras (3), où ils remirent les paquets, le trésor & tous les effets particuliers.

NOTES.

(1) LES différentes relations des voyages en Afrique & aux Indes offrent peu de lumières sur la *Terre de Natal*, où les vaisseaux Européens abordent rarement, soit parce que la côte est de trop difficile accès, soit par le peu de commerce qu'on trouve à y faire. Les capitaines Roggers & Hamilton, Anglois, sont les seuls qui s'étendent un peu sur l'état moderne de ce pays. Nous croyons que le lecteur nous saura gré de lui donner, d'après eux, une notion succincte des peuples qui ont aidé au rétablissement du malheureux équipage du *Dodington*.

LA TERRE DE NATAL fait partie de la Caf-

frerie, grande contrée à l'eſt de l'Afrique; ſes bornes ſont, au nord, la rivière de Dellagoa; à l'eſt, la mer des Indes; au ſud, le pays des Hottentots; ſes limites à l'oueſt ſont inconnues. Ceux qui habitent les bords de la Dellagoa trafiquent avec les Portugais de Mozambique, qui s'y rendent dans de petits bateaux, & y achetent des dents d'éléphans, qui s'y trouvent en quantité. Quelques Anglois y ont auſſi pénétré dans la même vue. En général, toute la côte, depuis le Cap de Bonne-Eſpérance juſqu'qu'à Agoa eſt d'un abord ſi difficile & ſi dangereux, que les vaiſſeaux Européens s'en éloignent. La partie de ce pays qui regarde la terre préſente des plaines & des bois, mais l'intérieur eſt hériſſé de montagnes fort hautes & très-eſcarpées. La Terre de Natal s'étend depuis le vingt-huitième degré juſqu'au trente-unième & demi de latitude méridionale.

Les différens peuples qui habitent ce pays, demeurent enſemble dans de petits villages compoſés de familles alliées les unes aux autres; le plus âgé d'entr'eux les gouverne tous. Ils ſont fort affables & obligeans envers les étrangers. Leur principale occupation eſt l'agriculture, & ils nourriſſent beaucoup de vaches & de chevres, dont ils prennent un grand ſoin. Ils ne connoiſſent ni arts ni métiers, chacun fait pour ſoi ce qui lui eſt néceſ-

faire pour la vie ou l'ornement. Les hommes bâtissent les maisons, chassent, plantent, & gouvernent toutes les affaires du dehors; les femmes s'occupent à traire les vaches, apprêtent à manger, & ont soin de tout ce qui regarde le ménage. On a observé que les maris n'étoient point jaloux de leurs femmes, contre l'ordinaire de presque toutes les nations sauvages de cette côte. Ces peuples se nourrissent mieux que les Hottentots & les autres nations qui habitent l'intérieur de l'Afrique; leur aliment ordinaire est du pain fait avec du bled de Guinée; ils y joignent du bœuf, du poisson, du lait, des canards, des poules, des œufs, &c. Le lait est leur boisson; ils l'aiment mieux lorsqu'il est un peu aigri.

Dampierre qui a donné, d'après le capitaine Roggers, à la fin du tome 2 de son *Voyage autour du Monde*, quelques observations sur la Terre de Natal, prétend que les naturels de ce pays ont encore pour voisins, du côté sud sud, outre les Hottentots, un petit peuple sauvage appelé par les Anglois, *le Peuple aux Buissons sauvages*: ceux-ci demeurent dans des cavernes ou trous de rochers; ils sont basannés, petits de taille, leurs cheveux sont crêpus & frisés; ils ont pour armes des fleches empoisonnées, & l'on dit qu'ils ne font aucune grace à leurs ennemis.

(2) *BOMBAY*, petite île de la mer des Indes; dans le Décan. Elle est située au dix-neuvième degré de latitude septentrionale. Cette île tire son nom de la bonté de son port. Elle appartenoit autrefois aux Portugais, qui l'ont cédée au roi d'Angleterre en 1662. Elle a été donnée depuis à la Compagnie des Indes, à cause de sa situation avantageuse pour la sûreté des vaisseaux & la facilité de son commerce. Les cocos viennent en abondance dans cette île, il s'y en fait un grand débit. Les eaux stagnantes de Bombay & l'air qu'on y respire rendent son séjour mortel aux Européens; sur vingt enfans, à peine deux atteignent-ils l'âge mûr; & il est passé en proverbe parmi les Anglois, que deux moussons font dans cette île l'âge d'un homme. De-là vient la difficulté de la peupler, & l'obligation où est la Compagnie d'y envoyer continuellement de nouvelles familles. La rade est commandée par une forteresse régulière, pourvue d'artillerie & d'une bonne garnison. La Compagnie entretient à Bombay un gouverneur qui regle & décide tout pour le civil & le militaire. Les Portugais sont en grand nombre dans l'île, ils y ont le libre exercice de la religion catholique. Bombay est le second des trois gouvernemens généraux des établissemens Anglois dans l'Inde; *Madras* est le premier, & *Golgotha* le troisième.

(3) *MADRAS*, belle, grande & très-riche ville des Indes sur la côte de Coromandel, avec un fort pour sa défense, nommé *le Fort Saint-Georges*. Elle est située dans une plaine très-fertile, & appartient à la Compagnie Angloise. Le commerce considérable qui s'y fait attire dans cette ville un concours prodigieux de marchands & de voyageurs de toutes les nations. On y compte cent mille habitans, dont les trois quarts sont des naturels du pays. Dans ce nombre il se trouve plus de vingt mille catholiques, sous la direction des Capucins. Ils sont même les juges des différends qui surviennent parmi eux. Ces religieux sont fort aimés & protégés, ils exercent publiquement les fonctions de leur ministère.





N°. 9.

NAUFRAGE

Du Sloop, le Betſey, *commandé par le capitaine Philippe* AUBIN, *ſur la côte de* la Guyanne Hollandoiſe, *dans l'Amérique méridionale*, *en* 1756 (*).

Je mis à la voile le premier d'Août 1756, & je partis de la baie de Carlile (**) pour aller à Surinam, établiſſement Hollandois dans le continent. Mon sloop ou bateau Bermudien, d'environ quatre-

(*) Cette Relation a été publiée par le capitaine AUBIN lui-même, & inſérée dans le Journal Anglois, n°. 18, 30 Juin 1776, *Paris*, chez *Ruault*.

(**) La Baie de Carlile eſt à la rade de la ville de Bridgetown, dans la partie méridionale de la Barbade, une des Antilles poſſédée par les Anglois.

vingt

vingt tonneaux, bâti tout de cedre, étoit chargé par MM. *Rosco* & *Nyles*, négocians de Bridgetown dans l'île de la Barbade ; il portoit une cargaison de provisions de toute espece, & des chevaux. La colonie Hollandoise, sentant le besoin qu'elle a de faire recrue de ces animaux, a fait une loi, que nul vaisseau Anglois ne sera reçu à commercer avec elle, si les chevaux ne sont pas partie de sa cargaison. Les Hollandois sont si exacts sur l'observation de cet article, que si par hasard les chevaux viennent à mourir dans la traversée, le maître du navire est obligé de conserver les oreilles & le sabot de ces animaux, & de jurer en entrant dans le port de Surinam, que lorsqu'il s'est embarqué, ils étoient vivans & destinés pour la colonie.

La côte de Surinam, Berbische, Démerari, Orinoco, & tous les environs, sont des terres basses & noyées par de larges fleuves qui vont se décharger dans la mer. Le fond, tout le long de cette côte, est formé d'une vase comme de la glaise, dans laquelle les ancres enfoncent jusquà trois & quatre brasses de profondeur, quelquefois la quille touche sans que le bâtiment s'arrête. Le sloop étant à l'ancre à trois lieues & demie en mer, sur cinq brasses de fond, l'embouchure de la rivière de Démerary portant sud quart de sud-

oueſt, & cela dans la ſaiſon des pluies, tout mon équipage puiſa dans la mer, & but de l'eau auſſi douce & auſſi bonne que celle des rivières. Le courant qui eſt occaſionné par les vents aliſés & le grand nombre de rivières qui ſe jettent dans la mer, portoit quatre mille par heure, vers l'oueſt & le nord-oueſt.

Les courans qui regnent continuellement le long de ces côtes, obligent tout vaiſſeau chargé pour les ports de ce continent à ſe tenir au moins à quarante ou cinquante lieues au vent du port où il veut aborder, s'il ne veut pas être trompé par la force des courans, ce qui l'obligeroit de pouſſer ſa bordée vers le nord, pour s'en affranchir & regagner l'eſt.

Je louvoyois entre la latitude de dix ou douze degrés nord, le 4 Août au ſoir, avec une briſe fraîche qui m'obligea de prendre un ris dans mes voiles; ſur le minuit, voyant que le vent devenoit plus fort à meſure que la lune, qui étoit alors ſur ſon déclin, s'élevoit dans le ciel, & que mon bateau qui étoit très-chargé fatiguoit exceſſivement, je ne voulus pas me coucher avant d'avoir vu le tems aſſuré. Je dis à mon ſecond, nommé *William*, de m'apporter une bouteille de bierre; tous deux aſſis, moi ſur une cage à poules, & William ſur le pont ou tillac, tenant près de lui la bouteille

& le verre, nous contions des histoires pour passer notre quart, suivant la coutume des marins de toutes les nations. Tout-à-coup le bateau vint au vent; je dis à un matelot de mettre la barre au vent, il me repondit qu'elle y étoit depuis quelque tems. Je dis à mon second d'aller voir si la corde de la roue n'étoit pas embarrassée; il me répondit que non. J'ordonnai à l'autre matelot d'aller en avant & de traverser l'écoûte du foc, pour la faire arriver; mais au moment où il y alloit, le bateau donna de l'avant à la lame, & plongea; il s'emplit tellement d'eau dans l'avant qu'il ne put se relever au-dessus de la lame, qui passoit sur nous jusqu'à la hauteur des bois des ancres, & nous mit dans l'eau jusqu'au cou; elle emporta même tout ce qu'il y avoit dans la chambre. La moitié des gens de l'équipage, qui étoit de neuf hommes, fut noyée dans leurs lits, sans que nous ayions entendu aucun cri, aucun souffle de leur part. Aussi-tôt que cette lame fut passée, je pris la hache qui étoit suspendue auprès de la cambuse ou place à feu, afin de couper les haubans & d'empêcher le bateau de chavirer; mais inutilement. Le bateau chavira & fut retourné, les mâts & voiles dans l'eau; les chevaux culbutèrent les uns sur les autres, avec leurs hangars, & furent submergés; ce qui forma le spectacle le plus triste.

Je n'avois qu'une petite chaloupe d'environ douze à treize pieds de long; elle étoit fixée avec un cable roulé dedans, entre la pompe & le bord du navire. La Providence voulut pour notre salut, qu'elle n'eût pas eu besoin d'être amarrée; mais alors nous n'avions aucun espoir de la revoir jamais, ce gros cable étant douillé dedans, ce qui l'empêchoit de venir sur l'eau, joignez à cela le poids des chevaux & de leurs hangars, tous embarrassés l'un sur l'autre.

Dans cette effroyable situation, me tenant au hauban & me dépouillant de mes habits, en cherchant des yeux quelque écoutille, quelque planche ou coffre vuide pour conserver ma vie aussi long-tems qu'il plairoit à Dieu; j'apperçus mon second & mes deux autres matelots qui se tenoient attachés à une corde, & crioient à Dieu de recevoir leur ame. Je leur dis que l'homme qui n'étoit pas résigné à mourir lorsqu'il plaisoit à son créateur de le retirer du monde, n'étoit pas fait pour vivre. Je leur conseillai de se déshabiller comme j'avois déjà fait moi-même, & de tâcher de saisir le premier objet qui pourroit leur aider à conserver quelques tems leur vie. Le sieur William, mon second, suivit mon conseil, il se mit tout nud & se jetta à la nage, cherchant ce qu'il pourroit

trouver. Un moment après il me crie: Voici la chaloupe ! voici la chapoupe la quille en haut !.. Aussitôt je nage à lui & je le trouve tenant la chaloupe par la quille, entre le guis & la grande voile. Nous voilà à faire tous nos efforts pour la retourner ; mais en vain : à la fin cependant, William, qui étoit plus pésant & plus robuste, s'avisa d'arc-bouter ses pieds sur la préceinte ou bord de la chaloupe, en tenant la quille avec les mains, & de son pied joint à son effort, il vint presque à bout de la retourner ; moi, j'étois au vent & la poussois & la soulevois de mes épaules par le côté opposé. Enfin, secondés par la lame, nous la retournâmes ; mais elle étoit pleine d'eau. Je montai dedans & je me mis à la haller sous la tête du mât du bateau, par la balancine du guis. Le mât du bateau s'élevoit hors de l'eau de la longueur d'environ quinze à vingt pieds, à chaque fois que le bateau étoit entre les lames de la mer. Je fis avec le bout de la bosse ou amarre de la chaloupe, un tour qui embrassoit la tête du mât du bateau, tenant moi-même l'autre bout de la bosse ; chaque fois que le mât s'élevoit hors de l'eau il enlevoit la chaloupe & moi hors de la mer ; je laissois ensuite aller la bosse, & dans ce mouvement la chaloupe se vuidoit aux trois quarts ; mais n'ayant rien pour la dégager de dessous le mât & les haubans, ceux-ci me retom-

boient sur le corps, renfonçoient la chaloupe & moi dans l'eau.

Après avoir essayé de l'épuiser d'eau plusieurs fois, sans rien gagner que d'être cruellement brisé & blessé, & ne voyant plus rien de mon bateau ni de l'équipage, je me mis à haller la chaloupe toujours pleine d'eau, vers le bateau par les haubans; mais le bateau étoit alors si submergé, qu'on n'en voyoit plus qu'une partie de l'arrière, sur laquelle étoit mon second & mes deux autres matelots qui se tenoient par la corde de la corne du guis. Je me jettai à l'eau avec la bosse de la chaloupe dans ma bouche, & nageai à eux pour leur en donner le bout à tenir, afin de haller tous ensemble la chaloupe par dessus l'arrière du bateau où ils étoient; nous réunîmes tous nos efforts, & en ce moment je manquai d'avoir la cuisse cassée par une secousse de la chaloupe, me trouvant entre elle & le bateau. Enfin nous parvenons à la haller sur l'arrière du bateau; mais nous eûmes le malheur dans cette manœuvre de la créver par le fond. Aussi-tôt que ma cuisse fut un peu dégourdie du coup, je sautai dedans avec un des matelots, & je bouchai le trou avec un morceau de sa grosse chemise. Ce fut un grand bonheur pour nous que ce matelot ne fût pas nager; on va voir combien de services nous rendit son ignorance: sans lui nous eussions péri. Ne

pouvant nager, il n'avoit pas songé à se déshabiller, ainsi il conserva sa grosse chemise de toile, un couteau qui se trouvoit dans sa poche, & un énorme chapeau à la Hollandoise sur sa tête. Aussitôt que la chaloupe fut dégagée de la plus grande partie de l'eau, & attachée par la bosse à la corne du guis du bateau, un chien que j'avois vint à moi le long de la chaloupe; Je le pris avec moi, en remerciant la Providence qui m'envoyoit en lui des vivres pour le tems de la nécessité. Un instant après que le chien fut entré, la bosse qui avoit servi à haller la chaloupe hors de l'eau plusieurs fois par la tête du mât, fut cassée tout à coup par une secousse du bateau, & je me trouvai en dérive. J'appelai mon second & l'autre matelot, ils vinrent en nageant derrière la chaloupe; mon second avoit par bonheur trouvé un petit mât de hune de réserve, qui servoit à hisser la flamme, & qui nous servit de gouvernail; nous leur aidâmes à entrer tous deux dans la chaloupe, & bientôt nous perdîmes de vue notre malheureux bateau.

Il étoit alors quatre heures du matin, à ce que j'estimai par l'aube du jour qui ne tarda pas à paroître, ensorte que depuis le moment où nous fûmes forcés de l'abandonner il s'étoit écoulé environ deux heures. Ce qui l'empêcha de couler bas plus promptement, c'est que j'avois chargé environ cent cin-

quante barrils de biſcuit qui étoient dans des barriques preſque étanches, autant & même plus de barrils de farines, avec trois cents ferkins ou poids de ſoixante livres de beurre; toutes matières qui flottent ſur l'eau, & qui ne s'en pénétrent que lentement & par degrés. Auſſi-tôt que nous fûmes en dérive, nous tînmes la chaloupe vent arrière du mieux que nous pûmes, & dès qu'il fut jour j'apperçus pluſieurs effets qui dérivoient où nous avions fait naufrage. Je vis mon coffre d'habits & de linge qui avoit été emporté de la chambre par l'eau de a mer. Je ſentis un mouvement de joie. Il y avoit dans le coffre pluſieurs bouteilles d'eau d'orange & de citron, quelques livres de chocolat & de ſucre, &c. Penchés ſur le bord de notre chaloupe, nous ſaisîmes ce coffre & fîmes tous nos efforts pour tâcher de l'ouvrir ſur l'eau; car il ne falloit pas ſonger à le faire entrer dans la chaloupe, il étoit trop grand & trop lourd, & il l'auroit ſubmergée. Jamais, quoi que nous fiſſions, nous ne pûmes forcer le couvercle & l'ouvrir; il fallut l'abandonner à la mer, avec toutes les bonnes proviſions qu'il renfermoit; & pour comble de miſère, nous avions par cet effort preſque rempli d'eau notre chaloupe, & manqué plus d'une fois de la ſubmerger.

Nous eûmes pourtant le bonheur de ramaſſer

treize oignons ſur les flots ; nous en voyions bien d'autres, mais que nous ne pûmes attraper. Ces treize oignons & mon chien, ſans une ſeule goutte d'eau douce ni de liqueur quelconque, voilà ſur quoi il nous falloit ſubſiſter, étant, ſuivant mon eſtime, à plus de cinquante lieues de terre, & n'ayant pour nous conduire ni mât, ni voiles, ni avirons, ni aucune autre eſpece d'uſtenſile que le couteau du matelot qui ne ſavoit pas nager, ſa chemiſe, dont nous avions déja coupé un morceau pour mettre au fond de la chaloupe, & ſes grandes culottes. Dès ce jour nous coupâmes le reſte de ſa chemiſe en liſières, & nous en fimes des treſſes & des cordes ; enſuite nous nous mîmes à l'ouvrage tour-à-tour pour détacher des planches de la doublure de la chaloupe, en coupant & cernant à force de tems & de patience autour de la tête des cloux qui les attachoient. De ces planches nous fîmes une eſpece de mât que nous liâmes au banc de devant ; nous fîmes une vergue d'un morceau de planche, & nous y attachâmes les deux jambes de la grande culotte, qui nous ſervirent de voiles & nous aidèrent à tenir la chaloupe vent arrière, en gouvernant avec le petit mât dont j'ai déja parlé.

Comme les morceaux de planches que nous avions détachés de l'intérieur de la chaloupe étoient

trop courts, & ne suffisoient pas pour en garnir les bords tout à l'entour, lorsque la mer étoit extrêmement agitée dans le fort de la brise, nous fûmes obligés, pour empêcher les vagues d'entrer dans la chaloupe, de nous coucher plusieurs fois en long sur les bords, le dos & les épaules opposés à l'eau, chacun de son côté, & de repousser ainsi la lame avec nos corps, tandis que notre autre matelot épuisoit l'eau continuellement avec le chapeau Hollandois. La chaloupe faisoit toujours eau par le fond qui avoit été crévé, comme je l'ai dit, & nous ne pouvions le boucher exactement.

C'est dans cette triste situation que tous les quatre, aussi nuds que des vers, nous tenions la chaloupe vent arrière du mieux qu'il nous étoit possible. La nuit du premier jour depuis notre naufrage étoit presque venue, avant que nous eussions fini d'arranger notre espece de voile; elle devint tout-à-fait noire, & nous tînmes assez bien notre canot vent arrière, faisant environ une lieue ou trois nœuds par heure. Le deuxième jour fut plus calme & plus tranquille; nous mangeâmes chacun un oignon à différentes fois, & déja nous commencions à sentir la soif. La nuit du second jour, le vent devint violent & variable, & quelquefois souffloit du Nord, ce qui me donnoit de grandes inquiétudes, étant obligé de gouverner pour tenir

la chaloupe vent arrière, & ne pouvant guère espérer de salut qu'en allant de l'est à l'ouest.

Le troisième jour, nous commençâmes à souffrir excessivement, non-seulement de faim & de soif, mais de l'ardeur du soleil, qui nous avoit si fort rôti le corps, que depuis le cou jusqu'aux pieds nous avions la peau aussi rouge & aussi pleine d'ampoules, que si nous avions été brûlés au feu. Alors je pris mon chien & lui plongeai le couteau dans la gorge. Je ne peux m'empêcher de pleurer encore en y songeant; mais dans le moment je n'éprouvai aucun sentiment de pitié pour lui. Nous reçûmes son sang dans le chapeau, en mettant tous nos mains au-dessous, recueillant ce qui se perdoit, & le buvant à mesure; nous bûmes ensuite tour-à-tour ce qu'il y en avoit dans le chapeau, & nous nous sentîmes rafraîchis. Le quatrième jour, la brise étoit très-forte & la mer très-grosse, ensorte que nous fûmes sur le point de périr plus d'une fois; c'est sur-tout ce jour-là qu'il nous fallut faire des planches de nos corps, pour hausser les bords de la chaloupe & repousser les lames. Sur le midi de ce jour, nous eûmes une lueur d'espérance qui finit bien désagréablement.

Nous vîmes un sloop, capitaine *Southey*, qui, comme mon bateau, appartenoit aussi à l'île de la

Barbade, & alloit à Démerary; nous voyions l'équipage se promener sur le tillac, nous poussions des cris; mais nous ne fûmes apperçus ni entendus d'aucun d'eux. Forcés par la violence du vent de tenir notre chaloupe vent arrière, dans la crainte de sombrer, (couler bas) nous l'avions dépassé d'un grand espace, avant qu'il vînt à notre hauteur; lui, venant directement du nord, & nous tirant vers l'ouest. Ce capitaine étoit de mes amis. La perte de cette occasion découragea tellement mes deux matelots, qu'ils ne vouloient plus travailler pour sauver leur vie. L'un d'eux, quoi que je lui pusse dire, ne faisoit plus rien & ne vuidoit plus l'eau qui nous gagnoit, je le priai, je me mis à ses genoux; rien ne le touchoit. Alors mon second & moi nous les persuadâmes, en les menaçant de les tuer sur le champ avec la barre ou mât qui nous servoient à gouverner, & de nous tuer ensuite après pour mettre fin à nos maux: cette menace fit impression sur eux, ils reprirent un peu de courage, & se remirent à épuiser l'eau comme auparavant.

Ce jour, je montrai l'exemple aux autres de manger un morceau de chien avec un peu d'oignon; j'eus bien de la peine à en avaler quelques bouchées; mais une heure après, je sentis que ce peu de nourriture m'avoit rendu quelque vigueur.

Mon second, qui étoit d'une constitution beaucoup plus forte que moi, en mangea davantage, ce qui me faisoit bien plaisir ; l'un des deux matelots en mangea aussi ; l'autre, nommé *Commings*, ou ne voulut pas, ou ne put en avaler.

Le cinquième jour fut plus calme, & la mer beaucoup plus douce. Au point du jour, nous apperçûmes un énorme requin aussi gros que notre chaloupe, qui nous suivit pendant plusieurs heures comme une proie qui lui étoit destinée. Nous trouvâmes aussi dans notre chaloupe un poisson volant qui y étoit tombé la nuit ; nous le partageâmes en quatre, & nous le mâchâmes pour nous humecter la bouche. Ce fut ce jour-là que dans la faim & le désespoir qui nous pressoit, William, mon second, eut la générosité de nous offrir, de nous exhorter à lui couper un morceau de la fesse pour nous rafraîchir avec le sang & nous sustenter. Dans la nuit, nous eûmes plusieurs grosses ondées de pluie avec un petit vent. Nous voulûmes recueillir un peu de cette eau du Ciel, en tordant les jambes de la grande culotte ; mais lorsque nous vînmes à la recevoir dans notre bouche, nous la trouvâmes aussi salée que celle de la mer ; les habits du matelot avoient été trempés tant de fois de l'eau de la mer, qu'ils en étoient restés plein de sel, ainsi que le chapeau. Nous n'eû-

mes donc d'autre reſſource que d'ouvrir notre bouche vers le Ciel; & de recevoir les gouttes de pluie ſur notre langue pour la rafraîchir; & après que la pluie fut paſſée, nous rattachâmes la grande culotte à la vergue.

Le ſixième jour, les deux matelots, malgré mes raiſons, burent de l'eau de mer, ce qui les purgea ſi violemment, qu'ils tombèrent bientôt dans une eſpece de délire, & qu'ils ne nous furent plus d'aucun ſervice à William & à moi. Lui & moi, nous tenions chacun un clou dans notre bouche, & de tems-en-tems nous nous arroſions d'eau la tête pour la rafraîchir, & je ſentis que ces bains me faiſoient du bien, & que ma tête étoit plus raſſiſe. Nous eſſayâmes pluſieurs fois de manger du chien avec un morceau d'oignon; mais je me trouvois bien heureux quand j'avois pu venir à bout d'en avaler trois ou quatre bouchées; mon ſecond en mangeoit toujours un peu plus que moi.

Le ſeptième jour fut beau, la briſe modérée, & la mer tout-à-fait calme. Sur le midi les deux matelots qui avoient bu pluſieurs fois de l'eau de mer, devinrent ſi foibles, qu'ils commencèrent à extravaguer, comme des hommes qui ont le tranſport, ne ſachant plus s'ils étoient ſur la mer ou ſur terre; & nous-mêmes, mon ſecond & moi,

nous étions ſi foibles, qu'à peine pouvions-nous nous tenir ſur nos jambes, ni gouverner chacun à notre tour, ni épuiſer l'eau de la chaloupe qui en faiſoit beaucoup par le fond.

Le huitième jour au matin, Jean Commings mourut, & trois heures après Georges *Simſon* auſſi. Ce ſoir-là même, au déclin du ſoleil, nous eûmes le bonheur d'appercevoir les hautes terres à la pointe orientale de l'île de *Tabago*. L'eſpérance nous rendit quelques forces. Nous tînmes l'avant de la chaloupe vers la terre toute la nuit, avec une petite briſe & un fort courant qui nous favoriſoit. Nous fûmes toute cette nuit, William & moi, dans la plus étrange ſituation, nos deux camarades morts ſous nos yeux, la terre en vue & un très-petit vent pour en approcher, mais aidés du courant qui pouſſoit avec force vers l'oueſt. Nous n'étions pas le matin, ſuivant mon eſtime, à plus de cinq ou ſix lieues de terre. Cet heureux jour fut le dernier de nos ſouffrances ſur la mer. Nous gouvernâmes tout le jour vers le rivage, quoique nous ne puſſions plus nous tenir ſur nos jambes. Le ſoir, le vent tomba & le calme nous prit; mais vers les deux heures du matin, le courant nous jetta ſur le rivage de l'île de Tabago, une des Antilles, au pied d'une haute falaiſe, entre la petite Tabago & la baie de Man-

ofwar, qui eſt la partie orientale de l'île. La chaloupe fut bientôt crévée par la ſecouſſe, & mon infortuné compagnon & moi nous nous traînâmes ſur le rivage, laiſſant dans la chaloupe nos deux camarades morts, & le reſte du chien qui étoit tout-à-fait corrompu.

Nous gravîmes à quatre pattes, comme nous pûmes, le long de ces hautes falaiſes qui pendoient preſqu'à pic ſur la mer à la hauteur de trois ou quatre cens pieds. La grande quantité d'arbres qui penchoient ſur nos têtes, avoit fait tomber beaucoup de feuilles dans l'endroit où nous nous étions traînés ; nous en ramaſsâmes quelques poignées, & nous nous étendîmes deſſus pour attendre le jour. Dès qu'il fut venu, nous cherchâmes autour de nous un peu d'eau, & nous en trouvâmes dans le creux de quelques rochers ; mais elle étoit ſalée & mauvaiſe à boire. Nous apperçûmes ſur les rochers antour de nous pluſieurs eſpeces de coquillages, nous en briſâmes quelques-uns avec une pierre, & nous nous mîmes à en mâcher pour humecter notre bouche.

Vers les huit à neuf heures, nous apperçûmes un jeune Caraïbe, tantôt marchant, tantôt nageant vers la chaloupe. Dès qu'il y fut arrivé, il appela à grands cris ſes compagnons, & leur fit des ſignes de la plus grande compaſſion ; auſſitôt ſes camarades

camarades fuivirent fon exemple, & vinrent à la nage près de nous; ils nous avoient apperçus prefqu'en même tems. Le plus âgé, qui avoit environ foixante ans, s'approcha de nous avec les deux plus jeunes, que nous connûmes après pour fon fils & fon gendre. En nous voyant, les larmes coulèrent de leurs yeux; j'articulai quelques fons, & tâchai de leur faire comprendre par mots & par fignes que nous avions été neuf jours fur la mer, manquant de tout. Ils comprirent quelques mots de François, & me firent entendre, en partie par fignes, qu'ils alloient chercher un canot pour nous tranfporter à leur hutte. Le vieillard détacha fon mouchoir de fa tête, il en lia la mienne, & un des jeunes Caraïbes donna fon chapeau de paille à William; l'autre nagea autour de la falaife, & nous apporta une gourde d'eau fraîche, quelques pains de caffave & un morceau de poiffon grillé; mais nous n'en pûmes manger. Deux autres tirèrent les deux morts de la chaloupe & les mirent fur un rocher; après quoi ils hallèrent tous trois la chaloupe hors de l'eau. Alors ils nous quittèrent, en nous donnant les plus grandes marques de compaffion, pour aller chercher leur canot.

Après midi, ils revinrent dans leur canot au nombre de fix, & ils apportèrent avec eux, dans

un pot de terre, une ſoupe que nous trouvâmes excellente. Nous en humâmes un peu, William & moi; mais je ne l'eus pas plutôt dans l'eſtomac, que je fus obligé de la rejetter; William ne la vomit point. En moins de deux heures nous arrivâmes tous à la Baie de Man-ofwar, que les François appellent *Jean-le-More*; c'étoit là que les Caraïbes avoient leurs huttes. Ils n'avoient qu'un ſeul hamac, ils m'y placèrent, & la femme nous fit une portion d'herbes fort agréable, & du bouillon de quatracas & de pigeon. Ils baignèrent mes bleſſures qui étoient pleines de vers, avec une décoction de tabac & d'autres herbes. Tous les matins, l'homme me tiroit de ſon hamac, me promenoit dans ſes bras & me portoit ſous un citronnier, où il me couvroit de feuilles de bananier pour me garantir du ſoleil; là, ils nous oignoient la peau avec une eſpece d'huile, pour guérir les ampoules que le ſoleil nous avoit fait venir: ces hôtes compatiſſans eurent même la générosité de nous donner à chacun une chemiſe & une paire de culottes qu'ils avoient eues des vaiſſeaux qui venoient de tems-en-tems commercer avec eux pour des tortues & leurs écailles.

Après qu'ils eurent nettoyé les vers de mes plaies, ils me tenoient les jambes ſuſpendues en l'air, & les oignoient le ſoir & le matin avec une eſpece

d'huile tirée de la queue d'un petit crabe ou burgau, assez semblable au poisson à coquille, que les marins Anglois appellent soldat, parce que la coquille qui les enferme est rouge. Ils prennent une certaine quantité de ces petits crabes, brisent le bout de la queue & les mettent fondre dans une large coquille sur le feu. C'est avec cet onguent qu'ils guérirent mes blessures, sans les couvrir d'autre chose que de feuilles de bananier (*).

Ils nous nourrirent d'abord avec de la soupe faite d'une espece d'animal appelé acouti dans les Indes occidentales. Cet animal est de la grosseur d'un gros lapin, de couleur brune, le nez pointu, de petites pattes, & des dents presque semblables à celles d'un rat; les Caraïbes mettoient dedans des quatracas, qui ne ressemblent pas mal à nos coqs & nos poules qui chantent le matin, des pigeons à-peu-près comme ceux d'Europe, dont le pays abonde. D'autres jours, ils nous faisoient aussi une soupe excellente de tortues, & très-nourrissante. Pour pain nous avions des cassaves, des bananes, des ignames & des patates

(*) Les Anglois appellent plantins, ce que les François appellent bananes; & bananes ce que ceux-ci nomment figues.

douces, avec quantité de fruits ſauvages, ſur-tout des prunes fort bonnes dont les arbres viennent d'eux-mêmes dans les bois. L'île abonde auſſi en ſangliers, & en tatous que les naturaliſtes appellent armideles. Il y a une multitude très-variée de poiſſons de mer & de rivière. Une de ces rivières ſe décharge dans la Baie de Jean-le-More.

Graces à cette nourriture & aux ſoins de ces bons Caraïbes, je fus en état, environ trois ſemaines après, de me tenir ſur mes jambes, à l'aide de béquilles, comme un convaleſcent qui ſort d'une grande maladie. Les Inſulaires venoient de toutes les parties de l'île pour nous voir, & jamais les mains vuides : tantôt ils nous apportoient des œufs, tantôt des poules; ils nous les donnoient avec joie, & nous les acceptions avec reconnoiſſance ; il en vint même de la Trinidad, île Eſpagnole qui eſt à la vue de l'île de Tabago vers le ſud. J'écrivis avec un couteau mon nom ſur pluſieurs planches, & les donnai à différens Caraïbes, pour les montrer aux navires, que le haſard conduiroit vers le rivage.

Nous déſeſpérions preſque d'en voir arriver, lorſqu'un sloop qui venoit d'Orinoco, chargé de mulets pour Saint-Pierre de la Martinique, toucha à la pointe ſablonneuſe de l'oueſt de l'île. Les In-

diens montrèrent à l'équipage la planche où mon nom étoit gravé, & leur racontèrent notre situation. A l'arrivée de ce navire à Saint-Pierre, ceux qui le montoient parlèrent de notre aventure; il s'y trouva plusieurs marchands de ma connoissance, qui commerçoient sous le pavillon Hollandois, & qui portèrent de mes nouvelles à mes armateurs, MM. Rosco & Nyles. Ceux-ci envoyèrent aussitôt le capitaine *Young* dans une goëlette, petit bateau à deux mâts, pour venir nous chercher. Après neuf semaines environ que j'avois vécu avec ce bon & charitable peuple de sauvages, je m'embarquai & les quittai; j'éprouvai alors autant de regret, que j'avois eu de joie & de surprise en les trouvant.

Lorsque nous fûmes prêts à nous embarquer, ils nous fournirent une bonne provision de bananes, de figues, d'ignames, d'oiseaux, de poissons & de fruits, sur-tout des oranges & des citrons. Ils me donnèrent même un de leurs arcs & des fleches; ils m'avoient appris à m'en servir & a en tuer des crabes de terre, dont il se trouve quantité dans l'île, & dans toutes les îles désertes de la zône torride; on ne peut tuer ces crabes qu'à coup de fleches: ils vont par troupes, & ne se laissent jamais approcher; aussitôt qu'ils vous apperçoivent, ils rentrent dans leurs trous. Je n'avois

rien pour reconnoître la générosité avec laquelle ils m'avoient traité, que ma chaloupe, qu'ils avoient radoubée & dont ils se servoient pour aller visiter de tems-en-tems leurs nids de tortues : comme elle étoit plus large que leurs canots, elle étoit beaucoup plus propre à cet usage. Je la leur donnai: je leur aurois donné mon sang. Le capitaine Young, qui étoit mon ami, se joignit à moi pour m'aider à m'acquitter envers mes bienfaiteurs. Il me donna tout ce qu'il avoit de rhum, & j'en fis présent aux Caraïbes ; il n'y en avoit guère que sept ou huit bouteilles. Il leur donna aussi plusieurs chemises & culottes de matelot, quelques couteaux, des hameçons, de la toile à voiles pour la chaloupe, avec des aiguilles & des cordes.

Enfin, après deux jours de préparatifs pour notre départ, il fallut nous séparer. Ils vinrent au rivage au nombre d'environ trente, hommes, femmes & enfans, & tous parurent pénétrés de regret, sur-tout le vieillard qui m'avoit servi de père, & qui avoit détaché de sa tête son mouchoir pour me le donner. Lorsque le bateau quitta la baie, les larmes coulèrent de nos yeux, qui ne se quittoient point. Ils restèrent debout & rangés sur le rivage, jusqu'à ce qu'ils nous eussent perdus de vue. Comme nous avions mis à la voile vers les neuf heures du matin, que nous tirâmes vers le

nord-est, & que la baie de Jean-le-More est située à la pointe nord-est de l'île, nous fûmes longtems en vue les uns des autres. Je me souviens encore du moment où ils disparurent à mes yeux, du vif sentiment de regret que je sentois au cœur. Je craignis de n'être jamais si heureux que je l'avois été parmi eux. J'aime & j'aimerai toute ma vie mes chers Caraïbes, & je donnerois mon sang pour le premier de ces bons sauvages qui auroit besoin de mon secours, si jamais la destinée m'en amenoit un en Europe, ou que la mienne me conduisît encore dans leur île.

En trois jours nous arrivâmes à la Barbade. Il me restoit toujours une violente oppression à la poitrine, qui me coupoit la respiration, & je n'avois encore pu abandonner mes béquilles. Nous reçûmes de toute l'île les témoignages du plus tendre intérêt & de la plus généreuse pitié ; la bienfaisance des habitués fut sans bornes. Le célebre docteur Hilery, qui est maintenant à Londres, auteur d'un excellent traité sur les maladies particulières à cette île, vint me voir avec le docteur Lilihorn. Ils me prescrivirent différens remedes, mais qui tous ne firent aucun effet. William & moi, nous ne pouvions parler qu'avec la plus grande difficulté, & nous étions continuellement affligés d'un baillement spasmodique qui ne finis-

ſoit pas. William reſta à la Barbade, & moi, qui étois plus affecté & moins robuſte que lui, les médecins me conſeillèrent de retourner en Europe. Je revins donc à Londres, & me logai dans la rue Canon, chez un horloger, preſqu'en face du caffé de London-Stone. Les docteurs Reeves, Akenſide, Shomberg, & les plus célebres médecins de Londres me viſitèrent & me donnèrent tous les ſecours qui furent au pouvoir de leur art; mais je n'en recevois qu'un ſoulagement preſque inſenſible. Enfin il y avoit environ huit jours que j'étois à Londres, lorſque le docteur Alexandre *Ruſſel*, à ſon retour de Bath, entendit parler de moi. Il vint me voir, & avec ſon humanité ordinaire, il me promit d'entreprendre ma guériſon, & qu'il le feroit gratuitement; mais il ne me cacha point que la cure ſeroit longue & diſpendieuſe. Je lui répondis que la bonté généreuſe des hahabitans de la Barbade y avoit abondamment pourvu; je le priai de me donner ſes ſoins, & je le remerciai en même tems de ſes offres obligeantes.

Comme il avoit été long-tems médecin à Alep, il avoit eu occaſion de voir quantité d'Orientaux affligés de la même maladie que moi, pour avoir manqué d'eau & ſouffert long-tems la ſoif, en traverſant les déſerts d'Afrique; il m'ordonna de quit-

ter la ville, & d'aller à la campagne dans un bon air. Je me logeai chez M. Boon à Hummerton près de Hacney, à une lieue de Londres; là, il m'ordonna les bains le matin, & me mit au lait d'ânesse pour toute nourriture; me permettant seulement quelques œufs frais, avec un exercice modéré, & le cheval tous les jours. Après un mois environ de ce régime, il m'ordonna de faire venir tous les matins une chevre auprès de mon lit; sur les cinq heures je prenois un verre de son lait tout chaud, & je dormois là-dessus. Il me permit alors de manger une soupe légère de volaille, avec un morceau de l'aîle. Au moyen de cette diette blanche, je vis, dans l'espace d'environ cinq mois, ma maladie disparoître en grande partie, & je fus en état de reprendre telle occupation que je voudrois pour fournir à ma subsistance; mais j'en ai toujours conservé depuis une constitution délicate, & sur-tout un mauvais estomac; je ne peux digérer aucuns légumes & beaucoup d'autres nourritures, & le choix de mes alimens est très-borné: l'été encore, lorsque je me promene sur une colline, quoique je ne sente dans les jambes ni ailleurs aucune espece de lassitude, je suis obligé de m'arrêter souvent, & alors de bâiller à plusieurs reprises, & ces bâillemens me soulagent. Je me suis depuis informé de lui, & j'ai appris que

depuis quelque tems le docteur Russel étoit médecin de l'hôpital S. Thomas de Londres.

Si quelques personnes doutoient de la vérité & de l'exactitude des faits que je viens de rapporter, ils peuvent en écrire aux médecins de Londres, & sur-tout au docteur Russel, qui dans ce tems-là logeoit dans la rue de Leden-gall, près du magasin des Indes orientales.

J'eus tout le loisir, pendant les neuf semaines que je fus avec les Caraïbes, de faire plusieurs remarques sur leurs coutumes & leur caractère, & de faire la comparaison des Caraïbes de l'île de Tabago, qui sont environ au nombre de six cens répandus par familles dans l'île, avec ceux de la Trinité, & une autre petite troupe de ces sauvages, qui vivent autour de la grosse montagne de Mornéagarrow, dans l'île de Saint-Vincent, & qui ont échappé à la cruauté & à la trahison des Negres marrons; c'est ainsi qu'on nomme aux colonies ceux qui s'échappent des plantations des Européens, pour vivre en liberté dans les forêts & les déserts. J'ai trouvé ces trois especes de Caraïbes absolument les mêmes sous tous les rapports, pendant trente-trois ans que j'ai été sur mer.

En général, les Caraïbes sont d'une belle taille, grands & bien faits, de couleur olive & tirant plus

ſur le jaune que les ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale ; leur tête eſt ornée d'une chevelure longue & noire dont ils ſont idolâtres, de beaux yeux noirs bien fendus, dont le blanc a la blancheur de la neige ; ils ont la bouche un peu plus petite que nous autres Européens ; leurs dents reſſemblent à celles des Negres d'Afrique, & ſont blanches comme l'ivoire. Preſque tous parviennent à la plus longue vieilleſſe ; ils la doivent à leur vie paiſible & réglée. Ils n'ont qu'une femme, dont ils paroiſſent fort peu jaloux ; quoiqu'ils les aiment de la tendreſſe la plus vive, ils abandonnent leur honneur à leur diſcrétion, & ſe repoſent entièrement ſur l'amitié qui les unit tous, & qui eſt ſi bien cimentée, qu'ils ne peuvent s'imaginer qu'un ami puiſſe tromper ſon ami dans un point auſſi ſenſible. Si cela arrive, & que le mari en ait connoiſſance, ou ſeulement les frères ou parens du mari, ils prennent auſſitôt leurs fleches de guerrre empoiſonnées, dont ils ne s'arment jamais que lorſqu'ils ont le deſſein de tuer un homme ; ils ne les quittent plus, en quelque lieu qu'ils aillent ; & s'ils rencontrent l'offenſeur, ſa vie eſt le prix de ſa trahiſon.

Ces fleches de guerre ſont plus longues & plus fortes que leurs fleches de chaſſe dont ils tuent des oiſeaux ou des poiſſons dans les rivières :

elles ſont parfaitement quarrées dans leur longueur; très-larges du côté du bout emplumé, & vont en diminuant & en s'aiguiſant par degrés juſqu'à la pointe empoiſonnée; chaque ſurface eſt dentelée de pointes aigües, & quand une fois elles ſont enfoncées dans la chair, il n'eſt plus poſſible de les en retirer ſans emporter la chair des quatre côtés de la fleche. Ils en trempent la pointe, d'une manière ſuperſtitieuſe, à la pleine-lune, dans le ſuc du mancenillier, eſpece d'arbe qui porte des pommes ſauvages, & croît ordinairement ſur les bords de la mer; ils font une inciſion dans une des jeunes branches, & il en ſort un ſuc blanc comme le lait, & extrêmement venimeux. Les Européens qui n'ont jamais paſſé la zône torride, font ſouvent la funeſte expérience de ce poiſon; ils vont ſans défiance cueillir les pommes, & s'il leur arrive de les porter à leur bouche, auſſitôt leurs levres ſe couvrent d'ulcères; pour peu qu'ils en avalent, ils éprouvent tous les ſymptômes du poiſon le plus violent; ils enflent & périſſent promptement, s'ils ne ſont pas ſecourus ſur le champ. Ces accidens n'arrivent guère qu'aux vaiſſeaux de guerre, où il y a beaucoup de ſoldats & d'hommes qui n'ont pas voyagé dans ces mers, & que leur ignorance conduit ſans défiance à la mort. Dans les vaiſſeaux marchands, il ſe trouve

toujours quelque marin dans l'équipage, qui a été en Amérique, & qui pendant leur quart s'amuse à raconter aux nouveaux embarqués tout ce qu'ils verront d'extraordinaire lorsqu'ils seront à terre.

Les Caraïbes vivent près de la mer, dans leurs huttes ou sous l'abri de leurs canots qu'ils retournent la quille en haut. Ils ne cultivent de terre que ce qu'il leur en faut pour planter quelques bananiers, ignames ou patates, qui leur tiennent lieu de pain. Pour viande, la nature leur fournit avec abondance des oiseaux & poissons qu'ils savent tirer & prendre avec beaucoup d'adresse. Ils plantent aussi quelques cannes de sucre qui, sans culture, deviennent très-grosses; alors ils font une espece de moulin, avec deux cylindres de bois portant chacun une manivelle au bout; deux hommes les tournent en sens contraire l'un contre l'autre, tandis qu'une femme ou un enfant met les cannes de sucre entre deux; ils en expriment ainsi tout le suc, & le font bouillir jusqu'à ce qu'il s'épaississe & forme un syrop qu'ils mêlent avec de l'eau & différentes herbes; c'est-là leur boisson.

Ils ont beaucoup de chiens excellens, qu'ils aiment presqu'autant que leurs propres enfans; lorsqu'un de ces chiens a été malheureusement éventré

poiſſons qu'elles ont tués elles-mêmes; elles ont auſſi des pendans-d'oreilles faits de belles coquilles ou de dents d'un petit cayman ou crocodile. Leur chevelure, toujours bien peignée, leur deſcend juſqu'à la ceinture; elles la teignent en rouge avec du roucou & de la graiſſe de ſerpent, dont ils font une eſpece d'onguent; leur tête eſt auſſi ornée de plumes & d'ouvrages de paille coloriés de fantaiſie, & variés en colifichets de mille formes différentes. Elles ſe peignent le viſage, mais ce n'eſt qu'aux jours de cérémonie, & d'une manière moins ridicule que les Sauvages voiſins du continent d'Orinoco, de Démerary, &c. qui font peur, ſur-tout les vieilles femmes, qui, outre ces maſques horribles, ont des dents & des coquilles pendantes à leurs joues & à leurs narines. Les hommes ne chargent point leur face de ces ridicules ornemens, ils n'en portent qu'au tour de la ceinture, des jambes, & à leurs cheveux, comme les Caraïbes des îles.

Dès que le jour paroît, les Caraïbes de Tabago ſe levent; & comme ils ne gardent jamais dans leur hutte aucunes proviſions du jour précédent, les hommes prennent leur fuſil, s'ils en ont un, ou leurs fleches de chaſſe, & vont dans les bois. La femme va autour de la hutte déplanter des patates, des ignames, ou bien arracher des feuilles de bananier; les enfans des deux ſexes vont à la pêche; ils

ils ſe poſtent ſur les rochers avec une longue ligne, ou vont viſiter les claies, qu'ils ont placées dans la rivière.

Vers les huit ou neuf heures, les hommes & les enfans reviennent à la hutte, & rapportent des vivres en abondance pour toute la journée ; les hommes, quelque ſanglier, un agouty, des tatous, des quatracas, des pigeons ramiers, des touterelles, de jeunes perroquets, & mille autres oiſeaux qu'il ſeroit trop long de nommer. Les enfans reviennent auſſi chargés de bon poiſſon, de l'eſpece que leurs père & mère leur ont dit de pêcher. Auſſi-tôt qu'ils arrivent, ils jettent tous leur chaſſe & leur pêche au milieu de la hutte ; il y en auroit aſſez, avec de l'économie, pour les nourrir toute une ſemaine, ſans la quantité de chiens qu'ils ont & qui les partagent avec eux. Tous ſe mettent à l'ouvrage, & accommodent ces mets à leur façon, tandis que la femme apprête un potage, ou mets de tous les jours, comme la ſoupe en France ; ce potage eſt fait de viande ou de poiſſon, tantôt l'un tantôt l'autre, mais jamais il ne les mêlent enſemble. ils lavent ſoigneuſement la viande ou le poiſſon, les coupent en tranches qu'ils mettent dans un pot de terre avec de l'eau & de la graiſſe, & après qu'ils l'ont écumé avec une coquille, ils y mettent du ſel & du piment ou gros poivre ; mais à un tel

excès, que pendant les neuf semaines que nous sommes restés parmi eux, Willam & moi, il ne nous fut jamais possible d'en avaler une seule bouchée: dès que nous en mettions dans notre bouche, elle nous brûloit jusqu'à la douleur. Ils en font griller d'autres sur les charbons, ou les rôtissent sur le feu avec une broche de bois posée sur deux pierres.

Pour la tortue, qui abonde dans cette île, ils l'apprêtent différemment. Ils plantent dans la terre quatre bâtons fourchus par le bout, ils placent en travers dans ces fourchettes d'autres bâtons qui se croisent, & forment ainsi une espece de gril. Ils posent le dos ou l'écaille de la tortue dessus, & l'assaisonnent avec du poivre & du jus de limon, puis la couvrent de deux ou trois feuilles de bananier; lorsqu'elle a été ainsi environ deux heures à cuire sur le gril, tandis que les enfans attisent & soufflent toujours les charbons qu'ils prennent tout allumés dans un amas de bois enflammé qui est auprès d'eux en réserve; alors vient le père ou la mère, qui recueille le jus qui sort de la tortue, & le met à part pour servir de sauce quand on la mange; ensuite ils tournent la tortue de l'autre côté vers le feu, & ainsi alternativement, jusqu'à ce qu'elle soit bien cuite. Lorsqu'on la leve de dessus le gril, une feuille de bananier sert de plat, & l'on

verſe la ſauce deſſus. J'ai mangé des tortues à l'auberge de madame *Korel*, de St. Euſtache, renommée dans les Indes occidentales pour ſavoir les accommoder; & à l'auberge du vieux Lirivey à St. Jean d'Antigues, où eſt auſſi un cuiſinier fameux pour les tortues; mais je donne la préférence à mes bons amis les Caraïbes, qui ſavent rendre ce mets délicieux, ſans toutes les épices dont les autres le chargent. Lorſqu'ils ont dîné, ils jettent tout ce qui reſte à leurs chiens qui ſont à la porte, & ne réſervent jamais rien de cuit, diſant que ces animaux ont ſur leur proie autant de droit qu'eux-mêmes, puiſqu'ils ont partagé la peine de la prendre.

Après le dîner, les hommes vont ſe repoſer, ou jouer d'une eſpece d'inſtrument à vent qu'ils font d'un roſeau, ou fabriquer quelques uſtenſiles avec leur couteau, ou raccommoder leurs filets, &c. Les femmes vont s'aſſeoir au bord de la rivière; là, elles arrangent leur chevelure & la parfument de leurs onguents, font des ouvrages de paille autour de l'arc & des fleches de leurs maris, frères ou parens; quelquefois elles chantent des chanſons ſur un ton grave & ſérieux. Ces Sauvages m'ont paru les plus heureux mortels que j'aie vus pendant trente-trois ans que j'ai tenu la mer.

Aussi-tôt que quelqu'un de la famille meurt ; tous désertent de la hutte, au milieu de laquelle ils enterrent le mort, & ils ne toucheroient pour rien au monde à aucun des fruits & productions de l'enceinte qui environne la hutte ; ensorte que l'île est couverte de tertres & de huttes ainsi abandonnées.

Leur dévotion est vraiment singulière : c'est la lune qu'ils adorent. A chaque nouvelle lune, dès qu'ils l'apperçoivent dans le ciel, soit qu'ils soient dans leur maison ou dans les bois, ils quittent sur le champ toute occupation, & se prennent tous par-dessous les bras. Le plus âgé d'entre eux adresse sa prière à la lune, dans la posture la plus humiliée & la plus recueillie, prononçant sans cesse ce mot, *Amonticamawa*, ils s'embrassent l'un l'autre de la manière la plus tendre, les yeux pleins de larmes, & se jettant plusieurs fois la face contre terre dans les transports de leur adoration. Après cette cérémonie, tous reviennent à leur maison, s'ils se sont trouvés dehors, & de quelque tems ils ne disent pas un seul mot, ils semblent même être dans un état de crainte continuelle pendant tout le reste de la journée.

Les autres jours ils adorent aussi la lune, mais leur prière est courte ; chacun la fait à part, & ils

ne se prosternent point contre terre. Voilà tout ce que j'ai pu remarquer sur leur religion.

L'île de Tabago est remplie de serpens très-gros, de douze ou quatorze pieds de long, mais qui ne sont pas venimeux. On les appelle Tête de chien, parce qu'ils ont la tête large & assez semblable à celle de cet animal domestique.

Pendant le séjour que j'y fis, je fus témoin d'un accident qui arriva à un Caraïbe. Au point du jour, il vit une troupe de quatracas dans l'épaisseur du bois, perchés sur un arbre. Il se posta à quelque distance avec son fusil; caché derrière un arbre, il tira plusieurs coups & en tua plusieurs avant d'aller ramasser ceux qui étoient abattus, ne voulant pas effrayer ces oiseaux dont la simplicité est extraordinaire; car s'ils voient l'homme, ils s'envolent aussi-tôt, & fuient; mais le coup de fusil ne fait que les troubler un moment; ils s'élevent un peu, en caquetant au-dessus de l'arbre, & reviennent aussi-tôt s'y percher, ensorte qu'on peut les tuer un-à-un jusqu'au dernier, sans qu'ils aient l'instinct de fuir. Ce Caraïbe en ayant tué ce qu'il lui en falloit, va à l'arbre pour les chercher & les ramasser. Dans l'épaisseur des feuilles & des branches rompues & pourries qui environnoient le pied de l'arbre, étoit un de ces énormes serpens, qui dévoroit un des quatracas; troublé dans son

repas, il fait un ſaut vers le Caraïbe qui ne l'avoit pas apperçu, & le ſaiſit à la cuiſſe, une mâchoire deſſous l'autre deſſus, & lui enfonce ſes dents dans la chair, comme auroit fait un bull-dog, & le tient ainſi ſans lâcher priſe. Le Caraïbe plein de ſens & de patience, ne fait aucun mouvement de la cuiſſe, de crainte que par la réſiſtance ou par une ſecouſſe il n'irrite encore davantage ce monſtre, qui dans une nouvelle fureur, auroit pû lui caſſer l'os & lui briſer la cuiſſe; mais adroitement il mit une groſſe balle dans ſon fuſil, & fut aſſez heureux pour mettre en pieces la tête du ſerpent. Dégagé de ſa gueule, il ſe traîna, comme il put à ſa hutte, ſouffrant des douleurs incroyables; auſſi-tôt ſa femme lui panſa ſa plaie avec une eſpece de baume qu'ils tirent des feuilles de certaines plantes, & dans l'eſpace d'une ſemaine il fut parfaitement guéri; d'autres, à l'inſtant même, allèrent chercher le ſerpent, emportant avec eux un gros & long pieu; ils l'enfoncèrent au travers des deux yeux du monſtre, & le tirèrent juſqu'à la hutte, de la manière dont on tourne un cabeſtan. Je vis cet énorme reptile & ſa tête toute écraſée. On en prit la graiſſe, qui eſt bonne pour éclairer; on la fait fondre & on en remplit des coquilles où l'on met une meche de coton, voilà les lampes des Caraïbes.

Ils ſont ſujets à mille accidens de cette nature;

mais ils ont toujours des remedes tout prêts & très-efficaces.

Les Caraïbes sont presque amphibies, ils passent une grande partie de leur vie dans la mer. Ils aiment passionnément le coquillage, & pour en pêcher de la plus grosse espece, ils vont les chercher quelquefois à six ou sept brasses au fond de l'eau, sur-tout pour pêcher les poissons que les Créoles François appellent cambies. Ils plongent, & en rapportent un dans chaque main, & les jettent dans leur canot. Il n'est point de mer, si grosse & si orageuse qu'elle soit, qui les effraie & qui les empêche de plonger lorsqu'ils en ont envie. Ils gagnent la pointe des rochers, & s'élevent ainsi par degrés de rochers en rochers, dans la lame; dès qu'ils se trouvent avoir de l'eau jusqu'à la ceinture, ils présentent le flanc à la lame pour la fendre plus aisément, & continuent d'avancer toujours. Si la mer est trop forte pour qu'ils puissent se tenir sur leur jambes, & qu'ils craignent que le flot ne les entraîne vers le rivage, ils se cramponnent avec les deux mains à la pointe d'un rocher, & abandonnent en arrière leurs pieds & leurs corps à la vague, ils la laissent passer sur eux: aussi-tôt après on les voit reparoître sur l'eau. Ils recommencent & continuent ainsi leur route au travers des flots, jusqu'à ce que la mer soit assez profonde pour qu'ils

n'aient plus à craindre que la vague en les entraînant ne les jette contre les rochers.

L'habitude de nager, de plonger & de tromper les coups de la lame, se forme de bonne heure chez eux. Les enfans de douze ou quatorze ans se font un amusement singulier, qui feroit trembler un Européen. Ils choisissent une grêve unie & sans rochers; là, ils vont plusieurs ensemble, ayant chacun dans la main une petite planche aussi large qu'ils la peuvent trouver, & se mettent la poitrine dessus, ensuite ils s'abandonnent à la vague; d'autres ont une planche quarrée, d'environ un pied, avec un trou aux deux bouts par lesquels ils la tiennent. Alors ils avancent aussi loin qu'il leur plaît dans la mer, tous rangés à la file, & se laissent entraîner sur la cime des flots vers le rivage: la la lame est quelquefois si haute, qu'aux yeux de ceux qui les voient du rivage, leurs têtes semblent autant de boules noires sur un tapis de neige. J'ai vu les enfans s'amuser au même exercice à la baie des Bermudes, dans les Isles des Turcs près de Saint-Domingue, où j'ai fait plusieurs voyages pour charger du sel pour la pêche du nord de l'Amérique (*).

(*) Le capitaine COOK a retrouvé ce même jeu chez les habitans d'Othaïti & des îles voisines.

LE capitaine Philippe Aubin (**) avoit vingt-fix ans lors de fon naufrage. Depuis l'âge de dix-fept ans, il commandoit en chef des sloops ou vaiffeaux de commerce pour les îles & côtes de l'Afrique. En 1778, il étoit au mois de Janvier à Reims, & il confirma toutes les circonftances rapportées dans la relation de fon infortune. Le détail dans lequel il y eft entré fur ce qui concerne les Caraïbes, fes hôtes bienfaifans, à l'île de Tabago, ne laifferoit rien à défirer à ce fujet, s'il y avoit ajouté une légère defcription des Antilles dont cette île fait partie; il ne doit point être indifférent aux lecteurs de la trouver ici.

(**) David *Aubin*, fon père, capitaine de la marine Angloife, mourut encore jeune, des fuites d'une expédition contre Porto-Belo, en Amérique. Philippe *Aubin* refta orphelin avec un frère. Ce dernier entra auffi dans la marine Angloife, & s'attacha à l'amiral *Durell.* Il mourut en 1745, à l'âge de vingt-fept ans, des bleffures qu'il avoit reçues au fiege de Louisbourg. Il étoit fecond lieutenant de vaiffeau. Ce détail nous a été envoyé le 3 Septembre 1778, par le capitaine Aubin lui-même, à la fuite de quelques éclairciffemens que nous lui avions demandés.

LES ANTILLES, îles de l'Amérique méridionale, proche de la ligne, ont été ainſi nommées parce qu'on les rencontre avant que d'arriver au continent du Nouveau-Monde. Ces îles furent découvertes par *Chriſtophe Colomb*, en 1492 & 1495. Elles ſont ſituées à l'entrée du golfe du Mexique, & ſe diviſent en *grandes* & *petites Antilles*.

Les grandes au nombre de quatre, ſont : *Cuba*, *la Jamaïque*, *Saint-Domingue*, & *Porto-Rico*. Les Eſpagnols ſont en poſſeſſion de cette dernière & de l'île de Cuba ; ils partagent avec les François celle de Saint-Domingue ; la Jamaïque appartient aux Anglois.

Les principales des petites Antilles, appelées auſſi *Caraïbes* ou *Cannibales*, du nom des naturels du pays, ſont : *la Trinité*, *la Barbade*, *la Martinique*, *la Guadeloupe*, *Sainte-Lucie*, *la Mari-galante*, *la Deſirade*, *la Grenade*, *Saint-Martin*, *la Dominique*, *Saint-Vincent*, *Tabago*, *Saint-Barthélemy*, *l'Anguille*, *Antigoa*, *la Barboude*, *Mont-ſerrat*, *Saint-Criſtophe*, *la Marguerite*, *Saint-Thomas*, *Curaçao*, *Saint-Euſtache*, *Sainte-Croix*, *Bon-air*, *les Vierges*, *Saba & la Providence*.

Dans le nombre des petites Antilles, les François poſſedent ſeuls la Guadeloupe, la Deſirade, Mari-galante, la Martinique & Sainte-Lucie. Ils avoient

encore l'île de la Grenade, mais elle a été cédée aux Anglois en 1762. Ils partagent avec les Hollandois l'île de Saint-Martin, & celle de la Dominique avec les Caraïbes. Il y a aussi quelques François à Saint-Vincent, qui y cultivent le tabac qui se vend en Hollande & en France sous le nom de tabac de Saint-Vincent ou de Dunkerque.

La Trinité & la Marguerite appartiennent aux Espagnols. Saint-Eustache, Bon-air, Curaçao & Saba, aux Hollandois. Saint-Thomas & Sainte-Croix, aux Danois.

Enfin, les Anglois ont sous leur domination les îles de la Barbade, de Mont-ferrat, de la Providence, de Saint-Christophe, des Vierges & d'Antigoa. Ils possédoient aussi la Dominique conjointement avec les Caraïbes; mais sa situation entre la Martinique & la Guadeloupe, interceptant la communication de ces deux îles, les François s'en sont emparés le 8 Septembre 1778.

Les Caraïbes naturels n'ont conservé parmi les îles Antilles, que celle de *Békia*, qu'ils habitent seuls. Ils partagent l'île de la Dominique avec les François, & celle de Tabago avec les Anglois. Lors du séjour que fit dans cette dernière le capitaine Aubin, aucune nation Européenne n'y avoit alors d'établissement. Les François, les Anglois &

les Hollandois avoient tenté d'y en faire ; mais ils ont été *obligés* de les abandonner. L'air mal-sain qu'on respire dans les îles situées sous la zône torride, lorsque les terres ne sont point défrichées, & les maladies qu'il occasionne, en rendent le séjour mortel aux étrangers. Les naturels du pays y résistent par la force de leur tempérament. Les Anglois se sont néanmoins encore établis à Tabago, depuis 1756.

Il y a encore quelques familles de Caraïbes à Saint-Vincent. Cette île étoit autrefois la plus peuplée de celles qu'habitoient les Caraïbes naturels parmi les Antilles, c'étoit le centre de leur république ; mais depuis qu'elle est devenue le refuge des Negres marrons, leur nombre diminue si sensiblement chaque année, qu'il n'y en aura bientôt plus dans l'île. Ces fugitifs, nouveaux venus, n'ont pas tardé à faire éprouver à leurs hôtes les effets de leur caractère perfide & cruel, soit en les maltraitant, soit en enlevant leurs femmes, leurs filles & tout ce qu'ils trouvoient à leur bienséance.

Il ne fait point d'hiver dans les îles Antilles ; l'air y est fort chaud, mais mal-sain. En général, ces îles sont le tombeau d'un quart des Européens que l'avidité y conduit. De fréquens ouragans dé-

ſolent auſſi les Antilles, & y cauſent preſque toujours des ravages conſidérables.

Le manioc, les patates & le maïs ſont la principale nourriture des habitans. Le tabac & le ſucre ſe recueillent en abondance dans preſque toutes les Antilles, & y ſont excellens.





N° 10.

RELATION

Du Naufrage du Vaisseau Anglois, le Fattysalam, *sur les côtes de* Coromandel, *dans l'*Inde, *en* 1761; *& Aventures de M.* DE KEARNY (*).

AUSSITÔT le rétablissement de ma santé, Monsieur, j'en ai fait l'usage que m'avoit prescrit votre constante amitié pour moi. Depuis long-tems vous desiriez le détail des circonstances de mon naufrage

(*) Cette Relation en forme de lettre, adressée par M. DE KEARNY, capitaine dans le régiment de Lally, à M. le comte d'ESTAING, lieutenant-général commandant les troupes Françoises aux Indes orientales, dans le cours de la guerre de 1756, & depuis vice-amiral-commandant en Amérique, pendant celle de 1778; a été publiée en 1763, à *Paris* chez *Duchesne*.

ſur la côte de Coromandel, & de mon retour en Europe. En vous faiſant ce récit, je ſatisferai à la fois deux ſentimens naturels; celui de toucher une ame ſenſible, & le ſouvenir, toujours agréable dans le ſein du repos, des malheurs qu'on a eſſuyés.

Vous avez déja été informé de ce que j'ai ſouffert dans la traveſée de l'Europe aux Indes, où une eſpece de contagion emporta les deux tiers de notre état-major, ſur le vaiſſeau *le Bien-Aimé*. Un autre que moi compteroit pour beaucoup d'être échappé d'une maladie de quatre à cinq mois, qui me réduiſit à l'extrémité; je fus même abandonné des médecins de l'eſcadre Françoiſe. De plus grands maux m'ont fait depuis oublier ceux-là.

Quelque tems après votre départ de l'Inde, je fus fait priſonnier de guerre par les Anglois, à la bataille de Vandevachy, petit fort dans les terres, entre Madras & Pondichéry, & je pourrois commencer, à cette époque, l'Iliade de mes malheurs; car les Anglois n'oſant pas me faire conduire à leur camp, de crainte que je ne fuſſe repris par nos huſſards qu'ils voyoient derrière eux, me faiſant paſſer, à chaque charge, de pelotons en pelotons; & je fus par conſéquent expoſé pendant l'action au feu de nos troupes. Il eſt vrai que les officiers m'en marquèrent bien leur chagrin; le gé-

néral Anglois voulut même me consoler de l'aventure, en m'apprenant que vous en aviez essuyé, Monsieur, une toute semblable avant moi. Trouvez bon que je vous rappelle une occasion si glorieuse pour vous. Lorsque nous marchâmes à Madras, (je parle comme témoin oculaire), ce fut vous, Monsieur, qui, par la bravoure & surtout par la rapidité avec laquelle vous emportâtes tous les postes que l'ennemi avoit en avant, nous mîtes en état d'investir la place. Malheureusement pour la suite d'une expédition si bien commencée, vous fîtes fait prisonnier dans la première sortie des Anglois : c'est-là que pendant tout le combat vous restâtes entre leurs mains, exposé à la vivacité de notre feu, & que vous courûtes les plus grands risques.

Pour revenir à ce qui me regarde, je fus traité par les vainqueurs avec toute la générosité possible ; ils firent même tout ce qu'ils purent pour me conserver mon équipage. Mais je perdis absolument tout ce que j'avois porté avec moi pour la campagne ; les Cipayes me pillèrent sans ménagement. Vous connoissez cette milice indisciplinable : ils ne comprennent point qu'on puisse traiter en amis, c'est-à-dire, ménager le moins du monde des gens qui ont été & qui peuvent être encore ennemis.

Je

Je couchai une nuit dans le camp des Anglois, & le colonel Caillot, que vous connoissez, eut pour moi les plus grands égards. J'obtins dès le lendemain la permission d'aller sur ma parole à Pondichéry; j'y restai pendant quelques mois, & je fis inutilement tout ce que je pus pour me faire échanger. Quand la place fut investie par les Anglois, je fus sommé, comme tous les autres prisonniers de guerre, de me rendre à Madras. Je m'y rendis, & j'y trouvai près des deux tiers des officiers de l'armée du roi, pris en différentes occasions. J'étois donc à Madras, lorsque les Anglois devenus maîtres de Pondichéry, prirent la résolution d'envoyer tous les officiers François en Angleterre. On m'avertit en conséquence de me tenir prêt pour m'embarquer incessamment. J'appris en même tems qu'il falloit, tous tant que nous étions de prisonniers, suivre le sort des vaisseaux Anglois destinés pour les différentes parties du Monde; mais M. *Pigott*, gouverneur de Madras, eut la bonté de laisser à mon choix la voie par laquelle je desirois être transporté en Angleterre. Je choisis celle de Bengale, en faveur d'un bon accommodement que M. Pigott me ménageoit sur le vaisseau *le Hawke*, que j'y devois trouver; & je me louerai toute ma vie des distinctions & des égards qu'il voulut bien avoir pour moi. Je comptois, par

cet arrangement, adoucir bien des incommodités & des fatigues de ma traverſée en Europe. La crainte de faire un ſi long voyage avec plus de cinquante priſonniers de guerre de toute eſpece, fort à l'étroit & mal à ſon aiſe; mais ſur-tout celle d'être réduit, comme on m'en avoit prévenu, à la dure néceſſité de ne vivre pendant ſept à huit mois que de viandes ſalées, quoique la Compagnie Angloiſe eût donné des ordres contraires, m'avoit fait prendre ce parti, comme le plus sûr dans ces circonſtances: ce fut la cauſe de mes malheurs.

Le vaiſſeau le Hawke, ſur lequel je devois paſſer en Europe, partit ſans moi de Madras pour ſe rendre à Bengale, parce que toutes mes affaires n'étoient pas encore arrangées. J'eus donc ordre de me diſpoſer à l'aller joindre par la première occaſion qui ſe préſenteroit, & qui ne pouvoit être éloignée, dans une ſaiſon où toutes les ſemaines il partoit des vaiſſeaux pour le golfe.

Le premier vaiſſeau qui ſe préſenta fut l'infortuné *Fattyſalam*, qui avoit été conſtruit à Bombay, établiſſement Anglois ſur la côte de Malabar, & qui n'avoit jamais vu d'autres mers que celle de l'Inde. Il étoit deſtiné à porter une grande partie des munitions de guerre priſes par les Anglois à Pondichéry, & près de cinq cens perſonnes de troupes qu'on jugeoit à propos d'envoyer à Ben-

gale, parce qu'après la réduction de Pondichéry, on n'en avoit plus besoin sur la côte.

Ce fut dans ce malheureux vaisseau que je m'embarquai, le 26 Août 1761, & nous mîmes à la voile le même jour. Le deuxième jour, 28, entre dix & onze heures du matin, le capitaine du vaisseau dit en confidence au major *Gordon*, qui commandoit les troupes Angloises, qu'il y avoit sept pieds d'eau dans le fond-de-cale, que l'eau gagnoit toujours malgré le travail des hommes, & que nous n'avions par conséquent que deux heures à vivre ou à nager sur l'eau.

Comme il y avoit déja près de deux heures que tout le monde travailloit à soulager le vaisseau, en jettant tout dans la mer, j'observois bien le capitaine & ne le perdois point de vue. Je le vis parler au major avec un air consterné qui annonçoit le plus grand malheur; j'avançai vers eux, & je demandai du ton le plus bas, en Anglois, de quoi il étoit question. M. Gordon me répéta d'une voix tremblante ce qu'il venoit d'apprendre du capitaine. Cet effrayant arrêt me frappa, sans m'ôter le pouvoir d'agir & de prendre sur le champ mon parti. Je coupai court à toutes paroles inutiles; je demandai seulement au capitaine si en nous emparant de la chaloupe, qui étoit chargée de cochons & à la traîne du vaisseau, nous

pouvions nous ſauver. Il me répondit de l'air le plus triſte & le moins conſolant, que cet expédient pouvoit nous faire ſurvivre de quelques heures à ceux que nous laiſſerions à bord, mais qu'il ne croyoit pas ce moyen praticable parmi tant de ſoldats & de matelots. Cette réponſe me fit comprendre qu'il n'y avoit aucune rèſſource dans l'imbécille capitaine. Je lui dis que nous allions nous charger de tout, & qu'à ſon égard il n'avoit qu'à bien obſerver deux choſes, ſe taire ſur l'événement, & nous ſuivre lorſqu'il nous verroit dans la fatale chaloupe. Il nous quitta dans le même inſtant. Reſtés ſeuls, le major & moi, nous concertâmes notre évaſion du vaiſſeau, & nous l'exécutâmes en moins de dix minutes. Il deſcendit de la chambre du conſeil, par un eſcalier dérobé, dans la grande-chambre, pour faire part de notre projet aux officiers de ſon régiment, qui s'y trouveroient, car les momens étoient trop précieux pour les aller chercher ailleurs. De mon côté j'appelai mon domeſtique, excellent ſujet dont j'étois bien sûr; il avoit été ſoldat dans ma compagnie, & fait auſſi priſonnier de guerre, mais j'avois obtenu ſa liberté de M. Pigott; je lui dis en deux mots de quoi il s'agiſſoit. Je fermai moi-même auſſitôt la porte de la chambre du conſeil, pour qu'on ne vît point du gaillard ce que nous allions

faire. Comme le vaisseau, quoique très-gros, n'avoit point de gallerie, je fis sortir mon domestique par une des fenêtres de cette chambre, & il descendit dans la chaloupe, à l'aide d'une corde qui se trouva sous sa main. Je le munis auparavant de mon épée & d'une hache; avec ordre de s'en servir pour repousser sans miséricorde tous ceux qui voudroient s'accrocher à la chaloupe, à moins qu'il ne les vît venir de l'endroit où je me tenois pour conduire notre descente. Tout fut très-bien exécuté: ce domestique intelligent nous conserva la chaloupe jusqu'à ce que tous ceux qu'elle devoit recevoir y fussent descendus; & notre petit embarquement se fit avec tant de bonheur & de promptitude, qu'il ne fut point obligé de se servir de ses armes pour empêcher l'abordage. Aussitôt que le capitaine, qui par son peu de résolution manqua de perdre la chaloupe, fut entré avec les autres, notre premier soin fut de couper la corde qui l'attachoit au vaisseau, & de nous en éloigner, ensorte que nous nous trouvâmes en peu de tems assez loin de-là.

Nous voilà dans un frêle esquif tout ouvert, abandonnés aux vents & aux flots, au nombre de vingt-cinq personnes, parmi lesquelles étoient deux jeunes femmes d'officiers Anglois du régiment de Coote, tous mal accommodés, mal vêtus,

& pêle-mêle avec les cochons. Il s'agit d'abord de se faire place, pour pouvoir un peu s'arranger. Nous nous mîmes tous à jetter les cochons à la mer; mais une heureuse réflexion de quelqu'un d'entre nous en fit garder sept, pour, à tout événement, n'être point réduits à l'horrible nécessité de nous manger les uns les autres, malheur qui nous seroit arrivé sans cette misérable ressource. Le bateau ainsi soulagé, il fallut nous occuper d'un autre soin tout aussi pressant. Chacun se dépouilla, soit de son habit, soit de sa veste, pour faire une espece de voile qui pût servir à gouverner notre barque; les femmes mêmes furent obligées de donner chacune un de leurs cotillons qu'elles avoient sur elles, & qui n'étoient que de mousseline. De toutes ces pieces réunies & attachées ensemble avec nos mouchoirs qui furent déchirés par lambeaux, nous fîmes une manière de voile aussi bizarre que peu solide.

Pendant que l'on y travailloit, nous apperçûmes le malheureux vaisseau qui faisoit continuellement des signaux pour nous faire entendre que tout étoit réparé, & nous engager à revenir. C'étoit un piege que nous tendoient nos misérables compagnons de voyage, pour tâcher de s'accrocher à notre chaloupe. Si nous avions eu l'imbécillité d'en croire notre capitaine, qui donnoit

dans un panneau si sensible, nous serions retournés les joindre, & nous aurions tous péri. Mais nous n'eûmes garde d'approcher d'eux, & bien nous en prit; car ce vaisseau, quelques minutes après, nous offrit le plus affreux spectacle. Il ne gouvernoit plus du tout; on le voyoit tantôt aller à la dérive, & tantôt tourner comme un tourbillon. Bientôt c'est un mât qui tombe; un second mât suit, un troisième: voilà le vaisseau ras comme un ponton, qui flotte encore au gré des vagues, mais qui semble n'être soutenu sur l'eau que par les mouvemens continuels des malheureux dont les cris perçans nous frappoient d'horreur. Il vint une brume; nous ne pûmes plus distinguer le vaisseau, & il ne tarda guère à être englouti.

C'est toujours par comparaison qu'on est heureux ou malheureux. Que nous dûmes bénir le Ciel de nous avoir préservés du sort que subirent à nos yeux cinq à six cens hommes restés à bord du vaisseau! Mais à quel prix étions-nous sauvés! A quels maux nous réservoit le Ciel, & quelle situation que la nôtre!

Nous nous trouvions en pleine mer, dans un chétif bateau qu'une seule lame pouvoit renverser, sous la main de la Providence, sans boussole, sans compas, & pour tout agrès notre

petite voile, qui demandoit toute notre attention.

Nous n'avions pas une goutte d'eau, ni de vivres d'aucune eſpece. Mouillés ſans ceſſe par les vagues qui entroient dans notre bateau, continuellement occupés à jetter dehors l'eau dont nous étions continuellement inondés, & malgré ce travail pénible, toujours tremblans de froid, parce que nous n'avions pour nous couvrir que très-peu de hardes & toutes trempées : c'eſt en cet état que nous voguâmes à la merci des flots pendant ſept jours & ſept nuits. Notre ſeule nourriture étoit une cuillerée & demie de ſang de cochon, que l'on diſtribuoit à chacun pour la ſubſiſtance de vingt-quatre heures; car pour nous en donner juſqu'à deux cuillerées, il falloit y mêler de l'eau de la mer, & jamais rien ne fut plus exactement meſuré que cette modique portion. Pluſieurs d'entre nous, qui avoient l'appétit & l'eſtomac également bons, mangèrent de la chair de cochon toute crue, & l'on en tuoit un chaque jour, enſorte que nous n'en avions plus le ſeptième. Le fort de mon régal, à moi, étoit du foie ou du ſang coagulé, que je ſuçois ſeulement & rejettois enſuite; mon domeſtique, qui nous ſervoit de boucher, me faiſoit toujours ce cadeau.

Le ſeptième jour, entre minuit & une heure,

nous crûmes entendre un bruit qui nous parut d'abord fort étrange, mais que nous jugeâmes ensuite parvenir du choc des brisées de l'eau contre quelques rochers, ou contre quelques côtes sans bords. Nous flottions entre la frayeur & la joie, & nous attendions impatiemment le jour. Il vint ce jour si lent à notre gré, & tout disparut. Jugez de la révolution qu'une légère espérance, détruite aussitôt que conçue, fit éprouver à chacun de nous dans l'ame & le corps. Nous fûmes replongés à l'instant dans une consternation si profonde, que nous n'y aurions pas résisté si la main de Dieu ne nous en eût tiré promptement.

Le même jour, vers les sept heures du matin, quelqu'un cria : Terre ! ou quelque chose d'approchant !...... Nous distinguâmes à l'horison une nuance que le desir ardent de trouver la terre fit croire que ce l'étoit effectivement. Voilà donc la nature encore une fois secouée par une lueur d'espérance. Nous dirigeâmes notre route vers le point que l'horison nous montroit, & à neuf heures nous commençâmes à distinguer en effet des côtes ; mais nous ne vîmes bien la terre que quand nous fûmes sur la plage, parce que la côte étoit extrêmement basse. Il n'est pas possible, Monsieur, je ne dis pas de vous décrire, mais de vous faire imaginer seulement l'effet que fit sur nous cette

heureuſe vue. Nous éprouvâmes tous à l'inſtant je ne ſais quelle impreſſion de joie, de vigueur & de vie, dont notre ame étoit pénétrée, comme on eſt pénétré par la chaleur, lorſqu'après un froid exceſſif on ſe trouve auprès d'un grand feu qui ranime tout-à-coup nos reſſorts. Nous ſentions délicieuſement notre foible exiſtence, & ce ſentiment répandu dans nos facultés, ſembloit nous redonner un nouvel être. Il n'eſt donc réſervé qu'à nous de connoître les inexprimables douceurs d'un moment, dont nulle ſituation de la vie ne peut sûrement donner d'idée.

Il s'agit maintenant d'aborder cette terre & de débarquer ; c'étoit l'embarras : car la barre étoit très-forte, & la ſolitude de la côte, où l'on ne voyoit ni maiſons, ni hommes, ni chelingues, petits bateaux ſervant à embarquer & à débarquer, prouvoit mieux que le témoignage du puſillanime capitaine, qu'aucun bateau Européen n'y avoit encore abordé. On tint conſeil, & l'on réſolut de tenter l'aventure, en diſant que ſe ſauveroit qui pourroit. Cet avis, appuyé par ceux qui ſavoient nager, & ſur-tout par le capitaine, qui oſa même dire hautement qu'il étoit bien sûr, lui, de ſe ſauver, étoit trop contraire à l'humanité pour être entendu de ſang-froid : car c'étoit annoncer à ceux qui malheureuſement n'étoient point auſſi familiariſés dans

l'eau, ſur-tout aux deux femmes dont nous étions chargés, & à moi qui ne ſavois pas plus nager qu'elles, une mort preſqu'inévitable, à moins que Dieu ne voulût faire un nouveau miracle en notre faveur. Je m'élevai donc contre cet avis, & je dis d'un ton ferme au capitaine, que cette barbare réſolution ne feroit point exécutée, tant que j'aurois un ſouffle de vie; que puiſqu'une partie de nous étoit dans le même cas que moi, ainſi que mon domeſtique qui m'étoit auſſi cher que moi-même, c'étoit à eux à gouverner le bateau de manière que nous puſſions aborder tous ſains & ſaufs. J'ajoutai, lui tenant l'épée nue en face, qu'il me répondroit ſur ſa vie de celle de tous tant que nous étions.

A ces paroles, un officier Anglois, nommé *Scoot*, homme furieux & toujours porté aux partis les plus violens, s'écria : » Comment! un ſeul François, & priſonnier de guerre, prétend ici nous faire la loi, & oſe nous traiter de barbares!....... Monſieur, lui dis-je tranquillement, notre malheur commun nous rend tous égaux; je ſuis libre ici comme vous, & je le répete, au haſard de toutes les ſatisfactions que l'on voudra me demander quand nous ſerons à terre, le capitaine me répondra de la vie de tous nos compagnons ».

Le capitaine intimidé chargea d'abord deux Laſ-

cares Mores, bons nageurs, que nous avions sauvés avec nous, de se tenir près de moi, & de ne point m'abandonner que je ne fusse à terre. Il prit ensuite le gouvernail du bateau, & il manœuvra si habilement, ou plutôt avec tant de bonheur, que nous prîmes terre sans aucun accident. Mais voici ce qui nous arriva : douze de nos compagnons, par une impatience assez naturelle, voulurent sauter à terre à l'instant que le bateau toucha, & quelques-uns de ceux-mêmes qui savoient nager pensèrent périr. De plus, ils se trouvèrent tous séparés de nous, le bateau ayant été jetté par deux lames dans une rivière que nous n'apperçûmes que quand nous y fûmes entrés. Cette rivière étoit si rapide que notre bateau fut bientôt échoué, & nous n'eûmes rien de plus pressé que de gagner la terre à notre tour.

Je voudrois bien pouvoir peindre ce moment; mais comment me le retracer avec toutes ses circonstances, avec la naiveté, l'énergie, la vérité de la nature ? Nous sentîmes à peine la terre, que chacun occupé de soi & de l'unique sentiment de sa propre conservation, ne pensoit presque plus aux autres. Nos yeux ne cherchoient que de l'eau douce & de quoi soutenir un souffle de vie. Nous apperçevons un petit lac, & nous sommes tous à l'instant sur le bord, à plonger comme des ca-

nards, la tête dans l'eau, pour étancher une soif horrible, une soif de huit jours entiers, qui ne peut être comparée à aucune ardeur de fievre. Il faudroit avoir aussi long-tems éprouvé le feu dévorant de la soif, de tous les besoins de la vie le plus insupportable & le plus pressant, pour concevoir quel étoit la nôtre & notre empressement à l'éteindre. Dans une pareille situation, on donneroit pour un verre d'eau tout l'or & tous les diamans de l'Inde, on donneroit le Monde entier: imaginez d'après cela nos longues souffrances, notre emportement sur les bords du lac, & les délices que nous goûtâmes. Après nous être rassasiés d'eau, nous nous mîmes à manger, les uns de l'herbe, d'autres des coquillages qui se trouvèrent heureusement à l'endroit où nous étions débarqués, & nous n'eûmes pas d'autre nourriture pendant quarante-huit heures.

Cependant notre division en deux bandes commençoit à nous affliger. Nous cherchions toujours à nous rejoindre, & n'en pouvant venir à bout à cause de la profondeur du torrent qui nous séparoit, chaque bande de son côté se mit en marche pour gagner l'intérieur du pays, & chercher quelque habitation. Les terres où nous nous trouvions alors étoient celles du Raja d'Arsapour, peu éloignées de l'embouchure du Gange & de la pointe

de Palmyre. Nous n'étions pas fort avancés, lorſqu'on nous tendit un piege pour s'emparer plus aiſément de nous. Deux pêcheurs qui nous avoient apperçus, furent chargés de nous dire de reſter où nous étions. Ils nous aſſurèrent que le chef du lieu étoit averti de notre arrivée dans ſes terres, qu'il ſavoit notre déſaſtre & notre ſituation, que c'étoit un ſeigneur bienfaiſant, & qu'il ne tarderoit pas à nous envoyer des ſecours de toute eſpece. En effet, quelques heures après, on nous apporta du riz & de la mantegue, eſpece de beurre ou de ſain-doux formé de la graiſſe de porc, on y ajouta des complimens de la part du raja, en nous promettant de ſa part que le lendemain on nous mettroit à l'abri des injures de l'air, & ſurtout du ſerein, qui eſt très-dangereux dans ce pays-là. On nous tint parole; on vint le lendemain nous chercher, mais ce fut pour nous conduire dans une petite île, où l'on nous retint captifs. Chacune de nos deux diviſions fut conduite par un chemin différent, & ne ſut point ce qu'étoit devenue l'autre. Nous y reſtâmes pendant ſept ſemaines, n'ayant pour toute nourriture que du riz noir que l'on fourniſſoit en payant, & deux fois la ſemaine du poiſſon ſalé déteſtable, encore falloit-il bien de l'intrigue & vendre tout ce que nous avions ſur nous pour avoir ces deux articles. Nous

trouvâmes pourtant le moyen d'apprivoiſer un peu les Mores commis à notre garde, & de nous procurer quelques douceurs. Une de nos dames, *Miſtriss Teatte*, Irlandoiſe, qui avoit une fort jolie voix, leur chantoit des chanſons angloiſes qu'ils écoutoient, ſans y rien comprendre, avec beaucoup de plaiſir; cette complaiſance nous valoit de tems-en-tems quelques fruits & d'autres rafraîchiſſemens. Cependant l'eau que nous buvions étoit ſi mal-ſaine, qu'il mourut treize de nos compagnons, tant d'une bande que de l'autre, & que les douze ſurvivans étoient tous fiévreux, hydropiques, livides ou jaunes, & ſi défigurés que l'on ne pouvoit plus diſtinguer ſi nous étions Européens.

Mais comme il n'eſt point de misère qui faſſe perdre l'eſpérance ou l'idée de s'en délivrer, nous étions ſans ceſſe occupés des moyens de ſortir de notre île. Les deux Laſcares Mores que nous avions dans notre bande nous parurent propres à ce deſſein. On écrivit avec un crayon, qu'une de nos dames avoit conſervé par haſard, un billet pour Baraſole où les Anglois ont une petite factorie; nous engageâmes les Laſcares à ſe charger de ce billet, & nous leur promîmes tous ſolidairement une ſomme d'argent conſidérable quand nous ſerions tirés d'eſclavage & arrivés au premier éta-

bliſſement Européen. Nos Laſcares conſentirent à tout, malgré les difficultés du voyage, & partirent. Il leur fallut traverſer trois ou quatre grandes rivières à la nage, & toujours marcher la nuit, pour dérober leur piſte aux gens du pays. Après bien des périls évités par leur induſtrie ou franchis par leur hardieſſe, ils parvinrent à Catteck, grande ville de l'Inde, & réſidence d'un raja ou chef des Marattes. Les deux Mores, comme étrangers, furent menés devant le raja en arrivant, & interrogés ſur leur miſſion ; ils racontèrent notre naufrage, la manière dont nous en étions échappés, les misères que nous avions eſſuyées depuis, & notre captivité chez le raja d'Arſapour. Ils n'oublièrent pas d'ajouter qu'il y avoit avec nous deux jeunes femmes blanches, & que les hommes étoient gens de diſtinction. Le chef Maratte leur demanda ſi les hommes étoient propres à faire des ſoldats, ſi les femmes étoient bien blanches, & ſi elles étoient aſſez jolies pour être miſes dans ſon ſérail. Sur la réponſe des Laſcares, le raja envoya chercher ſur le champ le fils du raja d'Arſapour qu'il avoit alors en ôtage, & lui ordonna d'écrire à ſon père de faire, à lettre vue, partir pour Catteck les Européens, hommes & femmes, qu'il retenoit depuis deux mois captifs dans une île. Il eut ſoin d'ordonner, conformément

ment à la politique de tous les petits ſouverains de l'Inde, qu'on nous fit paſſer par les plus mauvais chemins & des routes non pratiquées, pour nous dérober le plus qu'on pourroit la connoiſſance du pays. L'ordre de partir étant venu ſéparément aux deux bandes, nous nous mîmes en route avec nos guides, chacun de notre côté, & après quelques heures de marche nous nous rencontrâmes. Il y avoit deux mois que nous étions ſéparés, & depuis cette ſéparation nous n'avions pas eu de nouvelles les uns des autres; je vous laiſſe imaginer quelle fut notre joie en nous revoyant. Nous nous apprîmes mutuellement la mort de ceux de nos compagnons que chaque bande avoit perdus; & de véritables ſquélettes, des ſpectres ambulans qui ſe traînoient à peine, ſe félicitoient de reſpirer encore. Notre voyage pour arriver à Catteck étoit de quatorze grandes journées, nous fîmes ce chemin à pied & preſque tous ſans chauſſures; nos journées étoient fort petites, parce que nous étions tous malades, tous exténués de foibleſſe, & que marchant preſque toujours dans les marécages, nous étions dans les boues juſqu'à la ceinture. Nous avions pluſieurs grandes rivières à paſſer, il fallut les traverſer à la nage; ceux d'entre nous qui ſavoient nager, aidoient & ſoutenoient les autres. Nos deux jeu-

nes Angloises, qui certainement n'étoient point faites pour tant de peines, étoient dans un état déplorable, & la seule vue de ces pauvres femmes sembloit encore aggraver nos maux. Une d'elles, Mde. *Nelson*, mourut à quatre journées de Catteck: l'autre, quoique grosse de trois mois, eut le bonheur d'y arriver saine & sauve.

Tout excédés que nous étions de fatigues à la fin de chaque journée, nous étions obligés de passer la nuit sous des arbres, parce que les gens du pays ne nous permettoient point de mettre le pied chez eux, la pratique de l'hospitalité à l'égard des Européens leur étant défendue par leur religion. Dans le cours de ce voyage, nous ne trouvâmes que deux chauderies, ou hospices de charité à l'usage des voyageurs Indiens. Enfin nous arrivâmes à Catteck, les uns quelques jours avant les autres. Là nous apprîmes que les Anglois y avoient encore une factorie, & nous nous y rendîmes aussi-tôt; mais nous n'y trouvâmes que des Cipayes à leur solde, & pas un seul Européen. Les Cipayes nous firent un très-bon accueil, & touchés de notre état, ils allèrent d'abord au bazar ou marché, nous chercher des galettes. Nous les dévorâmes en buvant de l'eau qu'ils nous donnèrent à discrétion, & nous fîmes un repas délicieux. Après avoir bien remercié ces pauvres Cipayes, & nous être féli-

cités de nous trouver enfin sous un toît à l'abri des injures de l'air, nous songeâmes à nous reposer, & nous nous mîmes tous à dormir. Nous comptions que le lendemain le chef des Marattes nous feroit venir devant lui pour donner quelques ordres à notre sujet, mais nous apprîmes qu'il étoit allé faire une tournée du côté des pagodes de *Jean-Grenade*. Son ministre ou représentant n'ayant rien ordonné pour nous, on ne nous envoya pas la moindre subsistance. Ainsi les Cipayes continuèrent à nous nourrir le moins mal qu'ils purent. Comme ils avoient du crédit au bazar, ils nous procuroient du riz, un peu de mouton, & des épices pour faire des carries; c'est un ragoût composé de riz, de viandes & d'épices, sorte de pillau ou pelau, comme on prononce. Ce fut là pendant quinze à vingt jours notre nourriture ordinaire.

Pendant notre trajet de l'île où nous avions été captifs, jusqu'à Catteck, les deux Lascares, nos libérateurs, qui avoient su taire au chef des Marattes la commission dont ils étoient chargés de notre part, avoient continué leur voyage, étoient arrivés à Barasole, & avoient donné de nos nouvelles aux Anglois. Ils étoient ensuite passés à Calcutta, & enfin avoient été trouver M. *Vansettard*, gouverneur pour les Anglois à Bengale. M. Van-

ſettard ne perdit point de tems pour nous envoyer des ſecours ; mais l'éloignement des lieux fit que nous ne pûmes les recevoir que vingt ou vingt-cinq jours après notre arrivée à Catteck. Il ſollicita beaucoup les Marattes entre les mains de qui nous étions, pour obtenir notre liberté; mais comme ils étoient alors aſſez mal avec la Compagnie Angloiſe, & qu'ils ſont ſouvent très-hauts, parce qu'ils vivent ſous un gouvernement militaire, ils ne voulurent pas accorder une pareille grace à des marchands. Il fallut donc que le vainqueur de l'Inde, M. *Cootte*, demandât notre élargiſſement, qu'il obtint ſans peine.

Bientôt toute notre troupe fut empreſſée de ſe rendre à Baraſole, ce qui étoit une affaire de ſix jours. Pour moi & mon fidele domeſtique, nous n'attendîmes point l'ordre général du départ, nous prîmes enſemble les devans. J'avois trouvé à Catteck un Européen, Moſcovite de nation, qui avoit été canonnier dans l'armée de M. de Buſſy, & qui étoit devenu chef d'artillerie des Marattes. Comme il parloit & entendoit la langue françoiſe, ſans lui dire préciſement qui j'étois, je le ſondai ſur ſes ſentimens à l'égard de M. de Buſſy. Il m'aſſura que c'étoit lui qui avoit donné aux Aſiatiques la plus haute idée des Européens, qu'il le regretteroit toute ſa vie, & ne ceſſeroit de l'a-

dorer; ce furent ses termes. Sur cette ouverture, je lui dis que j'étois François & prisonnier de guerre des Anglois, que j'avois avec moi un domestique à qui j'étois fort attaché, & que je desirois bien de pouvoir nous tirer promptement de Catteck. Il me répondit qu'il se chargeoit de me faire partir, pourvu que les autres n'en sussent rien qu'au moment de notre départ. Je gardai le secret, & en effet, il obtint une espece de permission pour moi & pour mon domestique. Je louai aussitôt deux doulis, sorte de brancard porté par des hommes. Je vendis pour payer ces doulis & pour nous nourrir dans le voyage, un porte-col & des boutons de manches qui me restoient pour tout bien. Je pris ensuite congé de mes compagnons, en leur apprenant, sans rien déguiser, comment & par quel moyen j'avois obtenu la permission de partir, afin qu'ils pussent se servir de la même voie. Le voyage de Barasole pensa nous être encore funeste. Deux fois nous fûmes attaqués par des tigres, & nous eûmes la douleur de voir enlever à quelques pas de nous, par un de ces cruels animaux, un More de notre suite, qui nous avoit été fort utile à tous égards dans nos misères. Le même tigre, après avoir achevé ce malheureux, resortit du bois & nous fixa tous d'un regard terrible; mais nous tenant bien serrés ensemble, par

notre fermeté & par le bruit que nous fîmes, nous l'obligeâmes de se retirer.

A mon arrivée à Barasole, je trouvai quelques Anglois qui alloient s'embarquer pour Bengale; ils me proposèrent de partir avec eux, j'eus à peine le tems de boire un coup, & je m'embarquai.

Nous fûmes six à sept jours à nous rendre à Calcutta; le Gange étoit fort difficile à remonter, & nous pensâmes encore périr dans cette petite traversée, où l'on rencontre écueils sur écueils, périls sur périls. Quand nous fûmes arrivés à Goupil, je vis plusieurs vaisseaux de la Compagnie Angloise, & je priai les Anglois avec qui j'étois, de me permettre de les quitter pour aller à bord d'un de ces vaisseaux. Ils nous voyoient, moi & mon domestique, malades, épuisés & manquant de tout; ainsi, moyennant deux roupies, le seul argent qui me restoit, on fit venir un bateau qui me mit à bord du *Plassy*, vaisseau commandé par le capitaine *Ward*. Quand je fus entré dans ce vaisseau, je crus être à la fin de mes peines, & tout étoit presque oublié. Le premier homme à qui je parlai fut un capitaine des troupes de la Compagnie d'Angleterre, nommé M. *White*. Il nous prit, moi & mon domestique, pour deux soldats dévalisés. Notre figure & notre ajustement, également dignes

de pitié, annonçoient l'état le plus misérable. Ce généreux Anglois m'adressant donc la parole, me dit en sa langue : » Pauvre soldat ! vous voilà bien » mal équipé. Qui êtes-vous, & d'où venez-vous ?.. Je lui répondis en Anglois : » Vous l'avez dit, » je suis soldat, & voilà mon domestique, qui ne » l'est pas moins que moi ; nous nous trouvons » fort heureux d'exister encore »...... J'ajoutai tout de suite que j'étois le douzième échappé du vaisseau Anglois le Fattysalam, qui avoit péri, corps & biens, sur les côtes de Coromandel ; que je devois la vie d'abord à mon courage de soldat, & puis aux soins de mon domestique, qu'il voyoit accablé de maux, & hors d'état de rester debout ; enfin que j'étois un officier de tel grade, prisonnier de guerre de sa majesté britannique, M. White à l'instant même alla dans sa chambre, il me fit apporter de quoi me changer des pieds à la tête, & j'en avois assurément grand besoin. Il y avoit deux mois & demi que je portois la même chemise qui étoit toute en lambeaux ; mon domestique la trempoit seulement de tems en tems dans l'eau pour me soulager un peu. On revêtit aussi ce pauvre garçon qui étoit tout nud. M. White me fit ensuite présenter du chocolat & de quoi manger ; mais j'étois si foible que l'odeur seule du chocolat pensa me faire évanouir, & que je ne

pus goûter de rien. Je bus du Thé ; ce fut tout ce que je pouvois faire. Je reçus mille autres honnêtetés de ce digne homme, & le capitaine du vaisseau ne m'en fit pas moins. Quand j'eus changé de hardes, & que mon thé fut pris, ces messieurs me proposèrent de remonter avec eux le Gange jusqu'à Calcutta, dans un bateau qu'ils alloient faire partir. J'y consentis, mais très-chagrin de laisser dans le vaisseau mon cher domestique, qui étoit dans un fort accès de fièvre. Cependant je n'avois point d'autre parti à prendre, & les bontés que ces deux messieurs avoient, tant pour moi que pour lui, me rassurant sur son sort, je m'en séparai, quoiqu'avec bien du regret. Il mourut peu de tems après, dans l'hôpital Anglois de Calcutta.

Nous arrivâmes le lendemain à ce comptoir. Le jour suivant, je me rendis chez le gouverneur, M. Vansettard. Il me reçut fort humainement, me dit de me loger, & il m'assigna, comme capitaine & prisonnier de guerre, la subsistance de cent vingt roupies (*) par mois. Je manquois de tout, il ne

(*) Monnoye Mogole, qui a cours dans les Indes orientales; celle d'or vaut 21 liv. de France, & celle d'argent 48 sous.

me prévint sur quoi que ce soit. J'eus recours à mon bienfaiteur, M. White, pour avoir du linge; il me prêta trois cens roupies qui servirent à m'habiller. Je fus deux mois sans rien toucher de la subsistance ordonnée par le gouverneur. Enfin je devois la recevoir, quand il me vint tout à coup un ordre de m'embarquer sur le *Hawke* qui se trouvoit encore à la côte. J'étois malade, je n'avois pas encore de linge fait, ni rien de ce qu'il falloit pour un long voyage; cependant on me pressoit de partir. M. Cootte eut la bonté de faire retarder mon voyage, & le Hawke partit sans moi. J'eus ainsi le tems de m'équiper un peu. Je comptois que M. Vansettard, à qui j'avois offert, en ma qualité d'officier de l'état-major du roi & de capitaine dans ses troupes, les sûretés nécessaires ou des lettres-de-change sur notre Compagnie des Indes, m'avanceroit de quoi payer les dettes que ma situation m'avoit forcé de contracter; il ne voulut me faire aucune avance. J'en parlai presqu'au moment de mon départ à M. Cootte, qui m'envoya trois cens roupies. Le gouverneur l'ayant su, m'en fit aussi remettre quatre cens: c'est tout ce que je tirai de lui, & je ne pus me dispenser d'accepter ce foible secours, pour ne point laisser de dettes après moi. Je ne dois pas oublier ici que ce fut à Calcutta que je retrouvai

les deux Lascares Mores qui avoient opéré notre délivrance d'entre les mains du discourtois Raja d'Arsapour, & qu'ils m'apprirent toutes les circonstances de leur arrivée à Catteck, telles que je les ai marquées plus haut.

Je partis le 2 Février 1762 de Calcutta, pour retourner à Goupil sur le Gange, où étoit le vaisseau Anglois *le Holderness*, commandé par le capitaine *Brooke*. Ce capitaine me reçut fort honnêtement, il me dit que j'aurois sa table pendant la traversée, & il fit pendre mon hamac dans l'entrepont, préférence marquée que j'eus sur tous mes compagnons de fortune, c'est-à-dire, sur treize à quatorze officiers François qu'il avoit à bord. Ainsi je commençai ce voyage avec assez d'agrément. Quelques jours après, étant en pleine mer, mes camarades, prisonniers de guerre comme moi, vinrent me faire part de la façon misérable dont ils étoient nourris, & couchés pêle-mêle dans la sainte-barbe, où ils ne pouvoient bien s'arranger à cause des voiles & d'autres équipages qui remplissoient presque tout l'endroit. Je fis tout ce que je pus pour les porter à la patience, & j'en vins à bout quant au logement. Mais à l'égard de la nourriture, ils revinrent tant de fois à la charge, & me pressèrent si fort d'en faire des représentations au capitaine, que malgré

toutes mes répugnances à toucher une pareille corde, je pris sur moi de lui en parler. Ma requête fut mal reçue, je ne pus réussir à faire changer la condition des plaignans. J'en fus si piqué, que pendant tout le tems que je mangeai avec le capitaine & quelques passagers Anglois, je ne pus m'empêcher de faire voir les mécontentemens que j'avois du traitement que mes camarades essuyoient. Je ne disois plus un mot à table, & ne parlant à personne, je dus être fort à charge à la compagnie. Après quatre à cinq mois de navigation, nous arrivâmes à Sainte-Hélène, île Angloise de l'océan Atlantique. Tous tant que nous étions de prisonniers de guerre, nous comptions pouvoir y débarquer pour nous rafraîchir : nous apprîmes avec surprise qu'on ne permettoit à aucun de nous d'aller à terre, parce que la plupart des François, qui nous avoient devancés à cette relâche, s'y étoient, disoit-on, fort mal comportés. Nous voilà donc à vue de terre, sans pouvoir descendre. On eut cependant encore des égards particuliers pour moi; on me dit que je n'avois qu'à feindre d'être indisposé, & que j'aurois la permission d'aller à terre. Je répondis que j'étois sensible à la préférence que l'on vouloit bien avoir en cette occasion pour moi, mais qu'heureusement je me portois bien, & que j'étois incapable de feindre; qu'au

ſurplus je me trouvois honoré de partager avec mes compatriotes tous les déſagrémens qu'il plairoit à meſſieurs les Anglois de leur donner; que je faiſois peu de cas d'un homme qui pouvoit penſer autrement dans de pareilles circonſtances, & que la ſeule grace que j'oſois demander pour mes camarades, étoit qu'on leur donnât des vivres frais.

J'obtins ce dernier article; on donna des vivres frais à mes camarades. Je me flattois qu'ils n'en manqueroient plus pendant le reſte de la traverſée en Europe; mais peu de jours après notre départ de Sainte-Hélène, ils recommencèrent à me faire des plaintes de leur mauvaiſe nourriture. Je ne pus gagner ſur moi d'en parler davantage au capitaine Brooke : je m'adreſſai à deux conſeillers Anglois qui n'étoient que paſſagers & avec qui je mangeois : cela n'avança rien.

Un jour le capitaine du vaiſſeau donnoit à dîner à tous les officiers du convoi, & entr'autres à M. Norton, commandant du vaiſſeau de guerre l'Aſſiſtance. On fit tout ce qu'on put pour m'engager à en être, je ne voulus pas abſolument m'y trouver. Comme François & priſonnier de guerre, je ne voulois pas les gêner ni les priver du plaiſir de dire beaucoup de mal des François, ſujet ordinaire de converſation dans la plupart de ces

ſortes d'aſſemblées. Pendant qu'ils étoient à table, tous les officiers François s'aviſèrent d'aller leur porter leur dîner, pour leur montrer de quelle manière on les nourriſſoit. J'étois en ce moment dans une chambre de l'entrepont; j'appris avec la plus vive douleur cette humiliante démarche, qui me compromettroit viſiblement. On les fit deſcendre au plus vîte dans la Sainte-Barbe, on y mit une ſentinelle, & je fus auſſi conſigné.

Nous reſtâmes en cet état juſqu'au lendemain, que le capitaine nous fit prier de monter à ſa chambre. Lorſque nous y fûmes, il m'adreſſa la parole, & me demanda de quoi j'avois à me plaindre: » De rien, Monſieur, pour ce qui me re-» garde, lui dis-je; mais je me plains beaucoup » du traitement que vous faites à des priſonniers » de guerre, pour leſquels vous avez eu trente » livres ſterlings...... Il y a donc, à ce que je » vois, des mécontens parmi ces meſſieurs, re-» prit froidement le capitaine?..... Ils le ſont tous, » lui répondis-je...... Eh bien, dit-il, je m'en dé-» ferai ou du moins de partie d'entre eux...... Ils » en feront charmés, répartis-je; & je n'ajoutai » rien davantage »...... Une heure après cette explication, il m'envoya par ſon lieutenant les noms de cinq officiers François qu'il alloit envoyer avec moi à bord du vaiſſeau de guerre l'Aſſiſtance,

J'allai le trouver aussitôt pour le remercier, & je lui dis : » Capitaine, vous avez cru me punir en » me faisant quitter votre bord, vous vous êtes » trompé ; je ne puis être bien nulle part, quand » je sais que mes camarades pâtissent ». Après cet adieu, les cinq exilés du vaisseau marchand, & moi à la tête, nous allâmes joindre le vaisseau de guerre.

Arrivés à bord, le capitaine *Norton* ne voulut voir que moi de notre bande. » Je suis fâché, » Monsieur, me dit-il, de vous voir ici. Vous » n'y aurez pas de viande fraîche ; on ne donne » que la portion de deux matelots à trois Fran- » çois. Je vais cependant envoyer savoir du ca- » pitaine Brooke que vous venez de quitter, s'il » veut bien qu'on vous donne la portion entière » de matelot...... N'en faites rien, Monsieur, ré- » pondis-je, un François ne se plaint jamais des » rigueurs du sort que lui font éprouver ses vain- » queurs. J'avois pourtant, je vous l'avoue, une » toute autre idée de la générosité Angloise à l'é- » gard des prisonniers de guerre. Mais je ne vous » demande aucune grace, & n'en veux point re- » cevoir de vous ». Je le quittai dans le moment ; & j'ai passé trois mois à son bord, sans presque le voir & sans lui parler.

On nous avoit enfin accordé la portion entière de matelot, & nous aurions été réduits à vivre ainsi le reste du voyage, si l'état-major du vaisseau, composé des plus honnêtes gens du monde, n'avoit eu plus d'humanité. Ces vrais & bons Anglois, qui, suivant l'usage de la marine angloise, avoient leur table particulière, exigèrent de moi, dès le premier soir de notre arrivée, que je mangeasse avec eux, & m'engagèrent encore à leur mener tel officier des nôtres que je voudrois, pour me tenir compagnie. Ce n'étoit pas-là faire leur cour à M. Norton, & leur bienfait en a plus de prix. A l'égard de mes camarades, ils leur assignèrent différentes tables où ils étoient bien. Je ne puis donner trop d'éloges aux procédés de ces messieurs; je desirerois sincèrement pouvoir me souvenir de leurs noms, pour les consigner dans cet écrit & les graver profondément dans mon cœur.

Quand nous fûmes arrivés dans la Tamise, j'eus encore une petite mortification; je fus obligé de rester plusieurs jours à bord, sans pouvoir descendre à terre. Enfin, je débarquai à Londres, & après un séjour d'un mois, je me rendis en France.

Si nous réunissions maintenant, Monsieur, les

fatigues de la guerre (*) que j'avois déja essuyées dans l'Inde lorsque j'ai été fait prisonnier, & toutes les affreuses misères, suite de mon naufrage, auxquelles j'ai été en proie jusqu'à mon retour en Europe, vous qui connoissez la foiblesse de mon tempérament, pourrez-vous concevoir qu'un roseau ait résisté à tant de secousses capables d'abattre les plus forts chênes, & que je sois peut-être le seul de tous mes compagnons de fortune, qui ait revu la France? Mais aussi comment vous dépeindre l'état où j'étois, en arrivant à Paris? Il étoit tel, qu'il a fallu me régénérer en quelque sorte, & je ne puis trop vous le répéter, c'est à M. *Missa* que je

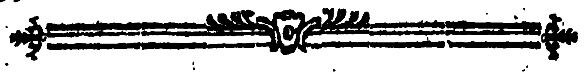
---

(*) Voyez sur les événemens de cette guerre, les tomes 4 & 5 de l'Histoire de l'Asie, &c. & le deuxième volume de l'Histoire philosophique & politique des établissemens Européens dans les deux Indes. On les trouve encore rassemblés avec plus de détail dans les Mémoires du colonel LAVRENCE; mais cet auteur est d'une partialité si outrée, qu'on n'en peut soutenir la lecture.

Voyez aussi, à la fin de la Relation du naufrage du vaisseau Anglois *le Pembroke*, le Précis historique sur les Marattes, peuple belliqueux de l'Indostan.

je dois le renouvellement de mon être. Ma guérison est son ouvrage, & vous voyez qu'elle suffiroit pour faire la réputation d'un médecin beaucoup moins connu qu'il ne l'est par sa sagesse & par ses lumières.





N°. 11.

FAMINE EXTRAORDINAIRE,

Sur le Vaisseau Américain la Peggy, *à son retour des Isles* Açores *à* New-York, *en* 1765 (*).

La faim porte souvent l'homme à des excès qui font frémir : insensible alors aux cris de la nature & de la raison, il se range dans les classes des bêtes farouches ; il n'écoute aucunes représentations ; il attente de sang-froid à la vie de son semblable. Une de ces scènes déplorables pour l'humanité vient de se renouveller de nos jours, sur un vaisseau Américain.

En 1765, le brigantin *la Peggy*, chargé pour

(*) Cette Relation a paru à *Londres* dans les papiers publics, en 1766.

le compte de quelques négocians de New-York (1), & commandé par David *Harrison*, fit voile pour les îles Açores (2). Il arriva heureusement à Fyal, l'une d'elles : après y avoir déchargé ses marchandises, il prit en retour du vin & des eaux-de-vie. Le 24 Octobre de la même année, il en partit pour retourner à New-York.

Dès le 29, le vent, qui avoit été favorable depuis le départ d'Harrison, changea tout-à-coup. De violentes tempêtes qui se succédèrent presque sans interruption dans tout le courant de novembre, endommagèrent beaucoup le vaisseau. Malgré les efforts de l'équipage & toute l'expérience du capitaine, les mâts furent renversés & toutes les voiles déchirées, à l'exception d'une seule ; pour comble d'infortune, on découvrit plusieurs voies d'eau à fond-de-cale.

Au commencement de Décembre, les vents s'appaisèrent un peu ; mais le vaisseau étoit écarté de sa route, il étoit sans agrêts, sans voiles & sans mâts ; devenu le jouet des flots, reculant & avançant sans cesse, il ne pouvoit être gouverné. Cependant ce n'étoit que le moindre mal, un plus effrayant encore se manifesta bientôt. Par la vérification qui fut faite des vivres, ils se trouvèrent presque totalement épuisés. Dans une situation aussi

déplorable, l'équipage n'attendoit de secours que du hasard.

Quelques jours après l'examen des provisions, on découvrit dès le matin deux vaisseaux, qui donnèrent quelques lueurs d'espérance au malheureux équipage de la Peggy ; l'un, de la Jamaïque, faisoit route pour Londres ; l'autre, de New-York, alloit à Dublin. L'agitation de la mer ne permit pas au capitaine Harrison de s'approcher de ces vaisseaux, qui furent bientôt hors de sa vue. Les matelots désespérés, manquant de tout, se jettèrent alors sur le vin & sur les eaux-de-vie de la cargaison. Ils abandonnèrent au capitaine deux petites mesures d'eau de quatre pintes chacune ; c'étoit l'unique reste de la provision. Quelques jours s'écoulèrent, dans l'intervalle desquels les matelots, en s'enivrant, émoussèrent en quelque façon les atteintes déchirantes de la faim.

Le quatrième jour, le mousse sentinelle apperçut un vaisseau qui s'avançoit à pleines voiles : on ne perdit pas de tems à lui faire les signaux de détresse, & ce fût une grande joie dans tout l'équipage de voir qu'il y répondoit. La mer assez calme permit aux deux vaisseaux de s'approcher. Le tableau énergique de leurs malheurs & de leur détresse parut toucher beaucoup. On promit une certaine quantité de biscuit, mais on ne la leur donna point sur

ſe champ; le capitaine s'excuſa de ce retard ſur une obſervation nautique qu'il avoit commencée, & qu'il vouloit finir. Quelque peu raiſonnable qu'étoit un pareil motif, dans la circonſtance, les malheureux affamés de la Peggy furent obligés d'y ſouſcrire. Le délai alloit expirer, lorſqu'à leur grand regret le capitaine de ce vaiſſeau remit à la voile, ſans tenir ſa parole. Les expreſſions manquent pour peindre le déſeſpoir & la conſternation qui s'empara alors des matelots. Furieux & ſans eſpérance, ils ſe jettèrent ſur ce qu'ils avoient épargné juſqu'à ce moment. Les ſeuls animaux qui reſtoient à bord, étoient une paire de pigeons & un chat; ils furent dévorés dans l'inſtant. Toute la grace qu'ils firent au capitaine, fut de lui donner la tête du chat. Il aſſura depuis dans ſa dépoſition, que ce mets, pour lequel il auroit eu la plus grande répugnance en toute autre occaſion, lui parut dans le moment le morceau le plus friand & le plus délicat. Les huiles, les chandelles, les cuirs ſervirent encore d'alimens à ces malheureux, & furent conſommés le 28 Décembre.

Depuis ce jour juſqu'au 13 Janvier, on ne ſait comment ils vécurent. Le capitaine Harriſon, depuis quelque tems, ne ſortoit point de ſa chambre, une goutte cruelle le retenoit au lit. Ce jour, vers dix heures du matin, tous les matelots ſe rendirent

auprès de lui : le contre-maître étoit à la tête ; il porta la parole, & après lui avoir fait la peinture affreuse de la situation déplorable où ils étoient réduits, il lui déclara qu'il étoit nécessaire d'en sacrifier un pour sauver les autres, que leur parti étoit pris irrévocablement, & que le sort alloit marquer la victime.

Le capitaine, humain & sensible, ne put entendre une proposition aussi barbare, sans frémir : il leur remit devant les yeux qu'ils étoient hommes & devoient se regarder tous comme frères, que cette révoltante nourriture ne pouvoit retarder que de quelques jours les restes de leur vie ; qu'ils alloient la souiller par un pareil assassinat, & rendre à jamais leur mémoire exécrable ; qu'il leur défendoit de toute son autorité de se porter à ce crime atroce. Le capitaine se tut ; mais il avoit parlé à des sourds. Tous prirent en même tems la parole : ils lui répondirent qu'il leur étoit indifférent qu'il approuvât ou non leur résolution ; que ce n'étoit point par déférence qu'ils étoient venus lui en faire part, qu'ils ne le prévenoient, que parce qu'il devoit lui-même courir les risques du sort. Ils ajoutèrent que dans l'infortune générale tout commandement, toute distinction cessoient. Ils le quittèrent après ces mots, & montant ensuite sur le pont, le sort fut jetté.

Un Negre qui étoit à bord, & qui appartenoit au capitaine Harrison, fut la victime désignée. Il y a toute apparence que le sort n'avoit été consulté que pour la forme, & que le malheureux Noir étoit proscrit, dès le moment même où les matelots avoient pris leur résolution. Il fut immolé sur le champ. Un d'eux pressé par la faim, en arracha le foie & le dévora, sans avoir la patience de le faire griller. Quelques instans après, il en tomba malade & mourut le lendemain dans des convulsions & avec tous les simptômes de la rage. Quelques-uns de ses camarades proposèrent de le conserver pour le manger après le Negre; mais le plus grand nombre rejetta son avis, sans doute par la crainte du mal qui l'avoit emporté. Il lui firent des funérailles de mer, en le jettant dans les flots.

Le capitaine, dans les intervalles de sa goutte, n'étoit pas plus exempt que le reste de l'équipage des atteintes de la faim; mais il résista à toutes les instances que les matelots lui firent de partager leur horrible repas: il se contentoit de l'eau qui lui avoit été cédée, & dans laquelle il mêloit un peu de liqueur; ce fut la seule nourriture qu'il prit dans tout ce tems de détresse.

Le corps du Negre, partagé & mangé avec la plus grande économie, dura jusqu'au 26 Janvier. Le 29, la troupe affamée délibéra de choisir une

seconde victime; elle alla encore en prévenir Harrison, qui parut y consentir, de crainte que les matelots irrités, ne consultassent le sort sans lui. Ils le laissèrent le maître de le faire prononcer dans la forme qu'il jugeroit à propos. Le capitaine ranima ses forces, il fit écrire sur de petits billets le nom de chaque homme existant alors dans le brigantin; après les avoir pliés il les mit dans un chapeau qu'il ballotta quelque tems. Pendant ces préparatifs effrayans, l'équipage resta dans le silence, tous l'œil fixe & la bouche béante; la terreur étoit fortement gravée sur chaque visage. Celui qui porta la main dans le chapeau pour en tirer le billet fatal, ne le fit qu'en tremblant; il le remit au capitaine qui l'ouvrit, & lut tout haut le nom de *DAVID FLAT*. Le malheureux que le sort avoit choisi parut se résigner tout-à-coup. » *Mes amis*, dit-il à ses com-
» pagnons, *la seule grace que j'ai à vous demander*;
» *c'est de ne me pas faire souffrir* : *dépêchez-moi aussi*
» *promptement que le Negre* ». Se tournant ensuite vers celui qui avoit fait cette première exécution: » *C'est toi*, *que je choisis*, ajouta-t-il, *pour me porter*
» *le coup mortel* ». Il demanda encore une heure pour se préparer à la mort. Ses compagnons ne lui répondirent que par des larmes. Cependant la pitié & les représentations du capitaine combattirent la faim des plus insensibles. Ils résolurent unanimement

de retarder le sacrifice jusqu'au lendemain onze heures du matin. L'infortuné Flat ne reçut qu'une foible consolation d'un si court délai. La certitude de mourir le lendemain fit une impression si profonde sur son esprit, que son corps qui avoit résisté depuis un mois à la privation de presque toute nourriture, succomba promptement ; il fut saisi d'une fievre violente. Son état devint même si grave par les transports qui l'agitoient, que quelques matelots proposoient de le tuer sur le champ pour mettre fin à ses souffrances. Mais la résolution qui avoit été prise d'attendre au lendemain matin, prévalut à la plurálité des voix.

Le 30 Janvier, à dix heures du matin, on avoit déjà allumé un grand feu pour rôtir les membres de la victime, lorsqu'on apperçut dans l'éloignement un vaisseau, qu'un vent favorable poussoit vers la Peggy ; c'étoit *la Suzanne*, qui revenoit de la Virginie & faisoit voile pour Londres.

Le capitaine ne put retenir ses larmes au tableau touchant des malheurs de l'équipage affamé ; il lui fit porter les secours les plus prompts en alimens & en agrêts, & le prit sous sa conserve pour le conduire à Londres. L'éloignement des côtes de la Nouvelle-York & la proximité de celle d'Angleterre, joint au mauvais état du Brigantin, déterminèrent les deux capitaines à préférer ce dernier

parti, la traversée fut heureuse; il ne mourut que deux matelots, tous les autres reprirent peu-à-peu leurs forces. Flat même recouvra la santé, après avoir été si près de la mort.

A peine débarqué, Harrison s'empressa de faire la déclaration de ses infortunes, pour sa décharge & celle de ses matelots. Elle fut reçue par M. Robert Shank, Notaire, en présence de M. Georges Nelson, lord-maire de Londres. Il y joignit, pour la rendre plus authentique, celle du capitaine de la Suzanne & de ses principaux officiers. La cargaison de la Peggy & le vaisseau ne lui appartenant point, il en devoit tenir compte aux intéressés, & il étoit de la plus grande importance pour lui, que les circonstances malheureuses où il s'étoit trouvé, fussent constatées par la voie la moins suspecte : mais après des témoignages aussi authentiques, on peut dire que le sceau de la vérité est apposé à sa relation.

NOTES.

(1) NEW-YORK, Ville considérable de l'Amérique septentrionale dans la province de la Nouvelle-York. Cette ville est grande & bien bâtie; elle fait un commerce très-considérable. C'est prin-

cipalement à New-York que se rendent les riches fourrures du Nord de l'Amérique. Sa population est d'environ 15,000 habitans.

La province de la Nouvelle-York s'étend sur la côte orientale de l'Amérique Septentrionale : elle est bornée au nord par le Canada, à l'orient par la Nouvelle-Angleterre, au couchant par la Pensilvanie & la Virginie ; la Mer du Nord la termine au midi. Outre New-York, qui en est la capitale, elle a encore plusieurs autres villes assez considérables ; savoir, Albany, Coslar, &c. &c. On prétend que ce pays a été découvert en 1609, par Jean *Hudson*, un des plus célébres navigateurs Anglois du dernier siecle ; il se contenta de le reconnoître, sans y faire d'établissement. Les Hollandois en ont pris possession peu de tems après ; mais ils l'ont cédé depuis à l'Angleterre, pour Surinam dans l'Amérique Méridionale ; l'échange est de 1666. Le terroir de cette province est très-fértile en toutes sortes de productions. La mer & les rivières qui l'arrosent y sont très-poissonneuses.

(2) AÇORES, îles de l'Océan, entre l'Afrique & l'Amérique, à deux cens lieues environ de Lisbonne. Elles ont été découvertes en 1448, par le commandeur portugais dom *Gonzalo Vello*, & nommées Açores, à cause de la quantité d'éperviers

qu'on y trouve. On les appelle aussi *Terceres*, du nom de la principale. Ces îles sont au nombre de neuf; savoir, *Terceres*, *Fyal*, *Pico*, *Saint-Georges*, *Gratiosa*, *Sainte-Marie*, *Saint-Michel*, *Flores* & *Corvo*. La ville d'*Angra*, dans l'isle de Terceres, est la capitale de toutes. Les Açores étoient sans habitans naturels, lorsque Gonzalo-Vello les découvrit; mais elles ne tardèrent pas à être habitées. L'air y est très-salubre & la terre fertile. Le bled, la vigne, les arbres fruitiers & le bétail y produisent en abondance. Elles appartiennent aux Portugais.



N° 12.

RELATION

Des Aventures tragiques de Madame DENOYER, *laissée dans une pirogue à la dérive en pleine mer, par deux Anglois assassins de son Mari, entre les* Lucayes & Cuba, *îles de l'Amérique septentrionale, en* 1766 (*).

LA cruelle situation où s'est trouvée Madame *Denoyer*, courageuse & infortunée créole (**) du

(*) Elle se trouve dans la Relation des nouveaux voyages faits dans l'Amérique septentrionale; par M. Bossu; *in*-8°. imprimée en 1777.

(**) Nom qu'on donne à une Européenne d'origine, née en Amérique.

Cap-François, attendrira les cœurs ſenſibles & les ames vertueuſes. On y verra juſqu'à quels excès de ſcélérateſſe ſe ſont portés deux monſtres guidés par un vil intérêt.

M. Denoyer, habitant du Cap-François, où il s'étoit fait généralement eſtimer, voulant améliorer ſa fortune, forma le deſſein d'aller établir une habitation à Samana, baye de l'isle de Saint-Domingue, dans la partie Eſpagnole. Il le communiqua à ſon épouſe, qui l'approuva.

Après un an de ſéjour à Samana, madame Denoyer ſollicita ſon mari à retourner au Cap-François, où l'air natal lui étoit plus favorable. M. Denoyer chériſſoit trop ſon épouſe pour ne pas acquieſcer à ſa demande; ils s'embarquèrent en conſéquence ſur une goëlette ou petit bâtiment de tranſport qui leur appartenoit, avec un enfant de ſept ans, un autre à la mamelle, & une Négreſſe leur domeſtique, nommée *Catherine.* Dans le tems qu'il ſe préparoit à faire voile pour cette ville, un petit bâtiment Anglois périt ſur la côte; l'équipage eut le bonheur de gagner terre & de ſe ſauver. Comme il y avoit à Samana un petit navire françois qui ſe diſpoſoit à partir, ces naufragés, au nombre de huit, prièrent le ſieur Verrier qui le commandoit, de les recevoir ſur ſon bord, & de les conduire au Cap-François ou à Monte-Chriſto. Celui-ci, ſe

trouvant trop chargé de monde, proposa à M. Denoyer de prendre deux de ces hommes dans sa goëlette; l'un d'eux se nommoit le capitaine *John*, & l'autre *Young*.

M. Denoyer, par un acte d'humanité qui lui étoit naturel, les reçut avec plaisir; il leur donna du linge & des hardes pour se changer, il les combla de mille honnêtetés, & ceux-ci promirent de donner en route tous les secours possibles à leur bienfaiteur.

M. Denoyer appareilla au commencement du mois de Mars 1766, ayant encore sur sa goëlette deux matelots François à ses gages. Comme ils suivoient la côte terre à terre, lorsqu'ils furent auprès d'une habitation du nommé Manuel Borgne, à quelques lieues de l'endroit de leur départ, les deux matelots François prièrent M. Denoyer de les mettre à terre, lui réprésentant qu'il pouvoit se passer d'eux, parce que ces deux Anglois à qui il avoit donné l'hospitalité, & qui paroissoient expérimentés dans la navigation, le serviroient très-bien. M. Denoyer souscrivit à leur proposition; mais cette complaisance lui coûta la vie.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, M. Denoyer, aidé des deux Anglois, mit à la voile; ils allèrent mouiller le soir à l'endroit nommé Grigri, une lieue au-dessus de Porto-Plata, sur la côte sep-

tentrionale de Saint-Domingue. Ils soupèrent ensemble près de terre, non loin d'une habitation occupée par des Espagnols, où l'on prend ordinairement des rafraichissemens; après le souper, on plaça sur la dunette, qu'on couvrit de feuilles de Palmier, & au bout de laquelle on tendit une toile, un matelas qui servit de lit à madame Denoyer, à ses deux enfans & à la Négresse. M. Denoyer se jetta sur un autre matelas, aux pieds de son épouse, tandis que les deux Anglois étoient couchés sur l'avant de la goëlette.

Leur sommeil fut tranquille jusqu'au milieu de la nuit, qu'il fut interrompu par les cris de leur petite fille; après avoir tiré le lait d'une chevre qu'ils avoient embarquée pour allaiter l'enfant, M. Denoyer se recoucha. Vers les trois ou quatre heures du matin, son épouse fut réveillée par le bruit d'un grand coup sourd, qui lui parut être un coup de hache donné sur le lit de son mari, qu'elle entendit pousser un soupir. Tremblante & effrayée, elle éveille la Négresse, en s'écriant : *Grand Dieu ! Catherine, on tue M. Denoyer !*.... Elle lève dans le même instant son pavillon, lorsque l'Anglois nommé John s'élance sur son lit, tenant une hache à la main, & d'un air furieux la menace de la tuer si elle ne baisse aussi-tôt la toile & si elle fait le moindre mouvement pour se lever; de-là, ce perfide

fide aſſaſſin va frapper encore deux fois ſa victime. Après cette action, digne des monſtres les plus féroces, Young prit la barre du gouvernail, tandis que Jonh mit à la voile pour faire route vers la Nouvelle-Yorck.

A la pointe du jour, la goëlette étoit à deux lieues de terre. Madame Denoyer, glacée par la crainte, eut à peine la force de ſortir de ſon pavillon. Quel horrible ſpectacle s'offre à ſes yeux! Elle voit flotter ſur les eaux le matelas où étoit étendu le corps ſanglant de ſon mari, qu'on venoit de jetter à la mer (1). Alors le barbare John, conſommant ſon crime par la raillerie la plus amère: » *Soyez tranquille*, lui dit-il, *votre mari eſt à la* » *mer, & dort d'un profond ſommeil* ». Un inſtant après, il revient vers elle, armé d'un poignard, & lui demande les armes qu'avoit ſon mari, & les clefs de ſes coffres.

Madame Denoyer les lui donne. Ce ſcélérat ayant fouillé par-tout, ſans avoir trouvé de l'argent, va les lui rendre. Alors la triſte veuve fondant en larmes, dont la douleur & l'effroi ſembloient juſqu'alors avoir tari la ſource, lui demanda pourquoi il avoit tué ſon mari, puiſqu'il n'avoit point d'argent? L'aſſaſſin lui répond que c'étoit pour avoir ſa goëlette & la conduire à la Nouvelle-York. Après ces paroles, ce monſtre

parut s'adoucir ; il offrit à cette malheureuse Dame des alimens, du thé & du chocolat. Celle-ci lui ayant répondu quelle n'avoit besoin de rien, John lui dit de ne point se chagriner, qu'il n'avoit point envie de lui faire aucun mal ; qu'au contraire, il alloit la débarquer en terre Françoise, avec tout son bagage. Il lui laissa pendant tout le reste du jour la liberté de se livrer toute entière à sa douleur.

On juge bien que la nuit ne procura aucun repos à cette épouse infortunée. L'image de son mari égorgé à sa vue par des traîtres qu'il avoit comblés de bienfaits, la poursuivoit sans cesse ; leur cruauté, leur brutalité, leur noirceur redoubloient ses craintes, & les rendoient encore plus vives quand elle jettoit les yeux sur ses chers enfans. Pendant que son esprit se repaissoit des idées les plus tristes & les plus accablantes, elle entendit les deux bourreaux de son époux former le dessein de lui faire subir un outrage que toute femme vertueuse redoute plus que la mort même : John, l'infâme John, proposoit à son compagnon de prendre la domestique, réservant pour lui la maîtresse ; mais Young ayant refusé le parti, ces scélérats, après avoir amarré le gouvernail & mis à la cape, se couchèrent. La Négresse avoit imaginé de leur créver les yeux avec un clou pendant leur som-

meil ; mais elle pensa qu'ils faisoient peut-être semblant de dormir, & cette raison l'empêcha de l'entreprendre.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aurore, ils mirent à la voile, & tirèrent au large. Madame Denoyer leur demanda s'ils prétendoient l'emmener à la Nouvelle-Yorck ? Ils répondirent que si elle vouloit aller au Cap-François, l'un d'eux l'y conduiroit, ainsi que ses enfans & sa Négresse, dans la pirogue qu'ils avoient à bord. L'incertitude de sa destinée, la vue de ces brigands, teints du sang de son mari, sa situation, la crainte, la douleur, tout la détermina à accepter cette proposition, quoique la pirogue fût extrêmement petite, & trop foible pour être exposée à la fureur des flots, cette espece de nacelle, à l'usage des sauvages d'Amérique, n'étant faite que d'un seul tronc d'arbre. Sur sa résolution, John lui dit de faire un paquet de son linge, ne pouvant embarquer ses coffres à cause de leur grand volume. Il mit lui-même une mauvaise paillasse au fond de la pirogue, quatre galettes de biscuit, une cruche contenant environ quatre pintes d'eau douce, six œufs & un peu de cochon marron salé ; avec une bouilloire. John, après y avoir fait descendre les deux enfans & la Négresse, fouilla dans les poches de madame Denoyer, & y trouva l'agraffe de col & les boucles d'argent

des souliers de son mari, qu'il lui enleva de même que le linge qu'elle avoit empaqueté. Descendue enfin dans la pirogue, elle attendoit avec impatience le conducteur qu'on lui avoit promis, lorsqu'elle vit Young couper l'amarre de la pirogue, prendre la barre du gouvernail, John orienter les voiles, & le bâtiment s'éloigner de ses yeux. Bientôt elle ne vit plus que le ciel & l'eau.

Abandonnée au milieu des ondes, hors de la vue d'aucune côte, la veuve éplorée s'épuise à demander du secours aux assassins de son mari; elle les conjure avec toute l'éloquence d'une mère tendre, d'avoir quelque pitié de ses deux enfans. Sa voix ne peut plus se faire entendre, elle y supplée par les gestes les plus expressifs, par les signes les plus touchans; vains efforts! Ses bourreaux, à qui elle veut avoir la plus grande obligation, ses bourreaux, plus durs que le marbre, sont sourds à ses prières. Les barbares lui font signe de la main de suivre son malheureux sort... Elle ne les voit plus.

Sa consternation, l'excès de son accablement, le danger pressant de ce qui lui reste de plus cher au monde, la plongent dans un profond évanouissement. Son esclave fidelle épuise tous les foibles secours qu'elle peut employer, pour l'en retirer. Elle revient à la vie, mais pour mieux voir l'a-



Elle les presse contre son sein, elle les arrose de ses larmes.

Dessiné par C.P. Marillier. 1778. gravé par R. Delvaux.

bîme ouvert ſous ſes pieds, pour mieux déplorer l'infortune & la ſituation affreuſe de ſes chers enfans qui vont devenir la proie des monſtres marins. Elle les preſſe contre ſon ſein, elle les arroſe de ſes larmes, & à chaque inſtant qu'elle les contemple elle croit jetter ſur eux ſes derniers regards. De ſes mains défaillantes elle offre celui qui eſt à la mamelle au Conſervateur univerſel, au ſuprême Arbitre de nos jours, au juſte vengeur du crime & de la ſcélérateſſe. Elle ſe livre entièrement aux ſoins de la divine Providence, & laiſſe voguer la pirogue au gré des ondes & ſous la conduite de ſa Négreſſe.

Mais les approches horribles d'une nuit obſcure augmentent bientôt le péril & redoublent ſes alarmes. Pour comble de diſgrace, les vents grondent avec plus de fureur, les flots ſe ſoulevent, s'agitent, ſe pouſſent, & dans leur choc impétueux une lame fond tout-à-coup dans la pirogue, entraîne le biſcuit, répand la proviſion d'eau douce, & ne diſtrait ces infortunées ſur un ſi grand malheur, que par la crainte continuelle qu'une vague plus forte ne vienne engloutir la barque. Cependant la Négreſſe, dans ſa façon de gouverner, fut aſſez adroite pour éviter cette cataſtrophe. Quelle nuit! qu'elle fut terrible! qu'elle leur parut longue!

Le jour enfin, le jour si desiré, ramena le calme; mais il ne leur apporta pas d'autre consolation. Elles ne voyoient que le Ciel & l'eau, sans savoir de quel côté diriger leur route. Dans cette situation désespérante, madame Denoyer ne cessoit d'implorer le secours de la Providence, seul appui des malheureux.

Elles passèrent sept jours & sept nuits, luttant contre les flots, exposées aux injures de l'air pendant la saison la plus rigoureuse, sans boisson & sans autre nourriture qu'un peu de viande salée. Epuisée de fatigues, la veuve affoiblie perdoit à chaque instant le peu de force qui lui restoit. Elle étoit sur le point de succomber; mais l'image d'une mort prochaine lui étoit bien moins affreuse que l'état déplorable de ses chers enfans. En les quittant, elle veut leur donner la marque la plus précieuse de sa tendresse maternelle. Elle alloit s'ouvrir la veine, pour prolonger la vie de ce petit innocent qui étoit collé sur son sein, lorsque la Négresse vit au loin un bâtiment. A cette nouvelle, madame Denoyer se ranime, l'une & l'autre jettent des cris, elles font des signes. Bientôt elles s'apperçoivent qu'on voit leurs signaux, & qu'on vient à leur secours. Mais un nouveau danger l'arrête. Les lames brisoient contre le bâtiment, & faisoient craindre que la pirogue ne fût submer-

gée en l'abordant. Cependant, par la bonne manœuvre du capitaine, ou plutôt par le secours du ciel, la veuve, ses enfans & la Négresse furent reçus à bord du bâtiment. L'équipage ravi de joie chanta le *Te Deum* en action de graces.

Ce bâtiment arriva à bon port dans la rade de la Nouvelle-Orléans, lieu de sa destination. Madame Denoyer eut le bonheur d'y trouver M. Rougeot, notaire, & son proche parent, qui la reçut avec beaucoup de joie & de tendresse, ainsi que les enfans de cette infortunée veuve, qui sortoit pour ainsi dire du tombeau.

Les habitans de la Louisiane (12), par une générosité bien digne d'eux, firent une quête dans la colonie, où chacun se fit un plaisir de contribuer au soulagement de cette dame; elle produisit une somme de quatre cens livres, qui lui fut remise. Madame Denoyer fit passer par son parent le contrat concernant la liberté de la Négresse, compagne de son infortune; mais cette fille, sensible à la reconnoissance de sa maîtresse, n'a point voulu l'abandonner; disant qu'elle ne la quitteroit qu'à la mort.

Madame Denoyer fit sa déposition au greffe de la Nouvelle-Orléans, où elle donna le signalement des assassins de son époux. On envoya les noms de ces deux scélérats à la Nouvelle-Yorck; mais,

ſoit qu'ils aient péri par un juſte châtiment de la Providence, où qu'ils aient pris de faux noms, on n'en a jamais eu de nouvelles.

Pour établir encore plus authentiquement la vérité de la dépoſition de madame Denoyer, le capitaine qui l'avoit recueillie ſur ſon bâtiment, y joignit ſon atteſtation, qui fut pareillement conſignée au greffe de la Nouvelle-Orléans : on va la mettre ſous les yeux du lecteur, ainſi que celle de M. le Saſſier, conſeiller au conſeil ſouverain du Port-au-Prince.

ATTESTATION des Officiers du Bateau le Dogre-la-Fortune.

Nous, officiers, majors & mariniers du bateau, nommé *le Dogre-la-Fortune*, du port de la Nouvelle-Orléans, faiſant route du Port-au-Prince dans l'île de Saint-Domingue, d'où nous avons appareillé le premier du préſent mois pour ledit lieu de la Nouvelle-Orléans, étant nord & ſud de l'île de Cuba, environ dix lieues de terre, gouvernant au nord-oueſt, ſous la grande voile & ſon foc, gros vent de la partie de l'eſt, la mer groſſe; aurions eu connoiſſance d'une pirogue en dérive, & ayant fait porter deſſus, nous nous ſerions apperçus qu'il y avoit une femme blanche, deux en-

fans & une Négresse, que nous avons été assez heureux de recueillir à notre bord, laissant ensuite aller la pirogue; laquelle dame blanche nous auroit dit qu'en partant de Samana, qui fait partie de l'île de Saint-Domingue, elle, son mari nommé M. Denoyer, ses deux enfans, dont un à la mamelle, & leur Négresse nommée Catherine, ladite dame & tous leurs effets dans une goelette à eux appartenant, pour retourner au Cap-François, ils avoient donné passage à deux Anglois naufragés, lesquels, après avoir à coups de hache coupé le cou à son mari, s'étoient rendus maîtres de ce bâtiment & de tout ce qui étoit à bord, & les auroient ensuite envoyés en dérive dans une petite pirogue, sans vivres & sans linge; ce que nous affirmons véritable. En foi de quoi nous avons dressé le présent, pour servir & valoir ce que de raison. A bord dudit Dogre-la-Fortune, le 11 Mars 1766.

Signé: GUION & PIERRE PLACEY.

CERTIFICAT DE M. LE SASSIER.

Je soussigné, conseiller au conseil souverain du Port-au-Prince, capitale de la partie Françoise de l'île de Saint-Domingue, certifie que la relation, ci-dessus rapportée par M. Bossu, a été donnée par demoiselle Marie *Le Veuf*, créole du Cap-

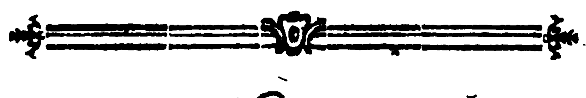
rivière blanche, servant à l'arrosement de vingt sucreries, a disparu.

(2) *LA LOUISIANE*, vaste région de l'Amérique septentrionale, est située entre le Nouveau-Mexique, le Canada & la Floride dont elle faisoit partie. Elle est traversée presque par le milieu, du nord au sud, par le Missisipi, un des plus grands fleuves de l'Amérique. Les François s'y établirent sous le regne de Louis XIV, & lui donnèrent le nom de Louisiane. A la paix de 1763, la partie orientale en-deçà du Missisipi, a été cédée aux Anglois par la France. En 1766 elle a aussi abandonné aux Espagnols la partie occidentale, à droite du même fleuve; ensorte que ces deux nations possèdent toute cette contrée.

La principale ville de la Louisiane est la Nouvelle-Orléans, qui est aux Espagnols, quoiqu'elle soit sur la rive gauche de Missisipi. C'étoit, sous les François, la capitale & le centre de toute la colonie. Les rues en sont toutes tirées au cordeau. Les maisons sont pour la plupart bâties en briques & baignées de beaucoup de canaux. La Louisiane est très-fertile; le riz, le maïs, le coton, le tabac, la cire végétale & l'indigo sont ses productions. On en tire aussi de belles pelleteries & beaucoup de bois de construction. Tous les légumes, qu'on y a portés d'Eu-

rope, y réuſſiſſent mieux qu'en France. Le ſeigle, l'orge & l'avoine y produiſent beaucoup, mais le froment ne s'y plait point. On y trouve toutes ſortes de ſimples & de plantes inconnues en Europe. Enfin la Louiſiane eſt parſemée de peuplades de ſauvages, couverte de grandes & immenſes forêts, & abreuvée de beaucoup de rivières.





N°. 13.

NAUFRAGE

Et Aventures tragiques de Madame Godin des Odonois, sur les bords du Fleuve des Amazones, *en* 1769.

LETTRE

DE M. DE LA CONDAMINE A M.***,

Sur le sort des Astronomes, qui ont eu part aux dernières mesures de la terre, depuis 1735 (*).

A Etouilly, près Ham en Picardie, 20 Oct. 1773.

Vous vous êtes intéressé, Monsieur, aux travaux de l'académie des sciences pour la mesure

(*) On n'a pas cru devoir supprimer cette lettre, qui renferme des éclaircissemens nécessaires à ce qui est rap-

de la Terre, & vous êtes curieux de ſavoir le ſort de ceux qui ont eu part à cet ouvrage dans des voyages au-delà des mers, depuis 1735. Je pourrois vous répondre par ce vers de Virgile :

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Dans cette vaſte mer, échappés au naufrage,
On voit quelques nochers ſe ſauver à la nage.

Nous partîmes de la Rochelle au mois de Mai 1735, munis des paſſeports de ſa majeſté catholique le roi Philippe V, pour aller meſurer les degrés voiſins de l'équateur (*) dans ſes états de l'A-

---

porté dans la ſuivante de M. GODIN. Ces deux lettres intéreſſantes ont été imprimées, *in* 8°. *à Paris*, ſur la fin de 1773.

(*) Cette opération étoit très-importante pour l'aſtronomie & la navigation. Juſqu'en 1735, l'académie des ſciences avoit été partagée ſur la figure de la terre ; quelques-uns de ſes membres prétendoient qu'elle étoit ſphérique ; d'autres ſoutenoient qu'elle étoit allongée ou applatie vers les pôles. La queſtion ne pouvoit être décidée, qu'en meſurant ſous l'équateur & vers le cercle polaire, un ou pluſieurs degrés, avec la plus grande préciſion. M. le comte de Maurepas, informé des deſirs de l'académie, lui adreſſa bientôt les ordres du roi.

mérique méridionale. Nous étions trois académiciens, M. *Godin*, M. *Bouguer* & moi. Nous avions pour adjoints M. Joseph *de Jussieu*, docteur-régent de la faculté de Paris, frère des deux académiciens, & qui fut reçu à l'académie pendant son absence ; M. *Seniergues*, chirurgien ; & pour nous aider dans nos opérations, M. *Verguin*, ingénieur de la marine ; M. *de Morainville*, dessinateur pour l'Histoire naturelle ; M. *Couplet*, neveu de l'académicien ; M. *Godin des Odonais*, qui fera le principal sujet de cette lettre, & le sieur *Hugo*, horloger, ingénieur en instrumens de mathématiques ; nous nous joignîmes à Carthagène d'Amérique, à deux lieutenans de vaisseau Espagnols, nommés par la cour de Madrid, pour assister à nos observations.

L'année suivante, M. *de Maupertuis*, chargé d'aller

Ceux qu'elle choisit se hâtèrent de les exécuter. MM. *Bouguer*, *Godin* & *de la Condamine* partirent pour le *Pérou* en 1735, & MM. *de Maupertuis*, *Clairaut*, *Camus* & *Le Monnier* pour le Nord l'année suivante. Le résultat de leurs opérations & de celles faites depuis en France, ne permet plus aucun doute sur la figure de la Terre : c'est un sphéroïde applati vers les pôles.

Un auteur moderne, M. DE S. PIERRE, revient sur cette décision dans ses Etudes de la Nature. *Voyez* l'édition de 1788, Tome 1, p. 232 & suiv.

d'aller mesurer les degrés du méridien sous le cercle polaire arctique, s'embarqua à Rouen avec MM. *Clairaut*, *Camus* & *le Monnier* le cadet, académiciens, M. l'abbé *Outhier*, M. *Celsius*, astronome Suédois & quelques autres aides.

En 1751, M. l'abbé *de la Caille*, académicien, partit pour le Cap de Bonne-Espérance, où le moindre de ses travaux fut la mesure de deux degrés du méridien.

Des cinq voyageurs qui ont vu le cercle polaire, il ne reste que M. le Monnier. L'abbé de la Caille, qui fit seul le voyage du Cap, & dont la santé paroissoit à toute épreuve, de retour à Paris, a été la victime de son zele astronomique, en 1762; & un académicien (*) plus jeune que lui, qui l'avoit pris pour modele, a eu depuis le même sort en Californie, en 1769.

Parmi mes compagnons de voyage à l'équateur, M. Couplet, le plus robuste, & l'un des plus jeunes, à peine arrivé à Quito, fut emporté en trois jours par une fievre maligne. J'ai rendu compte ailleurs de la fin tragique de notre chirur-

(*) M. l'abbé *Chappe d'Auteroche*, mort en Californie quelques jours après son observation du passage de Vénus sur le Soleil, en 1769.

gien (*). M. Bouguer eſt mort d'un abcès au foie en 1758 ; M. Godin, qui avoit paſſé au ſervice d'Eſpagne, où il étoit directeur de l'académie des gardes de la marine à Cadix, plus jeune que M. Bouguer, ne lui a ſurvécu que deux ans ; M. de Morainville, reſté dans la province de Quito, s'eſt tué en tombant d'un échafaud d'une égliſe qu'il bâtiſſoit à Cicalpa, près de la ville de Riobamba. Il y a plus de quinze ans que je n'ai de nouvelles directes du ſieur Hugo, qui s'eſt marié à Quito. Je ne parle point ici de pluſieurs de nos gens, tant blancs que noirs, péris dans le cours du voyage, deux deſquels de mort violente.

Le commandeur dom *George Juan*, l'ancien des deux officiers Eſpagnols, nos adjoints, capitaine de vaiſſeaux du roi à ſon retour, puis commandant des gardes de la marine d'Eſpagne, chef d'eſcadre & ambaſſadeur à Maroc, plus jeune que la plupart de nous tous, vient de mourir à Madrid d'une apoplexie (**). Le docteur Joſeph de Juſſieu,

(*) Lettre ſur l'émeute populaire de Cuença, *Paris*, 1745.

(**) M. de la Condamine ne lui ſurvécut que très-peu de tems, étant mort à Paris, le 4 Février 1774, environ trois mois & demi après la datte de cette lettre. *Voyez* ci-après l'extrait de la gazette.

long-tems retenu par l'audience royale de Quito, à cause de sa profession, & depuis par le viceroi de Lima, est de retour à Paris depuis deux ans; il a perdu la mémoire, comme autrefois le célebre dom Mabillon, qui la recouvra depuis. M. de Jussieu n'a pas eu le même bonheur; & je ne sais si lui & moi pouvons à nous deux, être comptés pour un individu vivant. Une surdité qui a commencé en Amérique, est devenue excessive, & depuis cinq ans j'ai perdu la sensibilité externe dans toutes les parties inférieures, dont je ne sens l'existence que par des douleurs internes dans les changemens de tems. Ainsi, des onze voyageurs de la zône torride, sans parler des domestiques, on ne doit compter pour existans aujourd'hui que M. Verguin, ingénieur de la marine à Toulon, dom *Antonio de Ulloa*, chef d'escadre dans la marine d'Espagne, ancien gouverneur de la Louisiane, (encore ne sont-ils ni l'un ni l'autre exempts d'infirmités), & M. Godin des Odonais, qui vient d'arriver à Paris après trente-huit ans d'absence, & qui va me donner matière à vous entretenir. J'ai reçu de lui, au mois d'Août dernier, la lettre suivante, sur les instances que je lui avois faites, de me donner une relation du voyage de son épouse, que j'ai connue dès son enfance, & des aventures de laquelle il ne m'étoit parvenu que des bruits vagues.

Je crois ne pouvoir mieux faire que de vous envoyer une copie de la lettre de M. des Odonais. Vous verrez ce que peut le courage & la constance. Il n'y a point d'ame qui ne se sente attendrie au récit de l'horrible aventure d'une femme aimable élevée dans l'aisance, qui par une suite d'événemens au-dessus de la prudence humaine, se trouve transportée dans des bois impénétrables, habités par des bêtes féroces & des reptiles dangereux, exposée à toutes les horreurs de la faim, de la soif & de la fatigue, qui erre dans ce désert pendant plusieurs jours, après avoir vu périr sept personnes, & qui échappe seule à *tous* ces dangers, d'une manière qui tient du prodige. Vous verrez enfin tout ce que doit M. Godin à la munificence de S. M. Portugaise, & aux officiers chargés de ses ordres.

Sur les représentations de M. Godin, le ministre bienfaisant (M. le duc de la Vrilliere) qui a dans son département les académies, vient de lui obtenir de S. M. une pension : il l'a bien méritée par son zele & ses travaux pendant nos opérations, & par un si long exil de sa patrie, vers laquelle il n'a cessé de tourner ses regards.

EXTRAIT

DE LA GAZETTE DE FRANCE,

Du 7 Février 1774.

CHARLES-MAURICE DE LA CONDAMINE, chevalier des ordres royaux, militaires & hospitaliers de Notre-Dame & de Saint-Lazare de Jérusalem, l'un des quarante de l'académie françoise, de l'académie des sciences, de la société royale de Londres, des académies de Berlin, de Pétersbourg, Bologne, Cortone, Nancy, célebre par ses voyages entrepris par ordre du roi, pour déterminer la figure de la terre, par ses connoissances profondes en plusieurs genres, par ses divers écrits en faveur de la méthode de l'inoculation, & même par son talent pour la poésie légère, est mort à Paris le 4 Février, dans la soixante-quatorzième année de son âge. Malgré les infirmités dont il étoit accablé, & sur-tout une surdité extrême, il a conservé, jusqu'à la fin de ses jours, une activité, une vivacité d'esprit & une gaité étonnantes.

LETTRE

DE M. GODIN DES ODONAIS,

à M. DE LA CONDAMINE.

Saint-Amand, Berri, 28 Juillet 1773.

MONSIEUR, vous me demandez une relation du voyage de mon épouse par le fleuve des Amazones, la même route que j'ai suivie après vous. Les bruits confus qui vous sont parvenus des dangers auxquels elle s'est vue exposée, & dont elle seule de huit personnes est échappée, augmentent votre curiosité. J'avois résolu de n'en parler jamais, tant le souvenir m'en est douloureux; mais le titre de votre ancien compagnon de voyage, titre dont je me fais honneur, la part que vous prenez à ce qui nous regarde, & les marques d'amitié que vous me donnez, ne me permettent pas de refuser de vous satisfaire.

Nous débarquâmes à la Rochelle le 26 Juin dernier, 1773, après soixante-cinq jours de traversée, ayant appareillé de Cayenne le 21 Avril. A notre

arrivée, je m'informai de vous, & j'appris avec déplaisir que vous n'étiez plus, depuis quatre à cinq mois. Ma femme & moi vous donnâmes des larmes, que nous avons essuyées avec toute la joie possible en reconnoissant qu'à la Rochelle on lit moins les journaux littéraires & les nouvelles des académies, que les gazettes de commerce. Recevez, Monsieur, notre félicitation, ainsi que Madame de la Condamine, à qui nous vous prions de faire agréer nos respects.

Vous vous souviendrez que la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, en 1742, lorsque vous partîtes de Quito, je vous dis que je comptois prendre la même route que vous alliez suivre, celle du fleuve des Amazones, tant par le desir que j'avois de connoître cette route, que pour procurer à mon épouse la voie la plus commode pour une femme, en lui épargnant un long voyage par terre dans un pays de montagnes où les mulets sont l'unique voiture. Vous eûtes l'attention, dans le cours de notre navigation, de donner avis dans les missions Espagnoles & Portugaises établies sur ses bords, qu'un de vos camarades devoit vous suivre; & ils n'en avoient pas perdu le souvenir plusieurs années après votre départ. Mon épouse desiroit beaucoup de venir en France; mais ses grossesses fréquentes ne permettoient pas de l'ex-

poser pendant les premières années aux fatigues d'un si long voyage. Sur la fin de 1748, je reçus la nouvelle de la mort de mon père; & voyant qu'il m'étoit indispensable de mettre ordre à des affaires de famille, je résolus de me rendre seul à Cayenne, en descendant le fleuve, & de tout disposer pour faire prendre commodément la même route à ma femme.

Je partis en Mars 1749, de la province de Quito, laissant mon épouse grosse. J'arrivai en Avril 1750 à Cayenne. J'écrivis aussi-tôt à M. Rouillé, alors ministre de la marine, & le priai de m'obtenir des passe-ports & des recommandations de la cour de Portugal, pour remonter l'Amazone, aller chercher ma famille, & l'amener par la même route. Un autre que vous, Monsieur, seroit surpris que j'aie entrepris si lestement un voyage de quinze cens lieues, uniquement pour en préparer un autre; mais vous savez que dans ce pays-là les voyages exigent moins d'appareil qu'en Europe. Ceux que j'avois faits depuis douze ans, en reconnoissant le terrein de la méridienne de Quitto, en posant des signaux sur les plus hautes montagnes, en allant & revenant de Carthagène, m'avoient aguerri. Je profitai de cette occasion pour envoyer plusieurs morceaux d'histoire naturelle au Jardin du cabinet du Roi, entr'autres la graine de Salsepa-

reille, la Butua dans ses cinq especes, & une grammaire imprimée à Lima, de la langue des Incas, dont je faisois présent à M. de Buffon, de qui je n'ai reçu aucune réponse. Par celle dont M. Rouillé m'honora, j'appris que sa majesté trouvoit bon que MM. les gouverneur & intendant de Cayenne me donnassent des recommandations pour le gouvernement de Para.

Je vous écrivis alors, Monsieur, & vous eûtes la bonté de solliciter mes passe-ports. Vous m'envoyâtes aussi une lettre de recommandation de M. le commandeur de la Cerda, ministre de Portugal en France, pour le gouverneur de Para, & une lettre de M. l'abbé de la Ville, qui vous marquoit que mes passe-ports étoient expédiés à Lisbonne, & envoyés à Para. J'en demandai des nouvelles au gouverneur de cette place, qui me répondit n'en avoir aucune connoissance. Je répétai mes Lettres à M. Rouillé, qui ne se trouva plus dans le ministère. Depuis ce tems j'ai sollicité quatre, cinq ou six fois chaque année pour avoir les passeports, & toujours infructueusement. Plusieurs de mes lettres ont été perdues ou interceptées pendant la guerre. Je n'en puis douter, puisque vous avez cessé de recevoir les miennes, quoique j'aie continué de vous écrire.

Enfin ayant oui dire que M. le comte d'Hérou-

ville avoit la confiance de M. le duc de Choiseul, je m'avisai, en 1765, d'écrire au premier, sans avoir l'honneur d'en être connu. Je lui marquois en peu de mots qui j'étois, & le suppliois d'intercéder pour moi auprès de M. de Choiseul au sujet des passe-ports. Je ne puis attribuer qu'aux bontés de ce seigneur le succès de ma démarche, puisque le dixième mois, à compter de la date de ma lettre à M. le comte d'Hérouville, je vis arriver à Cayenne une galiote pontée, armée à Para par ordre du roi de Portugal, avec un équipage de trente rameurs, & commandée par un capitaine de la garnison de Para, chargé de *m'y conduire*, & de Para, en remontant le fleuve, jusqu'au premier établissement Espagnol, pour y attendre mon retour & me ramener à Cayenne avec ma famille; le tout aux frais de sa majesté très-fidelle: générosité vraiment royale & peu commune, même parmi les souverains.

Nous partîmes de Cayenne les derniers jours de Novembre 1765, pour aller prendre mes effets à Oyapok, où je résidois: c'est un port situé sur la rivière du même nom, à trente lieues au sud de la ville de Cayenne. Je tombai malade en cet endroit, & même assez dangereusement. M. *de Rebello*, chevalier de l'ordre de christ, & commandant de la galiote, eut la complaisance de m'attendre six

semaines. Voyant enfin que je n'étois pas en état de m'embarquer, & craignant d'abuser de la patience de cet officier, je le priai de se mettre en chemin, en me permettant d'embarquer quelqu'un que je chargerois de mes lettres & de tenir ma place pour soigner ma famille au retour; je jettai les yeux sur *Tristan d'Orcasaval*, que je connoissois depuis long-tems, & que je crus propre à remplir mes vues. Le paquet dont je le chargeois contenoit des ordres du père général des jésuites au provincial de Quito & au supérieur des missions de Maïnas, de faire fournir les canots & équipages nécessaires pour le voyage de mon épouse. La commission, dont je chargeois Tristan, étoit uniquement de porter ces lettres au supérieur résident à la Laguna, chef-lieu des missions Espagnoles de Maïnas, que je priois de faire tenir mes lettres à Riobamba, afin que mon épouse fût avertie de l'armement fait par ordre du roi de Portugal, à la recommandation du roi de France pour la conduire à Cayenne. Tristan n'avoit d'autre chose à faire, sinon d'attendre à la Laguna la réponse de Riobamba.

Il partit du poste d'Oyapok sur le bâtiment Portugais, le 24 Janvier 1766. Il arriva à Loreto, premier établissement Espagnol dans le haut du fleuve, au mois de Juillet ou d'Août de la même année. Loreto, est une mission nouvellement fondée

au-dessous de celle de Pévas, & qui ne l'étoit pas encore lorsque vous descendîtes la rivière en 1743, ni même lorsque je suivis la même route en 1749, non-plus que la mission de Tavatinga, que les Portugais ont aussi depuis fondée au-dessus de celle de San-Pablo, qui étoit leur dernier établissement en remontant. Pour mieux entendre ceci, il seroit bon d'avoir sous les yeux la carte que vous avez levée du cours de l'Amazone ou celle de la province de Quito, insérée dans votre Journal historique du voyage à l'équateur.

L'officier Portugais, M. de Rebello, après avoir débarqué Tristan à Loreto, revint à *Tavatinga*, suivant les ordres qu'il avoit reçus d'y attendre l'arrivée de madame Godin. Tristan, au lieu de se rendre à la Laguna, & d'y remettre mes Lettres au supérieur, ayant rencontré à Loreto un missionnaire jésuite Espagnol, nommé le père *Yesquen*, qui retournoit à Quito, lui remit le paquet de lettres, par une bévue impardonnable & qui a toute l'apparence de la mauvaise volonté. Le paquet étoit adressé à la Laguna, à quelques journées de distance du lieu où se trouvoit Tristan, & il l'envoie à près de 500 lieues plus loin, au-delà de la Cordelière, chaîne des hautes montagnes connues sous le nom de *Cordelière des Andes*, qui traverse toute l'Amérique méridionale du nord au sud, & il

reste dans les missions Portugaises à faire le commerce.

Remarquez qu'outre divers effets, dont je l'avois chargé pour m'en procurer le débit, je lui avois remis plus que suffisamment de quoi subvenir aux dépenses du voyage dans les missions d'Espagne.

Malgré sa mauvaise manœuvre, un bruit vague se répandit dans la province de Quito, & parvint jusqu'à madame Godin, qu'il étoit venu non-seulement des lettres pour elle, qui avoient été remises à un père Jésuite, mais qu'il étoit arrivé dans les missions les plus hautes de Portugal une barque armée par ordre de S. M. Portugaise pour la transporter à Cayenne. Son frère, religieux de S. Augustin, conjointement avec le père *Térol*, provincial de l'ordre de S. Dominique, firent de grandes instances au provincial des Jésuites, pour recouvrer ses lettres. Le Jésuite comparut, & dit les avoir remises à un autre; celui-ci se disculpa de la même manière, sur ce qu'il en avoit chargé un troisième; mais quelques diligences qu'on ait pu faire, le paquet n'a jamais paru.

Je vous laisse à penser l'inquiétude où se trouva ma femme, sans savoir le parti qu'elle avoit à prendre. On parloit diversement dans le pays de cet armement; les uns y ajoutoient foi, les au-

tres doutoient de sa réalité. Se déterminer à faire une si longue route, arranger en conséquence ses affaires domestiques, vendre les meubles d'une maison, sans aucune certitude; c'étoit mettre tout au hasard. Enfin, pour savoir à quoi s'en tenir, madame Godin résolut d'envoyer aux missions un Negre nommé *Joachim*, d'une fidélité éprouvée. Le Negre part avec quelques Indiens de compagnie; & après avoir fait une partie du chemin, il est arrêté & obligé de revenir chez sa maîtresse, qui l'expédia une seconde fois avec de nouveaux ordres & de plus grandes précautions. Le Negre retourne, surmonte les obstacles, arrive à Loreto, voit Tristan & lui parle: il revient avec la nouvelle que l'armement du roi de Portugal étoit certain, & que Tristan étoit à Loreto. Madame Godin se détermina pour lors à se mettre en chemin; elle vendit ce qu'elle put de ses meubles, laissa le reste, ainsi que sa maison de Riobamba, le jardin, & les terres de Guaslen, un autre bien entre Galté & Maguazo, à son beau-frère.

On peut juger du long tems qui s'écoula depuis le mois de Septembre 1766 que les lettres furent remises au Jésuite, par le tems qu'exigent le voyage de ce père à Quito, les recherches pour retrouver le paquet passé de main en main, l'é-

claircissement des bruits répandus dans la province de Quito, & parvenus à madame Godin à Riobamba, ses incertitudes, les deux voyages de son Negre à Loreto, son retour à Riobamba, la vente des effets d'une maison & les préparatifs d'un si long voyage; aussi ne put-elle partir de Riobamba, quarante lieues au sud de Quito, que le premier Octobre 1769.

Le bruit de l'armement Portugais s'étoit répandu jusqu'à Guyaquil & sur les bords de la mer du sud, puisque le sieur R..., soi-disant médecin François, qui revenoit du haut Pérou, & alloit à Panama ou à Porto-Belo chercher un embarquement pour aller à Saint-Domingue ou à la Martinique, ou du moins à la Havanne, & de-là en Europe, ayant fait échelle dans le golfe de Guyaquil à la pointe Sainte-Hélène, apprit qu'une dame de Riobamba se disposoit à partir pour le fleuve des Amazones, & s'y embarquer sur un bâtiment armé par ordre du roi de Portugal pour la conduire à Cayenne. Il changea aussitôt de route, monta la rivière de Guyaquil, & vint à Riobamba demander à madame Godin qu'elle voulût bien lui accorder passage, lui promettant qu'il veilleroit sur sa santé, & auroit pour elle toutes sortes d'attentions. Elle lui répondit d'abord qu'elle ne pouvoit pas disposer du bâtiment qui étoit venu la cher-

cher. Le ſieur R... eut recours aux deux frères de madame Godin, qui firent tant d'inſtances à leur ſœur, en lui repréſentant qu'un médecin pouvoit lui être utile dans une ſi longue route, qu'elle conſentit à l'admettre dans ſa compagnie.

Ses deux frères, qui partoient auſſi pour l'Europe, ne balancèrent pas à ſuivre leur ſœur pour ſe rendre plus promptement, l'un à Rome où les affaires de ſon ordre l'appeloient, l'autre en Eſpagne pour ſes affaires particulières. Celui-ci amenoit un fils de neuf à dix ans, qu'il vouloit faire élever en France. M. *de Grandmaiſon*, mon beau-père, avoit déja pris les devans pour tout diſpoſer ſur la route de ſa fille, juſqu'au lieu de *l'embarquement* au-delà de la grande Cordelière. Il trouva d'abord des difficultés de la part du préſident & capitaine-général de la province de Quito. Vous ſavez, Monſieur, que la voie de l'Amazone eſt défendue par le roi d'Eſpagne, mais ces difficultés furent bientôt levées.

J'avois apporté à mon retour de Carthagène, où j'avois été envoyé en 1740 pour les affaires de notre Compagnie, un paſſe-port du viceroi de Santa-Fé, dom Sébaſtien de Eſtava, qui nous laiſſoit la liberté de prendre la route qui nous paroîtroit la plus convenable; auſſi le gouverneur Eſpagnol de la province de Maïnas & d'Omagnas, prévenu

prévenu de l'arrivée de mon epouse, eût la politesse d'envoyer à sa rencontre un canot avec des rafraichissemens, comme fruits, laitage, &c. qui l'atteignit à peu de distance de la peuplade d'Omagnas. Mais quelles traverses, quelles horreurs devoient précéder cet heureux moment !

Elle partit de Riobamba, lieu de sa résidence, avec son escorte, le premier Octobre 1769; ils arrivèrent à Canélos, lieu de l'embarquement, sur la petite rivière de Bobonasa, qui tombe dans celle de Pastasa, & celle-ci dans l'Amazone. M. de Grandmaison, qui les avoit précédés d'environ un mois, avoit trouvé le village de Canélos peuplé de ses habitans, & s'étoit aussitôt embarqué pour continuer sa route, & prévenir des équipages à l'arrivée de sa fille, dans tous les lieux de son passage. Comme il la savoit accompagnée de ses frères, d'un médecin, de son Negre & de trois domestiques Mulâtresses ou Indiennes, il avoit continué sa route jusqu'aux missions Portugaises. Dans cet intervalle, une épidémie de petite-vérole, maladie que les Européens ont portée en Amérique, & plus funeste aux Indiens que la peste, qu'ils ne connoissent pas, ne l'est au Levant, avoit fait déserter tous les habitans du village de Canélos, qui avoient vu mourir ceux que ce mal avoit attaqués les premiers; les autres s'étoient dispersés au loin

dans les bois, où chacun d'eux avoit son abatis, c'est leur maison de campagne.

Ma femme étoit partie avec une escorte de trente-un Indiens pour la porter elle & son bagage. Vous savez que ce chemin, le même qu'avoit pris dom Pedro Maldonado, aussi parti de Riobamba pour se rendre à la Laguna où vous vous étiez donné rendez-vous; que ce chemin, dis-je, n'est pas praticable, même pour des mulets; que les hommes en état de marcher le font à pied, & que les autres se font porter. Les Indiens, que madame Godin avoit amenés, & qui étoient payés d'avance, suivant la mauvaise coutume du pays, à laquelle la méfiance, quelquefois bien fondée, de ces malheureux, a donné lieu, à peine arrivés à Canélos, retournent sur leurs pas, soit par la crainte du mauvais air, soit de peur qu'on ne les obligeât de s'embarquer, eux qui n'avoient jamais vu un canot que de loin. Il ne faut pas même chercher de si bonnes raisons pour leur désertion; vous savez, Monsieur, combien de fois ils nous ont abandonnés sur nos montagnes, sans le moindre prétexte, pendant le cours de nos opérations. Quel parti pouvoit prendre ma femme dans cette circonstance? Quand il lui eût été possible de rebrousser chemin, le desir d'aller joindre cette barque, disposée pour la recevoir par

ordre de deux souverains, celui de voir un époux après vingt ans d'absence, lui firent braver tous les obstacles, dans l'extrémité où elle se voyoit réduite.

Il ne restoit dans le village que deux Indiens échappés à la contagion; ils étoient sans canot. Ils promirent de lui en faire un, & de la conduire à la mission d'Andoas, environ douze journées plus bas en descendant la rivière de Bobonasa, distance qu'on peut estimer de cent quarante à cent cinquante lieues; elle les paya d'avance; le canot achevé, ils partent tous de Canélos, ils navigent deux jours; on s'arrête pour passer la nuit. Le lendemain matin les deux Indiens avoient disparu; la troupe infortunée se rembarque sans guide, & la première journée se passe sans accident. Le lendemain, sur le midi, ils rencontrent un canot arrêté dans un petit port voisin d'un carbet (*); ils trouvent un Indien convalescent qui consent d'aller avec eux, & de tenir le gouvernail. Le troisième jour, voulant ramasser le cha-

(*) C'est le nom qu'on donne dans nos colonies des Isles & en Canada, aux feuillées qui servent d'habitation aux Sauvages & d'abri aux voyageurs; les Espagnols leur donnent le nom de *Ranche*.

peau du sieur R..., qui étoit tombé dans l'eau ; l'Indien y tombe lui-même ; il n'a pas la force de gagner le bord & se noie. Voilà le canot dénué de gouvernail, & conduit par des gens qui ignoroient la moindre manœuvre ; aussi fut-il bientôt inondé ; ce qui les obligea de mettre à terre & d'y faire un carbet.

Ils n'étoient plus qu'à cinq ou six journées d'Andoas. Le sieur R.... s'offrit à y aller, & partit avec un autre François de sa compagnie, & le fidele Negre de madame Godin, qu'elle leur donna pour les aider ; le sieur R.... eut grand soin d'emporter ses effets. J'ai reproché depuis à *mon épouse* de n'avoir pas envoyé aussi un de ses frères avec le sieur R.... chercher du secours à Andoas ; elle m'a répondu que ni l'un ni l'autre n'avoient voulu se rembarquer dans le canot, après l'accident qui leur étoit arrivé.

Le sieur R.... avoit promis, en partant, à madame Godin & à ses frères, que sous quinze jours ils recevroient un canot & des Indiens. Au lieu de quinze, ils en attendirent vingt-cinq, & ayant perdu l'espérance à cet égard, ils firent un radeau sur lequel ils se mirent avec quelques vivres & effets. Ce radeau, mal conduit aussi, heurta contre une branche submergée & tourna : effets perdus & tout le monde à l'eau. Personne ne pé-

rit, graces au peu de largeur de la rivière en cet endroit. Madame Godin, après avoir plongé deux fois, fut sauvée par ses frères.

Réduits à une situation plus triste encore que la première, ils résolurent tous de suivre à pied le bord de la rivière. Quelle entreprise! Vous savez, Monsieur, que les bords de ces rivières sont garnis d'un bois fourré d'herbes, de lianes & d'arbustes, où l'on ne peut se faire jour que la serpe à la main & en perdant beaucoup de tems. Ils retournent à leur carbet, prennent les vivres qu'ils y avoient laissés, & se mettent en route à pied. Ils s'apperçoivent, en suivant le bord de la rivière, que ses sinuosités alongent beaucoup leur chemin; ils entrent dans le bois pour les éviter, & peu de jours après ils s'y perdent. Fatigués de tant de marches dans l'âpreté d'un bois si incommode pour ceux mêmes qui y sont faits, blessés aux pieds par les ronces & les épines, leurs vivres finis, pressés par la soif, ils n'avoient d'autre ressource que quelques graines, fruits sauvages, & choux-palmistes. Enfin épuisés par la faim, l'altération, la lassitude, les forces leur manquent, ils succombent, ils s'asseyent, & ne peuvent plus se relever. Là, ils attendent leurs derniers momens; en trois ou quatre jours ils expirent l'un après l'autre.

Madame Godin, étendue à côté de ses frères & des autres cadavres, resta deux fois vingt-quatre heures étourdie, égarée, anéantie, & cependant tourmentée d'une soif ardente. Enfin, la providence qui vouloit la conserver lui donna le courage & la force de se traîner & d'aller chercher le salut qui l'attendoit. Elle se trouvoit sans chaussure, demi-nue; deux mantilles & une chemise en lambeaux par les ronces la couvroient à peine; elle coupa les souliers de ses frères, & s'en attacha les semelles aux pieds. Ce fut à-peu-près du 25 au 30 Décembre 1769 que sept personnes de cette troupe infortunée périt. J'en juge par des dates postérieures bien constatées, & sur ce que la seule victime échappée à la mort m'a dit, que ce fut huit à neuf jours après avoir quitté le lieu où elle avoit vu ses frères & ses domestiques rendre les derniers soupirs; qu'elle parvint au bord du Bobonasa. Il est fort vraisemblable que ce tems lui parut très-long. Comment, dans cet état d'épuisement & de disette, une femme délicatement élevée, réduite à cette extrémité, put-elle conserver sa vie; ne fût-ce que quatre jours?

Elle m'a assuré qu'elle a été seule dans le bois dix jours, dont deux à côté de ses frères morts, attendant elle-même son dernier moment, & les autres huit à se traîner, errante çà & là. Le sou-

venir du long & affreux spectacle dont elle avoit été témoin, l'horreur de la solitude & de la nuit dans un désert, la frayeur de la mort toujours présente à ses yeux, frayeur que chaque instant devoit redoubler, firent sur elle une telle impression, que ses cheveux blanchirent. Le deuxième jour de sa marche, qui ne pouvoit pas être considérable, elle trouva de l'eau, & les jours suivans, quelques fruits sauvages & quelques œufs verds qu'elle ne connoissoit pas, mais que j'ai reconnus, par la description qu'elle m'en a faite, pour des œufs de perdrix; c'est du moins le nom que donnent les Espagnols à ce gibier, assez commun dans les pays chauds d'Amérique. A peine elle pouvoit avaler, tant l'œsophage s'étoit rétréci par la privation des alimens. Ceux que le hasard lui faisoit rencontrer suffirent pour sustenter son squelette. Il étoit tems que le secours qui lui étoit réservé parût.

Si vous lisiéz dans un Roman, qu'une femme délicate, accoutumée à jouir de toutes les commodités de la vie, précipitée dans une rivière, retirée à-demi noyée, s'enfonce dans un bois elle huitième, sans route pour se guider, & y marche plusieurs semaines, se perd, souffre la faim, la soif, la fatigue jusqu'à l'épuisement; voit expirer ses deux frères beaucoup plus robustes qu'elle, un

neveu à peine sorti de l'enfance, trois jeunes femmes ses domestiques, un jeune valet du médecin qui avoit pris les devants ; qu'elle survit à cette catastrophe ; que restée seule deux jours & deux nuits entre ces cadavres, dans des cantons où abondent les tigres & beaucoup de serpens très dangereux (*), sans avoir rencontré jamais un seul de ces animaux, elle se releve, se remet en chemin couverte de lambeaux, errante dans un bois, jusqu'au huitième jour qu'elle se retrouva sur le bord du Bobonosa ; vous accuseriez l'auteur du Roman de manquer à la vraisemblance ; mais un historien ne doit à son lecteur que la *simple vérité*. Elle est attestée par les lettres originales que j'ai entre les mains, de plusieurs missionnaires de l'Amazone, qui ont pris part à ce triste événement, dont je n'ai eu d'ailleurs que trop de preuves, comme vous le verrez par la suite de ce récit. Ces malheurs ne seroient point arrivés, si Tristan n'eût pas été un commissionnaire infidele ; si, au lieu de s'arrêter à Loreto, il avoit porté mes lettres au

---

(*) J'ai vu dans ces quartiers des onces, sorte de tigres noirs la plus féroce ; il y a aussi en serpens des especes les plus venimeuses, telle que le serpent à sonnette, celui que les Espagnols nomment coral, & le fameux balalao, qu'on nomme à Cayenne, serpent grage.

supérieur à la Laguna, mon épouse eût trouvé, comme son père, le village de Canélos, peuplé d'Indiens, & un canot prêt pour continuer sa route.

Ce fut donc le huit ou neuvième jour, suivant le compte de madame Godin, qu'après avoir quitté le lieu de la scène funeste, elle se trouva sur les bords du Bobonosa. A la pointe du jour elle entendit du bruit à environ deux cens pas d'elle. Un premier mouvement de frayeur la fit d'abord se renfoncer dans le bois; mais faisant réflexion que rien ne pouvoit lui arriver de pis que son état actuel, & qu'elle n'avoit par conséquent rien à craindre, elle gagna le bord, & vit deux Indiens qui poussoient un canot à l'eau. Il est d'usage, lorsqu'on met à terre pour faire nuit, d'échouer en tout ou partie les canots, pour éviter les accidens; & en effet, un canot à flot pendant la nuit & dont l'amarre casseroit, s'en iroit à la dérive; & que deviendroient ceux qui dorment tranquillement à terre?

Les Indiens apperçurent de leur côté madame Godin, & vinrent à elle. Elle les conjura de la conduire à Andoas. Ces Indiens, retirés depuis long-tems de Canélos avec leurs femmes pour fuir la contagion de la petite-vérole, venoient d'un abatis qu'ils avoient au loin, & descendoient à An-

doas. Ils reçurent mon épouse avec des témoignages d'affection, la soignèrent & la conduisirent à ce village. Elle auroit pu s'y arrêter quelques jours pour se reposer, & l'on peut juger qu'elle en avoit grand besoin; mais indignée du procédé du missionnaire à la merci duquel elle se trouvoit livrée, & avec lequel, pour cette raison même, elle se vit obligée de dissimuler, elle ne voulut pas prolonger son séjour à Andoas, & n'y eût pas même passé la nuit si cela eût dépendu d'elle.

Il venoit d'arriver une grande révolution dans les missions de l'Amérique Espagnole dépendantes de Lima, de Quito, Charcas, & du *Paraguay*, desservies & fondées par les jésuites depuis un & deux siecles. Un ordre imprévu de la cour de Madrid les avoit expulsés de tous leurs colleges & de leurs missions. Ils avoient tous été arrêtés, embarqués & envoyés dans les états du pape. Cet événement n'avoit pas causé plus de trouble que n'eût fait le changement d'un vicaire de village. Les jésuites avoient été remplacés par des prêtres séculiers.

Tel étoit celui qui remplissoit les fonctions de missionnaire à Andoas, & dont je cherche à oublier le nom. Madame Godin, dénuée de tout, & ne sachant comment témoigner sa reconnoissance aux deux Indiens qui lui avoient sauvé la vie, se

ſouvint qu'elle avoit au col, ſuivant l'uſage du pays, deux chaînes d'or du poids d'environ quatre onces; elle en donna une à chacun de ces Indiens, qui crurent voir les cieux ouverts; mais le miſſionnaire, en ſa préſence même, s'empara des deux chaînes, & les remplaça en donnant aux Indiens trois ou quatre aunes de cette groſſe toile de coton fort claire, que vous ſavez qui ſe fabrique dans le pays, & qu'on nomme tucuyo. Ma femme fut ſi irritée de cette inhumanité, qu'elle demanda à l'inſtant même un canot & un équipage, & partit dès le lendemain pour la Laguna. Une Indienne d'Andoas lui fit un jupon de coton, qu'elle envoya payer dès qu'elle fut arrivée à la Laguna, & qu'elle conſerve précieuſement, ainſi que les ſemelles des ſouliers de ſes frères, dont elle s'étoit fait des ſandales : triſte monument qui m'eſt devenu cher ainſi qu'à elle.

... Pendant qu'elle erroit dans les bois, ſon fidele Negre remontoit la rivière avec des Indiens d'Andoas qu'il amenoit à ſon ſecours. Le ſieur R.... plus occupé de ſes affaires perſonnelles, que de preſſer l'expédition du canot qui devoit rendre la vie à ſes bienfaiteurs, à peine arrivé à Andoas, en étoit parti avec ſon camarade & ſon bagage, & s'étoit rendu à Omagnas. Le Negre, arrivé au carbet où il avoit laiſſé ſa maîtreſſe & ſes frères,

ſuivit leur trace dans les bois avec les Indiens du canot, juſqu'à la rencontre des corps morts, déja infects & méconnoiſſables. A cet aſpect, perſuadés qu'aucun n'avoit échappé à la mort, le Negre & les Indiens reprirent le chemin du carbet, recueillirent tout ce qu'on y avoit laiſſé, & revinrent à Andoas avant que ma femme y fût arrivée. Le Negre, à qui il ne reſtoit plus de doute ſur la mort de ſa maîtreſſe, alla trouver le ſieur R.... à Omagnas, & lui remit tous les effets dont il s'étoit chargé. Celui-ci n'ignoroit pas que M. de Grandmaiſon arrivé à Loreto y attendoit ſes enfans avec impatience. Une lettre de *Triſtan*, que j'ai entre les mains, prouve même que mon beau-père, informé de l'arrivée du Negre Joachim, recommandoit à Triſtan de l'aller chercher & de le lui amener; mais ni Triſtan ni le ſieur R.... ne jugèrent pas à propos de ſatisfaire mon beau-père; & loin de ſe conformer à ſon deſir, le ſieur R...., de ſon autorité, renvoya le Negre à Quito, en gardant les effets qu'il avoit rapportés.

Vous ſavez, Monſieur, que la Laguna n'eſt pas ſituée ſur le bord de l'Amazone, mais à quelques lieues en remontant le Guallaga, l'une des rivières qui groſſiſſent ce fleuve de leurs eaux. Joachim, congédié par le ſieur R.... n'eut garde d'aller chercher à la Laguna ſa maîtreſſe qu'il croyoit

morte. Il retourna droit à Quito ; ce Negre eſt perdu pour elle & pour moi. Vous n'imagineriez pas quelle raiſon m'a depuis alléguée le ſieur R.... pour ſe diſculper d'avoir renvoyé un domeſtique fidele & qui nous étoit ſi néceſſaire. « Je crai» gnois, me dit-il, qu'il ne m'aſſaſſinât.... Qui » pouvoit, lui repliquai-je, vous donner un tel » ſoupçon d'un homme dont vous connoiſſiez le » zele & la fidélité, & qui avoit navigé avec » vous pendant long-tems ? Si vous craigniez qu'il » ne vous vît de mauvais œil, & qu'il ne vous » imputât la mort de ſa maîtreſſe, que ne l'en» voyiez-vous à M. de Grandmaiſon, qui le ré» clamoit & qui n'étoit pas loin de vous ? Que » ne le faiſiez-vous du moins mettre aux fers ? » Vous étiez chez le gouverneur d'Omagnas, qui » vous auroit prêté main-forte ». J'ai de tout cela un certificat de M. d'Albanel, commandant d'Oyapok, en préſence de qui je fis ces reproches au ſieur R...., & ce certificat eſt légaliſé par le juge de Cayenne.

Pendant ce tems, madame Godin, avec le canot & les Indiens d'Andoas, étoit arrivée à la Laguna, où elle fut reçue avec toute l'affabilité poſſible par le docteur Roméro, nouveau ſupérieur des miſſions, qui par ſes bons traitemens pendant environ ſix ſemaines qu'elle y ſéjourna, n'ou-

blia rien pour rétablir sa santé fort altérée, & pour la distraire du souvenir de ses malheurs. Le premier soin du docteur Roméro fut de dépêcher un exprès au gouverneur d'Omagnas, pour lui donner avis de l'arrivée de madame Godin, & de l'état de langueur où elle se trouvoit. Sur cette nouvelle, le sieur R...., qui lui avoit promis tous ses soins, ne put se dispenser de la venir trouver, & lui rapporta quatre assiettes d'argent, un pot à boire, une jupe de velours, une de persienne, une autre de taffetas, quelques linges & nipes tant à elle qu'à ses frères, en ajoutant que tout le reste étoit pourri. Il oublioit que des bracelets d'or, que des tabatières, des reliquaires d'or, & des pendans-d'oreilles d'émeraudes ne pourrissent point, non-plus que d'autres effets de cette nature, ou qui sont dans le même cas. » Si » vous m'aviez ramené mon Negre, ajouta madame Godin, je saurois de lui tout ce qu'il a » fait des effets qu'il a dû trouver dans le carbet. » A qui voulez-vous que j'en demande compte? » Allez, monsieur, il ne m'est pas possible d'oublier que vous êtes l'auteur de mes malheurs » & de mes pertes; prenez votre parti, je ne » puis plus vous garder en ma compagnie ». Mon épouse n'étoit que trop bien fondée; mais les instances de M. Roméro, à qui elle n'avoit rien à

refuser, & qui lui représenta que si elle abandonnoit le sieur R.... il ne sauroit que devenir, triomphèrent de sa répugnance, & elle consentit enfin à lui permettre de la suivre.

Quand madame Godin fut un peu rétablie, M. Roméro écrivit à M. de Grandmaison qu'elle étoit hors de danger, qu'il eût à lui envoyer Tristan pour la conduire à bord de la barque de Portugal. Il écrivit aussi au gouverneur, qu'il avoit représenté à madame Godin, dont il louoit le courage & la piété, qu'elle ne faisoit que de commencer un long & pénible voyage, quoiqu'elle eût déja fait quatre cens lieues & plus, qu'il lui en restoit quatre ou cinq fois autant jusqu'à Cayenne; qu'à peine échappée à la mort, elle alloit s'exposer à de nouveaux risques; qu'il lui avoit offert de la faire conduire en toute sûreté à Riobamba sa résidence; mais qu'elle lui avoit répondu qu'elle étoit étonnée de la proposition qu'il lui faisoit; que Dieu l'avoit préservée seule des périls où tous les siens avoient succombé; qu'elle n'avoit d'autre desir que de joindre son mari; qu'elle ne s'étoit mise en route qu'à cette intention, & qu'elle croiroit contrarier les vues de la Providence, en rendant inutile l'assistance qu'elle avoit reçue de ses deux chers Indiens & de leurs femmes, ainsi que tous les secours que lui-même, M. Romé-

ro, lui avoit prodigués, qu'elle leur devoit la vie à tous, & que Dieu seul pouvoit les récompenser.

Ma femme m'a toujours été chère ; mais de pareils sentimens m'ont fait ajouter le respect à la tendresse. Tristan n'arrivant point, M. Roméro, après l'avoir attendu inutilement, arma un canot, & donna ordre de conduire madame Godin à bord du bâtiment du roi de Portugal, sans s'arrêter à aucun endroit. Ce fut alors que le gouverneur d'Omagnas, sachant qu'elle descendoit le fleuve & ne devoit mettre à terre nulle part, envoya un canot à sa rencontre avec quelques rafraîchissemens.

Le commandant Portugais, M. de Rebello, en ayant eu avis, fit armer une pirogue commandée par deux de ses soldats, & munie de provisions, avec ordre d'aller au-devant de madame Godin. Ils la joignirent au village de Pévas. Cet officier, pour remplir plus exactement encore les ordres du roi son maître, fit remonter avec beaucoup de peine son bâtiment, en doublant les rameurs, jusqu'à la mission Espagnole de Loreto, où il la reçut à son bord. Elle m'a assuré que depuis ce moment jusqu'à Oyapok, pendant le cours d'environ mille lieues, rien ne lui manqua pour les commodités les plus recherchées, ni pour la chère

la

la plus délicate, à quoi elle ne pouvoit s'attendre; ce qui n'a peut-être pas d'exemple dans une pareille navigation, provisions de vins & de liqueurs pour elle, dont elle ne fait aucun usage, abondance de gibier & de poisson, au moyen de deux canots qui prenoient les devans de la galiote. Le gouverneur de Para avoit envoyé des ordres dans la plupart des postes, & de nouveaux rafraîchissemens.

J'oubliois de vous dire que les souffrances de mon épouse n'étoient pas finies; qu'elle avoit le pouce d'une main en fort mauvais état. Les épines, qui y étoient entrées dans le bois, & qu'on n'avoit encore pu extirper, avoient formé un abcès; le tendon & l'os même étoient endommagés. On parloit de lui couper le pouce. Cependant à force de soins & de topiques, elle en fut quitte pour les douleurs de l'opération, par laquelle on lui tira quelques esquilles à San-Pablo, & pour la perte du mouvement de l'articulation du pouce. La galiote continua sa route à la forteresse de Curupa que vous connoissez, à soixante lieues environ au-dessus de Para. M. *de Martel*, chevalier de l'ordre de Christ, major de la garnison de Para, y arriva le lendemain par ordre du gouverneur, pour prendre le commandement de la galiote & conduire madame Godin au fort d'Oyapok.

Peu après le débouquement du fleuve, à l'embouchure d'une rivière dont le nom Indien, corrompu à Cayenne, est Carapa-pourri, & dans un endroit de la côte où les courans sont très-violens, il perdit une de ses ancres; & comme il eût été imprudent de s'exposer avec une seule, il envoya sa chaloupe à Oyapok chercher du secours, qui lui fut aussitôt envoyé. A cette nouvelle je sortis du port d'Oyapok sur une galiote qui m'appartenoit; avec laquelle j'allai croiser sur la côte à la rencontre du bâtiment, que j'atteignis le quatrième jour, par le travers de Maxacaré; & ce fut sur son bord qu'après vingt ans d'absence, d'alarmes, de traverses & de malheurs réciproques, je rejoignis une épouse chérie, que je ne me flattois plus de revoir. J'oubliai dans ses embrassemens la perte des fruits de notre union, dont je me félicite même, puisqu'une mort prématurée les a préservés du sort funeste qui les attendoit, ainsi que leurs oncles, dans les bois de Canélos, sous les yeux de leur mère, qui n'auroit sûrement pas survécu à ce spectacle. Ma dernière fille étoit morte de la petite-vérole, dix-huit mois avant le départ de sa mère de Riobamba, âgée de dix-huit à dix-neuf ans. Elle étoit née trois mois après mon départ de la province de Quito : & c'est par une de

vos lettres de Paris que j'en reçus la nouvelle à Cayenne en 1752.

Nous mouillâmes à Oyapok le 22 Juillet 1770. Je trouvai en M. de Martel un officier aussi distingué par ses connoissances que par les avantages extérieurs. Il possede presque toutes les langues de l'Europe, la latine même fort bien; & pourroit figurer avec éclat sur un plus brillant théâtre que le Para. Il est d'origine Françoise; de l'illustre famille dont il porte le nom. J'eus le plaisir de le posséder pendant quinze jours à Oyapok, où M. de Fiedmond, gouverneur de Cayenne, à qui le commandant d'Oyapok donna avis de son arrivée par un exprès, dépêcha aussitôt un bateau avec des rafraîchissemens. On donna au bâtiment Portugais un carénage dont il avoit besoin, & une voilure propre à remonter la côte contre les courans. M. le commandant d'Oyapok donna à M. de Martel un pilote-côtier pour l'accompagner jusqu'à la frontière. Je me proposois de le conduire jusques-là dans ma galiote; mais il ne me permit pas de le suivre plus loin que le cap d'Orange. Je le quittai avec tous les sentimens que m'avoient inspirés, ainsi qu'à mon épouse, les procédés nobles & les attentions fines qu'elle & moi avions éprouvés de cet officier & de sa généreuse nation. J'y avois été préparé dès mon précédent voyage.

J'aurois dû vous dire plutôt, qu'en descendant l'Amazone l'année 1749, sans autre recommandation pour les Portugais, que le souvenir de la nouvelle que vous aviez répandue à votre passage en 1743, qu'un de vos compagnons de voyage prendroit la même route que vous; je fus reçu dans tous les établissemens de Portugal, par les missionnaires & tous les commandans des forts, avec toute l'affabilité possible. J'avois fait en passant à San-Pablo l'acquisition d'un canot, sur lequel j'avois descendu le fleuve jusqu'au fort de Curupa, d'où j'écrivis au gouverneur du Grand-Para, M. François Mendoza Goyao, pour lui faire part de mon arrivée, & lui demander la permission de passer de Curupa à Cayenne, où je comptois me rendre en droiture. Il m'honora d'une réponse si polie, que je n'hésitai pas à quitter ma route, & à prendre un très-long détour pour l'aller remercier, & lui rendre mes devoirs. Il me reçut à bras ouverts, me logea, ne permit pas que j'eusse d'autre table que la sienne, me retint huit jours, & ne voulut pas me laisser partir avant qu'il ne partît lui-même pour Saint-Louis de Maranao, où il alloit faire sa tournée.

Après son départ, je remontai à Curupa avec mon canot, escorté d'un autre plus grand que m'avoit donné le commandant de ce fort pour

descendre à Para, qui, comme vous l'avez remarqué, est sur une grande rivière, qu'on a prise mal-à-propos pour le bras droit de l'Amazone, avec laquelle la rivière de Para communique par un canal naturel creusé par les marées, qu'on nomme Tagipuru. Je trouvai à Curupa une grande pirogue qui m'attendoit, armée par ordre du gouverneur de Para, commandée par un sergent de la garnison, & armée de quatorze rames, pour me conduire à Cayenne, où je me rendis par Macapa, en côtoyant la rive gauche de l'Amazone jusqu'à son embouchure, sans faire comme vous le tour de la grande île de Joanes ou de Marajo. Après un pareil traitement, reçu sans recommandation expresse, à quoi ne devois-je pas m'attendre, depuis que sa majesté très-fidelle avoit daigné donner des ordres précis pour expédier un bâtiment jusqu'à la frontière de ses états, & destiné à recevoir ma famille pour la transporter à Cayenne?..... Je reviens à mon récit.

Après avoir pris congé de M. de Martel sur le cap d'Orange, avec toutes les démonstrations d'usage en pareil cas entre les marins, je revins à Oyapok, d'où je me rendis à Cayenne.

Il ne me manquoit plus que d'avoir un procès, que j'ai gagné bien inutilement. Tristan me

demandoit le salaire que je lui avois promis, de soixante livres par mois. J'offris de lui payer dix-huit mois, c'étoit le tems, au plus, qu'auroit duré son voyage s'il eût exécuté sa commission. Un Arrêt du conseil supérieur de Cayenne, du 7 Janvier dernier, l'a condamné à me rendre compte de sept à huit mille francs d'effets que je lui avois remis, déduction faite de mille quatre-vingt livres que je lui offrois pour dix-huit mois de salaire entre nous convenu. Mais ce malheureux, après avoir abusé de ma confiance, après avoir causé la mort de huit personnes, en comptant l'Indien noyé, & tous les malheurs de mon épouse, après avoir dissipé tout le produit des effets que je lui avois confiés, restoit insolvable; & je n'ai pas cru devoir augmenter mes pertes en le nourrissant en prison.

Je crois, Monsieur, avoir satisfait à ce que vous desiriez. Les détails où je viens d'entrer m'ont beaucoup coûté, en me rappellant de douloureux souvenirs. Le procès contre Tristan & les maladies de ma femme depuis son arrivée à Cayenne, qui n'étoient que la suite de ce qu'elle avoit souffert, ne m'ont pas permis de l'exposer plutôt que cette année à un voyage de long-cours par mer. Elle est actuellement avec son père dans le sein

de ma famille, où ils ont été reçus avec tendresse. M. de Grandmaison ne songeoit pas à venir en France ; il ne vouloit que remettre sa fille à bord du bâtiment Portugais ; mais se voyant dans un âge avancé, ses enfans péris, pénétré de la plus vive douleur, il abandonna tout & s'embarqua avec elle, chargeant son autre gendre, le sieur *Savala*, résidant aussi à Riobamba, des effets qu'il y avoit laissés. Quelques soins que l'on se donne pour égayer mon épouse, elle est toujours triste, ses malheurs lui sont toujours présens. Que ne m'a-t-il pas coûté pour tirer d'elle les éclaircissemens dont j'avois besoin pour les exposer à mes juges dans le cours de mon procès ! Je conçois même qu'elle m'a tu, par délicatesse, des détails dont elle voudroit perdre le souvenir, & qui ne pouvoient que m'affliger. Elle ne vouloit pas même que je poursuivisse Tristan, laissant encore agir sa compassion, & suivant les mouvemens de sa piété envers un homme si mal-honnête & si injuste.

NOUS avons préféré de placer ici quelques observations sur le fleuve des Amazones, pour ne point interrompre le récit touchant des infortunes de madame Godin.

L'AMAZONE, ou *LE MARAGNON*, est le plus grand fleuve du Monde. Il traverse tout le continent de l'Amérique Méridionale, d'occident en orient, & côtoie presque toujours la ligne équinoxiale. L'Amazone prend sa source au Pérou, dans un lac près de Guanuco, à trente lieues de Lima. Depuis Jaen, où ce fleuve commence à être navigable, il parcourt mille à onze cens lieues. Du côté du nord & de celui du sud, il reçoit un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont cinq à six cens lieues de cours; *quelques*-unes même ne sont pas inférieures au Danube & au Nil. Ce grand fleuve se jette dans l'*Océan. Son* embouchure est sous la ligne, entre la Terre-ferme & le Brésil.

Les bords de l'Amazone étoient encore peuplés, il y a près de cent-cinquante ans, d'un *grand* nombre de nations, qui se sont retirées dans l'intérieur des terres, aussitôt qu'elles ont vu les Européens. On n'y rencontre aujourd'hui que quelques bourgades des naturels du pays, récemment tirés de leurs bois, & tant soit peu civilisés, soit par les missionnaires Espagnols du haut fleuve, vers le Pérou, soit par les missionnaires Portugais établis dans la partie inférieure, vers le Brésil.

Francisco d'Orellana, capitaine Espagnol, est le

premier Européen qui reconnut ce fleuve en 1539. Les PP. d'*Acugna* & d'*Artieda*, missionnaires jésuites, l'ont aussi parcouru en 1638, par ordre de la cour de Madrid. La relation de leur voyage, traduite par *de Gomberville*, se trouve encore dans quelques bibliotheques. Enfin M. *de la Condamine*, après avoir terminé ses travaux académiques pour la mesure des degrés sous l'équateur, descendit en 1743 ce fleuve jusqu'à son embouchure. Il a même levé la carte de tout son cours; cette carte est jointe à la relation abregée, qu'il a donnée de son voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale (*), c'est la plus exacte que nous ayons.

L'humidité & la chaleur contribuent ensemble à rendre les bords de l'Amazone extraordinairement fertiles. Aucun autre fleuve de l'Univers, sans en excepter le Nil & le Gange, n'est aussi bienfaisant aux contrées qu'il arrose. Il étoit juste que l'Amazone, le plus grand de tous, leur fût encore supérieur à cet égard.

D'un côté & de l'autre de ce fleuve, on n'apperçoit que des plaines à perte de vue, où regne un printems perpétuel, & des forêts immenses remplies d'animaux & de plantes de toute espece. Le

(*) Vol. *in*-8°, *Paris*, 1745, chez la veuve *Pissot*.

plus laborieux naturaliſte, accompagné d'un nombre de deſſinateurs, dit M. de la condamine, y auroit de l'occupation pendant plusieurs années.

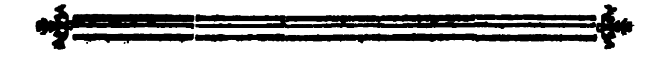
Les rivières qui ſe jettent dans l'Amazone, & ce fleuve lui-même, ſont remplies de poiſſons; les tortues, ſur-tout, y abondent en ſi grande quantité, qu'elles ſeules & leurs œufs pourroient ſuffire à la nourriture des habitans de ſes bords. Les tortues de l'Amazone ſont très-délicates & fort recherchées, principalement à Cayenne. Elles vivent plusieurs mois hors de l'eau ſans alimens ſenſibles.

Un ſavant moderne s'exprime en ces termes énergiques ſur l'étonnante fécondité des rives de ce fleuve:

» Dans l'eſpace de quatre à cinq cens lieues, » depuis Borja, l'Amazone coule à travers des forêts impraticables, où l'on a peine à appercevoir la terre cachée ſous un amas immenſe de » plantes & de débris de végétaux qui la couvrent. On ne pourroit trouver une pierre dans » tout cet eſpace. Depuis la formation de ce continent, la nature abandonnée à elle-même, y a » préparé une couche épaiſſe de terre végétale. » C'eſt un tréſor qu'elle deſtine à l'homme, lorſque bien convaincu enfin que l'or de l'Amérique n'a pas rendu l'Europe plus heureuſe, il

» n'ira plus y chercher que le repos, le bonheur, » un beau ciel & une terre fertile ». *Voyez l'Eloge de M.* de la Condamine, *par M. le Marquis* de Condorcet, *dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1774.





N°. 14.

NAUFRAGE

*Du Vaisseau Anglois l'*Union*, sur un banc de sable de l'île* de Rhé*, Golfe de Gascogne, en* 1775 (*).

CETTE Relation, en forme de lettre, est intéressante par les traits de générosité qui caractérise le peuple François ; elle mérite encore l'accueil des lecteurs, par les éloges qu'une nation rivale lui a donnés à ce sujet. Nous laisserons parler l'officier, auteur de la lettre.

(*) Voyez la lettre de M. WIDEBOURG, lieutenant dans les troupes Hanovriennes, écrite le 9 Décembre 1775, de Saint-Martin de l'Isle de Rhé, insérée dans la gazette allemande de Francfort, & ensuite dans les papiers publics.

» Le 6 Octobre 1775, nous nous embarquâmes à Ritzembutel, au nombre de cent quatre-vingt-sept hommes, à bord du vaisseau l'*Union*, commandé par le capitaine *Néal*, & le premier Novembre, nous mîmes à la voile pour Gibraltar. Notre navigation fut heureuse jusqu'au 13 du même mois; mais le 14, entre sept & huit heures du matin, le capitaine vint d'un air consterné nous annoncer que le vaisseau avoit fait tant d'eau, qu'il ne tarderoit pas à couler à fond. Il fit mettre sur le champ à la mer trois chaloupes, & il exhorta les officiers qui étoient accourus, à s'en servir pour atteindre un bâtiment de transport peu éloigné de nous. Les officiers sautèrent aussitôt dans une des chaloupes, qui, étant encore prise dans les cordages, chavira: ils furent tous engloutis par les vagues. Voici les noms des officiers qui y périrent; le lieutenant-colonel *de Walthausen*, le capitaine-lieutenant *Vonder-Wense*, les lieutenans *Oldenbourg*, *de Bacmeister* & *de Brémer*, l'enseigne *Doriem*, le chirurgien-major *Suffert*, sans compter quatre matelots.

Le capitaine vit ce triste spectacle; mais ne songeant qu'à se sauver lui-même, il s'élança avec plusieurs matelots dans une autre chaloupe; & craignant que nos soldats ne l'y suivissent, il cria au pilote de couper les cordes d'un côté de la cha-

loupe, tandis qu'il courut à l'autre bout pour la dégager. Les soldats, justement alarmés du danger, vouloient aussi abandonner le vaisseau; mais je les retins par la promesse que je leur fis de vivre & mourir avec eux. Au lieu de se combiner & d'agir ensemble, le capitaine & le pilote ne coupèrent pas les cordes dans le même instant, la chaloupe entra d'un côté dans l'eau, & fut submergée devant nos yeux; un seul matelot regagna le vaisseau. Ces tristes événemens se passèrent dans l'espace d'un quart-d'heure.

Nous nous trouvâmes alors dans la circonstance la plus affreuse. Le vaisseau étoit plein d'eau, & il ne nous restoit que six matelots, ignorans & incapables de le gouverner. Dans une situation aussi affligeante, il étoit presque certain que nous allions devenir les victimes de la fausse alarme du malheureux capitaine. J'engageai tous ceux qui étoient restés à bord à pomper sans relâche; nous donnâmes en même tems des signaux de détresse, pour être secourus d'un autre bâtiment qui se trouvoit à peu de distance de nous; mais la mer étant extrêmement agitée, il ne nous restoit presque point d'espérance de nous sauver. Le vent éteignit le fanal que nous avions allumé dans la nuit, & il est probable que nos voisins nous croyoient perdus, puisque le lendemain ils avoient disparus.

Nous résolûmes de nous approcher de la première terre, & nous comptions que nous pouvions être à quarante ou cinquante milles du Cap-Finisterre. Tous les bras ne discontinuèrent point de pomper pendant deux jours. Dans l'après-midi du 15, nous découvrîmes terre à notre droite, & nous nous laissâmes aller de ce côté jusqu'à la nuit. A huit heures du soir, nous apperçûmes une lumière. Un matelot me dit qu'il croyoit cet endroit dangereux, & me conseilla de n'en rien dire à nos tristes compagnons, déja assez malheureux; cependant nous passâmes heureusement devant la lumière : mais un instant après, le même matelot découvrit terre si près de nous, que nous nous crûmes perdus sans ressource. Le matelot qui gouvernoit, laissa aller le vaisseau droit sur la terre: heureusement pour nous, une grosse lame nous porta sur un banc de sable où le vaisseau resta, & cet événement ranima nos espérances. Nous n'étions cependant point encore en lieu de sûreté; de fortes vagues passoient sans cesse sur nos têtes, & menaçoient à tout instant de briser notre vaisseau.

Le 16, au point du jour, nous vîmes beaucoup de gens accourir sur le rivage, & entr'autres une partie du régiment Royal-Corse. Nous fûmes bientôt instruits que nous étions à la côte de l'île de

Rhé (1). Le lieutenant-colonel *de Marenghi* se donna toutes les peines imaginables pour nous faire apporter des secours ; & les soldats exposèrent plus d'une fois leur vie pour sauver la nôtre ; nous devons en particulier les mêmes éloges à MM. *de Faliere* & *Giraud*. Quoique nous fussions près de la terre, nous ne pouvions plus la gagner sans courir le plus grand danger ; & cependant on compta vers le soir jusqu'à soixante-cinq soldats & matelots qui furent sauvés par le courage & par les efforts étonnans de la *garnison*. Tous furent logés dans les casernes, & pourvus de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire.

Le 17, on ne put transporter à terre que cinquante-cinq hommes à cause de la violence extrême du vent. Le 18, on sauva tous ceux qui y étoient restés, & on se flattoit même de pouvoir retirer une partie de la cargaison. Les drapeaux du régiment ont été remis entre les mains du lieutenant de roi. Il a péri dans ce naufrage six officiers, un chirurgien-major, quatre bas-officiers, sept soldats, plusieurs matelots & une femme. Le comte de Genlis, inspecteur des troupes des colonies, s'est toujours trouvé présent pendant qu'on travailloit à nous transporter à terre, & M. Sacomori, officier du régiment Royal-Corse, qui parle Allemand, s'est donné le plus grand soin pour le même

même effet. En général, nous devons la plus grande & la plus vive reconnoiſſance à une nation qui ſait riſquer ſa propre vie pour ſauver celle des autres.

Ces actes généreux d'humanité ne ſont point reſtés ſans récompenſe. On voit par la gazette de France, du 22 Janvier 1776, que le roi d'Angleterre a envoyé le comte de Taube, pour remercier ſa majeſté très-chrétienne des ſecours donnés par la garniſon de l'île de Rhé aux troupes Hanovriennes. Ce ſeigneur étoit en même tems chargé d'une ſomme de mille livres ſterlings, qui devoit être diſtribuée entre ceux qui y ont contribué, & particulièrement entre les ſoldats du régiment Royal-Corſe.

La diſtribution de cette ſomme s'eſt faite à l'île de Rhé, dans les premiers jours de Février 1776, & a donné lieu à un nouveau trait de généroſité, qu'on ne doit pas laiſſer ignorer. Dans la répartition des mille livres ſterlings, les grenadiers du régiment Royal devoient avoir quinze louis d'or; lorſqu'on leur a préſenté cette ſomme, ils l'ont refuſée unanimement, en diſant qu'*ils étoient payés par leur Maître, & qu'ils n'étoient pas dans le cas d'accepter de récompenſe, pour avoir exercé les devoirs de l'humanité envers des malheureux.* Cette

action noble fait trop d'honneur à la façon de penser des troupes de France, pour n'être pas rendue publique.

NOTE.

(1) L'ISLE DE RHÉ, sur les côtes de France, dans l'océan, est du gouvernement d'Aunis, à la distance de mille quatre cens toises de la terre-ferme; son circuit est d'environ trente mille *toises*. Cette île produit abondamment du vin & du sel. Le vin est de qualité médiocre, *mais on en* fait de l'eau-de-vie & de la fenouillette excellente. Les arbres y viennent très-difficilement. L'île de Rhé est dans une situation avantageuse pour le commerce, & très-peuplée. Elle ne paie point de taille, parce qu'elle est réputée terre étrangère, & qu'elle jouit de privileges. A l'extrémité la plus occidentale de l'île, on entretient sur une haute tour, nommée la Tour des baleines, un feu considérable avec de l'huile, qui dure toute la nuit, & sert de signal de reconnoissance aux vaisseaux qui se trouvent dans ces parages.

Outre la ville de *Saint-Martin*, qui est le chef-lieu, il y a dans l'île sept autres paroisses, une abbaye de Bernardins, sous le titre de Notre-

Dame, & plusieurs bonnes forteresses pour sa défense. On compte dans l'île trois mille cinquante feux.

Saint-Martin méritoit à peine autrefois le nom de ville, mais depuis elle a été aggrandie & fortifiée d'une nouvelle enceinte, sélon la méthode du maréchal de Vauban. C'est actuellement une des plus fortes places de la France. La citadelle est située de manière qu'elle commande la ville, le port & la campagne.





N°. 15.

NAUFRAGE

Du Vaisseau François le Duras, *dans la Mer des Indes, près les îles* Maldives, *en* 1777 (*).

LE récit d'un voyage désastreux, où l'on voit une femme jeune & délicate, se conduire en héroïne dans les circonstances les plus critiques, doit intéresser tous les lecteurs.

M. *Chevreau*, commissaire ordonnateur, arriva à l'Isle-de-France avec son épouse, au mois d'Août 1776. Il devoit conjointement avec M. de Bellecombe, aller faire l'inspection de l'établissement de Madagascar ; mais la saison ne permettant plus à

(*) Cette Relation se trouve dans le Journal de Paris de l'année 1778, numéros 37 & 38.

la frégate *la Consolante*, qui les portoit, de gagner Pondichéry, autrement que par la grande route, M. Chevreau laissa son épouse à l'Isle-de-France, pour venir le joindre dans la saison où les traversées ne sont que d'un mois, & se font toujours sous un ciel serein. L'impatience de madame Chevreau, (elle est née à l'Orient & n'avoit alors que vingt-trois ans,) ne lui permettant pas d'attendre que la Mousson fût passée, elle s'embarqua sur *le Duras*, avec mademoiselle *Goupil*, jeune personne de quatorze ans, qui alloit à Pondichéry dans le sein de sa famille. Le vaisseau cherchant à prendre connoissance de la pointe du nord de Madagascar, que l'on crut appercevoir le 14 Mars, fut en butte à ce qui rend les traversées ennuyeuses & fatigantes. Le 11 Mars le tonnerre tomba à cinquante toises du vaisseau, un coup de vent se déclara le 21. Sa force & sa direction, contraires à la route qu'on vouloit tenir, ne permirent pas, jusqu'au 24, de faire usage du gouvernail, & l'on ne conserva qu'une voile à chacune des extrémités du bâtiment, pour l'empêcher d'être le jouet des vagues qui venoient se briser contre ses flancs. Cette bourasque fut suivie de ces corlines perfides qui rendent vains tous les efforts des navigateurs, & laissent le vaisseau en proie à la rapidité des courants. Après avoir essuyé des grains de pluie, des orages, des vents foibles ou

contraires, le vaiſſeau repaſſa le 7 Avril dans l'hémiſphère nord, & on dirigea la route pour paſſer entre les Maldives & les Pacgardives, archipel qui ſe prolonge parallelement à la côte de Malabar.

Un vent frais & favorable faiſoit déja oublier les traverſes qu'on avoit éprouvées; on cingloit diagonalement pour aller chercher la paſſe de neuf dégrés de latitude, dont on ſe croyoit encore à quarante lieues. A cette diſtance, on ſe flattoit de naviger avec ſécurité; & quelque ſombre que fût la nuit du 11 au 12 Avril aucun indice ne faiſoit craindre de rencontrer la terre. Chacune ſe livroit aux douceurs du repos qu'une nuit *plus fraîche* rendoit plus paiſible, lorſque vers les deux heures du matin, l'officier chargé de veiller à la manœuvre crut appercevoir quelque choſe de blanc. Il crie au timonier de changer la route; mais il *n'eſt* plus tems, la profondeur manque, & le vaiſſeau échoue avec une force proportionnée à ſa vîteſſe.

Tout le monde s'éveille avec terreur; la nuit ſemble devenir plus obſcure, & les yeux cherchent en vain à percer les ténebres qui environnent le vaiſſeau. On ne ſait ſi les écueils ſur leſquels il tâtonne, ſont iſolés au milieu de la mer, ou s'ils tiennent à quelque terre; enfin au bout d'une demi-heure on apperçoit un feu ſur une petite île. Cette vue, au milieu des horreurs d'un danger auſſi preſ-

ſant, fait luire un rayon d'eſpérance, & l'on s'occupe des moyens d'échapper du naufrage.

Le mât d'artimon tombe ſous les coups de la hache; & après avoir mis à la mer la chaloupe & le canot, on travaille à décharger le vaiſſeau du fardeau dangereux de ſes autres mâts, qu'on n'abat qu'avec peine. Les lames qui viennent avec fureur frapper contre le vaiſſeau, le ſoulevent pour le laiſſer retomber ſur les rochers, où l'on craint à chaque inſtant de le voir s'entrouvir. Madame Chevreau ſemble oublier la foibleſſe de ſon ſexe; elle ſe vêtit de l'habit qui peut le moins l'embarraſſer, monte ſur le tillac, raſſure par ſa confiance la jeune perſonne qui l'accompagne, anime les Officiers par ſon intrépidité, encourage les matelots par ſes paroles, & ne montre aucun empreſſement d'être ſauvée la première. Une ſecouſſe plus violente ſe fait ſentir; tout l'équipage croit toucher à ſon dernier moment. Ah, Dieu! s'écrie madame Chevreau, que je ſuis heureuſe que mon mari ne ſoit pas ici! Exclamation touchante & ſublime dans une circonſtance où le cœur livré à ſes propres mouvemens, ne peut ni feindre ni exagérer ſes ſentimens.

Trois heures ſe paſſent à préparer les moyens de ſe ſauver avec des vivres pour ſubſiſter, & quelques armes pour ſe défendre. Le canot s'étant

brifé, on redoute le même fort pour la chaloupe; & tout l'équipage s'occupe à former un radeau. Le moment où la nuit femble combattre contre le jour qui la remplace, permet enfin de diftinguer quelques objets; & l'on apperçoit plufieurs Noirs fur la crête du récif, à cent vingt toifes du vaiffeau. On les invite à prêter du fecours, mais ils s'y refufent : on tire plufieurs coups de fufil, en figne de détreffe, rien ne peut engager ces Noirs à s'approcher du vaiffeau. Un matelot, nommé *Mammelon*, fe jette à la mer & nage vers eux; le couteau qu'il porte à fa ceinture femble les effrayer, & ils prennent la fuite. Cependant on ne peut efpérer de gagner la terre fur le radeau, fans avoir un point de retenue. Jérôme *Amiro*, matelot Vénitien, propofe de l'établir; il nage vers les rochers, chargé d'une corde légère, & facilite les moyens de conduire fucceffivement le radeau du vaiffeau au récif.

Madame *Chevreau*, vêtue d'un gillet & d'un pantalon, defcend avec confiance fur le radeau. Une lame l'emporte; elle fe raccroche à une corde & fe place fans effroi à côté de mademoifelle Goupil. Le radeau arrive au récif, qu'un quart-de-lieue fépare de terre; madame chevreau marcha pendant une demi-heure fur un fond de corail, ayant de l'eau jufqu'aux aiffelles. Après avoir abordé la

terre, des Insulaires les reçoivent avec humanité, & les conduisent sous un hangar couvert de feuilles, où ils leur présentent une boisson rafraîchissante, composée d'eau de cocos & de jus exprimé des cannes à sucre, du poisson salé & du tabac à fumer. L'intérêt que la beauté souffrante inspire à l'homme le plus sauvage, se manifeste dans les soins que donnent les habitans de l'île de *Ymitaï* à madame Chevreau & à mademoiselle Goupil. Ils leur font du thé, leur apprêtent un carry pour souper ; & touchés de la délicatesse de leur sexe ou de celle de leurs traits, ils disposent un lit de rotins pour les coucher.

Le chef de l'île vint voir le capitaine lorsqu'il mit pied à terre, & après lui avoir promis du riz pour l'équipage, en le payant chèrement, il écrivit à son roi sur cet événement. Le 21, il en reçut l'ordre de traiter les Naufragés comme des amis malheureux, auxquels il accordoit secours & assistance, & qu'il ne tarderoit pas de faire transporter dans son île. En effet, le 24, un grand bateau, suivi de plusieurs autres, vint ranimer un espoir qui ne fut pas trompé; le premier ministre, le général des armées & un interprete Portugais, vinrent complimenter les dames de la part du roi, & les assurer de l'intérêt qu'il prenoit à leur malheur. La brise ne permit de partir que le 27 à

cinq heures du soir. Madame Chevreau, mademoiselle Goupil, avec deux officiers passagers & le capitaine montèrent sur un grand bateau, long & pointu par devant, n'ayant qu'un mât fort incliné sur l'arrière & garni d'une voile latine. Au bout de vingt-quatre heures, ils arrivèrent à l'île du roi.

Le roi des Maldives fit dire à madame Chevreau qu'il vouloit prouver, par les honneurs qu'il lui feroit rendre, combien il étoit ami de sa nation, & combien il s'estimoit heureux que ce naufrage lui en fournît l'occasion. En conséquence, lorsqu'elle descendit à terre, elle fut reçue par une salve de l'artillerie de l'île, qui est fortifiée dans tout son pourtour. Le grand-visir vint au-devant d'elle sur le rivage, la fit placer sous un dais à côté de mademoiselle Goupil, & elles marchèrent au bruit des instrumens, entre deux files de soldats, jusqu'à une grande maison royale, que le roi avoit fait disposer pour les recevoir.

L'île a deux rois; l'un est souverain légitime, mais exclus du trône par un de ses parens. Il vivoit obscur & indigent, lorsque le fils de l'usurpateur, après la mort de son père qu'il a, dit-on, hâtée, crut devoir rappeler le prince exilé, & lui rendre les honneurs du monarque, en s'en réservant le pouvoir & les droits. Peu de tems après

l'arrivée de madame Chevreau, ils vinrent accompagnés de tous les grands, lui faire une visite de cérémonie.

Ces deux princes sont d'une taille avantageuse, leurs traits sont réguliers; celui qui est muni de l'autorité annonce de l'esprit & de l'urbanité; ils portoient pour vêtemens de longues robes de brocard d'or.

La reine témoigna quelque desir de voir les deux Françoises: on éleva une salle de verdure entre le palais de la reine & la maison de madame Chevreau. Elles y entrèrent en même tems par deux portes qui correspondoient à leurs appartemens, & s'avancèrent l'une vers l'autte. Madame Chevreau avoit pour habit de cour un petit casaquin, un jupon, un mouchoir autour de la tête. La reine étoit vêtue d'une espece de robe longue, qui ressemble assez aux aubes de nos prêtres; son col, ses bras, ses jambes étoient chargés d'ornemens & de bijoux d'or. La visite dura une heure; on s'assit, on mangea du bétel, & la reine fit faire quelques questions à madame Chevreau.

Le roi, avant de quitter ces dames, fit sonder leurs dispositions sur le cas qu'elles pourroient faire d'un trône qu'elles partageroient avec lui; mais elles donnèrent une réponse négative, & s'embar-

quèrent le 15 Mai, sur *la Bretagne*, commandé par M. *le Termillier*. Elles arrivèrent à Pondichéry avec MM. *du Saussois* & *de Barre*, officiers d'infanterie, passagers. C'est d'eux qu'on a appris les détails intéressans de ce naufrage, où le sexe le plus foible l'a disputé au nôtre en courage & en résolution.

LES MALDIVES sont une multitude d'îles, d'îlots & de rochers qui se trouvent au *sud-ouest* de la presqu'île des Indes orientales en-deçà du Gange. Elles sont étendues en longueur au-delà & en-deçà de l'équateur, depuis environ le quatrième degré de latitude méridionale, jusqu'au huitième de latitude septentrionale. Ces îles sont au nombre de plus de dix mille; mais il y en a beaucoup qui ne sont que des rochers. La principale s'appelle *Male*; elle n'a qu'une lieue & demie de tour; c'est la résidence du roi. Il est vraisemblable que ces milliers d'îles n'en formèrent autrefois qu'une seule, que l'effort des deux mers, ou quelque convulsion dans la nature auront divisée en une multitude de portions. L'espace que les Maldives occupent dans la mer est d'environ deux cens lieues de long, sur trente-cinq environ de large. Toutes ces îles sont divisées en treize principales parties, qu'on appelle

Attolons. Chacun de ces attolons eſt environné d'un grand banc de pierre preſque rond & ſéparé entre eux par des canaux : quatre ſeulement ſont aſſez profonds pour le paſſage des grands navires, mais le péril y eſt extrême pour ceux qui n'en connoiſſent pas les écueils. Les Portugais découvrirent ces îles en 1507 ; ils y commercèrent pendant quelques années : inſenſiblement ils les négligèrent, comme peu fertiles & d'ailleurs de difficile accès. En général les plus hardis navigateurs s'efforcent de fuir les environs des Maldives ; mais l'eſpace qu'elles occupent eſt ſi long & leur ſituation eſt telle, qu'il eſt difficile de les éviter, ſurtout dans les calmes & les vents contraires ; les vaiſſeaux alors, ne pouvant bien s'aider de leurs voiles, y ſont entraînés par les courans.

La plupart des Maldives ſont entièrement déſertes, & ne produiſent que des arbres & de l'herbe ; les autres n'ont aucune verdure, & ſont de pur ſable mouvant, dont une partie eſt ſous l'eau dans les grandes marées. Il n'y a d'eau douce que dans les îles couvertes & habitées, non qu'il n'y ait aucune rivière, mais on y creuſe facilement des puits, & l'eau ſe préſente en abondance à trois ou quatre pieds de profondeur. Les canaux particuliers, qui ſéparent les îles de chaque attolon, ſont ſi peu profonds, qu'on y trouve rarement

plus de trois pieds d'eau. Cependant les naturels du pays ne les passent qu'en bateau, par la crainte des Crocodiles & des Paimones, especes de grands poissons qui brisent les jambes aux hommes & les dévorent; d'ailleurs le fond n'est que de rochers aigus & tranchans. Il s'y rencontre aussi des branches d'une sorte de corail rude & poreux.

Le bled ni le riz ne peuvent venir aux Maldives; mais il n'y a point de pays où les cocos viennent en si grande abondance; les oranges, les citrons, les grenades & les bananes y sont excellens. Les commerçans y vont chercher du corail, de l'ambre-gris & des écailles de tortue, qui sont les plus belles de toutes les Indes. De petits coquillages fort beaux y tiennent lieu de monnoie. Les manufactures du pays y fournissent aussi des tapisseries & étoffes, mais la plupart de coton & à l'usage du peuple.

La situation des îles Maldives étant si proche de la ligne, la chaleur y est excessive & l'air très-malsain, sur-tout pour les étrangers. Deux saisons se font seulement sentir dans les Maldives; l'été, qui dure six mois, & l'hiver autant. Il y pleut rarement en été, & presque toujours en hiver.

La religion des maldives est le pur Mahométisme, avec toutes ses fêtes & ses cérémonies. Chaque île a ses temples & ses mosquées.

L'éducation des enfans eſt un des principaux objets de la légiſlation dans toutes ces îles. Les mères doivent nourrir leurs enfans, ſans en excepter les reines. On ne les enveloppe d'aucuns langes. Cependant on n'en voit pas de contrefaits; dès l'âge de neuf mois ils commencent à marcher. Ils reçoivent la circonciſion à ſept ans, à neuf on les applique aux études & aux exercices du pays.

La langue commune des Maldives eſt fort particulière à ces îles. L'Arabe s'apprend dès l'enfance, comme le latin en Europe. Pluſieurs parlent les langues de Cambaye, de Guzarate, de Malaca, & même le Portugais.

Le naufrage ne donne aucun droit ſur la liberté des étrangers qui échouent, comme cela arrive fréquemment, ſur les rochers ou les côtes de l'archipel des Maldives; les Inſulaires ſe montrent au contraire très-compatiſſans dans ces ſortes de cas, ils donnent alors avec empreſſement & ſenſibilité tous les ſecours qui dépendent d'eux.

Le gouvernement eſt royal, deſpotique & fort ancien. Après le roi ſont les princes du ſang & d'autres princes deſcendus de quelques-uns des rois ſes prédéceſſeurs, qui ne ſont pas moins reſpectés, quoique de race différente: c'eſt ce qui forme le premier ordre de l'état. Le ſecond ordre renferme les grands officiers de la couronne, dont le plus

distingué se nomme Quilague, qui est comme le lieutenant-général du roi, le chancelier, le secrétaire d'état, l'intendant des finances, le trésorier général, six moscoulis ou conseillers d'état, &c. Le troisième ordre est celui de la noblesse; & le quatrième celui du peuple. La garde du roi est composée de six compagnies de cent hommes chacune. Il en entretient encore toujours dix autres, commandées par les plus grands seigneurs du royaume; mais elles ne suivent le roi qu'à la guerre. Les privileges des soldats sont fort distingués.

Les appartemens intérieurs du palais du roi & des maisons des grands sont ornés des plus belles tapisseries de la Chine, de Bengale & de *Masulipatan*. L'or & la soie y éclatent de toutes parts, avec une diversité admirable dans l'ouvrage & les couleurs.

Les îles habitées de cet archipel sont très-peuplées. Les Maldivois, sur-tout de l'île de Male & des autres, où les étrangers abordent & commercent, sont polis, spirituels, industrieux, portés à l'exercice des arts, capables même des sciences, dont ils font beaucoup de cas, particulièrement de l'astronomie. Ils sont aussi courageux, adroits aux armes, amis de l'ordre & de la police. Les femmes sont belles, & quoique le plus grand nombre soit de couleur olivâtre, il s'en trouve d'aussi blanches qu'en

qu'en Europe; celles des princes, des grands officiers & des nobles ſont vêtues avec décence. Leur habillement eſt une véritable robe d'une étoffe légère ou de coton: elles s'ornent auſſi le cou, les bras & les jambes, de bijoux d'or artiſtement travaillés.





N.° 16.

RELATION

Du Naufrage d'un Vaisseau François, à peu de distance des jettées du port de Dieppe, *en* 1777 (*). *Traits d'héroïsme du pilote* Boussard, *surnommé* le Brave-homme *par Sa Majesté* LOUIS XVI.

IL est peu d'exemples, même dans les siecles de l'antiquité, d'un dévouement aussi vif pour sauver les hommes du danger, que celui qu'a fait pa-

(*) Cette Relation est extraite du Journal de Paris, numéros 1 &. 16, année 1778; 211, année 1779, &c. des Annales du dix-huitième siecle, Par M. LINGUET, année 1777, tome 3; & de l'Ouvrage intéressant de M. BÉRENGER, intitulé : *Le Peuple instruit par ses propres vertus*, 1787, tome 2.

roître le pilote *Bouffard*, fur la fin du mois d'Août 1777.

Le Journal de Paris, &, à l'envi les uns des autres, tous les auteurs périodiques, ont célébré l'action courageufe de ce *Brave-homme*. Le lecteur fenfible nous faura gré de lui en retracer toutes les particularités.

Pendant la nuit orageufe du 31 Août 1777, vers les neuf heures du foir, un navire forti du port de la Rochelle, chargé de fel, monté de huit hommes & de deux paffagers, approcha des jettées de Dieppe. Le vent étoit impétueux, & la mer fi agitée, qu'un pilote-côtier effaya en vain quatre fois de fortir pour diriger fon entrée dans le port. Bouffard, l'un des autres pilotes, s'appercevant que celui du navire faifoit une fauffe manœuvre qui le mettoit en danger, tenta de le guider avec le porte-voix & des fignaux; mais l'obfcurité, le fifflement des vents, le fracas des vagues & la grande agitation de la mer empêchèrent le capitaine de voir & d'entendre: bientôt le vaiffeau ne pouvant plus être gouverné, fut jetté fur le galet & échoua à trente toifes de la jettée.

Aux cris des malheureux qui alloient périr, Bouffard, fans s'arrêter aux repréfentations qu'on lui faifoit, & à l'impoffibilité apparente du fuccès, réfolut d'aller à leur fecours. D'abord il fait éloi-

gner sa femme & ses enfans qui vouloient le retenir; ensuite il se ceint le corps avec une corde dont le bout étoit attaché à la jettée, & se précipite au milieu des flots. Les marins seuls, ou ceux qui ont considéré de dessus une éminence, les vagues irritées & leurs ondulations, sur-tout aux environs d'un objet qui leur résiste, peuvent se former une idée du danger auquel il s'exposoit. Après des efforts incroyables, Boussard atteignoit cependant la carcasse du navire, que la fureur de la mer mettoit en pieces, lorsqu'une vague l'en arrache & le rejette sur le rivage; il fut ainsi vingt fois repoussé par les flots & roulé violemment sur le galet. Son ardeur ne se rallentit point, il se replonge à la mer; une vague violente l'entraîne sous le navire : on le croyoit mort, lorsqu'il reparut, tenant dans ses bras un matelot qui avoit été précipité du bâtiment, & qu'il apporta à terre, sans mouvement & presque sans vie. Enfin après plusieurs tentatives inutiles, entouré de débris qui augmentoient encore le danger, & couvert de blessures, il parvient au vaisseau, s'y accroche & y lie sa corde. Boussard ranime & instruit l'équipage. Il fait toucher à chaque matelot cette corde salutaire, qui leur trace un chemin un milieu des ténebres & des flots ennemis. Il les porte même, quand les forces leur manquent; il nage autour d'eux comme

un ange tutélaire, & luttant contre les vagues qui redemandent en rugissant leurs victimes, il en dépose sept sur le rivage.

Epuisé par son triomphe même, Boussard gagne avec peine la cabane où le pavillon est déposé: là, il succombe & reste quelques instans dans un état de défaillance effrayant. On venoit de lui donner des secours; il avoit rejetté l'eau de la mer & il reprenoit ses esprits, lorsque de nouveaux cris frappent ses oreilles. La voix de l'humanité, plus efficace que toutes les liqueurs spiritueuses, lui rend sa première vigueur; il court à la mer, s'y précipite une seconde fois, & est assez heureux pour sauver encore un des deux passagers, qui étoit resté sur le bâtiment & que sa foiblesse avoit empêché de suivre les autres naufragés. Boussard le saisit, le ramene & rentre dans sa maison, suivi des huit échappés à la mort, qui le proclament à haute voix leur sauveur. Des dix hommes qui montoient le navire, il n'en a péri que deux; leurs corps ont été trouvés le lendemain sur le galet.

L'intrépidité qu'à montrée Boussard dans cette occasion périlleuse, devient plus intéressante, plus admirable encore, lorsqu'on sait qu'elle est réfléchie de sa part; que ce n'est point un instinct aveugle de courage, ou une simple impulsion d'hu-

manité, fortifiée par l'habitude de braver les dangers de la mer & d'y échapper : c'est chez cet homme vertueux une résolution formée, toujours subsistante, & un hommage journalier qu'il rend aux mânes de son père, qui fut noyé sans avoir pu le secourir. Pour expier cette espece de délit involontaire, Bouffard a fait le vœu de sauver, aux dépens de sa propre vie, tous les naufragés à qui il pourroit être utile, il tient parole; de sorte que son dévouement est une double vertu : en servant si chaudement l'humanité, c'est à la piété filiale qu'il paie un tribut. Ce motif, qu'on n'a appris que depuis ce dernier acte de son courage, le rend encore plus grand & plus respectable.

Les habitans de Dieppe (1) ont témoigné leur satisfaction à ce brave concitoyen, par des applaudissemens souvent réitérés, & depuis, le gouvernement a acquitté la dette de l'état à son égard, en répandant sur lui des bienfaits. Ce fut M. De Crosne, intendant de Rouen, qui instruisit M. le directeur des finances de tout le détail de la belle action de Bouffard, par une lettre du 17 Décembre. M. Necker en rendit compte au roi, prit ses ordres & se hâta d'écrire lui-même au pilote de Dieppe la lettre suivante :

BRAVE HOMME,

» Je n'ai su qu'avant-hier, par M. l'intendant, » l'action courageuse que vous avez faite le 31 » Août, & hier j'en ai rendu compte au roi, qui » m'a ordonné de vous en témoigner sa satisfac- » tion, & de vous annoncer de sa part une gra- » tification de mille francs & une pension annuelle » de trois cens livres. J'écris en conséquence à » M. l'intendant. Continuez à secourir les autres, » quand vous le pourrez, & faites des vœux pour » votre bon roi, qui aime les braves gens & les » récompense ». *Signé*, NECKER, directeur général des finances.

Paris, le 22 Décembre 1777.

Le contenu de cette lettre, digne du ministre bienfaisant, que le roi vient de remettre à la tête des finances, fut bientôt public à Dieppe. Tous les concitoyens de Boussard vinrent le féliciter, & le pressèrent vivement d'aller à Paris & de se présenter au roi pour lui en témoigner sa reconnoissance. Boussard se rendit à leurs vœux. Le 3 Janvier suivant il arriva chez M. Le Moyne, maire de la ville de Dieppe, qui étoit depuis quelque tems

à Paris, & qui se chargea volontiers de le présenter à M. Necker, qui le conduisit lui-même à M. le comte de Maurepas. M. Le Moyne, glorieux d'accompagner partout le brave Boussard, ne tarda point à se transporter avec lui à Versailles. Il fut placé dans le sallon d'Hercule, sur le passage de la famille royale. Un instant après, Sa Majesté traversa le sallon. Le duc d'Ayen le fit appercevoir au roi, qui dit en le regardant avec sensibilité : *Voilà un Brave Homme, & véritablement un Brave Homme.*

Ces marques publiques de bonté attirèrent autour de lui un si grand nombre de personnes de tout état, que la reine, qui passa quelques momens après, ne put que l'entrevoir : elle témoigna cependant par ses regards à ce brave homme, combien elle étoit touchée de l'action qui *faisoit* alors tout l'entretien & l'admiration de la cour. Boussard reçut ensuite des ministres l'accueil le plus flatteur. M. De Sartine, ministre de la marine, lui fit expédier un brevet de solde entière de vingt-deux livres par mois de ses anciens appointemens, en qualité de quartier-maître, quoiqu'il n'en sollicitât que la demi-paie. M. Bertin, dans le département duquel se trouve la Normandie, chargea M. Le Moyne de chercher dans la ville de Dieppe un terrein libre, sur lequel on pût bâtir une maison

pour le brave Bouffard & fa famille. M. le garde des fceaux, qui étoit fur fon départ pour Paris, l'invita à venir le voir. Il n'a pas moins été accueilli dans cette capitale, où M. le duc d'Orléans, M. le duc & madame la ducheffe de Chartres & M. le duc de Penthievre lui ont fait éprouver les mêmes marques de bonté & de bienfaifance. Les encouragemens donnés à la vertu, font faits pour en multiplier les actes. Heureufe! mille fois heureufe la nation qui les accorde & les reçoit!

Jufqu'à préfent le lecteur n'a apperçu dans le héros de Dieppe, que l'homme intrépide & le libérateur de fes femblables; mais c'eft en lifant les deux lettres fuivantes, que l'on verra développée l'ame fimple, naïve, & tout à la fois fublime de cet homme extraordinaire.

LETTRE D'UN MARIN

Aux Auteurs du Journal de Paris, N°. 16, 1778.

Morbleu! patrons; quelles bonnes étrennes vous nous avez données dans votre premier numéro! Quel homme que *Bouffard*! Je fus ravi d'admiration au récit de l'intrépidité de ce *Brave Homme*. Ce nom lui reftera, j'ofe vous le prédire : il lui

a été donné par M. Necker, & confirmé par le roi lui-même.

Impatient de connoître ce brave pilote, j'allois prendre la poste & partir pour Dieppe, quand j'ai appris qu'il avoit été à la cour, qu'il étoit à Paris; je vole de société en société pour le rencontrer; enfin je l'ai vu : il a la taille d'un Hercule, près de six pieds, petite tête, larges épaules, une jambe estropiée par une blessure honorable gagnée au service du roi. Au milieu des grands de toute espece, rien ne l'intimide ni ne l'embarrasse; il conserve un maintien honnête & noble. J'ai voulu tâter la trempe de son esprit & de son cœur; vous en allez juger par ses réponses.

» Qu'avez-vous fait, lui dis-je, de ces cent » pistoles reçues tout à la fois? — J'en ai payé » mes dettes, parce qu'il faut d'abord que justice » se fasse; ensuite j'ai habillé de neuf ma femme » & mes enfans, c'est la première fois de leur » vie : pour moi, je ne me suis donné que des » gillets, j'ai plus besoin de cape que d'habits; celui » que je porte est mon habit de noces; il est en» core tout neuf. — Mais ces cent écus de pen» sion suffiront-ils pour vous faire vivre à l'aise » avec votre famille? — J'en aurai encore de reste : » d'ailleurs, à quoi sert l'opulence? Quand on en» terre un riche, lui met-on seulement un louis

» d'or sur le nombril?...... » Enchanté de ses réparties, je continuai mes interrogations : » Ceux » qui composoient l'équipage n'étoient ni vos pa» rens, ni vos amis; qui vous a inspiré cette in» trépidité? — Parbleu! (car il jure encore mieux » que moi,) c'est l'humanité & la mort de mon » père : il a été noyé, je n'étois pas là pour le » sauver; aussi j'ai juré depuis de courir au se» cours de tous ceux que je verrois tomber à la » mer »...... Les héros de l'antiquité immoloient des victimes sur le tombeau de leurs ancêtres, celui-ci offre aux mânes de son père les malheureux qu'il arrache au péril auquel il a succombé. Qu'il est beau de faire un pareil serment & de le tenir!

Boussard, né brave, ne voyant dans son action que le devoir d'un homme envers les autres, est étonné de la récompense dont son prince l'a honoré. » J'ai fait, dit-il, beaucoup d'actions comme » celle-là, je ne sais pourquoi ma dernière (c'est » son terme) fait tant de bruit. Mes camarades » sont aussi braves que moi »...... D'après son cœur, qu'elle haute idée il a des hommes, & quelle estime les hommes doivent avoir de lui!

Ne croyez pourtant pas qu'il ignore ce qu'il vaut. Il avoit envie d'embrasser un jeune enfant que sa haute taille effrayoit : » N'ayez pas peur,

» lui dit Bouffard, cela vous portera bonheur » d'embraffer un honnête homme »...... Ce n'eſt point-là de la vanité, c'eſt le témoignage d'une bonne conſcience. Il eſt extrêmement ſenſible aux égards qu'on lui montre ; je lui demandois des nouvelles de l'accueil qu'il recevoit par-tout ; il m'en parut pénétré, mais entr'autres il s'écria : » Ventrebleu ! que c'eſt une brave dame que ma-» dame Necker ! J'avois pris un fiacre à cauſe de » ma jambe, pour l'aller voir ; arrivé chez elle, » elle le paie & le renvoie, & m'a fait recon-» duire dans ſon carroſſe » !..... Que les Bouffards ſe multiplient ſans ceſſe, & que le beau-*ſexe les* honore toujours.

Adieu patrons, je n'ai pas le tems de vous en dire davantage ; je cours preſſer dans mes bras ce brave homme avant qu'il reparte pour Dieppe.

AUTRE LETTRE

Aux Auteurs du Journal de Paris, N°. 211, *Année* 1779.

Au commencement de l'année dernière, je paſſai près de Dieppe ; je voulus voir celui dont l'aventure ſingulière étoit encore récente & qui occupoit le public, & j'allai dans le port ; je ne vou-

lus pas, par des raisons particulières, le faire venir chez moi, j'y allai seul, & m'adressant au premier homme que je rencontrai, je lui demandai quelques détails sur l'action de *Boussard*, & le priai de me conduire à lui. Cet homme étoit Boussard lui-même; il me mena à la jettée près de laquelle il avoit sauvé ce vaisseau qui, battu par une violente tempête, & croyant être dans la passe, avoit porté à terre & s'y étoit brisé. Je fus plus frappé encore de l'extrême sensibilité & de la grande simplicité de cet homme, que de la grandeur de son courage; il ne se croyoit digne d'aucune récompense, il prétendoit n'avoir fait que son devoir; il s'étonnoit sur-tout, qu'on eût mis cette fois tant de prix au sacrifice de sa vie, puisqu'il avoit fait plusieurs fois la même chose. Il me conta qu'il avoit fait vœu de se conduire toujours ainsi, depuis que son père avoit été noyé par la faute & la négligence du pilote alors chargé du fanal de ce port. C'est ainsi, Messieurs, qu'il veut se venger de la mort prématurée de son père.

Je sentis bien qu'il ne falloit pas louer un homme qui par son caractère, & sur-tout par le bruit de ses actions, est au-dessus de la louange; mais je crus pouvoir lui marquer l'intérêt qu'il m'inspiroit; & la sensibilité de son caractère, que la rudesse

de la vie des gens de mer n'a pu amortir, m'en laissoit la possibilité.

Je lui parlois de la petite fortune qu'on venoit de lui faire, de ses enfans, de tout ce que j'imaginai pouvoir l'intéresser.

L'aîné de ses fils se présenta dans ce moment; il est âgé d'environ douze ans, & a fait sur mer presqu'autant de voyages qu'il a d'années. Il me dit que ce qui lui plaisoit le plus dans les bontés qu'on lui avoit témoignées, étoit la promesse de lui bâtir une petite maison : Aussi petite que *l'on* voudra, ajouta-t-il, pourvu qu'elle *soit* sur la jettée; & voici la raison qu'il m'en *donna* : » C'est » dans le plus mauvais tems que je dois le moins » abandonner la jettée, pour voir si quelque vais» seau n'est pas en danger. Ce n'est pas, ajouta» t-il, que je n'aie une petite cabane; mais *elle* » est très-incommode pour moi ».

Nous en étions alors fort près, j'y entrai; je vis qu'en effet cette cabane, percée par le toît pour laisser hissé le pavillon pendant le jour, & le fanal pendant la nuit, pouvoit incommoder le gardien. J'appris dans ce moment qu'à son retour de Versailles, trouvant la mer mauvaise, il ne voulut pas permettre que celui qui l'avoit remplacé pendant son absence, restât un jour de plus, quoique le mouvement de la voiture, dans la-

quelle il n'avoit jamais été que pour ce voyage, lui eût ôté l'usage de presque tous ses membres, & quoiqu'il fût appelé chez lui par la joie de revoir sa femme & ses enfans qu'il aime avec la sensibilité qui fait le fonds de son caractère, & qui probablement est la source de son extrême courage. Vous voyez, Messieurs, que les louanges & les bienfaits n'avoient altéré en rien cette ame simple & sublime.

Vous jugerez sans doute comme moi, du plus grand chagrin qu'il me dit avoir éprouvé dans sa pauvreté. » Je ne pouvois, dit-il, acheter des cor-
» dages pour aider les vaisseaux dans les acci-
» dens; j'étois rebuté d'en emprunter; il s'en perd,
» il s'en casse par la force des coups de mer;
» je n'osois revoir ceux qui me les avoient prêtés,
» parce que je n'avois pas de quoi leur ren-
» dre »... Son ambition actuellement se borne à obtenir la permission d'avoir un mât de plus, pour pouvoir donner à son fanal une élévation plus considérable.

Le caractère de cet homme me frappoit de plus en plus. Je voulus voir enfin ce qu'il appeloit sa nouvelle fortune, j'entrai chez lui, je vis sa femme & ses enfans; il me montra les matelats qu'il avoit achetés, une armoire & une espece de cage où il couche ses enfans, & je vis avec admiration à com-

bien peu tient le bonheur d'un citoyen honnête & vertueux.

En me contant l'uſage qu'il avoit fait de ſon argent, il me dit qu'il en gardoit pour vêtir ſa petite famille, & dans ce moment il les embraſſoit devant moi; mais tous ſes mouvemens étoient ſi preſſés, ſi pleins de chaleur, ſi naturels, que je ne pouvois me réſoudre à abandonner ce lieu.

Je ne dois pas vous taire que je voulus lui donner de l'argent: il me refuſa. Il courut chercher la lettre de M. Necker, qu'il *garde* ſoigneuſement dans une boîte, & à laquelle il ne veut pas que l'on touche, de peur *d'altérer ce* qu'il lui eſt, avec raiſon, ſi précieux de conſerver.

Il m'accompagna au moment de ma ſortie. Je continuois toujours à le faire cauſer ſur ſes diverſes aventures; je fus étonné de le voir s'interrompre tout d'un coup: j'en cherchois la cauſe, lorſque je fus frappé de la vue d'une jeune fille bien faite & d'un air modeſte, dont le viſage s'animoit par degrés à meſure qu'elle s'approchoit de lui. Arrivée près de nous, elle poſe à terre un ſceau de légumes frais, & ſaute au cou de Bouſſard qui l'embraſſe tendrement; je m'écartai parce qu'elle lui parla bas un inſtant. Quand il m'eut

m'eut rejoint : » C'eſt ma petite couſine, me dit-
» il, j'ai eu le bonheur de l'élever. Je revenois
» de la mer, j'étois fort jeune, ſon père & ſa
» mère venoient de mourir, elle & une autre pe-
» tite ſœur n'avoient que moi pour reſſource ; je
» n'avois rien, cependant je ne les abandonnai
» pas ; j'allai dans un village à deux lieues d'ici
» les chercher, porté ſur un âne, parce que j'é-
» tois bleſſé d'un coup de fuſil que je venois de
» recevoir en mer, & qui m'empêchoit encore
» de marcher ; je rapportai ces deux petits en-
» fans ; je ne ſais comment j'ai pu faire, mais
» je les ai élevés : elles m'ont donné de la ſa-
» tisfaction, elles ſont honnêtes filles & actuelle-
» ment elles vivent fort bien & honnêtement de
» ce qu'elles gagnent »...... Vous voyez, Meſ-
ſieurs, qu'en moins de deux heures, cet homme
qui ne me connoiſſoit pas, qui n'attendoit rien de
moi, qui a refuſé même ce que je voulois lui
donner, m'a montré plus de vertus, plus de dé-
ſintéreſſement, plus d'abandon de ſoi-même, plus
de nobleſſe & de ſimplicité, que beaucoup de
gens n'en pourroient montrer pendant tout le
cours de leur vie. Auſſi m'a-t-il laiſſé une im-
preſſion profonde, que je deſirerois, Meſſieurs,
vous pouvoir communiquer, & par ſuite à ceux de

vos lecteurs qui sont en état d'apprécier un pareil homme.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le *Brave Homme*, fidele à son serment & aux devoirs qu'il s'est imposés envers l'humanité en péril, continue la nuit & le jour à surveiller le port & les jettées de Dieppe. A la moindre apparence d'agitation de l'Océan, ou de quelque vaisseau ou barque en détresse, Boussard s'élance dans les flots, muni de cordes, & dirige l'équipage vers le port. Si la mer en fureur s'y oppose, & qu'il ne puisse y conduire le bâtiment, il se saisit des matelots & des passagers, & les remet en détail sur le rivage.

L'estimable Rédacteur de l'Ouvrage intitulé: *Etrennes de la vertu*, année 1767, pages 27 & suivantes, a recueilli quelques traits récens de l'humanité toujours vigilante du *Brave homme* & de son fils aîné. Nous les mettrons sous les yeux du lecteur sensible, ainsi qu'ils viennent d'être publiés, bien assurés de prolonger sa satisfaction.

Dans le courant de l'automne 1786, le brave Boussard s'apperçut vers le milieu de la nuit qu'une

barque périssoit à peu de distance des jettées. Attiré par les cris des malheureux qui se débattoient dans les flots, il leur jetta des cordes, dont il a toujours le plus grand soin de se pourvoir, & appela à son secours ceux qui se trouvoient sur le rivage à portée de l'entendre. L'obscurité étoit si grande qu'il ne pouvoit appercevoir ceux qui étoient dans le péril, & qu'eux-mêmes avoient de la peine à distinguer le foible secours qu'on leur présentoit. Le fils de Boussard étoit du nombre des six hommes naufragés; il fut assez adroit pour s'emparer d'une corde qui l'auroit conduit promptement à la jettée; mais voyant à ses côtés un malheureux enfant de quatorze ans, dont les forces étoient déja épuisées & qui se laissoit entraîner par les vagues, en digne fils du brave homme, il résolut, au risque de sa vie, de le sauver du danger. Pour y parvenir plus sûrement, il lui passa le bout de la corde sous les bras & se la passa lui-même entre les cuisses. Ce double fardeau la fit rompre; un cri de celui qui tenoit cette corde avertit Boussard père de l'accident, il en jetta promptement une autre, que son fils saisit. Ce jeune-homme intrépide s'étoit décidé à ne pas abandonner dans une situation aussi critique cet enfant qu'il avoit pris sous sa sauve-garde, qui s'attachoit fortement à lui & qui plongeoit dans la mer

chaque fois qu'il quittoit prise. Il le lia de nouveau avec cette seconde corde, & fut assez heureux, à l'aide de son père, pour le remonter ainsi garotté sur la jettée, à plus de dix-huit pieds d'élévation du niveau de la mer. Trois autres furent également enlevés aux flots par le secours des cordes de Boussard.

N'omettons point un des beaux traits de l'ame sensible du brave homme. Boussard père, toujours compatissant & entraîné par son active humanité, a moins considéré en cette occasion, *le salut* de cinq malheureux, dans le nombre desquels étoit son fils, que la mort du sixième; & *l'on a eu* beaucoup de peine à le consoler d'une perte qu'il se reprochoit en quelque manière.

Cette belle action de Boussard fils, qui l'associe à la gloire de son père, n'étoit point le *coup* d'essai de son courage; en 1784, il avoit déja sauvé la vie à quatre naufragés. M. De Crosne, alors intendant de Rouen, le récompensa d'une gratification de 400 livres. MM. de la chambre du commerce y ajoutèrent une médaille d'argent, comme ils en avoient donné une d'or précédemment au père.

L'admiration des concitoyens des Boussards ne se borna point aussi à des applaudissemens stériles. Une personne de distinction & qui n'a point

voulu être nommée, frappée des efforts redoublés du fils pour ſauver l'enfant de 14 ans, lui a fait don d'un billet du dernier emprunt de 80 millions. Puiſſent le *Brave Homme* & ſes enfans continuer à bien mériter de la patrie, en enlevant chaque année des victimes à la mer.

NOTE.

(1) DIEPPE, ville de France dans la haute-Normandie, avec un port ſur l'Océan : c'eſt le chef-lieu du pays de Caux. Elle eſt ſituée à l'embouchure de la rivière d'Arques, à douze lieues de Rouen, & à trente-huit de Paris. Cette ville étoit conſidérable autrefois, on y comptoit trente mille habitans ; mais la révocation de l'édit de Nantes, & le bombardement qu'elle a eſſuyé des Anglois en 1694, l'ont beaucoup fait décheoir. Deux jettées forment l'entrée de ſon port, & l'entretiennent calme, en briſant la vague & en arrêtant le ſable & le galet qui le combleroient par ſucceſſion de tems. Henri IV défit le duc de Mayenne, en 1589, preſque ſous ſes murailles, à la journée d'Arques. Les flottes Angloiſe & Hollandoiſe furent auſſi battues à la hauteur de Dieppe, en

1690. Son principal commerce consiste en poisson, en ivoire & en dentelles. Il y a à Dieppe une amirauté, & une manufacture où l'on corde le tabac. La ville est ornée de fontaines dans tous ses quartiers.

FIN du troisième & dernier Volume.



TABLE

Des Numéros des Relations renfermées dans ce roisième & dernier Volume.

FIN de la Table du troisième & dernier Vol.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, l'*Histoire des Naufrages*, par M. D......, *Avocat*, & *je n'y* ai rien trouvé qui puisse en empêcher la publication: à Paris, le 7 Juillet 1788. PERRIN DE CAYLA.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, l'*Histoire des Naufrages, par M. D...., Avocat*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Ex-

posant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de nôtre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse ou par écrit dudit Exposant, ses hoirs & ayans cause, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege: qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre; un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAU-

PEOU, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le deuxième jour de Juillet de l'an de grace mil sept cent quatrevingt-huit, & de notre regne le quinzième. Par le *Roi en son Conseil*.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1697, fol. 593, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil, du 16 Avril 1785. A Paris, le 15 Juillet 1788.

KNAPEN, Syndic.

A SENS,

De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, imprimeur du Roi, 1789.

LISTE
DES OUVRAGES

Qui composent la Collection des Voyages imaginaires, des Songes, des Visions, & des Romans cabalistiques.

PREMIÈRE CLASSE.

Voyages Imaginaires.

PREMIÈRE DIVISION.

Voyages Romanesques.

La Vie & les Aventures de Robinson Crusoé, traduits de l'Anglois, par Saint-Hyacinthe.
Mémoires de Gaudence de Lucques.
Le Solitaire Anglois, ou les Aventures de Philippe Quarll, traduites de l'Anglois.
L'Histoire de Sévarambes, attribuée à Alletz.
L'Isle inconnue, ou Mémoires du Chevalier de Gastines, avec une continuation qui n'a pas encore paru.
Voyage d'Alcimédon, ou le Naufrage qui conduit au Port.
Les Isles Fortunées, par M. Moutonnet de Clairfonds, revues & augmentées par l'Auteur.
Histoire des Troglodites ; Fragment de Montesquieu.
Aventures d'un Anglois.
Aventure d'un Corsaire Portugais.
Voyages & Aventures du Capitaine Robert Boyle.
Aventures d'un Espagnol.
Relation du naufrage d'un Vaisseau Hollandois.

Relation du Naufrage & Aventures de M. Pierre *Viaud*, natif de Rochefort.

Relation du Naufrage de Madame Godin, sur la rivière des Amazones.

SECONDE DIVISION.

Voyages Merveilleux.

Histoire véritable de Lucien, traduite & continuée par Perrot d'Ablancourt.

Voyages de Cyrano de Bergerac dans les Empires de la Lune & du Soleil, & l'Histoire des Oiseaux.

Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver, par le *Docteur* Swift, traduits par l'Abbé Desfontaines.

Voyages de Jean Gulliver, fils du Capit*aine Lemuel Gulliver*, par l'Abbé Desfontaines.

Voyage récréatif de Quévédo de Villegas, traduit de l'Espagnol par l'Abbé Beraud.

Relation du Monde de Mercure.

Voyages de Mylord Céton dans les sept Planètes, par Madame Robert.

Voyages de Nicolas Klimius dans le Monde souterrein, traduits par Mauvillon.

Voyage du Pôle arctique au Pôle antarctique, par le centre du Monde.

Lamékis, ou Voyages extraordinaires d'un Egyptien.

Azor, ou le Prince Enchanté; pour servir de chronique à l'Histoire de la Terre des Perroquets.

Les Hommes Volans, traduits de l'Anglois.

Le Voyageur Aërien.

Micromegas, ou Voyage d'un Habitant de l'Etoile Sirius, par Voltaire.

Julien l'Apostat, ou Voyage en l'autre Monde, par Fielding.

Voyages de Jacques Sadeur dans les Terres australes.

Histoire du Prince Soly, par Pajon.

Voyages & Aventures des trois Princes de Sarendip.

TROISIÈME DIVISION.

Voyages Allégoriques.

Voyages du Prince Fanférédin dans le Pays de Romancie, par le Père Bougeant.

Voyage de l'Isle d'Amour, par l'Abbé Tallemant.

Relation du Royaume de Coquetterie, par l'Abbé d'Aubignac.

Histoire du Royaume de Portraiture.

L'Isle Enchantée.

L'Isle de la Félicité.

L'Isle Taciturne & l'Isle Enjouée, par M. de la Dixmerie.

Voyage de la Raison en Europe, par M. de Caraccioli.

QUATRIÈME DIVISION.

Voyages Amusans, Comiques & Critiques.

Le Voyage Sentimental du Docteur Sterne.

Voyages amusans, contenant le Voyage de Chapelle & de Bachaumont; le Voyage en Limousin, par la Fontaine; le Voyage de Languedoc & de Provence, par le Franc de Pompignan; le Voyage de Bourgogne, par M. le Chevalier Bertin; le Voyage de Beaune, par Piron; le petit Voyage de Didier de l'Ormeuil, par M. Berquin; & un Fragment d'un Voyage d'Espagne, par M. de la Dixmerie.

Le Voyage de Campagne, par Madame de Murat.

Le Voyage de Falaise, par le Noble.

Le Voyage de Mantes, par Bonneval.

Le Voyage Interrompu, par l'Affichard.

La Voiture Embourbée, par Marivaux.

Le Voyage de Saint-Cloud, par mer & par terre; par Néel.
Le Retour de Saint-Cloud.

SECONDE CLASSE.

Songes & Visions.

Le Songe de Bocace ou le Labyrinthe d'Amour.
Rêves d'Ariſtobule.
Songes d'un Hermite.
Songes Philoſophiques de M. Mercier, retouchées par l'Auteur, avec de nouveaux Songes qui n'ont pas encore été imprimés.

TROISIÈME CLASSE.

Romans Cabaliſtiques & de Magie.

L'Ane d'Or d'Apulée, ou les Métamorphoſes, Traduction de Compain de Saint-Martin.
Le Démon de Socrate.
Le Comte de Gabalis ou Entretiens ſur les Sciences ſecrètes.
Le Sylphe amoureux.
Les Ondins, par Madame Robert.
L'Amant Salamandre.
L'Enchanteur Fauſtus, par Hamilton.
Le Diable amoureux.
Les Lutins du Château de Kernoſi, par Madame de Murat.
Hiſtoire de M. Ouſle, réduite & retouchée par M. G.
Supplément, contenant un Recueil de Naufrages véritables, pour faire ſuite aux Naufrages apocriphes qui ſont contenus dans les Tomes X, XI & XII de la Collection.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

